LE CHRISTIANISME EN CHINE EN TARTARIE ET AU THIBET

IV

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

LE

CHRISTIANISME

EN CHINE

EN TARTARIE ET AU THIBET

PAR M. HUC

Ancien missionnaire apostolique en Chine.

隨化度人難。

[illegible]

ཁམས་དང་མཐུན་པར་གདུལ་བ་དཀའ །།

Oh ! qu'il est difficile de convertir les hommes !

(Les 42 articles de l'Enseignement de Bouddha.)

TOME QUATRIÈME

DEPUIS LA MORT DE L'EMPEREUR KHANG-HI JUSQU'AU TRAITÉ DE TIEN-TSING EN 1858.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1858

LE CHRISTIANISME

EN CHINE, EN TARTARIE ET AU THIBET.

CHAPITRE PREMIER.

I. Le bouddhisme et le grand Lama. — Voyage du P. Désidéri au Thibet. — Route à travers les Hymalayas. — Royaume de Kachemire. — Ladak. — Arrivée à Lha-ssa. — Les PP. Capucins se rendent au Thibet. — Abandon de cette mission. — II. L'empereur Yong-Tching. — Son portrait. — Accusation contre les chrétiens. — Édit de persécution. — III. Confiscation des églises, et arrestation des chrétiens. — Discours de Yong-Tching. — IV. Désolation dans les missions. — Dégradation et exil de la famille Sourmia. — Sa misérable existence dans les déserts de la Tartarie. — V. L'empereur donne audience aux missionnaires. — Sa réponse au bref du pape Benoît XIII. — Les princes Sourmia et le P. Morao accusés de conspiration. — Le P. Morao est mis à mort. — Ambassade portugaise. — VI. Affreux tremblement de terre à Péking. — Les missionnaires exilés à Canton sont renvoyés à Macao. — Les Jésuites de Péking devant l'empereur Yong-Tching.

I.

L'extrême Orient, si longtemps évangélisé avec tant de zèle et de persévérance, était encore loin de répondre aux espérances de l'Église. Nous avons vu les apôtres de Jésus-Christ, animés d'une sainte ar-

deur, surmonter tous les obstacles, braver tous les dangers sur terre et sur mer, pour pénétrer dans ces régions inhospitalières et y faire retentir la parole du salut éternel. Durant de longs siècles ils ont répandu en abondance, sur ce sol ingrat, la précieuse semence de l'Évangile, qu'ils n'ont cessé d'arroser de sueurs, de larmes et de sang; mais on ne peut pas dire que le temps de la moisson soit jamais venu : car est-il permis d'appeler une moisson ces quelques gerbes formées de maigres épis récoltés çà et là au milieu des tribulations?

Nous avons contemplé avec une admiration toujours mêlée d'anxiété les immenses labeurs des missionnaires, depuis la fin du septième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième. Nous avons suivi la lente et intrépide marche de ces nombreux ouvriers de l'Évangile, s'acheminant sans interruption vers la haute Asie, apportant chacun sa pierre pour construire un temple au vrai Dieu, au milieu de ces populeuses contrées. Mais, au moment de sceller sur le couronnement la croix de la Rédemption, l'édifice sacré s'est toujours écroulé; et toujours les ministres du Seigneur ont été condamnés à relever ses ruines et à célébrer les saints mystères dans de pauvres asiles, sur des autels provisoires.

Cependant, au milieu de ces épreuves si cruelles et sans cesse renaissantes, Dieu a toujours donné aux prédicateurs de la foi chrétienne la patience, la résignation et le courage. Malgré ses insuccès réitérés, l'œuvre des missions catholiques dans l'extrême Orient n'a jamais été abandonnée. Après chaque désastre, la sainte entreprise de la conversion des âmes

recommençait avec une nouvelle énergie. De jeunes missionnaires allaient remplacer ceux qui étaient décimés par les fatigues ou par la hache des bourreaux. Les dangers et les souffrances semblaient être d'un attrait irrésistible pour ces cœurs généreux ; et la milice apostolique ne se recrutait jamais mieux, et avec plus d'enthousiasme, que dans le temps des persécutions et pour les postes les plus périlleux.

Au commencement du dix-huitième siècle, les missionnaires étaient répandus en grand nombre, non-seulement dans toutes les provinces de la Chine et dans les royaumes tributaires de ce puissant empire, mais ils avaient encore trouvé les moyens de prêcher et de s'établir au cœur même du Thibet. Nous avons déjà parlé de cette contrée presque inaccessible aux voyageurs, entourée qu'elle est, d'un côté, par des déserts immenses et, de l'autre, par des montagnes les plus élevées, les plus formidables du globe. On sait qu'au centre de cet affreux pays s'élève la métropole du grand Lama. Il semble que le bouddhisme, auquel sont assujetties les nombreuses populations de l'extrême Orient, ait voulu se renfermer dans une forteresse impénétrable et mettre son gouvernement théocratique à l'abri des incursions apostoliques des missionnaires. Mais quels obstacles seraient capables d'arrêter ceux à qui il a été dit : « Allez et enseignez toutes les nations? »

Nous avons déjà raconté les intrépides pérégrinations du P. Goës et du P. d'Andrada, à travers les Indes, jusqu'au Thibet. Leurs entreprises avaient été à peu près infructueuses pour la conversion des adorateurs du grand Lama; elles n'avaient guère abouti

qu'à faire connaître les difficultés presque insurmontables de leur long voyage. Ces immenses difficultés, bien constatées, n'étaient pas capables assurément de faire abandonner le projet d'établir une mission à Lha-ssa. On devait comprendre que, pour amener plus facilement au christianisme les populations de la Chine, de l'Inde et de la Tartarie, le moyen le plus prompt et le plus sûr était de se porter sur la Rome du bouddhisme, d'y prêcher l'Évangile et de travailler à détruire l'immense prestige du grand Lama. L'ardent foyer de propagande qu'on parviendrait à allumer à Lha-ssa ne pourrait manquer de rayonner au loin, de chasser les ténèbres et d'éclairer des lumières de la foi les bouddhistes de la haute Asie.

Ce furent, sans doute, des considérations de cette nature qui déterminèrent le P. Désidéri, de l'ordre des Jésuites, à entreprendre le voyage du Thibet. Ayant formé le plan d'y pénétrer par la route des Indes, il se rendit d'abord à Goa, puis à Surate et enfin à Delhi, où il arriva le 11 mai 1714. Il fit un séjour de quatre mois dans la Rome des Indiens, où il put admirer ses magnifiques mosquées, ses temples grandioses et le riche palais du Grand Mogol. Delhi étalait encore les splendeurs du long et glorieux règne d'Aureng-Zeib (1), qui, après la conquête de presque tous les royaumes de l'Hindoustan, avait accumulé dans sa capitale les trésors de Visapour et de Golconde, trésors immenses qui plus tard devaient tenter de grandes cupidités et faire verser des torrents de sang humain.

(1) Aureng-Zeib était mort en 1707, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; il en avait régné cinquante.

Le P. Désidéri eut le bonheur de trouver à Delhi une fervente chrétienté, adorant en paix le vrai Dieu au sein de cette populeuse cité, asservie au culte de Brahma, de Bouddha et de Mahomet; pratiquant la modestie et l'humilité de l'Évangile au milieu de tout le luxe et de tout le faste de l'Orient. Le P. Manuel Freyre, un des missionnaires de Delhi, ayant demandé la faveur de partager les dangers et les fatigues du P. Désidéri, elle lui fut accordée; et le 23 septembre les deux vaillants apôtres commencèrent ensemble leur marche aventureuse vers le Thibet : ils passèrent par Lahore, où ils eurent la consolation d'administrer les sacrements à quelques chrétiens destitués de pasteurs; et le 19 octobre ils arrivèrent au pied des monts Hymalayas.

« Le Caucase, dit le P. Désidéri (1), est une longue suite de montagnes très-hautes et très-escarpées : après en avoir passé une, on en trouve une seconde plus haute que la première. Celle-ci est suivie d'une troisième; et plus on monte, plus on trouve à monter, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui se nomme Pir-Pangial. Les gentils ont un profond respect pour cette montagne : ils y apportent des offrandes, et ils rendent un culte plein de superstition à un vénérable vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée. C'est là, sans doute, un reste du souvenir qu'ils ont de l'histoire fabuleuse de Prométhée, lequel, selon la fiction des poëtes, fut attaché au Caucase. »

Le sommet des monts Hymalayas est perpétuelle-

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 532.

ment couvert de neiges et de glaces. Les missionnaires employèrent douze jours à passer ces montagnes, à pied, traversant avec des peines incroyables d'impétueux torrents formés par la fonte des neiges, et qui se précipitaient avec fracas à travers les pierres et les rochers. Ces rochers et ces torrents, qu'ils étaient sans cesse obligés de franchir, rendaient ces passages extrêmement dangereux ; et souvent le P. Désidéri se vit forcé de s'attacher à la queue d'un bœuf de charge, afin de n'être pas emporté par la violence des courants. Les missionnaires eurent encore beaucoup à souffrir du froid, pour n'avoir pas pris la précaution de se pourvoir de vêtements convenables à un si rude climat.

Le 10 mars, ils arrivèrent enfin à Kachemire, après avoir escaladé, durant cinq mois entiers et avec des efforts surhumains, cet effroyable entassement de montagnes. Le P. Désidéri était si exténué de fatigue, qu'il fit une longue et dangereuse maladie. Cet incident força les missionnaires d'interrompre leur voyage : il eût été d'ailleurs très-difficile de le continuer, car la prodigieuse quantité de neige qui tombe pendant l'hiver rend les passages et les gorges des montagnes absolument impraticables. Ils profitèrent de ce long séjour à Kachemire, pour restaurer leurs forces et prendre des renseignements utiles sur le Thibet.

Ils se remirent en route le 17 mai 1725, en compagnie de nombreuses caravanes qui se rendent annuellement, à Kachemire, pour faire le commerce de ces laines précieuses dont la réputation est si grande dans le monde entier. Les premières journées ne

furent pas fort rudes ; mais dans la suite, les caravanes se divisant à mesure qu'on avançait, l'isolement commença à se faire et les chemins devinrent de plus en plus difficiles, à cause des vents et de la rigueur extrême du froid ; le pays étant d'ailleurs inhabité, on était dans la nécessité de prendre le repos de la nuit sur la terre nue, quelquefois même sur la neige ou sur la glace.

« Le grand Thibet, dit Désidéri, commence au haut d'une affreuse montagne : un côté de la montagne est du domaine de Kachemire, l'autre appartient au Thibet. Il était tombé quantité de neige sur le chemin que nous devions tenir. Ce chemin jusqu'à Ladak se fait entre des montagnes qui sont une image de la tristesse, de l'horreur et de la mort même. Elles sont posées les unes sur les autres, et si contiguës, qu'à peine sont-elles séparées par des torrents qui se précipitent avec impétuosité du haut des montagnes et qui se brisent avec tant de bruit, contre les rochers, que les plus intrépides voyageurs en sont étourdis et effrayés. Le haut et le bas des montagnes sont également impraticables : on est obligé de marcher à mi-côte, et le chemin y est d'ordinaire si étroit, qu'à peine y trouve-t-on assez d'espace pour poser le pied : il faut donc marcher à pas comptés et avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fît un faux pas, on roulerait dans des précipices avec grand danger de la vie, ou du moins de se fracasser les bras et les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageaient avec nous. Encore si ces montagnes avaient des arbrisseaux auxquels on pût se tenir ; mais elles sont si stériles, qu'on n'y trouve ni plantes ni

même un seul brin d'herbe. Faut-il passer d'une montagne à l'autre, on a à traverser des torrents impétueux qui les séparent, et l'on ne trouve point d'autre pont que quelques planches étroites et tremblantes, ou quelques cordes tendues et entrelacées de branches vertes : on est souvent contraint de se déchausser pour appuyer le pied avec moins de risque. Je vous avoue que je frémis encore au seul souvenir de ces affreux passages (1) ... »

Ce tableau est d'une vérité saisissante. Nous avons, nous aussi, affronté ces routes meurtrières à travers les montagnes du Thibet, et aujourd'hui encore nous éprouvons d'horribles frissons, au souvenir de ces gouffres et de ces abîmes au-dessus desquels nous avons été suspendus.

« La difficulté des chemins, ajoute le P. Désidéri, n'est pas la seule incommodité de cette route : il faut y joindre le froid le plus piquant, des vents furieux, des neiges abondantes, la nécessité de dormir sur la terre, exposé aux injures d'un si rude climat, et de ne se nourrir que de la farine de tsamba, qui est une espèce d'orge. Les habitants du pays la mangent telle qu'elle est; pour nous, nous la prenions d'ordinaire en bouillie, et ce n'était pas un petit avantage de pouvoir trouver un peu de bois pour la faire cuire..... Les yeux souffrent une nouvelle incommodité de la réverbération des rayons du soleil, qui, tombant sur la neige, éblouissent et rendent presque aveugle. Je fus obligé de me bander les yeux, ne laissant de jour que ce qui était

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 533.

précisément nécessaire pour me conduire (1).... » Rien n'est changé dans cet affreux pays. Lorsque nous avons fait le récit de notre voyage au Thibet, nous avons eu à raconter les mêmes détails, les mêmes tribulations.

Après avoir parcouru ces abominables chemins, pendant quarante jours et à pied, les missionnaires arrivèrent à Ladak, où ils trouvèrent pour tout logement la cabane d'un pauvre Kachemirien qui vivait d'aumône. La très-modeste position qu'ils occupaient à Ladak ne les empêcha pas de se mettre en relation, d'abord, avec le premier ministre, puis avec le souverain et le grand Lama de la contrée ; ils en furent traités avec honneur et distinction comme ministres ou Lamas d'une religion étrangère. « Je ne pensais plus, dit le P. Désidéri, qu'à fixer mon séjour dans un pays où j'étais résolu de souffrir tout ce qu'il plaisait au Seigneur ; j'étais même au comble de la joie d'avoir enfin trouvé un état fixe où je pourrais travailler au salut des âmes : je commençais déjà à apprendre la langue, dans l'espérance de voir un jour naître, parmi ces rochers du Thibet, quelque fruit agréable aux yeux de la divine Majesté, lorsqu'on nous apprit qu'il y avait un autre Thibet. Après plusieurs délibérations, il fut conclu, contre mon inclination, que nous irions en faire la découverte. Le voyage est d'environ six à sept mois, par des lieux déserts et dépeuplés.... »

Les missionnaires partirent donc de Ladak le 17 août 1715 et s'acheminèrent vers Lha-ssa, où ils arrivèrent le 18 mars 1716. On peut conjecturer, d'après

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 533.

ce que nous avons déjà dit, ce qu'ils eurent à souffrir, durant ce long voyage, au milieu des neiges, des glaces et du froid excessif qui règne perpétuellement dans les montagnes du Thibet. Peu après leur arrivée à Lha-ssa, ils furent inquiétés par la police thibétaine, qui leur suscita des embarras dont les tribunaux eurent à s'occuper. Heureusement pour eux que le roi désira les voir et leur accorda une audience de faveur. Il fut si satisfait de leur entretien, qu'il les prit sous sa protection et défendit aux tribunaux de leur causer la moindre inquiétude.

On a du P. Désidéri deux lettres écrites de Lha-ssa. Elles contiennent, avec les principales circonstances de ses voyages, quelques détails sur les mœurs des Thibétains, l'organisation et les croyances des Lamas. « Les Thibétains, dit-il, sont d'un naturel doux et docile, mais inculte et grossier. Il n'y a parmi eux ni sciences ni arts, quoiqu'ils ne manquent pas d'esprit. Ils n'ont point de communication avec les nations étrangères.... Ils ont des religieux nommés *Lamas ;* ils sont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les personnes du siècle : ils ne tressent point leurs cheveux, et ne portent point de pendants d'oreilles comme les autres; mais ils rasent leur tête et gardent un célibat perpétuel. Leur emploi est d'étudier les livres de la loi, qui sont écrits en une langue et en des caractères différents de la langue et des caractères ordinaires. Ils récitent certaines prières en manière de chœur. Ce sont eux qui font les cérémonies, qui présentent les offrandes dans les temples, qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du blé, de l'orge, de la pâte et de

l'eau, dans de petits vases fort propres. On mange comme une chose sainte ce qui a été offert de la sorte. Les Lamas sont dans une grande vénération : ils vivent d'ordinaire en communauté, et séparés de tout commerce profane; ils ont des supérieurs locaux, et outre cela un supérieur général, que le roi même traite avec beaucoup de respect... »

Tous ces détails sont très-exacts; mais le P. Désidéri s'exagère beaucoup, selon nous, les rapports qu'il a cru découvrir, au point de vue dogmatique, entre le christianisme et la doctrine lamaïque. On retrouve, il est vrai, dans le Thibet, des souvenirs remarquables des grandes traditions primitives et des traces incontestables des missionnaires catholiques du moyen âge; mais il n'est pas vrai que les bouddhistes aient une idée bien nette et bien précise de l'unité de Dieu, de la sainte Trinité, de la rédemption des hommes, de l'Incarnation du Fils de Dieu et de l'Eucharistie. Tous ces dogmes peuvent se trouver, en germe, au fond de leurs croyances; mais ils ne sont nullement définis.

Le P. Désidéri ne nous apprend rien de ses succès apostoliques durant son séjour à Lha-ssa, qui se prolonge jusqu'en 1727. Nous savons cependant que le courageux Jésuite fut rejoint dans sa mission par plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François. Le célèbre Capucin Horace della Penna fut envoyé au Thibet, avec douze religieux de son ordre, en 1719. Après une longue et ennuyeuse route par l'empire du Mogol et le Népâl, les missionnaires entrèrent à Lha-ssa. Il se passa plusieurs années sans qu'on eût aucun renseignement sur leur position dans la capi-

tale du grand Lama. Il est à présumer qu'ils ne vécurent pas en parfaite harmonie avec les Jésuites et que l'esprit de discorde, qui désolait toutes les missions de l'Asie, avait trouvé le moyen de pénétrer jusque dans le Thibet. Un ordre du pape, auquel les Capucins avaient fait parvenir des plaintes, rappela le P. Désidéri en Europe. A son arrivée à Rome, il remit à la congrégation de la Propagande trois requêtes contre les Capucins missionnaires au Thibet, et demanda à retourner en Asie, ce qui lui fut refusé.

Les religieux Capucins qui étaient restés à Lha-ssa travaillèrent avec grand zèle à la conversion des Thibétains. D'après leur relation, ils avaient presque amené au christianisme le grand Lama et le roi du Thibet. Nous n'avons, du reste, aucun renseignement positif qui puisse nous faire connaître d'une manière certaine quelle fut la prospérité de cette mission si intéressante. Tout ce que nous savons, c'est que Horace della Penna revint à Rome en 1735, apportant la triste nouvelle que neuf de ses compagnons étaient morts, et que les trois religieux restés à Lha-ssa se trouvaient épuisés par le travail, l'âge et les infirmités. Il ajouta qu'il était envoyé par le roi du Thibet, pour demander un renfort de missionnaires, et pour établir une correspondance de secours annuels et de tout ce qui était nécessaire à la mission. Sur le récit du P. della Penna, le pape nomma neuf autres capucins pour la mission du Thibet : ils partirent de Rome, en 1738, chargés de présents et de deux brefs pour le roi du Thibet et pour le grand Lama. Della Penna écrivit à Sa Sainteté, en 1742, qu'ils étaient arrivés au Thibet l'année précédente,

et que ses présents avaient été reçus avec beaucoup de satisfaction.

Les affaires de la mission de Lha-ssa ayant appelé della Penna dans le Népâl, il mourut le 20 juillet 1747, à Patan, dans un couvent de son ordre. Ses confrères lui firent élever un tombeau hors des murs de la ville; et un brahmane, qui lui avait enseigné le thibétain, lui érigea aussi un monument, sur lequel on plaça son épitaphe en latin et en sanscrit (1)..... Depuis cette époque on n'a plus entendu parler de la mission du Thibet, et de nos jours les missionnaires qui ont pu parvenir jusqu'à Lha-ssa n'ont pas rencontré les plus légers vestiges du passage de leurs devanciers.

II.

Pendant que d'intrépides religieux déployaient une énergie et une persévérance incomparables pour fonder le christianisme au milieu des montagnes du Thibet, la mission de la Chine était violemment attaquée jusque dans ses fondements et menacée d'une ruine prochaine.

Khang-Hi, qui s'était toujours montré le protecteur

(1) L'*Alphabetum tibetanum* de Giorgi a été composé avec les nombreux matériaux envoyés à Rome par della Penna. Cet ouvrage n'est qu'un bizarre fatras d'érudition : en le lisant, on doit s'appliquer à démêler ce qui est de Giorgi, pour n'en tenir aucun compte ; et les documents envoyés par les missionnaires du Thibet, documents authentiques et précieux, mais malheureusement défigurés et embrouillés par Giorgi, qui, en écrivant sur le thibétain, n'en connaissait pas même les lettres : c'est un fait assez curieux pour l'auteur d'un *Alphabet* de 900 pages.

et l'ami des missionnaires, venait d'expirer en désignant pour lui succéder le quatrième de ses fils. Le nouvel empereur ne tarda pas à annoncer, aux Tartares et aux Chinois, le jour de son inauguration par l'édit suivant qu'il fit publier dans toutes les provinces de l'empire : « Les rois, les princes, les grands, les « mandarins civils et militaires m'ont averti de ne pas « différer plus longtemps à occuper le trône ; qu'il « était nécessaire de rendre au plus tôt et sans délai, « aux ancètres et à l'esprit qui préside aux champs, « les honneurs qui leur sont dus. Ils m'ont pressé jus- « qu'à trois fois de remplir ces devoirs et de me rendre « à leurs prières. Pour ne point m'opposer à des em- « pressements si unanimes, j'ai cru que je devais « modérer ma tristesse et la suspendre pour quelques « moments. Ainsi, le vingt de la lune courante, après « avoir invoqué, avec le plus profond respect, le ciel, « la terre, les ancètres, l'esprit des terres et des fruits, « je prendrai possession du trône. J'ordonne que les « années de mon règne soient nommées Yong- « Tching... »

Yong-Tching, c'est-à-dire Concorde perpétuelle, tel fut le nom qu'adopta le nouvel empereur, pour marquer, sans doute, l'état où était l'empire dont il prenait les rênes. Ce prince, qui alors était âgé de quarante ans, joignait à une taille avantageuse un air de grandeur et de dignité qui imprimaient un respect profond à ceux qui approchaient de sa personne. Il se fit un devoir de marcher sur les traces de l'empereur Khang-Hi, son père : comme lui, infatigable au travail, il s'occupait sans cesse à établir la forme d'un sage gouvernement, et à rechercher tout ce qui devait con-

tribuer au bonheur de ses sujets. On ne pouvait lui faire plus de plaisir que de lui proposer des vues ayant pour objet l'utilité publique et le soulagement des peuples ; il les saisissait avec empressement, et les exécutait avec une activité que ni la dépense ni les difficultés ne pouvaient ralentir. Attentif à tout, toujours prêt à recevoir des mémoires et à y répondre, ferme et décisif, gouvernant entièrement par lui-même, jamais l'empire n'eut de maître plus absolu, plus aimé et en même temps plus redouté. Tel est le portrait que les missionnaires de Péking nous ont donné de l'empereur Yong-Tching (1); et leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'ils eurent plus sujet d'être mécontents de lui à cause des persécutions qu'il déchaîna, dans tout l'empire, contre la religion chrétienne.

L'empereur Yong-Tching n'aimait ni les missionnaires ni la doctrine qu'ils prêchaient dans l'empire. Ne voulant pas cependant agir brusquement contre le christianisme, par respect pour la mémoire de Khang-Hi qui l'avait constamment protégé, il crut plus convenable d'attendre une occasion pour manifester ses sentiments. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Ce fut de la province de Fo-Kien que partit la première étincelle qui alluma le feu d'une persécution générale.

Un bachelier chrétien du district de Fou-Ngan avait apostasié avec éclat, par suite de quelques contradictions qu'il avait eues avec un missionnaire. S'étant ensuite associé avec plusieurs autres lettrés auxquels

(1) Voir en particulier la *Lettre du P. Contancin*, dans le recueil des *Lettres édifiantes*, t. III, p. 489.

il fit part de son mécontentement, ils allèrent ensemble présenter au mandarin du lieu une requête contre la religion chrétienne. Le préfet de Fou-Ngan avait sans doute envoyé cette requête aux mandarins supérieurs; car, le 12 juin 1723, il reçut du vice-roi de la province l'édit suivant qu'il fit aussitôt publier :

« J'ai appris que, dans votre gouvernement, il y a des gens qui professent la religion du Seigneur du Ciel; que les riches et les pauvres l'embrassent; qu'ils ont des temples à la ville et à la campagne; et, ce qu'il y a de plus criant, qu'il y a de jeunes filles qui la suivent, qu'on appelle du nom de *Vierges*, et auxquelles on interdit le mariage; que, lorsqu'on prêche cette religion, on ne distingue ni hommes ni femmes; que, dans le territoire qui dépend de Fou-Ngan, on compte quinze ou seize temples de cette secte. C'est là une religion étrangère qui séduit le peuple et corrompt nos bonnes coutumes; la chose est de conséquence : il est à propos de la défendre et d'en arrêter le cours. J'envoie donc ce manifeste; et ayez soin, aussitôt que vous l'aurez reçu, de le publier dans toute l'étendue de votre ressort, d'interdire cette religion, de prendre le nom et de décrire la forme de chaque temple, de le fermer et d'enjoindre aux chefs des familles et aux chefs de chaque quartier d'intimer partout cette ordonnance, afin qu'on s'y conforme et qu'on se corrige promptement des fautes passées... »

Le vice-roi avait l'intention de poursuivre vivement cette affaire. Il demandait au mandarin une description de chaque temple, afin de juger à quel usage il pourrait le convertir; il lui enjoignait encore de prendre le nom des chrétiens et de se saisir de chacun d'eux

pour les punir suivant la rigueur des lois. Cependant il lui recommande de ne pas se hâter d'user de violence et de le prévenir, s'il y avait quelque sédition à redouter, afin qu'il puisse expédier des soldats pour tenir le peuple en respect... « L'affaire, ajoute le vice-roi, ne souffre point de retardement; mais ne faites rien à l'étourdie, et comportez-vous avec prudence. *Qu'on mette la plume au sac des dépêches* (1)... »

A la suite de cet ordre du vice-roi les recherches les plus actives furent faites, non-seulement dans le district de Fou-Ngan, mais encore dans toute la province de Fo-Kien. Les mandarins s'empressèrent de dresser des actes d'accusation contre les chrétiens; car, en agissant ainsi, ils étaient convaincus d'être agréables au vice-roi, qui, de son côté, était assuré que sa conduite plaisait à l'empereur. Il lui avait déjà envoyé un mémoire secret, dans lequel il rendait compte des accusations portées contre le christianisme, et des moyens qu'il employait pour en arrêter la propagation.

Le vice-roi reçut, sans doute de Péking, des approbations et des encouragements: car, le 7 septembre, il fit publier, dans tout le ressort de son gouvernement, un édit qui porta la désolation dans toutes les chrétientés de la Chine. Nous reproduisons cet édit presque en entier, parce que des pièces de cette nature nous paraissent très-propres à bien faire connaître les mœurs et le caractère des Chinois.

« La doctrine que les anciens sages ont enseignée,

(1) Lorsqu'il s'agit d'une affaire urgente, les mandarins doivent attacher une plume au paquet des dépêches pour avertir ceux qui le portent qu'ils doivent faire une extrême diligence et marcher nuit et jour.

les instructions des empereurs pour le gouvernement des peuples, les bonnes règles de conduite de notre empire, sont toutes renfermées dans les trois principes fondamentaux, dans les cinq sortes de devoirs, et dans le code de nos lois. L'obéissance filiale, par exemple, ne consiste pas précisément à nourrir délicatement son père et sa mère : un fils peut, avec des vivres ordinaires et communs, leur procurer une vie douce; mais, après leur mort, il doit pleurer, gémir, se lamenter, préparer avec tout le soin dont il est capable, l'appareil de leurs funérailles, et être attentif à faire les cérémonies des tombeaux. Ce sont là des devoirs indispensables que tout fils bien né doit pratiquer envers ses parents.

« Nous lisons, dans nos livres, que les cérémonies des tombeaux doivent se faire avec autant de respect et d'attention que si les esprits étaient présents; et un fils n'est pas censé les faire, lorsqu'il se repose sur d'autres de ce soin. Nos anciens sages ont établi ces cérémonies comme un des principaux fondements du bon gouvernement de l'État.

« Des trois péchés contre la piété filiale, celui de ne pas laisser de postérité est le plus grand; et c'est pour cela qu'un homme qui perd sa femme, sans en avoir eu des enfants, doit se remarier. Quand les filles sont nubiles, leurs parents doivent leur chercher des maris. Les hommes et les femmes, les garçons et les filles, ne doivent rien recevoir les uns des autres : ce sont là des points extrêmement recommandés parmi nous.

« Notre auguste empereur demande, sur toutes choses, que la piété filiale soit exactement observée,

et que les enfants ne manquent pas à cet important devoir. Dans notre gouvernement du Fo-Kien, tous s'appliquent à l'étude du Che-King, du Chou-King, de nos cérémonies et de nos lois. Cette étude n'est négligée que dans le district de Fou-Ngan, près de la mer, où un Européen, arrivé tout récemment, prend le titre de maître de la loi et se tient caché. La loi qu'il prêche sème le trouble parmi le peuple, et le fait douter de la bonté de nos lois : non-seulement les laboureurs et les marchands l'écoutent et le suivent; des lettrés même s'en sont tellement laissés infatuer, qu'ils ne peuvent plus démêler le vrai d'avec le faux. Il admet dans sa loi hommes et femmes, qui ne rougissent pas de s'assembler pêle-mêle sans distinction de sexe. Ces pauvres aveugles épuisent leur bourse, et vendent leurs meubles les plus nécessaires pour élever des temples. Dans la ville de Fou-Ngan et dans ses dépendances ils ont bâti dix-huit églises, et ceux qui les fréquentent sont en grand nombre. Qui pourrait, dans un temps si serein, et au plus beau soleil qui luit à nos yeux, voir d'un air tranquille courir çà et là le diable Hy-Mui (1)?

« Nous avons examiné avec soin cette loi ; et nous avons trouvé que ceux qui la professent regardent nos anciens sages, nos anciens maîtres, les ancêtres des familles comme autant de diables : ils ne leur portent aucun respect, et ne leur font point les cérémonies accoutumées. A la mort de leurs pères et mères, ils ne donnent aucun signe de tristesse ; à celle de leur première femme, il ne leur est pas permis d'en épouser

(1) Démon de l'illusion et de l'erreur.

une seconde, et ils se font un plaisir de n'avoir point de postérité : ils exhortent les filles à ne se point marier; et celles qui suivent leurs conseils, ils les appellent *petites vierges*. De plus, ils ont une espèce de chambre obscure, où l'on voit entrer les hommes et les femmes, qui y parlent à voix basse, et c'est ce qu'ils appellent *confesser les péchés*.

« Une conduite semblable détruit les cinq sortes de devoirs et la doctrine des anciens sages; elle anéantit les salutaires enseignements de nos empereurs, trouble le peuple et le jette dans des doutes et des perplexités qui n'ont point de fin : de toutes les sectes, il n'y en a point de plus pernicieuse que celle-ci.

« Il est écrit, dans le Code de nos lois, que le chef d'une secte qui, sous prétexte de religion et de bonnes œuvres, trompe le peuple, doit être étranglé; et que ceux qui travaillent sous lui au même dessein doivent être punis de cent coups de bâton et bannis à trois cents lieues. De plus, il est sévèrement défendu d'ériger de nouveaux temples, soit de bonzes, soit de docteurs de la Raison, et d'autres sectes semblables; et si quelqu'un contrevient à cet ordre, il doit être puni de cent coups de bâton, et banni de l'empire, avec défense d'y revenir jamais : les temples doivent être détruits, le terrain et les matériaux confisqués. En conséquence, nous, vice-roi, ordonnons qu'on se saisisse sans bruit de ce ministre de la loi, et qu'on le conduise sous bonne garde à Macao, avec défense de rentrer dans la Chine. Ordonnons pareillement aux mandarins des villes, à tous les lettrés, docteurs, bacheliers, aux soldats, aux marchands et au peuple, de s'éloigner d'une si mauvaise loi, et aux coupables

de se corriger. Il faut qu'ils s'occupent à lire les livres de nos anciens sages, le Chi-King, le Chou-King, ceux qui contiennent les cérémonies, les lois et les instructions de nos empereurs, afin qu'il n'y ait aucune diversité dans les coutumes; que les peuples maintiennent leurs cœurs dans l'intégrité et la droiture; et qu'ils ne se laissent point séduire, au point de suivre de fausses sectes...

« Il faut convertir les églises des adorateurs du Ciel en écoles publiques ou en salles destinées, soit aux lettrés, soit à honorer les ancêtres. Lorsque les mandarins locaux auront exécuté cet ordre, qu'ils nous en donnent avis. Quant aux lettrés qui ont embrassé cette secte, s'ils se repentent et se corrigent; si, par leurs exhortations, ils font en sorte que plusieurs autres soient pénétrés d'un vrai repentir et renoncent à cette loi, il faut nous en avertir et faire connaître leurs noms : nous pardonnerons leur crime et les louerons de leur zèle; mais si, leur soumission n'étant qu'extérieure, ils transgressent en secret nos ordres, nous les priverons de leur degré d'honneur, et les punirons suivant la rigueur des lois : c'est un crime qu'on ne peut pardonner. Nous déposerons de leurs charges les mandarins qui les favoriseront et négligeront de nous informer de leur conduite.

« Fait la première année de Yong-Tching, le 7 septembre 1723... »

III.

Cet édit plongea les chrétiens dans la désolation et causa les plus vives alarmes aux missionnaires de Péking. Le vice-roi de Fo-Kien jouissait, dans tout l'empire, d'une immense autorité. Docteur de premier ordre dans la corporation des lettrés, il appartenait en outre à la classe des ceintures rouges, c'est-à-dire qu'il était membre de la première famille des Tartares-Mantchous, après la famille impériale. Son opinion exerçait une influence décisive sur la conduite du gouvernement, et tout faisait craindre que l'orage, formé dans le Fo-Kien, ne s'étendît au loin sur toutes les provinces de l'empire.

Comment conjurer la tempête qui grondait sourdement et menaçait les missions d'un bouleversement général? Khang-Hi n'existait plus, et l'empereur Yong-Tching, peu curieux des sciences et des inventions des pays étrangers, ne recherchait pas les Européens. Les missionnaires, n'ayant plus aucun crédit à la cour, avaient vu leurs anciens amis s'éloigner insensiblement. On craignait de se compromettre en épousant leurs intérêts, et les grands mandarins n'osaient même plus avoir de liaison avec eux. Les missionnaires se trouvaient donc dans un abandon presque complet, au moment où ils avaient besoin de puissants protecteurs. Au milieu de la défection de leurs anciens amis, ils trouvèrent pourtant un prince tartare qui fut assez dévoué et assez courageux pour écrire en leur faveur

au vice-roi de Fo-Kien. Mais celui-ci répondit qu'il n'y pouvait plus rien ; que cette affaire avait été déférée à l'empereur, et qu'elle était actuellement entre les mains de la cour des Rites. Les missionnaires jugèrent dès lors que la ruine du christianisme en Chine avait été secrètement concertée entre l'empereur et le vice-roi de Fo-Kien, et qu'il ne restait plus aucune espérance de détourner le coup terrible qui allait les frapper.

La cour des Rites ne tarda pas, en effet, à donner sa décision ; elle était conçue en ces termes : « Les Européens résidant à la cour sont utiles pour le calendrier, et ils rendent encore d'autres services ; mais ceux qui sont dans les provinces ne sont d'aucune utilité. Ils attirent à leur loi le peuple ignorant, hommes et femmes ; ils élèvent des églises, où ils s'assemblent indifféremment sans distinction de sexe, sous prétexte de prier : l'empire n'en retire pas le moindre avantage.

« Conformément à ce que le vice-roi de Fo-Kien propose, il faut laisser à la cour ceux qui y sont utiles : quant aux Européens répandus dans les provinces, il faut amener à Péking ceux qui peuvent être utiles et conduire le reste à Macao. Il y en a qui ont reçu une patente impériale (1) : qu'elle soit remise aux mandarins locaux et qu'elle nous soit renvoyée, pour être rendue au tribunal d'où elle est sortie et y être brûlée. Que les temples qu'ils ont bâtis soient tous transfor-

(1) On sait que l'empereur Khang-Hi avait fait délivrer une patente aux missionnaires qui avaient promis de ne pas agir contre les rites et de ne jamais retourner en Europe.

més en édifices publics; qu'on interdise rigoureusement cette religion, et qu'on oblige ceux qui ont été assez aveugles pour l'embrasser, de se corriger au plus tôt. Si dans la suite ils se rassemblent pour prier, qu'ils soient punis selon les lois, et que les mandarins peu attentifs à faire observer cet ordre soient cassés de leurs charges par les vice-rois, et déférés devant nous, afin que nous déterminions le châtiment qu'ils méritent... »

Le 11 janvier 1724, l'empereur Yong-Tching confirma cette sentence, en écrivant dessus avec son pinceau rouge les paroles suivantes : « Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déterminé par la cour des Rites. Les Européens sont des étrangers; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les provinces de l'empire, maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le vice-roi de Fo-Kien... J'ordonne aux vice-rois des provinces de les faire accompagner à Macao par un mandarin qui prenne soin d'eux et les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre avec respect!... »

Cette déclaration, si nette et si précise, fut comme un coup de foudre pour les pauvres missionnaires de Péking. Ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que de recourir à la clémence de l'empereur. Mais comment parvenir jusqu'au pied du trône? Ayant su que Yong-Tching avait confié les affaires des Européens à un de ses frères, ils allèrent trouver le prince et le supplièrent de les prendre sous sa protection. Le frère de l'empereur les reçut avec courtoisie; mais il leur parla assez durement. « Je n'ignore pas, dit-il, que les Européens sont très-nombreux dans l'empire du Milieu : ils y viennent, les uns attirés par le commerce,

les autres avec l'intention de s'attacher au service de l'empereur, et un grand nombre dans le dessein de prêcher leur religion. Votre conduite n'a pas été conforme aux rites:... qui pourrait le soutenir? Depuis le temps que durent vos disputes, vous voyez la tournure que prennent vos affaires: quelles peines, quelles fatigues n'ont-elles pas données au feu empereur mon père! Que diriez-vous si nos gens allaient en Europe et y voulaient changer les lois et les coutumes établies par vos anciens sages? L'empereur mon frère veut mettre fin à tout cela d'une manière efficace... » Les missionnaires, consternés d'entendre un langage si sévère, répondirent qu'il n'y avait plus de dispute; que la concorde la plus parfaite régnait parmi eux; que tout était fini... « Si tout est fini, reprit le prince, d'où vient donc que les Européens du Fo-Kien se tenaient cachés? J'ai lu l'autre jour l'accusation du vice-roi du Fo-Kien: elle est forte, et vos disputes sur nos coutumes vous ont nui infiniment. Que diriez-vous si, nous rendant en Europe, nous y tenions la même conduite que vous tenez ici? Le souffririez-vous?... Je vous déclare qu'il ne manquera rien à la Chine lorsque vous cesserez d'y être, et que votre absence n'y causera aucune perte : on n'y retient personne par force, et l'on n'y souffrira qui que ce soit qui en viole les lois et en fronde les coutumes. »

Après ce discours si peu encourageant, le prince parut se radoucir; il écouta même avec bienveillance la justification des missionnaires, et finit par les engager à écrire un placet pour l'empereur, dont il corrigerait lui-même la rédaction, s'il était nécessaire.

Cependant la sentence impériale qui chassait les missionnaires et proscrivait le christianisme fut bientôt connue dans toutes les provinces. Les mandarins s'empressèrent, à la première nouvelle, de donner libre cours à leur haine contre la religion. D'un bout de l'empire à l'autre, en dehors même de la Grande-Muraille, partout où il y avait des églises, elles furent changées en greniers publics, en écoles, en salles à honorer les ancêtres et en temples d'idoles; plusieurs furent entièrement détruites. Les missionnaires dont on put s'emparer furent reconduits à Canton; dans toutes les chrétientés les pauvres néophytes, poursuivis et traînés devant les tribunaux, étaient tourmentés de mille manières, aussitôt qu'ils refusaient d'apostasier. La désolation était générale, et rien ne pouvait donner la moindre espérance aux malheureuses victimes de la persécution.

Toutes les lettres qui, à cette époque, arrivaient de la Chine en Europe font un tableau navrant de la ruine des missions et de la dispersion des chrétiens. « Il y a peu de mois que je suis arrivé à la Chine, écrivait le célèbre P. Gaubil; et en y arrivant j'ai été infiniment touché de voir le triste état où se trouve une mission qui donnait, il n'y a pas longtemps, de si belles espérances. Des églises ruinées, des chrétientés dissipées, des missionnaires exilés et confinés à Canton, premier port de la Chine, sans qu'il leur soit permis de pénétrer plus avant dans l'empire; enfin, la religion sur le point d'être absolument proscrite, voilà les tristes objets qui se sont présentés à mes yeux à mon entrée dans un empire où l'on trouvait de si favorables dispositions à se soumettre à l'É-

vangile (1). » Vers le même temps, le 16 octobre 1724, le P. de Mailla s'exprimait ainsi : « Comment vous écrire dans l'accablement de douleur où nous sommes? Et le moyen de vous faire le détail des tristes scènes qui se sont passées sous nos yeux? Ce que nous appréhendions depuis plusieurs années, ce que nous avons tant de fois prédit, vient enfin d'arriver : notre sainte religion est entièrement proscrite à la Chine; tous les missionnaires, à la réserve de ceux qui étaient à Péking, sont chassés de l'empire; les églises sont ou démolies, ou destinées à des usages profanes. On a publié des édits, où, sous des peines rigoureuses, on ordonne aux chrétiens de renoncer à la foi, et où l'on défend aux autres de l'embrasser. Tel est le déplorable état où se trouve réduite une mission qui, depuis près de deux cents ans, nous a coûté tant de sueurs et de travaux (2)... »

Celui qui écrivait ces paroles, le P. de Mailla, était un des missionnaires de Péking qui avec les PP. Fridelli et Parennin avaient été chargés de rédiger un placet pour l'empereur. Dès qu'il fut prêt, ils s'empressèrent de l'apporter au prince impérial, qui avait bien voulu prendre intérêt à leur affaire. Comme, depuis le règne de Yong-Tching, il était interdit aux Européens de paraître à la cour, un des grands mandarins du palais présenta leur placet à l'empereur, qui, après l'avoir parcouru, écrivit dessus qu'il fallait laisser les missionnaires à Canton et suspendre pour un temps leur renvoi à Macao. A cette occasion, le P. Parennin

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 327.
(2) *Ibid.*, p. 347.

fit un compliment si à propos, pour remercier Sa Majesté, que le mandarin, jugeant qu'il plairait à l'empereur, retourna aussitôt sur ses pas et lui en fit part. Yong-Tching en parut, en effet, si content, qu'il lui ordonna de faire venir en sa présence les trois missionnaires, faveur à laquelle ils ne s'attendaient pas. Il leur fit un long discours, qu'il débita rapidement pour justifier la conduite qu'il tenait à leur égard.

« Le feu empereur mon père, leur dit-il, après m'avoir instruit pendant quarante ans, m'a choisi de préférence à mes frères pour lui succéder au trône. Je me fais un point capital de l'imiter, et de ne m'éloigner en rien de sa manière de gouverner. Dans la province de Fo-Kien, quelques Européens troublaient le peuple et voulaient anéantir nos lois; les mandarins de cette province me les ont déférés : j'ai dû réprimer le désordre; c'est une affaire de l'empire, j'en suis chargé; et je ne puis ni ne dois agir maintenant comme je faisais, lorsque je n'étais que prince particulier.

« Vous dites que votre loi n'est pas fausse, je le crois : si je pensais qu'elle fût fausse, qui m'empêcherait de détruire entièrement vos églises et de vous chasser pour toujours? Les fausses lois sont celles qui, sous prétexte de porter à la vertu, soufflent l'esprit de révolte, comme fait la secte du Nénuphar-Blanc. Mais que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leur loi? Comment les recevriez-vous?

« Matthieu Ricci vint dans l'empire du Milieu la première année du règne de Wang-Lié, sous la dynastie des Ming. Je ne toucherai point à ce que firent

alors les Chinois : je n'en suis pas chargé ; mais en ce temps-là vous étiez en très-petit nombre ; ce n'était presque rien. Vous n'aviez pas de vos gens et des églises dans toutes les provinces. Ce n'est que sous le règne de mon père qu'on a élevé partout des temples du Seigneur du Ciel, et que votre loi s'est répandue avec rapidité. Nous en étions témoins, et nous n'osions rien dire ; mais, si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas me tromper de même.

« Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, et votre loi le demande, je le sais bien ; mais, en ce cas-là, que deviendrons-nous ? les sujets de vos rois ? Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous : dans un temps de trouble, ils n'écouteraient pas d'autre voix que la vôtre. Je sais qu'actuellement il n'y a rien à craindre ; mais, quand les vaisseaux viendront par mille et dix mille, alors il pourrait y avoir du désordre.

« La Chine, au nord, a l'empire des Russes, qui n'est pas méprisable : elle a au sud les Européens et leurs royaumes, qui sont encore plus considérables, et à l'ouest le chef des Tartares Œleuths, que je veux empêcher d'entrer dans la Chine, de peur qu'il n'y excite du trouble. L'ambassadeur de l'empereur Blanc (1) sollicitait qu'on accordât aux Russes la permission d'établir dans toutes les provinces des factoreries pour le commerce : il fut refusé, et on ne lui permit de trafiquer qu'à Péking et sur les frontières, dans le pays des Khalkhas. Je vous permets de demeurer, ici et à Canton, autant de temps que vous ne donnerez aucun

(1) Le tzar de Russie.

sujet de plainte : car, s'il y en a par la suite, je ne vous laisserai ni ici ni à Canton. Je ne veux point de vous dans les provinces. L'empereur mon père a perdu beaucoup de sa réputation, dans l'esprit des lettrés, par la condescendance avec laquelle il vous y établit. Il ne se peut faire aucun changement aux lois de nos sages, et je ne souffrirai point que, pendant mon règne, on ait rien à me reprocher sur cet article. Quand mes fils et mes petits-fils seront sur le trône, ils feront comme bon leur semblera : je ne m'en embarrasse pas plus de ce qu'a fait Wang-Lié.

« Ne vous imaginez pas, au reste, que j'aie rien contre vous, ou que je veuille vous opprimer ; vous savez comme j'en usais avec vous quand je n'étais que prince impérial. La famille d'un de vos chrétiens, mandarin dans le Léao-Tong, se souleva contre lui, parce qu'il n'honorait pas ses ancêtres : dans l'embarras où vous étiez, vous eûtes recours à moi, et j'accommodai cette affaire. Ce que je fais maintenant, c'est en qualité d'empereur. Mon unique soin est de bien régler l'empire ; je m'y applique du matin au soir : je ne vois même ni mes enfants ni l'impératrice, mais uniquement ceux qui sont chargés des affaires publiques ; et cela durera autant que le deuil, qui est de trois ans. Quand il sera fini, je pourrai peut-être vous voir comme à l'ordinaire... (1). »

Cette allocution impériale, qui nous a été conservée par le P. de Mailla, était dure, poignante et bien faite pour navrer le cœur des pauvres missionnaires à qui elle était adressée. Ils essayèrent d'y répondre ;

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 363.

mais l'empereur témoigna qu'il n'était pas bien aise de les écouter. Il leur fit immédiatement distribuer quelques petits présents, et les congédia en leur recommandant de faire part à leurs compagnons de ce qu'il venait de leur dire.

IV.

La conduite de Yong-Tching à l'égard des missionnaires, pour si sévère qu'elle paraisse, est cependant, il faut en convenir, assez peu conforme aux idées que nous nous faisons de ces impitoyables tyrans de l'Asie. L'empereur de la Chine avait évidemment la volonté de proscrire le christianisme et de chasser les missionnaires de ses États. La chose ne pouvait présenter aucune difficulté. Sa puissance absolue n'avait qu'à prononcer un mot, et tout était fini : cependant il ne le prononce pas, ce mot irrévocable. Il fait agir les tribunaux; il soumet la question aux délibérations des cours souveraines; il lit les requêtes qu'on lui adresse; il fait venir les missionnaires en sa présence et leur tient un long discours comme pour justifier sa conduite et les convaincre que les rigueurs qu'il exerce à leur égard lui sont imposées par son devoir de souverain. Précédemment nous avons vu l'empereur Khang-Hi en agir plusieurs fois de la sorte avec les Jésuites de Péking. De tels procédés sont assurément bien extraordinaires et feraient présumer que le despotisme des empereurs de la Chine n'est pas toujours aussi grand qu'on le croit

en Europe ; on pourrait aussi y voir une preuve de la position forte et considérable que les missionnaires avaient su prendre dans l'empire, puisque, au moment même où l'on était le plus animé contre eux, on ne se croyait pas dispensé d'user à leur égard de formes et de ménagements.

L'insuccès de la démarche des missionnaires auprès de l'empereur, dès qu'il fut connu dans les provinces, ne servit qu'à redoubler la malveillance des mandarins. La persécution devint de plus en plus violente et générale, et bientôt il n'y eut plus dans tout l'empire une seule famille chrétienne qui ne fût bouleversée. On s'était emparé de tous les missionnaires qu'on avait pu découvrir, et on les acheminait vers Canton, escortés par des satellites, comme de vils malfaiteurs. Ils comptaient pour peu de chose les souffrances de ce long voyage ; mais leur douleur était inconsolable, lorsqu'ils voyaient, d'un côté, entre les mains des infidèles, plus de trois cents églises qui avaient été consacrées au culte du vrai Dieu, et, d'un autre côté, plus de trois cent mille chrétiens, sans prêtres, sans pasteurs et destitués de tout secours spirituel. La persécution avait fait en peu de jours des progrès si rapides, que déjà, au mois d'août 1724, la belle église française de Péking, construite par ordre de l'empereur Khang-Hi, et si richement ornée par la munificence de Louis XIV, avait été transformée en une espèce d'hôpital pour les malades et les pestiférés.

L'empereur Yong-Tching, nous l'avons déjà dit, avait l'intention d'éteindre tout à fait le christianisme en Chine : c'est dans ce but qu'il exerça une sévérité outrée envers une illustre famille tartare dont nous

avons parlé dans le volume précédent. On sait que presque tous les fils du prince Sourmia, après avoir reçu le baptême, s'occupaient avec zèle de la propagation de l'Évangile. Cette nombreuse famille de néophytes ne pouvait manquer d'être frappée avec une rigueur particulière, dans une persécution qui s'étendait impitoyablement à tous les chrétiens.

Quelquesjours après l'audience accordée par l'empereur aux missionnaires, le vieux Sourmia reçut l'ordre de se rendre au palais. Le prince tartare était loin de s'attendre au coup terrible qui allait le foudroyer : il se croyait en grande faveur à la cour ; car, depuis l'avénement du nouveau souverain, il avait été avancé d'un degré, en considération des services qu'il avait rendus à l'empereur défunt. Il se présenta donc au palais en toute confiance, comptant même, peut-être, sur une nouvelle faveur du fils du Ciel. Dès qu'il parut dans le vestibule où se tient la garde intérieure, et où sont assis les grands dignitaires de l'empire, le président du tribunal des princes tartares fit mettre à genoux ce vieillard de soixante-dix-sept ans et lui lut, par ordre de l'empereur, une longue liste des péchés commis par ses ancêtres, lui reprochant que ceux de sa branche avaient été, de tout temps, les ennemis secrets de la branche régnante. Venant ensuite à ses fautes personnelles, on avouait qu'il s'était bien comporté pendant les dix années qu'il avait exercé la charge de généralissime dans la Mantchourie ; mais qu'ayant été chef de bannière, il était tombé depuis dans plusieurs fautes qu'on lui détailla : entre autres, qu'il se dispensait d'assister au conseil d'État, dont il était membre ; que récemment, ayant appris la mort

du beau-père du neuvième fils (1) de Khang-Hi, il avait soupiré, levé les yeux au ciel et envoyé des officiers faire des compliments de condoléance à sa famille, quoiqu'il ne pût ignorer que ce seigneur était mort dans la disgrâce de l'empereur. Pour le punir de toutes ces fautes, on lui annonça qu'on le destituait de sa dignité, qu'on le privait de ses appointements, et qu'on le condamnait à partir dans dix jours avec toute sa famille, ses femmes, ses enfants et ses petits-fils, pour Fourdane (2), à quatre-vingt-dix lieues à l'ouest de Péking, au delà de la Grande-Muraille.

Le vieux Sourmia fut si terrifié et anéanti par tout ce qu'il venait d'entendre, qu'il lui fut impossible de répondre une seule parole. Le lendemain il retourna au tribunal des Princes, avec un mémoire justificatif auquel on avait travaillé en famille durant la nuit entière. Il avait à peine quitté son palais, lorsqu'un de ses fils, qui n'avait pas encore professé publiquement le christianisme, s'empressa d'aller à l'église et de demander le baptême. « Il est à présumer, dit-il au missionnaire, que l'empereur, touché des longs services et du grand âge de mon père, ne lui remette la peine de l'exil; si cela était, je désespérerais presque de ma conversion. Mon père reviendrait de la cour chargé de tant d'ordres pour arrêter le progrès de la religion dans notre famille, que je me trouverais lié par de nouvelles chaînes bien plus difficiles à rompre. Il n'y a plus à délibérer : je veux désormais vivre et mourir chrétien. Les malheurs dont nous sommes frappés sont

(1) Ce neuvième fils de Khang-Hi était accusé d'avoir conspiré pour s'emparer du trône, au détriment de Yong-Tching.

(2) Petite ville de garnison occupée par des troupes tartares.

sans doute un moyen dont Dieu veut se servir pour nous attirer à lui... »

Pendant qu'un de ses fils recevait le baptême avec une foi si vive et si généreuse, se préparant ainsi aux combats qu'il aurait bientôt à soutenir, Sourmia présentait son mémoire au tribunal des Princes. Le président le traita en homme complétement disgracié : il lui parla durement et lui reprocha, de la part de l'empereur, que plusieurs de ses fils avaient embrassé la loi chrétienne et fourni de l'argent pour bâtir une église, sans qu'il les eût dénoncés lui-même, et sans avoir employé son autorité pour les en détourner. Sourmia essaya de se justifier, en disant qu'il avait ignoré leur dessein, et qu'il les avait chassés de sa présence aussitôt qu'il en avait été informé : rigueur dont il avait usé envers eux depuis trois ans entiers ; mais qu'il n'avait pas cru devoir se faire leur délateur, parce qu'il n'était pas en état de juger de la vérité ou de la fausseté du christianisme. Ces excuses furent inutiles : on lui répondit qu'il devait partir pour le lieu de son exil, et que l'empereur lui ferait grâce, s'il se corrigeait ; mais on ne lui expliqua pas de quoi il devait se corriger.

C'est un usage établi, chez les Tartares Mantchous, de livrer leurs enfants à l'empereur, lorsqu'il se plaint de leur conduite. Aussitôt que Sourmia fut de retour à son palais, il envoya chercher ses fils et ses officiers ; il fit apporter des chaînes ; et, d'un signe de la main, il ordonna d'en charger le prince Jean, qui les reçut sans proférer une seule parole. Il indiqua ensuite le prince Paul : l'officier s'approcha pour le lier ; mais ce prince, repoussant les chaînes, dit, d'un ton plein de douceur

et de dignité, qu'il n'avait offensé ni le ciel, ni la terre, ni l'empereur, ni son père, et qu'il priait du moins qu'on lui dît pour quelle raison on voulait l'enchaîner. L'infortuné Sourmia ne répondit rien ; et, se contentant de baisser les yeux, son silence faisait assez connaître le douloureux embarras où il se trouvait : « Est-ce parce que je suis chrétien, reprit le prince Paul ? » « Oui, mon fils, dit le vieillard d'une voix pleine de sanglots.—Alors je recevrai volontiers ces chaînes.... » et, de la même main qui les avait repoussées, il les reprit et aida à se les mettre.

Après cette douloureuse scène, Sourmia, espérant fléchir la colère de Yong-Tching, retourna au palais de l'empereur pour y rendre compte de ce qu'il venait de faire. Le président du tribunal des Princes, l'ayant entendu, ne parut pas content de sa démarche. Connaissant la fermeté inébranlable des fils de Sourmia et leur attachement profond au christianisme, il vit bien qu'ils ne recnleraient pas, et qu'on s'engagerait avec eux dans une dispute de laquelle il serait difficile de sortir avec avantage ; il craignait, en outre, que l'empereur ne poussât l'affaire trop loin, et qu'ensuite venant à s'en repentir, il ne le rendît responsable de sa trop grande sévérité. En conséqucnce, il refusa de rendre compte à l'empereur de ce nouvel incident. « Tout est fini, dit-il à Sourmia : vous êtes instruit « de la sentence qui a été portée ; il ne vous reste « plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir... »

Le malheureux Sourmia, ne se voyant pas plus avancé par une démarche si humiliante et qui avait tant coûté à sa tendresse, retourna à son palais et fit ôter les chaînes à ses fils, sans oser leur adresser la parole. Il

partit ensuite pour se rendre au lieu de son exil, avec ses enfants, ses petits-fils, ses arrière-petits-fils, au nombre de trente-sept; les princesses, femmes et filles, égalaient à peu près ce même nombre, indépendamment d'environ trois cents domestiques de l'un et de l'autre sexe, dont la plus grande partie avaient reçu le baptême.

Il y avait au delà de la Grande-Muraille, dans une plaine sablonneuse de la Mongolie, une colline sur laquelle de pauvres gens, venus d'assez loin, avaient bâti sept ou huit cabanes, pour être à portée de cultiver quelques lambeaux de terres labourables qui se trouvaient au delà des sables. Cette pauvre petite colonie avait pris le nom de Sin-Pou-Dze, c'est-à-dire Nouvelle-Bourgade. Ce fut là le poste qui fut assigné à cette illustre famille de princes exilés; on ne leur permit pas même de s'établir dans la ville de Fourdane, où il leur eût été possible de trouver quelques habitations et d'arranger leur existence avec moins de peine. La Nouvelle-Bourgade était au milieu d'un affreux désert, où ils durent se construire eux-mêmes de misérables cabanes pour vivre dans la misère et dans l'isolement; car il fut défendu aux habitants de Fourdane d'avoir aucune communication avec les exilés de la Nouvelle-Bourgade, sous peine d'être livrés au tribunal des Crimes et punis comme des rebelles.

Les pauvres exilés de la Nouvelle-Bourgade ne pouvaient se soutenir, dans une position aussi dure, que par le zèle et le dévouement de leurs serviteurs, qui allaient secrètement à Fourdane acheter des vivres, et risquaient tous les jours leur vie pour conserver

celle de leurs maîtres. Le vieux Sourmia ne survécut pas longtemps à sa disgrâce : accablé d'années, d'ennuis et de misère, il mourut le 2 janvier 1725, en protestant que son exil était injuste. « Ergatou, mon « grand-père, dit-il, endossa la cuirasse à l'âge de « dix-sept ans, et mourut à vingt-trois les armes à « la main, pour la famille de l'empereur. Toumen, « mon père, a combattu toute sa vie pour les intérêts « de la dynastie ; et moi, qui n'avais pas hérité de « leur dignité, j'y suis parvenu par de longs et de « dangereux services : est-ce ainsi qu'en agissent les « ennemis de la famille impériale?... » Sourmia se défendait ainsi d'avoir jamais eu, comme on l'en accusait, des desseins contraires à la fidélité qu'il devait à l'empereur (1).

La mort de Sourmia n'apaisa pas la haine que Yong-Tching avait conçue contre toute la famille de ce malheureux Tartare. Des mandarins, envoyés exprès de la cour, firent venir les princes à Fourdane ; et, les ayant fait mettre à genoux, ils leur signifièrent un ordre de l'empereur, qui les dépouillait du rang et des prérogatives de princes du sang : on leur ôta la ceinture jaune, et on les renvoya ensuite à la Nouvelle-Bourgade, où ils furent confondus avec le simple peuple. Ce surcroît de sévérité, loin de les affliger, leur procura plus de liberté de vaquer aux devoirs du christianisme. Leur dégradation les abaissant au rang du peuple, le général de Fourdane se crut déchargé de toute inspection sur leurs démarches ; et les mandarins du peuple, n'ayant reçu au-

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 401.

cun ordre de veiller sur leur conduite, profitèrent de la conjoncture pour ne les point molester, jugeant bien que, s'ils étaient un jour rétablis dans leur premier état, ils seraient reconnaissants de la manière dont ils auraient été traités : il leur fut défendu seulement de s'éloigner de la Nouvelle-Bourgade, où ils étaient relégués.

V.

Au moment où l'empereur Yong-Tching traitait avec tant de rigueur les chrétiens et les missionnaires, il est curieux de voir les sentiments qu'il exprimait au souverain Pontife. Le pape Benoît XIII avait envoyé en Chine deux religieux, avec un bref apostolique, pour féliciter Yong-Tching de son avénement à l'empire et le prier de prendre sous sa protection la religion chrétienne. Les envoyés du Saint-Siége arrivèrent à Péking dans le mois d'octobre 1725. L'empereur leur fit donner une audience solennelle où il invita, au grand étonnement de la cour, tous les missionnaires de la capitale. Les mandarins, les gardes et les eunuques étaient surpris de voir une vingtaine d'Européens introduits dans ces lieux inaccessibles, où règne toujours un profond silence : on les comptait un à un, à chaque porte qu'ils traversaient, pour se rendre dans la salle du trône. Yong-Tching était assis à la tartare, les jambes repliées sur une large estrade d'environ trois pieds de haut, ayant derrière lui

comme un dossier de fauteuil : le fond de l'estrade était garni d'un grand paravent.

Après l'interminable cérémonie des génuflexions, des prostrations et des battements de la tête au pied du trône, l'empereur fit présenter du thé aux missionnaires et leur dit que le deuil de son père et les affaires survenues au commencement de son règne l'avaient empêché jusqu'alors de les voir, mais qu'il ne leur voulait point de mal ; qu'ils ne devaient pas être effrayés de la sévérité dont il avait usé envers un grand nombre de Lamas, qu'il avait fait étrangler dans la dernière guerre contre les Œleuths. « Toutes les religions, ajouta-t-il, portent au bien et visent au même but ; mais aucune ne peut être comparée à celle des lettrés de la Chine. Vous dites des injures aux bonzes, et les bonzes vous en disent à leur tour. Maître souverain de cet empire, tous les autres États, grands et petits, m'envoient des tributs, et je me fais un plaisir de leur donner des instructions : s'ils en profitent, à la bonne heure ; s'ils les rendent inutiles, je ne m'en fâcherai pas. » L'empereur renvoya ensuite les missionnaires sans qu'ils eussent le moyen de lui répondre que quelques mots à la dérobée ; il ordonna à ses eunuques de distribuer à chacun d'eux un melon de Hami, fruit précieux et très-rare pour la saison.

La réponse de Yong-Tching au bref du Pape mérite d'être rapportée ; on y voit éclater cette vieille et singulière prétention des empereurs de la Chine à régenter le monde entier. Voici la traduction de ce curieux document :

« L'empereur régnant écrit au souverain de la religion du royaume d'Italie :

« En lisant la lettre de Votre Majesté, et à la vue des beaux présents que vous m'avez envoyés, je me suis convaincu de la sincérité de vos sentiments. Mon auguste père, qui avait pris sous sa protection les royaumes les plus éloignés, étant décédé, et sa mort ayant été pleurée par tous les mandarins et par tous les peuples, tant du dedans que du dehors, m'a laissé le soin, en me chargeant de l'empire, de continuer et de conduire à sa perfection ce qu'il avait commencé : ainsi je reçois avec joie la lettre obligeante dans laquelle, en me rappelant le souvenir des bienfaits que mon père a versés sur le christianisme, vous me souhaitez une prospérité que vous me promettez devoir être l'objet de vos prières.

« J'ai accueilli avec honneur les personnes que vous m'avez envoyées de si loin. Quant aux Européens qui sont dans mes États depuis longtemps, moi empereur, j'ai pris la peine de les instruire et de leur apprendre la soumission due aux supérieurs, la modération et les égards qu'ils doivent à leurs égaux, et cet amour de la paix qui leur fasse éviter les défauts d'une humeur inquiète et remuante. S'ils veulent bien se résoudre à observer les lois de l'empire et à ne rien faire de répréhensible, je les comblerai de biens, je les favoriserai en tout, et je les honorerai de ma tendresse.

« J'envoie, par des hommes députés pour ce sujet, cette lettre, avec soixante pièces de soie brochées d'or, et quarante autres plus communes, que je vous prie d'accepter comme une marque de mon estime et de mon inclination pour vous. »

Pendant que l'empereur de la Chine promettait au

souverain Pontife d'honorer de sa tendresse les missionnaires et les chrétiens, il ordonnait au tribunal des Crimes de revenir sur le procès des princes Sourmia, sous prétexte qu'ils avaient été traités avec une trop grande indulgence. Cet acharnement de Yong-Tching à poursuivre cette malheureuse famille ne peut suffisamment s'expliquer par sa haine de la religion chrétienne. Quoique ce sentiment contribuât beaucoup à ses rigueurs, il est indubitable que l'empereur voyait dans les princes Sourmia des ennemis personnels dont il voulait se défaire.

L'histoire rapporte que, peu de temps après la mort de Khang-Hi, on découvrit une conspiration ayant pour but de détrôner Yong-Tching et de proclamer un de ses frères nommé Sse-Sa-Ké. On prétendit que la famille Sourmia était entrée dans la conspiration et qu'un des conjurés les plus actifs était le P. Morao, Portugais, et supérieur des missionnaires jésuites de la Chine. Il serait difficile de démêler ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette grave accusation. Les *Lettres édifiantes* ne s'expliquent pas sur ce fait; elles ne disent même presque rien de plusieurs fils de Khang-Hi, qui avaient conspiré d'enlever la couronne à Yong-Tching, leur frère. Les *Anecdotes* concernant les affaires de la Chine s'étendent longuement sur cette question; mais cet ouvrage étant écrit dans un esprit systématiquement hostile aux Jésuites, on ne peut ajouter foi à tout ce qu'il raconte.

Quoi qu'il en soit de la culpabilité de la famille Sourmia et du P. Morao, toujours est-il que le prétendant Sse-Sa-Ké, plusieurs princes Sourmia et le supérieur des Jésuites furent envoyés en exil à Si-Ning, sur la

frontière du Koukou-Noor. Plus tard, après la mort du vieux Sourmia, le tribunal des Crimes étant saisi de nouveau de cette affaire, décida qu'on devait déterrer les os de Sourmia, les réduire en cendre et les jeter au vent. Il jugea encore qu'il fallait faire mourir ses fils et petits-fils au-dessus de l'âge de quinze ans, et disperser dans les provinces, comme des gens du peuple condamnés au bannissement, ceux qui n'avaient point encore atteint cet âge; le même tribunal prononça la peine de mort contre le P. Morao.

La cour de Lisbonne, informée, dès l'origine, de l'affreuse position du P. Morao et des terribles conséquences qui pourraient en rejaillir sur les missions, se détermima à faire partir immédiatement une ambassade pour la Chine. Dom Métello Souza y Menesez fut choisi pour représenter le roi de Portugal à la cour de l'empereur Yong-Tching. La nouvelle de cette ambassade fut annoncée, par le moyen des navires anglais et hollandais, longtemps avant son arrivée à Macao. Le bruit s'en répandit rapidement dans toutes les missions, et les chrétiens répétaient de toutes parts que le libérateur du P. Morao arriverait bientôt.

Cette nouvelle, propagée dans l'espérance d'agir sur l'opinion publique et de suggérer au gouvernement de Péking des sentiments de modération en faveur du pauvre missionnaire, fut précisément la cause de sa perte. Le P. Morao avait été condamné à mort, et l'exécution de la sentence était suspendue, selon l'usage, jusqu'à l'automne. L'empereur, ayant été informé du départ et du but principal de l'ambassade, prit des mesures pour la rendre inutile, sans être réduit au déplaisir de refuser au roi de Portugal ce

qu'il voulait lui demander. Il envoya ses ordres au mandarin de Macao, et le chargea de le faire avertir aussitôt qu'on aurait les premières nouvelles de l'arrivée de l'ambassadeur. A peine dom Métello fut-il en rade de la colonie portugaise, que des courriers expédiés à Péking firent cinq cents lieues de marche en quinze jours. L'empereur Yong-Tching, ayant appris que l'ambassadeur portugais était arrivé, fit partir aussitôt un courrier accéléré pour les frontières du Koukou-Noor, avec l'ordre d'étrangler le P. Morao, à moins qu'il n'aimât mieux se tuer lui-même.

L'ordre de l'empereur fut fidèlement exécuté. L'infortuné supérieur des Jésuites était renfermé dans une pagode qui lui servait de prison. Ce fut là qu'on lui lut la sentence, qui lui permettait de se tuer lui-même, s'il ne voulait pas perdre la vie par la main du bourreau. Le missionnaire ayant répondu avec calme que la religion ne lui permettait pas de se donner la mort, les exécuteurs de la volonté impériale l'épargnèrent pour le moment, afin de lui donner la liberté de se tuer lui-même. On lui laissa une corde pour s'étrangler, un rasoir pour se couper la gorge, et du poison; ensuite on se retira.

Le P. Morao ayant été abandonné à lui-même pendant deux heures, les mandarins rentrèrent et le trouvèrent à genoux, priant, un crucifix à la main. Alors le bourreau s'approcha de lui, sans qu'il eût quitté cette pieuse attitude, et l'étrangla. Son corps fut ensuite brûlé et ses cendres jetées au vent. Sa tête cependant avait été conservée pour être exposée en public, durant plusieurs jours, dans une cage.

Le P. Morao était innocent, nous aimons à le croire,

du crime de rébellion dont il fut accusé. Sous le règne précédent, il avait joui à la cour d'un tel crédit, que tous les grands de l'empire s'empressaient auprès de lui et cherchaient à l'avoir pour protecteur ou pour ami. Après la mort de l'empereur Khang-Hi, la nouvelle politique fut loin d'être favorable au christianisme et aux Européens. Dès lors les relations intimes du P. Morao avec de hauts personnages peu favorables à Yong-Tching, des démarches peut-être imprudentes, des paroles inconsidérées, le zèle même qu'il ne cessait de déployer pour la propagation de la foi et dans l'intérêt des missions, tout cela fut sans doute malicieusement dénaturé, travesti de façon à donner au supérieur des Jésuites tous les dehors d'un conspirateur. Mourir dans de telles conditions, quelle affreuse torture pour un missionnaire! quel horrible martyre! et en même temps quel coup terrible porté aux missions de la Chine!

L'empereur Yong-Tching, n'ayant plus à appréhender la présence de l'ambassadeur portugais, le reçut avec une grande courtoisie. Don Métello fut traité avec magnificence à Péking et dans la résidence impériale de Yuen-Ming-Yuen, ou Parc du printemps perpétuel. On lui donna des fêtes brillantes, des représentations théâtrales, des festins d'apparat, des concerts, des feux d'artifice; on le fit souvent promener en jonque dorée et laquée sur les canaux qui sillonnent le Parc du printemps perpétuel; on n'oublia rien de ce qui peut donner aux étrangers une idée complète de la beauté du royaume des Fleurs et de la gloire du Fils du Ciel; mais l'ambassadeur du roi de Portugal eut le chagrin de quitter la cour de Péking, sans avoir atteint le but

principal de son voyage ; il ne lui fut pas même permis de parler à l'empereur du christianisme et de dire un mot en faveur des missionnaires.

VI.

En 1730, il y eut en Chine un tremblement de terre qui bouleversa la capitale et ses environs, avec une violence dont l'histoire fournit peu d'exemples. Les premières secousses commencèrent le 30 septembre : elles furent si subites et si furieuses, qu'on ne s'en aperçut que par la chute des édifices et par le fracas épouvantable qu'ils faisaient en s'écroulant. Plus de cent mille habitants de Péking furent écrasés en un instant. Il périt beaucoup plus de monde encore dans les environs. Des villages entiers furent détruits de fond en comble.

Ce tremblement ne fut pas également désastreux sur toute la ligne qu'il parcourut. En divers endroits, il fit de grands ravages, et sur d'autres points ses secousses furent assez légères. En suivant la ligne nord-ouest, il éleva d'abord les maisons perpendiculairement; presque au même instant, les faisant pencher au sud-est, il les ramena subitement au nord-ouest. Rien ne put résister à ces deux mouvements opposés : plus les masses étaient solides, plus l'effet fut violent et terrible. A quatre lieues au nord de Péking, la terre s'entr'ouvrit; et il en sortit comme un épais brouillard; puis elle suinta abondamment une eau noire en quelques endroits, jaunâtre en d'autres, et

ailleurs rougeâtre. La rivière qui coule au sud de la ville fut tellement gonflée tout à coup, qu'elle inonda tout le voisinage ; peu de temps après elle rentra dans son lit.

On compta plus de trente secousses en moins de vingt-quatre heures. Péking présentait le spectacle affreux d'une ville bombardée pendant plusieurs mois ; ses murailles, les hôtels des princes, les édifices publics, deux superbes églises de la mission, les maisons des particuliers, tout fut renversé entièrement ou en partie.

Au moment de la secousse la plus terrible, l'empereur se promenait sur un canal qui traverse ses jardins : il se prosterna, dit-on, en élevant les yeux et les mains vers le ciel. Dans un édit qu'il publia, il ne manqua pas, selon l'usage, d'attribuer à ses péchés ce fléau de la colère céleste. Yong-Tching ne s'en tint pas à cette humble confession publique : il s'empressa de venir au secours des malheureux habitants de Péking et de réparer, autant qu'il était en son pouvoir, les irréparables désastres du tremblement de terre : les sommes énormes qu'il fit distribuer furent évaluées à plus de quinze millions. Il n'oublia pas, en cette triste circonstance, les missionnaires à qui il avait permis de résider à Péking : il leur fit donner mille onces d'argent pour aider à la réparation de leurs églises.

Une semblable générosité n'était nullement un indice que l'empereur Yong-Tching avait pris des sentiments plus favorables au christianisme : sa répulsion était toujours la même, et bientôt on le vit poursuivre de nouveau le projet d'expulser entièrement de la

Chine les missionnaires qui avaient été relégués à Canton. En 1732, les grands mandarins de cette ville intimèrent par écrit, à tous les prédicateurs de l'Évangile, l'ordre de se retirer à Macao, avec l'injonction de ne jamais reparaître dans l'empire chinois; on leur accordait trois jours pour rassembler leurs effets et s'embarquer. Le coup était imprévu; les missionnaires dressèrent à la hâte une requête, afin de demander un plus long délai, pendant lequel ils pourraient informer leurs confrères de Péking et implorer la clémence de l'empereur. Ils se présentèrent, dans cette espérance, au palais du gouverneur de la province; mais ils furent très-mal reçus : ils ne purent faire parvenir ni leur requête ni même leur billet de visite.

Pendant que les missionnaires tentaient de vains efforts pour fléchir la sévérité des mandarins, les habitants de Canton se portaient en foule dans les principaux quartiers de la ville pour y lire la proclamation suivante :

« Nous, Ngao, gouverneur; Yang, vice-roi, et Tsiao, intendant général de la police et des mœurs, faisons cette déclaration :

« Le peuple chinois se porte de lui-même à trouver dans son travail de quoi vivre, à garder les lois de l'empire, l'observance des rites, de la tempérance et de la pudeur... Il se trouve aujourd'hui que les Européens veulent introduire une loi toute contraire. Le feu empereur, par un effet de sa grande bonté, leur avait permis de s'établir dans son empire; pouvait-on s'imaginer qu'ils fussent si méchants et si pervers? Il y a quelques années que le tribunal des Rites, ayant découvert qu'ils séduisaient les peuples

par leur mauvaise doctrine, représenta à Sa Majesté qu'il fallait les chasser tous de la Chine et les renvoyer à Macao, afin que de là ils retournassent dans leurs royaumes; mais, par une grande indulgence, on se contenta de les exiler dans cette ville de Canton : on leur permit d'y demeurer autant qu'ils ne donneraient pas quelque nouveau sujet de mécontentement. Un si grand bienfait méritait que, par reconnaissance, ils se continssent dans le devoir.

« Cependant nous voyons que, contre notre attente, ils continuent leurs pratiques ordinaires, sans nul amendement; ils emploient leur argent à gagner les peuples et à leur faire embrasser leur loi. Les jours de fête, les chrétiens, hommes et femmes, courent comme des insensés à leurs assemblées. Le même peuple, par stupidité, ou par l'espoir d'un argent dont il se laisse amorcer, n'a pas honte de se prosterner devant eux; les femmes, également séduites, s'assemblent dans des maisons : et parmi cette multitude, combien de crimes se commettent! La séduction et la corruption ne font que croître de jour en jour : nos coutumes sont renversées, les mœurs se corrompent, la probité naturelle s'éteint; peut-on penser à de si grands désordres sans douleur et sans indignation? Sans doute il serait convenable de châtier sévèrement ceux qui, parmi le peuple, sont coupables de ces excès; mais nous aimons mieux leur donner le temps de se corriger. Nous nous contentons d'envoyer à Macao les religieux européens, sans faire d'autres recherches sur ces désordres. Tel est le but de cette déclaration que nous adressons au peuple et aux soldats.

« Vous donc, Chinois, qui que vous soyez, qui avez du sang dans les veines; soit que vous vaquiez à l'étude des lettres, ou à la culture des champs; soit que vous soyez ouvriers ou marchands, honorez et respectez vos parents, et occupez-vous de votre travail. Ne pouvez-vous pas, chefs de famille, trouver, par ce travail, de quoi sustenter vos enfants? Pourquoi avez-vous la bassesse de recourir à de vils Européens? Et vous, femmes, qui avez été élevées dans l'intérieur de vos maisons, ne devez-vous pas y avoir appris à conserver la pudeur, l'ornement de votre sexe! Comment donc vous livrez-vous aux artifices de ces méprisables étrangers? Il faut que dorénavant vous vous repentiez de vos fautes passées; que vous rentriez dans l'observance des devoirs attachés à votre état; que les pères instruisent leurs enfants, les maris leurs femmes; et que, renonçant à ces désordres, vous repreniez le vrai chemin de la vertu. Si vous vous corrigez, vous mériterez que nous vous regardions comme un digne peuple de ce glorieux règne; et nous oublierons le passé. Ne soyez point si opiniâtres que de vouloir demeurer dans votre aveuglement. Puisque vous vivez parmi les hommes, vivez en hommes et non en bêtes, à la honte de vos ancêtres et de votre postérité. Nous vous y exhortons, et nous l'espérons ainsi : tel est le but de cette déclaration... »

Après un langage si violent, il n'était plus permis aux missionnaires de se faire illusion sur les sentiments des mandarins. Il fallait donc quitter cette Chine où ils avaient nourri de si belles espérances pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; il fallait abandonner ces populations au milieu desquelles ils avaient

eu tant d'épreuves à supporter; mais le cœur ne s'attache-t-il pas souvent davantage par la douleur et les souffrances que par les joies et les consolations?

Le 20 août, les missionnaires s'embarquèrent au nombre de trente-cinq et firent voile pour Macao, où ils arrivèrent le 23. Près de cinq cents domestiques ou catéchistes qui les avaient suivis leur furent enlevés. On les chargea de chaînes, et ils furent reconduits par la police chinoise jusqu'à Canton, où on les condamna, les uns à la bastonnade, les autres à une prison perpétuelle. Le vice-roi, non content d'avoir déporté les missionnaires, enjoignit au gouverneur portugais de Macao de les renvoyer dans leurs royaumes respectifs, « dans la crainte, disait-il, qu'ils ne s'introduisissent de nouveau en Chine pour l'infecter de « leur mauvaise doctrine. »

Les missionnaires résidents à Péking étaient persuadés qu'on ne s'était porté à cet excès de rigueur que par un ordre secret de la cour. Cependant ils eurent recours à l'empereur et le supplièrent de permettre au moins à trois ou quatre de leurs confrères de résider à Canton pour leur servir de correspondants et leur expédier les lettres et les envois qu'on leur faisait de l'Europe. Yong-Tching, ne jugeant pas ces motifs suffisants, rejeta leur requête, ce qui ne l'empêcha pas de traiter peu de jours après avec une grande bienveillance les quelques missionnaires qu'il tolérait à la cour. A l'occasion de la nouvelle année, il leur envoya en présent des cerfs, des faisans, des poissons gelés et des fruits; il leur accorda même la permission de venir avec les grands mandarins se prosterner

devant sa personne; distinction flatteuse qui leur fit penser qu'on avait l'intention d'apporter quelque adoucissement à leur chagrin.

Un mois après cette bienveillante manifestation, l'empereur, étant de retour de la sépulture de Khang-Hi, où il était allé accomplir les cérémonies du printemps, fit appeler ceux des missionnaires qui entendaient le mieux la langue chinoise. Il leur donna audience en présence de deux principaux ministres, mandés exprès pour être témoins de ce qui se dirait et pour exécuter les ordres du maître. Cette circonstance fut de mauvais augure pour les missionnaires, et leur fit juger qu'on voulait absolument les chasser de la Chine. L'empereur, en effet, leur parla avec beaucoup de sévérité, et ses discours roulèrent principalement sur ce que la religion chrétienne défendait d'honorer les ancêtres après leur mort. « Vous ne rendez aucun honneur à vos parents et à vos ancêtres défunts, leur dit-il; vous n'allez jamais à leur sépulture, ce qui est une grande impiété; vous ne faites pas plus de cas de vos parents que d'une tuile qui se trouve à vos pieds........ Ainsi je suis obligé de proscrire votre loi et de la défendre dans tout mon empire; après cette défense, y aura-t-il quelqu'un qui ose l'embrasser? Vous serez donc ici sans aucune occupation, et par conséquent sans honneur; c'est pourquoi il faut vous retirer. »

L'empereur ajouta plusieurs autres choses peu importantes; mais il répétait sans cesse que les Européens étaient des impies, refusant d'honorer leurs parents et inspirant le même mépris à leurs disciples. Il parla rapidement et avec un ton d'assurance qui mar-

quait jusqu'à quel point il était convaincu de la justesse de ses reproches.

Lorsque les missionnaires eurent la liberté de prendre la parole, ils dirent à l'empereur qu'on l'avait mal informé, puisque l'obligation d'honorer ses parents était prescrite par la loi chrétienne ; que les chrétiens visitaient la sépulture de leurs ancêtres, mais sans leur demander rien et sans en rien attendre. — « Vous avez donc des tablettes, reprit Yong-Tching. — Non-seulement des tablettes, mais encore leurs portraits, qui nous rappellent bien mieux leur souvenir. » L'empereur fut fort étonné de les entendre parler ainsi. Après avoir fait deux ou trois fois les mêmes questions, qui furent suivies des mêmes réponses, il ajouta : « Je « ne connais pas votre loi, je n'ai jamais lu vos li- « vres. S'il est vrai, comme vous le dites, que vous « n'êtes point contraires aux honneurs que la piété « filiale prescrit à l'égard des parents, vous pouvez « demeurer ici. » Puis, se tournant vers ses ministres : « Voilà des faits que je croyais constants, leur dit-il, « et cependant ils les nient fortement. Examinez avec « soin cette affaire : informez-vous avec soin de la « vérité ; vous me ferez ensuite votre rapport, et je « donnerai mes ordres... »

Les ministres se retirèrent et voulurent, sur-le-champ et à la hâte, interroger les missionnaires, qui les suivirent jusqu'au vestibule. On leur fit entendre que cette affaire ne pouvait pas s'éclaircir en si peu de temps, et que le lendemain on leur remettrait des livres où ils trouveraient la solution des doutes proposés par l'empereur. Ils reçurent les livres ; mais les missionnaires ne purent savoir quel jugement ils en

avaient porté, ni ce qu'ils en dirent à Yong-Tching : ils apprirent seulement qu'un des docteurs de leur tribunal, auxquels ils les donnèrent à lire, dit hautement qu'à moins d'être saint, il était impossible d'observer cette loi, *Fei-chin-jen, Tso-pou-lai*. Des bonzes et quelques docteurs de la raison, ainsi que les premiers présidents du tribunal des Rites et de celui des Censeurs de l'empire, furent chargés également d'examiner ces livres; mais, après plus de cinq mois, les deux ministres d'État les renvoyèrent aux missionnaires, sans leur faire dire un seul mot de ce qu'ils en pensaient ni des dispositions où était l'empereur.

Après les efforts inouïs et les succès admirables des Ricci, des Schall, des Verbiest et de tant d'autres illustres missionnaires, voilà où en était la mission de Chine. A Péking, quelques Jésuites, profitant encore d'une tolérance équivoque, vivaient au jour le jour au milieu des plus cruelles incertitudes. Dans les provinces, toutes les chrétientés étaient plongées dans la désolation. Les églises avaient été renversées ou livrées à des usages profanes, et les néophytes, privés de leur pasteurs, étaient obligés de s'enfuir dans les montagnes ou de se cacher dans des barques le long des fleuves, pour se soustraire à la recherche des mandarins.

Tel était l'état du christianisme dans l'empire chinois, lorsque Yong-Tching mourut presque subitement le 7 octobre 1735, à l'âge de cinquante-huit ans.

CHAPITRE II.

I. Mort de l'empereur Yong-Tching. — Un Chinois honnête homme. — Honneurs qu'on lui rend. — Proclamation de l'empereur. — II. Khien-Long monte sur le trône. — Amnistie générale. — Espérances des missionnaires. — Nouvelle persécution. — Le Frère Castiglione. — Il présente un placet à l'empereur. — Négociations en faveur des chrétiens. — III. Khien-Long proscrit la religion chrétienne. — Discours apologétique du P. Parennin. — Le peintre Castiglione et l'empereur. — IV. Les missionnaires exilés à Macao rentrent furtivement en Chine. — Mort et éloge du P. Parennin. — V. Le P. Gaubil. — Ses travaux scientifiques et littéraires. — Le P. Benoist. — Ses inventions hydrauliques. — Il fait graver sur acier le grand atlas de l'empire. — VI. Le F. Attiret, peintre français. — Ses succès et ses déboires à la cour de Péking.

I.

La nouvelle de la mort de l'empereur Yong-Tching fut accueillie à la cour et parmi le peuple par des gémissements officiels et d'abondantes larmes d'étiquette, conformément aux usages antiques et aux prescriptions des Rites. Cependant il était facile de voir une certaine satisfaction générale qui se faisait jour à travers cet appareil de désolation et de deuil. On eût dit que l'empire commençait à se dilater, à respirer plus à l'aise.

C'est qu'en effet le prince défunt, durant son règne de treize années, avait déployé une excessive sévérité

et singulièrement resserré tous les ressorts de sa politique. La rigueur qu'il fut obligé d'exercer envers quelques-uns de ses frères et plusieurs familles du sang impérial lui avait suscité un grand nombre d'ennemis. Les chrétiens de Péking et des provinces envisagèrent aussi la mort de Yong-Tching comme un événement qui allait mettre un terme à leurs tribulations; ils s'abandonnèrent facilement à l'espérance de voir revivre sous un nouveau règne ces jours de faveur et de protection qui avaient lui avec tant d'éclat sous la brillante période de Khang-Hi.

Cependant, on ne saurait le nier, l'empereur Yong-Tching posséda à un degré remarquable les qualités qui font les grands souverains. Les missionnaires eurent la justice de reconnaître son mérite, et, comme nous l'avons déjà fait remarquer, leurs éloges ne doivent point être suspects; car ils eurent beaucoup à se plaindre de lui. Ils furent convaincus que son règne avait puissamment contribué à consolider en Chine la dynastie tartare-mantchoue.

L'empereur Yong-Tching, quoique naturellement porté à la sévérité, avait néanmoins le caractère très-équitable; il aimait l'ordre par-dessus tout : aussi s'appliquait-il à établir les bases d'une vigoureuse administration; il faisait surveiller de près les mandarins de tous les degrés, et, s'il était impitoyable à l'égard de ceux qui négligeaient leurs devoirs, il récompensait libéralement ceux qui se faisaient remarquer par leur zèle et leur ponctualité. Il aimait d'ailleurs à les instruire fréquemment lui-même de leurs obligations, sans oublier jamais de donner en même temps des instructions au peuple. Ce besoin de parler

à l'empire, dans toutes les circonstances et à tous propos, fut un trait vraiment caractéristique de son règne. Jamais Fils du Ciel ne prodigua en aussi grande abondance les édits et les proclamations. Parmi ces nombreux documents, il en est un bien étrange et qui mérite d'être reproduit, parce qu'il peut fournir une exacte appréciation de la nation chinoise. Voici à quel propos l'empereur Yong-Tching crut devoir adresser à l'empire une longue proclamation.

Un marchand de la province de Chen-Si, se rendant à la foire de Mong-Tsing pour acheter du coton, perdit en route, près de la montagne Song-Kia, sa bourse, dans laquelle il y avait cent soixante onces d'argent. Un pauvre laboureur nommé Ché-You, qui allait travailler aux champs, eut le bonheur de la trouver. Dans la ferme intention de la rendre, il s'occupa toute la journée à son travail, attendant que celui à qui elle appartenait vînt la réclamer : personne ne parut. Sur le soir, il retourna à sa maison; et, montrant la bourse à sa femme, ils convinrent ensemble de chercher celui qui l'avait perdue et de la lui rendre. Cependant le marchand étant arrivé à l'auberge, et s'apercevant de la perte de sa bourse, la fit afficher aux portes et aux carrefours de la ville : il consentait de la partager de bon cœur avec celui qui la lui remettrait. Le laboureur Ché-You eut connaissance de ces bulletins : il alla trouver le chef de son quartier; et ayant fait venir le marchand, qui répondit exactement à toutes ses questions, il jugea que la bourse lui appartenait, et il la lui remit entre les mains.

Le marchand, transporté de joie, la prend et en

tire l'argent, dont il présente la moitié au laboureur Ché-You. Celui-ci, malgré sa pauvreté, le refusa : « Je n'ai aucun droit sur cet argent, lui dit-il ; il est « à vous, je n'en veux rien recevoir. » Le marchand insista, mais inutilement. Ne sachant comment lui marquer sa reconnaissance, il mit d'un côté cent onces d'argent, et d'un autre côté soixante. « Je ne « vous dissimulerai pas, dit-il au laboureur, que j'ai « emprunté les cent onces d'argent pour mon com- « merce ; quant aux soixante onces, elles sont réel- « lement à moi : ainsi je vous prie de les prendre « sans difficulté. — Je n'ai pas plus droit sur les « soixante onces que sur le reste, répliqua le labou- « reur ; emportez tout, puisque tout vous appar- « tient. »

Ce combat de générosité remplit d'admiration tous ceux qui en furent témoins, et il parvint aux oreilles du préfet de Mong-Tsing et du vice-roi du Ho-Nan. Ce dernier envoya cinquante onces d'argent au laboureur Ché-You, pour récompenser sa vertu et celle de sa femme ; il lui fit donner en même temps un tableau, avec une inscription en quatre caractères, contenant l'éloge de leur désintéressement et de leur sincérité ; enfin le préfet de Mong-Tsing fit élever un monument de pierre, près de la maison du laboureur, pour conserver un éternel souvenir de cette action. Il en donna ensuite avis à l'empereur et saisit cette occasion pour louer le monarque dont la vertu égalait, disait-il, celle des empereurs Yao et Chun, et dont le gouvernement surpassait en bonté ceux de Fou-Hi et de Chin-Noung. « On a admiré en très-peu « d'années, sous votre seul règne, plus d'heureux

« présages qu'on n'en avait vu sous les autres règnes, « pendant plusieurs siècles. Dans le ciel on a observé « la conjonction des planètes, et l'on a vu descendre « la félicité. Sur la terre, les fontaines ont donné « d'elles-mêmes un sel excellent; les mers sont « devenues tranquilles; et les épis, les grains extra- « ordinaires sont sortis en abondance... » L'éloquent préfet finit par détailler l'action du laboureur Ché-You, qu'il élève au-dessus de tous ces prodiges..... Quelle amère satire pour la nation chinoise! Où en serions-nous en France, s'il fallait élever des monuments à tous ceux qui rendent des objets perdus!

Ces manifestations extraordinaires ne furent pas suffisantes pour célébrer la vertu héroïque du laboureur Ché-You. Yong-Tching crut devoir, à ce sujet, exhorter les peuples à la réformation des mœurs; et il écrivit, de sa propre main, l'instruction suivante, qui fut publiée dans toutes les provinces :

« La tranquillité et la beauté du gouvernement consistent à établir de sages coutumes; et la meilleure manière d'y réussir, c'est de rectifier le cœur de l'homme. Si l'homme sait garder son cœur, s'il en est le maître, il se conforme à l'ordre, il remplit ses devoirs; cherchant le bien public, il borne ses désirs, et ne veut point d'argent injustement acquis. La raison est sa règle; il ne fait rien qui lui soit contraire. La nuit il peut voir des spectres, des esprits sans rien craindre (1); qu'il lève la tête ou qu'il la baisse, il est content; la joie paraît peinte sur son visage,

(1) Un proverbe chinois dit, que *les scélerats craignent les esprits;* ce qui ne veut pas dire, sans doute, que ceux qui ne craignent pas les esprits soient d'honnêtes gens.

la calamité le fuit, le bonheur et la prospérité l'accompagnent partout et passent à ses enfants jusqu'à ses petits-fils, comme un héritage de la vertu de leur père. N'est-ce pas ce que signifie cet ancien proverbe : « La famille qui s'applique à amasser un trésor de « vertus ne manquera de rien ; elle jouira d'un bon- « heur qui ira même au delà de ses désirs. »

« Si, au contraire, vous ne savez pas posséder votre cœur ; si vous suivez ses penchants déréglés, vous déroberez à droite et à gauche, en secret comme en public ; vous élèverez votre fortune sur la ruine de votre prochain : pour vous enrichir, vous emploierez hardiment la fraude, l'artifice, le mensonge. Vous paraîtrez, un instant, avoir quelque léger avantage ; mais, après avoir violé les ordres du Ciel, ne croyez pas éviter sa colère : le ciel vous poursuivra en secret et vous punira. Ce que vous avez enlevé par des voies illicites se dissipera bientôt, et avec le bien d'autrui mal acquis, vous aurez encore le chagrin de voir disparaître le vôtre.... Vous tomberez dans la pauvreté, et vous serez réduit à la dernière misère ; peut-être même que l'extrémité dans laquelle vous vous trouverez, vous portera à faire un mauvais coup ; alors on vous écrasera sur-le-champ, et vous n'aurez pas un pouce de terre pour sépulture ; ou vous serez livré à la justice, et vous recevrez le châtiment dû à vos crimes. Votre malheur enveloppera votre famille ; femmes, enfants, petits-fils, tous seront traînés en exil sans aucune espérance de revoir leur patrie. Ce sont là les malheurs dont vous avertit cet autre proverbe : « La famille qui s'adonne à la pratique du « mal, sera accablée d'afflictions. » Ces admirables

paroles que les siècles les plus reculés nous ont transmises, sont très-certaines et très-véritables.

« Pour moi, qui aime mon peuple, qui le porte dans mon cœur, je m'applique à l'instruire : j'entre pour cela dans le détail, afin qu'à la cour, et hors de la cour, on s'éloigne du mal, on fasse le bien ; et que la tranquillité, la probité et la justice règnent par tout l'empire : voilà mon intention......

« Ce que le laboureur Ché-You a fait dans la ville de Mong-Tsing démontre qu'on s'applique à détruire les mauvaises coutumes, et qu'il y a du changement dans les mœurs ; c'en est là un témoignage certain. Voilà ce qu'on peut appeler avec vérité un bon présage, un pronostic heureux pour le gouvernement : aussi cette belle action m'a-t-elle causé un plaisir que je ne puis exprimer. Elle fait en même temps beaucoup d'honneur au vice-roi Ouen-King ; il en a le mérite : on voit que ce n'est pas sans fruit qu'il s'applique dans le Ho-Nan à instruire, à exhorter, à louer et à récompenser......

« J'accorde au laboureur Ché-You un mandarinat honoraire du septième ordre ; il aura droit d'en porter l'habit et le bonnet : de plus, je lui donne cent onces d'argent, pour marquer combien j'estime sa droiture, et afin d'exciter les autres à suivre son exemple.

« Le ciel a réglé pour chaque pays, et pour chacun de ceux qui l'habitent, l'abondance et la disette, la richesse et la pauvreté ; prétendrait-on par une conduite injuste forcer le ciel à changer ce qu'il a déterminé, et s'enrichir aux dépens d'autrui ? ce serait en vain ; et, si on le prétend, on se trompe. Quoi ! le

scélérat qui pille jouirait de l'abondance? et l'homme de bien, l'homme équitable qui réprime les mouvements de la cupidité, serait dans la misère? c'est ce qui ne se peut croire; ce qui ne se peut dire. Si cela était, où serait donc la Providence du ciel? Mais c'est à quoi on ne fait pas réflexion; et le cœur de l'homme s'étant une fois abandonné au malheureux penchant qu'il a pour les richesses, ce désir d'avoir croît de plus en plus; bientôt on cesse d'être, pour ainsi dire, le maître de soi-même. C'est pourquoi être dans l'occasion de devenir riche, et avoir la droiture de n'en pas profiter, trouver de l'argent et le rendre, c'est ce qui a passé de tout temps pour une action digne de louange et d'admiration.

« Cependant Ché-You est un homme qui vit de son travail, un homme du peuple, un pauvre cultivateur; il ne s'est pas appliqué à l'étude du Chou-King, du Che-King et des autres livres classiques de nos sages; on ne lui a pas enseigné les vertus des saints de l'antiquité pour les imiter; mais de lui-même il a conservé la droiture qu'il a reçue du Ciel. En secret, lorsqu'il n'était vu de personne, il ne s'en est point écarté; il a même eu soin de bien instruire sa femme, et tous deux, dans l'obscurité d'une humble cabane, ils ont tenu une conduite droite, juste, irréprochable; mais l'Esprit qui voit tout, qui connaît tout, les a pris sous sa protection, et n'a point permis qu'une pareille vertu fût sans honneurs: il l'a rendue publique; il a voulu qu'elle parvînt jusqu'au trône, qu'on l'annonçât exprès par un mémoire, qu'on la récompensât d'un argent tiré du trésor impérial; que leurs noms fussent dans l'histoire, et que leur réputation devînt

éternelle ! Hé bien, si ce laboureur, trouvant la bourse, avait profité de ce petit avantage qui se présentait, qu'aurait-il gagné ? Cent onces d'argent. Qu'est-ce que cela ? Il s'en serait servi ; il en aurait vu la fin. Qu'on compare ce petit gain avec la réputation et la gloire qu'il s'est acquises ; quelle différence ! Elle est aussi grande que celle qui se trouve entre le ciel et la terre.

« Oui, je le répète, cette seule action de Ché-You me répond du reste de sa conduite : cet homme sans doute a toujours gardé son cœur ; il n'a cessé d'être droit, sincère, juste, équitable ; et le Ciel, qui voit tout ; le Ciel, l'unique témoin de ses bonnes actions, l'a récompensé d'une manière si éclatante. Si chacun rentrait en lui-même et faisait des efforts pour l'imiter ; si chacun, à son exemple, réprimait les désirs déréglés de son cœur, non-seulement nous aurions la joie de voir revivre les anciennes coutumes et ces temps heureux où, par une louable déférence, *on cédait le chemin sans dispute, on cédait le champ sans contester ;* mais encore ceux qui pratiquent la vertu, recevraient infailliblement du Ciel une protection spéciale, et de leur souverain beaucoup d'honneurs et de bienfaits. Quelle joie ! Quel bonheur pour tout l'empire !

« Officiers élevés aux charges, et qui avez votre place parmi les personnes illustres ; vous, lettrés, qui faites gloire d'avoir votre nom inscrit dans les tribunaux de la cour et dans le collége de Confucius, ce que je dis ici vous regarde spécialement. Le peuple pratique la vertu ; un pauvre laboureur a pu réprimer la passion de la cupidité, il a su borner ses désirs, l'intérêt ne l'a point touché ; à la vue de l'argent,

il est resté ferme et inébranlable comme le rocher; et vous, mandarins, que tout le peuple respecte comme ses maîtres et ses modèles, vous ne pensez qu'à accumuler trésors sur trésors; vous employez des voies iniques pour amasser de l'argent; vous le faites la nuit, si vous n'osez le jour; vous recevez des présents que vous ne devriez pas accepter. Et vous, lettrés, dont la conduite doit servir aux autres d'exemple et de règle, vous employez, aux dépens même de votre réputation, les moyens les plus injustes pour vous enrichir; vous suscitez, vous entreprenez des procès, vous vous chargez de toutes les mauvaises affaires : on ne voit que vous dans les tribunaux. Vous, dis-je, mandarins et lettrés, en apprenant l'action du laboureur Ché-You, pouvez-vous ne pas être couverts de confusion?

« Dans l'intention de réformer et de perfectionner le cœur de tous mes sujets par de bonnes coutumes, j'ordonne qu'on publie à la cour et dans les provinces le mémoire du vice-roi de Ho-Nan. Qu'on y joigne cette instruction, et que les gouverneurs de chaque ville en fassent tirer des copies pour être affichées de toutes parts, afin que les mandarins et le peuple en aient une parfaite connaissance. »

On trouve assurément de beaux et nobles sentiments exprimés dans cette instruction impériale. Mais il faut avouer aussi que tout ce pompeux langage étale à nos yeux la plaie hideuse du peuple chinois, et nous révèle jusqu'à quel point les principes de la justice sont méconnus dans les sociétés païennes. Le laboureur Ché-You était simplement un homme de probité; en voyant l'éclat et la solennité des récom-

penses et des éloges qui lui furent décernés, uniquement parce qu'il n'avait pas voulu s'approprier le bien d'autrui, n'est-on pas en droit de considérer l'empire chinois comme une immense caverne de voleurs?

II.

Le successeur de Yong-Tching donna aux années de son règne le nom de Khien-Long, c'est-à-dire bienfait céleste. Il choisit quatre régents pour gouverner l'empire durant le temps de son deuil. Ce prince, âgé de vingt-six ans, avait été constamment occupé d'études littéraires. Ayant toujours vécu dans un éloignement absolu des affaires politiques, il pensa que, jeune encore, il ne pouvait se passer du concours immédiat de ses ministres; cependant il eut la prudence de ne leur laisser qu'une autorité dont il bornait l'étendue à son gré.

Le nouvel empereur ne tarda pas à se faire connaître par son caractère doux et bienfaisant : le peuple et surtout les membres de sa famille reçurent bientôt des marques sensibles de sa bonté et de sa clémence. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il donna des ordres pour faire remettre en liberté et rétablir dans leur rang les princes nombreux qui, sous prétexte de conspiration, avaient été dégradés, puis exilés et incarcérés par l'empereur Yong-Tching. Le premier qui profita de la clémence impériale fut le prince Po-Ki. Un des grands seigneurs de la cour se rendit, de la part de Khien-Long, à la prison où était renfermé le

prince; il en fit ouvrir les portes, et ne dit que ces mots au prisonnier : « L'empereur demande qui vous retient « ici; sortez. » En disant ces mots, il se retira, laissant grande ouverte la porte de la prison. Ce malheureux prince, qui depuis une douzaine d'années était comme enfoui au fond d'un noir cachot, trouva devant la prison un pompeux équipage pour le conduire à son ancien palais. Les habitants de Péking se portaient en foule sur son passage; et, pour témoigner leur joie et leur respect, ils le saluaient à genoux, frappant la terre du front et tenant à la main des bâtons odoriférants qu'ils brûlaient en son honneur.

Dans cette amnistie générale les princes chrétiens de la famille Sourmia ne furent pas oubliés. Ils végétaient tristement dans les déserts de la Tartarie, lorsqu'un courrier leur apporta de Péking l'heureuse nouvelle que leur exil était fini, que l'empereur Khien-Long avait fait inscrire leurs noms sur le registre de la famille impériale et leur accordait la ceinture rouge, en attendant une réhabilitation complète avec le droit de porter la ceinture jaune.

Tout Péking applaudit à la conduite si clémente et si généreuse de Khien-Long à l'égard de ses parents; pendant plusieurs jours le nouvel empereur fut l'objet de tous les éloges. Les missionnaires, témoins de ces heureux changements, y furent d'autant plus sensibles, que la plupart des princes rentrés en faveur les avaient toujours protégés, et qu'ils purent dès lors concevoir l'espérance de relever les intérêts de la religion chrétienne, si cruellement persécutée sous le règne précédent. Ils étaient disposés à mettre à profit, sans perdre du temps, les dispositions si douces et si

bienveillantes de Khien-Long, sans pourtant se faire trop d'illusion sur le succès. Le nouvel empereur, en effet, consentirait-il facilement à révoquer des ordres donnés par son père, à annuler des lois récemment publiées avec le concours des grands tribunaux de l'empire? Comment d'ailleurs faire parvenir leur supplique, faire entendre leur prière? Ils étaient depuis longtemps en disgrâce, et toutes les avenues de la cour leur étaient fermées.

Les missionnaires de Péking étaient dans cette perplexité, agités tour à tour entre la crainte et l'espérance, lorsque le premier ministre Ma-Tsi, lié depuis trente-six ans avec le P. Parennin, lui envoya dire de dresser promptement une requête pour demander le rétablissement de la religion et des missionnaires. Le prince Ma-Tsi était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, singulièrement estimé dans l'empire et qui avait toujours témoigné beaucoup de bonté aux Européens. Il était aimé de l'empereur Khien-Long, qui ne l'appelait point autrement que son beau-père, parce qu'il avait épousé sa nièce, qu'il avait soignée et adoptée comme sa propre fille. Il ne pouvait donc y avoir pour les missionnaires une protection plus précieuse et plus considérable que celle du premier ministre Ma-Tsi. Ils lui envoyèrent leur mémoire, qu'il avait promis de faire présenter à l'empereur par son gendre, président du tribunal des Princes et de celui des Rites.

Pendant que les missionnaires attendaient tout de leur puissant protecteur et s'abandonnaient en paix aux meilleures espérances, ils apprirent avec consternation que l'empereur Khien-Long était sur le point de les chasser de Péking et de les faire rembarquer

pour l'Europe avec ceux qui étaient exilés à Macao. Un jour les chrétiens de la capitale étaient venus de tous côtés leur apporter avec effroi des copies d'un acte d'accusation, de la sentence des régents de l'empire (1) et de la ratification de l'empereur par ces deux caractères écrits en vermillon *y y*, c'est-à-dire je consens à la délibération.

Cette nouvelle persécution, qui éclatait à l'improviste, avait été provoquée de la manière suivante. Un mandarin de second ordre, condamné à l'exil par l'empereur défunt, et qui avait profité de l'amnistie publiée par Khien-Long, voulut à son retour donner une fête où il invita sa sœur. Celle-ci était chrétienne et mariée à un mandarin chrétien. Comme elle craignait que les cérémonies de la fête ne fussent mêlées de superstitions, elle s'excusa d'y aller. Ce refus acheva de brouiller les deux familles, d'ailleurs peu d'accord entre elles. Le mandarin, animé contre le christianisme, renouvela les accusations déjà faites tant de fois contre la religion ; il y eut cependant ceci de particulier, c'est qu'il insista fortement pour que les Mantchoux n'eussent pas la liberté de l'embrasser. « C'est par le peuple, disait-il, que la séduction a commencé : les uns ont été abusés par des paroles artificieuses, les autres par des vues d'intérêt ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les Mantchoux se sont laissé entraîner peu à peu par l'exemple du peuple chinois et par les mêmes mo-

(1) En Chine, les régents ne sont que pour le temps de la minorité du prince. Khien-Long en avait nommé quatre en montant sur le trône, parce qu'il se trouvait encore trop jeune pour supporter seul le poids du gouvernement. Cependant il ne leur laissait d'autorité qu'autant qu'il lui plaisait.

tifs. Si l'on n'arrête de bonne heure ce désordre par des punitions exemplaires, on verra bientôt la religion des Tartares et nos anciennes coutumes renversées et détruites. Quoique les Chinois ne soient pas de la même origine que nous, Votre Majesté n'en fait nulle distinction, et les traite avec la même bonté; il faut donc que la même défense soit faite aux uns et aux autres et qu'on punisse également ceux qui embrassent cette religion étrangère. En usant de cette sévérité, nos lois seront observées, et il n'y aura aucune suite funeste à craindre pour l'empire (1). »

La délibération des régents avait été prompte; car ils s'étaient contentés de transcrire les sentences portées sous le règne précédent contre les chrétiens et les missionnaires. Ils avaient seulement ajouté : « Qu'à « l'égard des Européens qu'on souffrait à Péking, à « cause de leur habileté dans les sciences et sur- « tout dans les mathématiques, le tribunal des Rites « recevrait ordre de leur prescrire de n'attirer à leur « religion ni le peuple (les Chinois), ni les gens des « huit bannières (les Mantchoux). » Cette délibération, ayant été ratifiée le jour même par l'empereur, elle fut publiée le lendemain, et la persécution commença. Les mandarins se mirent aussitôt en mouvement, et bientôt les prisons et les tribunaux furent encombrés d'adorateurs du Seigneur du Ciel que les satellites amenaient de toutes parts.

A la réserve d'un très-petit nombre qui eurent le malheur de se laisser intimider par l'appareil des supplices, les chrétiens donnèrent des marques d'une

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p 472.

intrépidité et d'une constance héroïques, au milieu des plus cruels tourments. On avait beau leur ensanglanter le visage à force de soufflets, les étendre par terre et les déchirer à coups de fouet, les meurtrir à coups de bâton, les bourreaux n'obtenaient d'autre réponse que celle-ci : « Nous voulons vivre et mourir chrétiens. » Il y eut plusieurs de ces courageux confesseurs de la foi qui reçurent plus de quatre cents coups de fouet, dont tout le corps n'était en quelque sorte qu'une seule plaie, sans que l'excès de la douleur pût leur arracher un seul mot d'apostasie.

Les mandarins, se lassant de tourmenter vainement leurs victimes, les pressèrent de dissimuler au moins pour un temps leur religion et de se comporter à l'extérieur comme s'ils avaient renoncé à cette loi étrangère. — « Ne vous suffit-il pas, leur disaient-ils, de la conserver dans le cœur? par ce moyen-là, vous obéirez à l'empereur sans renoncer à vos croyances. — Nous sommes soumis à l'empereur, répondaient les chrétiens; car notre religion ne peut être opposée à sa volonté. Tout ce qu'elle nous ordonne peut se résumer en deux commandements : honorer par-dessus toutes choses le Maître du ciel et de la terre, aimer le prochain comme soi-même. L'empereur a-t-il l'intention de condamner cette grande et sainte loi? Nous-mêmes pouvons-nous l'insulter en usant d'équivoques et de dissimulation....» Un langage si ferme au milieu des plus affreux tourments déconcertait les mandarins et excitait l'admiration des infidèles.

Les missionnaires de Péking ne se laissèrent pas abattre par cette violente et subite persécution. Ils

étaient persuadés qu'on ne devait l'attribuer qu'à la malice des mandarins et non à l'empereur, qui n'était pas au courant des affaires de la religion chrétienne et des missionnaires. Il y avait donc espoir d'arrêter la fureur des persécuteurs, en ayant recours directement à Khien-Long. Mais comment parvenir jusqu'à ce prince, auprès duquel ils ne pouvaient avoir aucun accès? Ils imaginèrent un moyen extraordinaire, contraire à tous les usages du Palais et peu en harmonie avec les Rites : ce fut de faire présenter clandestinement un mémoire à l'empereur par le frère Castiglione, célèbre peintre de la cour de Péking.

Castiglione, Italien d'origine, était doué d'un remarquable talent. Formé à la manière large et vigoureuse des grands maîtres, il eût pu occuper un rang distingué parmi les peintres de sa patrie. Sa piété et son goût pour l'état religieux lui firent préférer l'humble état de frère coadjuteur dans la famille de saint Ignace. Envoyé à Péking, il y passa la plus grande partie de sa vie, occupé des travaux que lui imposait son service à la cour, où il dut se plier à tous les caprices de la mode chinoise, et, d'artiste qu'il était, se faire simplement un homme habile dans l'imitation servile (1). Longtemps habitué à traiter largement l'histoire et le portrait, il fut contraint de se dépouiller, en quelque sorte, de son éducation première, pour se résigner à peindre patiemment à l'huile sur du verre, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des animaux de toute espèce, rarement des figures. Au lieu de faire des tableaux, il

(1) Feuillet de Conches, *Revue contemporaine*, t. XXV, p. 9.

était condamné à fabriquer des stores, des paravents, des écrans et des éventails; encore fallait-il que la représentation de la nature vivante ou morte eût toute la minutie précieuse des peintures d'histoire naturelle qui comptent les poils des animaux, les écailles des poissons, les nervures des feuilles et des fleurs. Castiglione était tellement absorbé par les fantaisies et les puérilités de la cour, qu'il eut à peine le loisir de faire pour l'Église de Péking deux grands tableaux représentant, l'un, Constantin sur le point de vaincre, l'autre, Constantin vainqueur et triomphant par la croix (1).

L'empereur Khien-Long aimait à prodiguer au frère Castiglione les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance. Il lui avait fait arranger, à côté de son appartement, un magnifique atelier où presque tous les jours il allait voir travailler le peintre européen; il s'entretenait familièrement avec lui, et souvent il lui envoyait des plats de sa table. Ce fut ce simple frère coadjuteur qui fut chargé par les missionnaires de prendre en main les intérêts du christianisme en Chine et de remettre directement à l'empereur un mémoire, accompagné de l'édit de Khang-Hi de l'an 1692, qui permet le libre exercice de la religion chrétienne dans tout l'empire.

Le 3 mai 1736, Khien-Long alla comme à l'ordi-

(1) Castiglione avait fait le portrait de Khien-Long encore jeune. Longtemps plus tard l'empereur, passant devant ce portrait, écrivit les vers suivants :

« Che-Ming excelle dans l'art de peindre au vrai la nature :
« Il a fait mon portrait dans mes plus jeunes années;
« Quand j'entre aujourd'hui dans la salle avec mes cheveux blancs;
« Je ne sais plus quel personnage ce portrait représente. »

(*Article de Feuillet de Conches.*)

naire s'asseoir auprès de Castiglione pour le voir peindre. « Le frère quitta son pinceau, dit Parennin ; et, prenant tout à coup un air triste et interdit, il se mit à genoux ; après avoir dit quelques paroles entrecoupées de soupirs sur la condamnation de notre sainte loi, il tira de son sein notre Mémorial enveloppé de soie jaune. Les eunuques de service tremblaient de la hardiesse de ce frère, car il leur avait caché son projet. L'empereur l'écouta pourtant tranquillement et lui dit avec bonté : « Je n'ai pas condamné votre « religion ; j'ai défendu simplement aux gens des « bannières de l'embrasser... » En même temps il fit signe aux eunuques de recevoir le Mémorial, et, se tournant du côté du frère Castiglione, il ajouta : « Je « le lirai ; soyez tranquille, et continuez de peindre (1). »

Dix jours après la démarche hardie du frère Castiglione, Hay-Wang, un des grands maîtres de la maison impériale et spécialement chargé des affaires des missionnaires, les manda au palais et leur annonça que l'empereur ne ferait pas mettre en délibération le mémoire qu'ils lui avaient présenté. « Il ne convient pas, « ajouta-t-il, que les Mantchoux et ceux des bannières « embrassent votre loi. On ne la défend pas ; on ne « dit pas qu'elle est fausse ou mauvaise, et on vous « en laisse le libre exercice. » Les missionnaires, qui entendirent cet ordre à genoux, répondirent qu'on défendait le christianisme au peuple chinois, comme aux bannières ; et en même temps ils lui présentèrent une copie de l'édit que le tribunal des Censeurs avait

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 478.

fait afficher. Il portait en substance que, si quelqu'un parmi les soldats ou parmi le peuple était convaincu d'avoir embrassé la religion des étrangers, il serait livré à la justice et sévèrement puni. Hay-Wang parla à peu près comme Ponce Pilate. « Puisque cet édit « est sorti, dit-il, quel moyen de le faire rentrer? « Il fallait prendre les devants, et prévenir la con- « clusion de cette affaire. — Prendre les devants! « répondirent les missionnaires, mais par quel moyen? « On a soin de nous cacher ce qui se fait contre nous : « toutes les portes du palais nous sont fermées ; et « c'est ce qui nous a obligés, contre l'usage, de faire « présenter notre placet à l'empereur par le frère Cas- « tiglione. S'il arrive que nous soyons encore obligés « d'avoir recours à Sa Majesté, à qui nous adresse- « rons-nous? Voulez-vous bien que ce soit à vous? — « Cela se pourra, » répondit le maître du palais ; et, en disant ces mots, il se retira.

La démarche des missionnaires, quoique sans succès, ne fut pas cependant entièrement inutile. Le bruit s'étant répandu qu'un grand de la cour leur avait parlé de la part de l'empereur, les mandarins usèrent de modération envers les chrétiens, et la persécution fut presque totalement assoupie après avoir duré environ deux mois.

III.

Les chrétiens de la Chine commençaient à peine à goûter un peu de calme et de repos, lorsqu'une tem-

pête plus furieuse que la précédente leur ramena ces longs jours d'angoisses, de tribulations et de malheurs. Un zélé catéchiste de la mission portugaise de Péking, qui s'était dévoué à une belle œuvre de charité, fut la cause involontaire de cette nouvelle persécution.

On sait combien les infanticides sont fréquents en Chine et avec quelle barbarie des mères sans entrailles font mourir ou abandonnent leurs nouveau-nés. Le gouvernement et les lois ne sont nullement complices de ces infamies. Les mandarins ne manquent pas de faire de temps en temps des proclamations pour flétrir la conduite de ces parents dénaturés et les menacer des plus sévères châtiments. De nombreux hospices pour les enfants trouvés témoignent encore d'une certaine sollicitude de l'administration chinoise envers ces pauvres petites créatures ; mais ces établissements ne sont pas d'une grande ressource et sont loin de remédier à l'intensité du mal.

A Péking, tous les jours avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent lentement les cinq quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On est averti, par un signal particulier, du passage de ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants à leur livrer les remettent au conducteur. Les morts sont ensuite jetés dans une fosse commune, où on les recouvre de chaux vive qui dévore promptement les chairs. Les vivants sont portés dans un asile nommé Yu-Yng-Tang, « Temple des nouveau-nés. » Dans ces asiles il y a quelques nourrices payées pour allaiter et soigner les enfants. Mais elles s'en acquittent de telle façon, qu'il

est extrêmement rare d'en voir survivre quelques-uns. Ils meurent tous de misère et d'abandon.

Les missionnaires, pleins de sollicitude pour ces pauvres créatures, avaient depuis longtemps organisé une petite confrérie dont les membres étaient chargés de visiter les « Temples des nouveau-nés » et de conférer le baptême aux enfants en danger de mort. Il n'y avait pas d'année où l'on ne baptisât ainsi dans la capitale plus de deux mille petits moribonds. Un jour le catéchiste Liou-eul fut arrêté dans un Temple de nouveau-nés et traîné la chaîne au cou devant le mandarin, comme accusé de faire usage d'une eau magique, qu'il versait sur la tête des enfants en récitant des prières. Il fut appliqué à la question, puis condamné à recevoir cent coups de bambou et quarante autres coups après qu'il aurait porté la cangue pendant un mois. Sur cet affreux instrument de supplice, on avait écrit en gros caractères : « Criminel « pour être de la religion chrétienne. » Cette sentence portée par la cour des Crimes fut envoyée aux divers tribunaux de Péking, pour être affichée dans tous les quartiers de la ville.

Les missionnaires s'empressèrent de faire tous leurs efforts pour conjurer les calamités qui allaient fondre sur la tête de leurs chers néophytes; ils intéressèrent en leur faveur leur ami Hay-Wang, grand maître de la maison impériale; mais tout le crédit de ce puissant personnage ne put engager le tribunal des Crimes à retirer les ordres qu'il avait donnés; et le 27 novembre 1737 on lisait sur tous les murs de Péking de grands placards dans lesquels, proscrivant la religion chrétienne, on enjoignait aux tribunaux de

poursuivre sans pitié ceux qui en faisaient profession.

Le 2 décembre l'empereur Khien-Long étant revenu de la sépulture de Khang-Hi, où il était allé faire les cérémonies prescrites par les rites, les missionnaires lui adressèrent une supplique dans laquelle, rappelant à ce monarque toutes les grâces qu'ils avaient reçues de ses prédécesseurs, ils le pressaient de les prendre sous sa protection et de faire tomber ainsi toutes les calomnies dont on les accablait. Khien-Long fit remettre leur supplique au tribunal des Crimes, qui, piqué de ce qu'on avait eu recours à l'empereur pour l'obliger à se rétracter, publia un mémoire justificatif de sa première sentence.

« Il faut, dit le président du tribunal, il faut arracher jusqu'à la racine de cette mauvaise doctrine qui envahit l'empire et pervertit le peuple. Ce n'est que parce que les Européens ont quelques connaissances des chiffres, que les prédécesseurs de Votre Majesté, pleins de bonté pour les étrangers, ne les ont pas expulsés de la nation centrale. Leur est-il permis de répandre leur religion dans l'empire, de rassembler de côté et d'autre nos peuples, et de le jeter dans le trouble par leur doctrine erronée? Liou-eul, qu'on a pris et qu'on a mis à la cangue, a embrassé inconsidérément la religion chrétienne : il n'est point chrétien européen. Appartient-il aux Européens de gouverner ici ceux qui suivent leur religion? S'il est vrai, comme ils le prétendent, que Liou-eul, sous prétexte qu'il suit leur doctrine, ne puisse être examiné par la justice, il ne sera donc plus permis aux mandarins de juger nos Chinois?... Y a-t-il rien de plus absurde?

« Les étrangers des autres royaumes sont naturellement fort ignorants, c'est ce qu'il n'est pas besoin d'examiner ; quant au mode de gouverner le peuple, on ne saurait être trop exact et trop sévère, afin d'inspirer du respect et de la crainte pour les lois. La religion des Européens est pleine d'adresse pour tromper les hommes, et il y aurait de grands inconvénients à lui accorder la moindre liberté : les suites en seraient fâcheuses ; on ne peut s'empêcher de s'en tenir à nos anciennes doctrines... »

L'empereur approuva ce mémoire et fit dire aux missionnaires, par le prince Hay-Wang, que le tribunal des Crimes s'était conformé aux règlements ; qu'on leur laissait à eux seulement la liberté de faire dans leurs églises les exercices de leur religion, mais qu'on ne voulait pas que les Chinois, et surtout les Mantchoux, en fissent profession ; que, du reste, ils n'avaient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire.

Les missionnaires écoutèrent cet ordre à genoux. Puis le P. Parennin, prenant la parole, adressa au prince Hay-Wang un discours plein de force et d'indépendance. « Nous ne sommes pas venus de plus de huit mille lieues, dit l'éloquent apôtre, pour demander la permission d'être chrétiens, d'en remplir les devoirs, de prier Dieu en secret. La cour, la ville, les provinces, l'empire tout entier sait bien que nous venons ici pour prêcher la religion chrétienne et en même temps rendre à l'empereur les services dont nous sommes capables. Les empereurs prédécesseurs de Sa Majesté, et surtout son auguste aïeul, ont fait examiner notre doctrine, non par quelques particuliers ignorants, tels que tous ceux qui nous ont accusés

sous ce règne et sous le précédent, mais par tous les tribunaux souverains, par les grands du dedans et du dehors, qui tous, après une exacte discussion et un mûr examen, ont déclaré que la religion chrétienne était bonne, véritable et entièrement exempte du moindre mauvais soupçon; qu'il fallait bien se donner de garde de la proscrire, d'empêcher les Chinois de la suivre et d'aller dans les églises; cette déclaration fut confirmée par l'empereur et publiée dans tout l'empire.

« Depuis ce temps-là notre religion n'a point changé : elle est toujours la même, nos livres en font foi; pourquoi donc le tribunal des Crimes fait-il emprisonner les chrétiens? Pourquoi les punit-il? Pourquoi fait-il afficher des placards par toute la ville pour forcer à l'apostasie ceux qui en font profession? Pourquoi ordonne-t-il la même chose dans les provinces? Si c'est être criminel que d'être chrétien, nous le sommes bien davantage, nous autres qui exhortons les peuples à embrasser le christianisme; et cependant on nous dit de continuer nos emplois. Mais avec quel front pourrons-nous désormais paraître? Comment pourrons-nous, couverts de honte et de confusion, avec le nom odieux de sectaires et de séducteurs du peuple, servir tranquillement l'empereur?

« Et si maintenant nous retournions dans notre pays; notre condition serait-elle meilleure? On nous dirait en Europe : — N'avez-vous pas comblé d'éloges le nouvel empereur? Dans combien de lettres ne nous avez-vous pas mandé que ce grand prince récompensait les gens de bien, qu'il pardonnait aux coupables, qu'il vous traitait aussi bien et encore mieux

que ses prédécesseurs? Toute l'Europe s'en réjouissait et lui donnait mille bénédictions; aujourd'hui vous voilà hors de la Chine : vous l'avez donc obligé ou par votre mauvaise conduite, ou par quelque faute éclatante, de vous chasser de son empire? — Qu'aurions-nous à répondre, prince? Nous croirait-on sur notre parole? Daignerait-on écouter ce que nous aurions à dire pour notre justification? Nous voilà donc dans le déplorable état de ceux qui ne peuvent ni avancer ni reculer. Que nous reste-t-il autre chose que d'implorer la clémence de l'empereur? C'est notre père; nous n'avons pas d'autre appui; pourrait-il nous abandonner? Serions-nous les seuls à gémir dans l'oppression sous son glorieux règne? Daignez, prince, lui représenter notre affliction et nos gémissements, ou permettez-nous de les offrir par écrit. — Par écrit, non, dit Hay-Wang; c'est une affaire conclue : un grand tribunal a parlé, on ne peut en revenir. — Mais, reprit Parennin, plusieurs grands tribunaux avaient aussi parlé autrefois, pourquoi en revient-on aujourd'hui (1)? »

Le prince Hay-Wang s'intéressait sincèrement aux chrétiens et aux missionnaires; il était profondément affligé d'avoir agi en leur faveur avec si peu de succès; mais il n'osait recevoir aucun écrit. « Si l'on m'interroge, dit-il, je parlerai, et je vous rendrai service. » Cette réponse fut la seule consolation, la seule espérance que purent obtenir les missionnaires.

Le lendemain, l'empereur se rendit, selon son habitude, dans l'atelier où le frère Castiglione était oc-

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 732.

cupé à peindre; il lui fit plusieurs questions sur la peinture. Le frère, accablé de tristesse et de douleur à cause de l'édit publié le jour précédent, baissa les yeux et n'eut pas la force de répondre. L'empereur lui demanda s'il était malade : « Non, Sire, lui répondit-il; mais je suis accablé d'affliction.» Puis, se jetant à genoux : «Votre Majesté, Sire, condamne notre sainte religion : les rues sont remplies de placards qui la proscrivent; comment pourrons-nous après cela servir en paix Votre Majesté? Lorsqu'on saura en Europe l'ordre qui a été donné, y aura-t-il quelqu'un qui ose venir à votre service? — Je n'ai point défendu votre religion, dit l'empereur, par rapport à vous autres; il vous est libre de la suivre, mais nos gens ne doivent point l'embrasser. — Nous ne sommes venus depuis si longtemps à la Chine, reprit le frère, que pour la leur prêcher; et l'empereur Khang-Hi, votre auguste aïeul, en a fait proclamer la permission dans tout l'empire. » Le frère Castiglione ayant prononcé ces paroles les larmes aux yeux, l'empereur en fut attendri; il le fit lever, et lui dit qu'il examinerait encore cette affaire.

Quelques jours après, Khien-Long fit dire aux missionnaires qu'il n'avait point défendu leur religion; que Liou-eul avait été puni, non parce qu'il était chrétien, mais pour d'autres fautes commises contre les lois; qu'on punissait également les lamas et les bonzes qui guérissent les malades en les touchant à la tête et en récitant des prières. Cette déclaration était d'une immense importance; mais, n'étant connue que des missionnaires, elle ne pouvait empêcher les mandarins de tourmenter les chrétiens et de faire afficher

de toutes parts des placards injurieux à la religion. Cependant les missionnaires ne manquèrent pas de tirer un bon parti de cette déclaration impériale. D'après le conseil de leur ami Hay-Wang, ils remercièrent Khien-Long par un petit placet qui fut inséré dans la gazette de Péking. Il était ainsi conçu : « Les Européens offrent avec respect ce placet à Votre Majesté pour le remercier d'un bienfait insigne. Le grand maître Hay-Wang nous a manifesté cet ordre de Votre Majesté : « Le tribunal des Crimes a pris et puni Liou-« eul pour avoir transgressé les lois de la Chine ; « certainement il devait être aussi puni : cela n'a nul « rapport à la religion chrétienne ni aux Européens... « qu'on respecte cet ordre.. » Nous, vos fidèles sujets, recevons ce bienfait, pleins de reconnaissance, et prosternés jusqu'à terre, nous lui en rendons de très-humbles actions de grâces, etc... » Cette pièce, répandue dans tout l'empire par le moyen de la gazette de Péking, atténua un peu l'effet produit par l'édit de la cour des Crimes, sans toutefois arrêter la persécution.

IV.

L'état d'oppression où se trouvaient les chrétiens dans l'empire chinois, n'empêcha pas plusieurs des missionnaires qui en avaient été chassés d'y rentrer secrètement, et à leur suite un assez grand nombre d'autres, récemment arrivés d'Europe. Enfermés dans les couvents de Macao, ils épiaient avec une sainte

impatience, avec une ardeur tout apostolique, les moindres occasions qui leur permettraient de retourner au combat, de reprendre leur vie de sacrifices et de souffrances. Ils savaient que, les pasteurs ayant été frappés, le troupeau s'était dispersé; et ils soupiraient après le moment où ils pourraient aller rallier les néophytes de leurs chères missions. L'entreprise demandait un grand courage et une patience à toute épreuve. D'abord, ils devaient se résigner à voyager et à vivre en cachette au milieu des plus rudes privations; puis, au besoin, il faudrait braver les tourments des mandarins, affronter la mort même. Mais ces épreuves et ces périls étaient loin d'intimider des hommes dévoués au salut de leurs frères. Le moment était venu de se souvenir de cette touchante et sublime parole du divin Maître : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Les missionnaires rentraient donc successivement dans l'intérieur de l'empire, à mesure que les circonstances le leur permettaient. Les uns s'en allaient à pied et déguisés en marchands, suivant les routes impériales et s'arrêtant tous les soirs dans les hôtelleries publiques, où ils étaient obligés d'user de mille stratagèmes pour déjouer la surveillance de la police chinoise. D'autres voyageaient le long des fleuves et des canaux, enfermés dans de petites jonques; quelques-uns s'en allaient montés sur des brouettes, à travers la campagne, par des sentiers solitaires pour ne pas éveiller l'attention des curieux; tous enfin essayaient de regagner les chrétientés, sous des déguisements divers, et avec les plus singuliers systèmes de locomotion. Dieu sait tout ce que ces hasardeux voyages

coûtaient de patience, d'intrépidité, d'adresse et de dévouement!

Lorsque ces infatigables apôtres étaient arrivés, mystérieusement et après mille aventures, à la résidence de la mission, ils étaient accueillis avec des larmes de reconnaissance par leurs pauvres néophytes, qui désormais se sentaient plus forts pour supporter les rigueurs de la persécution. Le troupeau se réunissait, se groupait avec amour autour du pasteur; on remerciait Dieu ensemble pour les grâces reçues, on le conjurait ensemble d'en accorder de nouvelles, afin de supporter chrétiennement les misères et les épreuves de chaque jour. Mais la prudence permettait rarement ces réunions si bonnes, si salutaires pour délasser et réconforter les âmes. Les missionnaires, obligés de se tenir cachés, ne pouvaient guère vaquer aux fonctions de leur ministère que pendant la nuit. Ils passaient ainsi, avec le secours de Dieu, d'une mission à une autre, ranimant les tièdes, fortifiant les faibles, et donnant affectueusement la main à ceux qui étaient tombés, pour les aider à se relever. Plus de quarante missionnaires purent ainsi s'échapper l'un après l'autre de leur prison de Macao, se répandre sans bruit dans les provinces de l'empire et prodiguer leurs soins aux chrétiens dispersés par la persécution. A Péking la religion chrétienne jouissait d'un peu plus de liberté. Les services que les missionnaires rendaient à l'empereur, la faveur dont ils étaient encore honorés par quelques grands personnages de la cour, le souvenir de leur ancienne influence, tout invitait les tribunaux à traiter les chrétiens avec une certaine circonspection. L'amour de la tranquillité et la crainte de

se créer des embarras rendaient les mandarins moins méchants.

Ce fut dans ces temps si difficiles et si agités que la mission de Chine eut la douleur de perdre un de ses plus fermes soutiens, le P. Parennin. Ce célèbre missionnaire mourut à Péking le 17 octobre 1741, à l'âge de soixante-dix-sept ans. L'immense concours qui se fit à ses funérailles est une preuve de l'estime et de la vénération qu'on avait pour lui. L'empereur Khien-Long, quoiqu'il témoignât peu de sympathie aux Européens, voulut, en cette circonstance, suivre l'exemple de Khang-Hi. Il fit lui-même les frais des funérailles, et il s'en acquitta d'une manière digne d'un grand prince. Son frère et dix autres membres de la famille impériale y concoururent aussi : ils envoyèrent chacun plusieurs de leurs officiers pour accompagner le convoi jusqu'à la sépulture des Jésuites français, à une lieue de Péking. A l'exemple de ces princes, une foule de grands de l'empire, de mandarins et d'autres personnages allèrent témoigner aux missionnaires combien ils étaient touchés de leur perte. Ils honorèrent même le convoi de leur présence jusqu'à la tombe, et assistèrent, quoique infidèles, à toutes les prières qui accompagnèrent l'inhumation.

Le P. Chalier, qui recueillit le dernier soupir de Parennin, s'exprime ainsi sur ce savant et zélé missionnaire : « Il semble que, par une providence particulière, Dieu l'avait formé pour être, dans des temps très-difficiles, le soutien et l'âme de cette mission. On trouvait réunies dans sa personne les qualités de corps et d'esprit dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais

donnés à la Chine : une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avait apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, enfin une multiplicité de connaissances que ses longs voyages et ses nombreuses occupations semblent ne pouvoir permettre de trouver dans un même sujet (1). »

Toutes ces qualités contribuèrent effectivement à faire du P. Parennin un grand homme, estimé et respecté de tous ceux qui le connurent; mais son zèle et ses vertus en firent aussi un grand missionnaire qui à sa dernière heure pouvait compter des jours pleins et s'endormir dans le Seigneur avec la consolation d'avoir considérablement étendu le royaume de Dieu et fait connaître Jésus-Christ à un très-grand nombre de Chinois infidèles...

Le P. Parennin avait quitté la France en 1698. Dès que l'empereur Khang-Hi l'eut vu, il devina bientôt avec sa sagacité ordinaire toutes les ressources de cette brillante organisation; il s'empressa de lui donner des maîtres pour apprendre le chinois et le tartare-mantchou. C'est dans l'étude de ces deux langues que le nouveau missionnaire fit voir quelle était sa facilité pour tout ce qu'il entreprenait. En peu de temps il parla chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, et il s'exprima en tartare-mantchou aussi purement et aussi facilement qu'en sa langue naturelle. L'empereur Khang-Hi aimait à s'entretenir souvent et longtemps avec lui; et c'est dans ces

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 760.

conversations familières qu'il se perfectionnait dans les connaissances que les PP. Gerbillon et Bouvet lui avaient déjà données sur la géométrie, la botanique, l'anatomie, la médecine, la chirurgie. Il apprit de lui les différents intérêts des cours de l'Europe, l'histoire ancienne et moderne des nations éloignées de la Chine; les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers États du monde.

Souvent Khang-Hi ne se contentait pas de ces entretiens avec Parennin; il lui demandait la traduction des endroits les plus intéressants des livres où il avait puisé ces connaissances. Alors, pour satisfaire la curiosité insatiable de l'empereur, l'infatigable missionnaire était obligé de traduire en langue tartare ce qu'il trouvait de mieux fait et de plus nouveau dans les ouvrages de l'Académie des sciences. Du reste, la même facilité que le P. Parennin avait pour parler, il l'avait aussi pour écrire. Tout ce qu'il mettait sur le papier coulait comme de source, et se sentait de cette éloquence mâle et naturelle qui le faisait écouter toujours avec plaisir, souvent avec admiration. Les livres tartares et chinois qu'il a rédigés pour l'empereur Khang-Hi, pour l'instruction des chrétiens, et pour la conversion des infidèles, prouvent également sa vaste science, son talent d'écrivain et son zèle d'apôtre. Si on avait recueilli tout ce qu'il a composé pour satisfaire aux questions des savants de la Chine, de la France et de la Russie, on serait étonné qu'un missionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pu se mettre en état d'écrire en tant de langues et de se rendre habile en tant de genres d'érudition.

La vie du P. Parennin n'a pas été pourtant, comme

ou pourrait le croire, celle d'un studieux Bénédictin dans sa cellule. Pendant plus de vingt ans il a suivi l'empereur Khang-Hi, dans les voyages qu'il faisait annuellement en Tartarie pour y prendre le plaisir de la chasse. Il l'a suivi également lorsqu'il parcourait les provinces de l'empire; mais il le suivait toujours en missionnaire, en apôtre. Partout, dans ses courses, il ouvrait de nouvelles missions ou travaillait à augmenter les anciennes. Les plus florissantes, celles où l'on comptait le plus de chrétiens et qui étaient situées aux environs de la Grande-Muraille, sur la route de Péking en Tartarie, étaient l'ouvrage de son zèle; c'est lui qui jeta les premiers fondements de la conversion des princes de la famille Sourmia, lesquels, comme nous l'avons raconté, eurent tant à souffrir sous le règne de l'empereur Yong-Tching pour leur ferme attachement à la foi. Il procura, lui seul, le baptême à plus de dix mille enfants des infidèles, parmi lesquels était un des frères de l'empereur Khien-Long. On doit regretter profondément que les grandes facultés de cet illustre missionnaire se soient parfois amoindries et compromises dans la malheureuse controverse des Rites.

V.

Les œuvres de Dieu ne manquent jamais de grands ouvriers : lorsqu'il en disparaît un, il en surgit un autre pour le remplacer. Au moment où Parennin mourut, Gaubil se trouvait là pour recueillir sa suc-

cession d'apôtre et de savant. A cette époque, il existait à Péking un collége où de jeunes Mantchoux venaient étudier la langue latine, pour être ensuite employés dans les relations diplomatiques que la Chine entretenait avec la Russie. Le P. Parennin en avait la direction. En cette qualité, il eut pour successeur le célèbre P. Gaubil, né à Gaillac (Tarn) en 1689. « L'étude, dit le Jésuite Amiot (1), une étude suivie et méthodique, avait fait presque toute son application dès sa plus tendre enfance. » Admis dans la compagnie de Jésus, à Toulouse, à l'âge de quinze ans, il apprit l'hébreu, afin de pouvoir lire les Livres saints dans leurs sources primitives. On fondait sur lui les plus belles espérances; mais le P. Gaubil ne pensait nullement à se faire un nom du côté des sciences ou de la littérature. Des succès d'un tout autre genre excitaient ses désirs. Les travaux de ses confrères dans le Nouveau Monde, pour la propagation de la foi, enflammèrent son zèle et lui inspirèrent de consacrer tous ses talents au service des missions. Comme il avait beaucoup de connaissances dans les mathématiques, et en particulier dans l'astronomie, il tourna toutes ses vues du côté de la Chine, où ces sciences étaient en honneur.

Gaubil partit de France en 1721 et arriva à Péking en 1723. Il se mit dès lors à étudier les langues chinoise et mantchoue, dans lesquelles il fit de si grands progrès, que les lettrés chinois eux-mêmes trouvaient à s'instruire avec lui. « Ces graves et orgueilleux lettrés, dit Abel Rémusat (2), étaient dans le plus grand

(1) *Lettre à M. de Lisle, de l'Académie des sciences. — Lettres édifiantes.*
(2) *Biographie universelle.*

étonnement de voir cet homme, venu de l'extrémité du monde, leur développer les endroits les plus difficiles des King; leur faire le parallèle de la doctrine des anciens avec celle des temps postérieurs; leur citer les livres historiques, et leur indiquer à propos tout ce qu'il y avait eu de remarquable dans chaque dynastie; et cela avec une clarté, une aisance, une facilité, qui les contraignaient d'avouer que la science chinoise de ce docteur européen surpassait de beaucoup la leur.

Ces études, qu'on croyait capables d'absorber la vie d'un homme, ne suffisaient pas encore à l'esprit infatigable du missionnaire. Les devoirs de son état, qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences exactes, et principalement l'astronomie dont il s'occupa toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir. On le voyait souvent, après avoir consacré des nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire à l'autel, de l'autel à la chaire, de la chaire au tribunal de la pénitence, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Une santé robuste, un tempérament à l'épreuve de tout, favorisaient encore l'incroyable activité de son esprit.

Gaubil fut nommé par l'empereur Yong-Tching interprète des Européens que la cour chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme missionnaires. Il remplaça, de plus, le P. Parennin, en qualité de premier professeur du collége impérial, et fut encore interprète du gouvernement pour le latin et le tartare; charge que les relations établies

entre la Russie et la Chine rendirent très-importante. Traduire du latin en mantchou les dépêches du sénat de Pétersbourg, et du mantchou ou du chinois en latin les réponses des cours souveraines de Péking; faire concorder les idiomes les plus disparates que l'esprit humain ait créés; écrire, parler, composer, rédiger, au milieu des hommes les plus amis de l'exactitude et les plus attachés aux minuties de leurs langues et de leur écriture; s'acquitter de tous ces devoirs, à toute heure, sans préparation, devant les ministres, devant l'empereur lui-même; demeurer exposé aux malentendus qui ne peuvent manquer d'avoir lieu entre deux nations comme les Russes et les Chinois, chacune entêtée de ses usages et dans l'ignorance la plus profonde de ceux du peuple avec lequel elle traite; surmonter toutes ces difficultés pendant plus de trente années, et mériter de toutes parts l'estime et l'admiration les mieux fondées : voilà l'un des titres du P. Gaubil à la gloire. Cet illustre missionnaire nous en présente bien d'autres encore. On a peine à concevoir où il trouvait le temps que doit lui avoir demandé la composition de ses ouvrages presque tous complets, profonds, et roulant sur les matières les plus épineuses (1).

« Gaubil, dit Abel Rémusat, est incontestablement celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise, ou du moins qui en a su faire les applications les plus utiles et les plus multipliées. Plus

(1) Parmi les nombreux ouvrages du P. Gaubil on remarque : le *Traité historique et critique de l'astronomie chinoise*; l'*Histoire de Gentchiscan et de la dynastie des Mongoux*; la *Traduction du Chou-King*; l'*Histoire de la dynastie des Thang*; le *Traité de chronologie*.

fécond que Parennin et Gerbillon, moins systématique que Prémare et Fouquet, plus profond qu'Amiot, moins léger et moins enthousiaste que Cibot, il a traité à fond, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées. On ne peut faire à ses ouvrages qu'un seul reproche fondé : c'est qu'ils sont écrits dans un style qui en rend quelquefois la lecture fatigante. Gaubil, en apprenant les langues de la Chine, avait à peu près oublié sa langue maternelle ; mais ce défaut, qui pourrait lui faire tort dans l'esprit des gens du monde, n'est rien pour les savants auxquels ses travaux sont destinés ; et ces derniers n'en conserveront pas moins pour sa mémoire toute l'admiration et toute la reconnaissance que peut justement lui mériter une longue suite de travaux précieux et tous dirigés vers des objets utiles (1). » Ajoutons qu'il était difficile de connaître le P. Gaubil sans se sentir porté d'inclination à l'aimer. Un visage toujours serein, des mœurs extrêmement douces, une conversation agréable, des manières aisées : tout cela prévenait en sa faveur, et l'amitié ne tardait pas à se joindre à l'estime.

Dans la même époque, un autre Jésuite français, le P. Benoist, ne se recommanda pas moins, à la cour de Péking, par son caractère et par ses talents. Il naquit à Autun le 8 octobre 1715. Il fit ses études à Dijon, son cours de théologie à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, et, déjà promu à l'ordre du sous-diaconat, il entra au noviciat des Jésuites à Nancy. Il apporta dans cette société des dispositions heureuses pour les sciences, et elles y furent cultivées avec soin :

(1) *Biographie universelle*, t. XVI, p. 562.

les mathématiques, l'astronomie et quelques parties de la physique furent l'objet de ses principales études. Les missions de la Chine devaient en recueillir les fruits. Plus la persécution y était allumée, plus le P. Benoist fut ardent à demander la permission de s'y consacrer pour le reste de ses jours; et il l'obtint, après trois ans de prières et d'instances.

Le jeune missionnaire se rendit à Paris, et y fit quelque séjour, pour se préparer à son départ. MM. de Lisle, de la Caille et Lemonnier se partagèrent entre eux le soin de perfectionner ses connaissances astronomiques, et l'importance que ces savants académiciens attachaient à la correspondance future de leur élève annonce l'idée avantageuse qu'ils avaient conçue de ses talents. Le P. Benoist arriva en 1744 à Macao, et l'année suivante à Péking, où il avait été appelé par ordre de l'empereur, avec le titre de mathématicien.

Peu de Jésuites attachés à la cour furent plus constamment occupés que le P. Benoist: l'empereur Khien-Long, qu'il servit pendant trente ans, l'employait indistinctement à tout, souvent même à des travaux étrangers à ses anciennes études, et sur la théorie et la pratique desquels il n'avait que des aperçus superficiels. A peine fut-il arrivé à Péking, que le missionnaire astronome fut obligé de se livrer à des occupations qu'il n'avait assurément pas prévues. Un jour l'empereur, ayant remarqué dans une peinture la représentation d'un jet d'eau, en demanda l'explication au frère Castiglione, et le chargea de voir s'il y avait à Péking quelque Européen en état d'en exécuter un semblable. Le frère artiste sentit

toutes les suites d'une réponse positive, et se borna prudemment à dire au Fils du Ciel qu'il irait sur-le-champ s'en informer à la mission. Un eunuque de la cour accompagna le frère Castiglione et déclara aux Européens qu'il était chargé de conduire au Palais celui d'entre eux qui serait capable d'entreprendre un jet d'eau. Ces paroles étaient un ordre de trouver quelqu'un, à quelque prix que ce fût. Les missionnaires, très-embarrassés, jetèrent les yeux sur le P. Benoist, qui se dévoua à cet ouvrage et fut en conséquence immédiatement présenté à l'empereur. L'astronome fut donc, tout à coup, transformé en fontainier; mais, dès qu'il est missionnaire, que lui importe? La terre, les eaux, tout lui est égal : il doit se faire tout à tous, pourvu qu'il contribue au règne de Jésus-Christ. Ce fut, sans doute, l'unique pensée du P. Benoist dans une entreprise qui le laissait si loin de lui-même. Lorsqu'il étudiait la physique en Europe, et qu'il cherchait à se démontrer le mécanisme des pièces hydrauliques, assurément il était loin de soupçonner alors qu'il se donnait de l'avance pour faire sur-le-champ, à Péking, des modèles de jet d'eau!

L'essai du P. Benoist eut un succès complet. Cette eau jaillissante, dont l'art n'était pas encore connu à la Chine, excita les applaudissements de l'empereur et de sa cour. Ce prince, peu de temps après, fit bâtir, dans l'immense enceinte de ses jardins, quelques palais à l'européenne. Il désira qu'on y prodiguât les décorations hydrauliques, et chargea le P. Benoist de leur direction. Ces travaux occupèrent le missionnaire français pendant plusieurs années, et il finit par déployer dans leur exécution les plus rares talents.

Tout ce que l'hydraulique a de plus ingénieux dans ses combinaisons, de plus varié et de plus agréable dans ses formes fut réuni pour l'embellissement de ces maisons impériales. Parmi les nombreuses scènes d'eaux jaillissantes qu'on y voit, on distingue celle de la *Guerre des Animaux*, du *Cerf aux abois*, poursuivi par des chiens, et l'*Horloge d'eau*.

En Chine, le jour est divisé en douze heures, que les Mantchoux caractérisent par douze animaux d'espèce différente. Le P. Benoist imagina de réunir ces douze animaux sur les deux côtés d'un vaste bassin triangulaire, et d'en composer une horloge perpétuelle. Ces animaux marquent la division du jour entier, en lançant chacun par la gueule, successivement et pendant une heure chinoise, des gerbes d'eau qui retombent paraboliquement au centre du bassin. Le plus grand ouvrage du P. Benoist fut la machine immense qu'il construisit pour former un château d'eau ou réservoir capable de fournir des eaux abondantes aux vastes jardins de l'empereur. Toutes les conduites d'eau de cette machine sont en cuivre, et les principales sont de la grosseur du corps d'un homme. Ce magnifique travail aurait suffi, en Europe, pour procurer une réputation brillante à son auteur.

Quelque continuels et compliqués que fussent les travaux du P. Benoist, il trouva encore le temps de s'occuper d'astronomie, de physique et de géographie. Il est le premier qui ait fait connaître à l'empereur Khien-Long les usages du télescope à réflexion et ceux de la machine pneumatique. Ce prince éclairé sentit tout le prix de ces deux instruments, et il avait si bien étudié le dernier, qu'il se plaisait à en répéter

lui-même les nombreuses expériences, en présence de ses courtisans, auxquels il les expliquait. Pour mieux satisfaire la curiosité de ce prince, qui aimait particulièrement l'étude de la géographie, le P. Benoist entreprit de lui dessiner une mappemonde qui avait douze pieds et demi de longueur sur six et demi de hauteur. Dans cette carte, plus exacte et plus complète que celle du P. Ricci, il marqua les pays récemment découverts et rétablit la véritable position de beaucoup de lieux, d'après les nouvelles observations. Il joignit à ce dessin un mémoire dans lequel, après avoir donné les explications nécessaires sur les globes terrestre et céleste, il exposait les systèmes modernes sur le mouvement de la terre, sur ceux des planètes, et en particulier sur celui des comètes; il y faisait mention de tout ce qui s'est exécuté en France pour perfectionner l'astronomie et la géographie, des observateurs envoyés dans tous les lieux du monde, des voyages faits au pôle et à l'équateur pour la mesure d'un degré du méridien, etc.

Cette belle mappemonde fut accueillie par l'empereur avec les plus vifs transports de joie. Mais l'enthousiasme impérial fut pour le P. Benoist la cause de grands travaux, à entreprendre encore, et de difficultés à surmonter : Khien-Long venait de faire dresser, par le soin des missionnaires, une nouvelle carte générale de l'empire, où tous les pays qui lui sont limitrophes étaient tracés. Quoique la gravure sur cuivre ne soit pas en usage à la Chine, il voulut que cette carte fût gravée sur des planches de ce métal, et chargea le P. Benoist de la direction de ce travail. Le missionnaire eut beau protester qu'il

n'avait aucune connaissance de la pratique de cet art : le Fils du Ciel avait parlé, il fallut obéir. Il se vit réduit, comme il l'avoue lui-même, à recourir aux livres européens, pour y étudier la manière de graver au burin et à l'eau-forte. Il lui fallut ensuite former des graveurs, les exercer à manier le burin et à couper le cuivre, imaginer des presses propres à la taille-douce, et accoutumer des imprimeurs en bois à en faire usage. La carte générale qu'il s'agissait de graver sur cuivre contenait cent quatre feuilles, chacune de deux pieds deux pouces de large sur la hauteur d'un pied deux pouces.

Le P. Benoist, après avoir choisi les plus habiles graveurs en bois et les avoir formés à ce nouveau genre de gravure, leur distribua les cent quatre planches. Ce travail fut suivi sans interruption, et les planches furent gravées avec plus de succès, de netteté et de promptitude que le missionnaire ne s'y était attendu. L'impression succéda à la gravure et ne présenta pas de moindres difficultés à surmonter ; mais les soins, l'activité, l'esprit fécond en ressources du P. Benoist, suffirent à tout.

Il serait trop long d'énumérer les travaux de tout genre auxquels se livra ce missionnaire infatigable, sans jamais pourtant perdre de vue sa mission apostolique. Il mettait à profit ses continuelles relations avec les grands de la cour, les mandarins, les eunuques et les ouvriers, pour leur faire connaître les vérités de la foi chrétienne. Afin de pouvoir instruire avec plus de succès ceux qui se piquaient de science, de philosophie et d'érudition, il consacrait à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober à ses occupa-

tions. On était accoutumé à le voir se retirer avec un livre, tantôt sous un arbre, tantôt dans un cabinet, en quelque endroit des jardins ou du palais qu'il se trouvât. Grâce à sa facilité, il s'était mis en état de raisonner avec les lettrés sur tous les points de leurs systèmes, de leur démontrer la vanité et les erreurs de leur philosophie. Il entreprit même une traduction latine du Chou-King, et la fit avec tant de soin et d'exactitude, que le célèbre P. Gaubil, en ayant vu quelques morceaux, l'engagea à la mettre au net et à l'envoyer, à Moscou, au comte Rasumoski, qui à cette époque était le Mécène des études orientales.

Après avoir entrepris et exécuté pour l'empereur Khien-Long un nombre considérable de merveilleux ouvrages, ce modeste et zélé religieux demanda, pour unique récompense et comme une grande grâce, de quitter la cour et d'aller dans les provinces travailler au salut des pauvres.

VI.

Les missionnaires de Péking, en consacrant tous leurs talents au service de l'empereur, essayaient, à force de dévouement, de lui inspirer des sentiments favorables au christianisme. Puisque Khien-Long aimait, comme Khang-Hi, les arts et les sciences, pourquoi ne prendrait-il pas enfin sous sa protection, à l'exemple de son aïeul, une mission à la tête de laquelle se trouvaient des savants et des artistes de premier ordre?

Cette espérance soutenait les missionnaires au milieu des épreuves dont ils étaient accablés.

Les Jésuites français de Péking, témoins de la considération qu'on avait à la cour pour les talents et les vertus du frère Castiglione, attaché à la mission portugaise, s'étaient empressés d'écrire en France pour demander un bon peintre français qui, contribuant de son côté à augmenter l'idée favorable qu'on avait déjà de leur patrie dans un pays où il est si difficile à un étranger de se faire estimer, pût concourir également à la propagation de la foi, en ménageant des protecteurs à la religion chrétienne. Ainsi fut amené à la Chine le frère Attiret, dont le Jésuite Amiot trace le portrait suivant :

> Formé par les plus grands modèles,
> Comme eux il atteignit le beau.
> Correct dans le dessin, fini dans le tableau,
> L'expression, les grâces naturelles,
> Nous paraissent toujours nouvelles
> Sous son agréable pinceau.
> En Europe, ainsi qu'à la Chine,
> Devenus ses admirateurs,
> Les rois l'eussent tenté par l'appât des faveurs :
> Mais, n'ayant pour objet que la gloire divine,
> En Europe et partout ailleurs
> Il eût également méprisé les honneurs.

Attiret, fils de peintre et né, pour ainsi dire, selon l'expression d'Amiot, entre les palettes et les pinceaux, donna de très-bonne heure des indices de ce qu'il serait un jour. Il était à peine sorti de l'enfance, quand il commença à apprendre le dessin à l'école de son père; son plus grand plaisir, comme il le dit lui-même, « était alors de barbouiller du papier, en « attendant qu'il lui fût libre de pouvoir gâter des

« couleurs. » Cependant il ne tarda pas à annoncer pour son art les plus heureuses dispositions. Encouragé et secondé par le marquis de Brassia, il se rendit à Rome pour s'y perfectionner par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre. A son retour, il passa par Lyon et y fit quelques tableaux qui lui méritèrent une première réputation. A l'âge de trente ans, il entra chez les Jésuites dans l'humble et simple qualité de frère coadjuteur. Quelques années après, les missionnaires de Péking ayant fait la demande d'un peintre français, il sollicita cette destination et partit pour la Chine vers la fin de 1737.

Le frère Attiret ne fut pas plutôt arrivé à Péking, qu'il offrit à l'empereur un tableau représentant l'Adoration des Rois, et peint avec tout le soin qu'exigeait un ouvrage qui devait fonder sa réputation. Khien-Long en fut si satisfait, qu'il le fit placer dans un appartement honorable de l'intérieur de son palais, et qu'il conçut pour le peintre une estime dont il lui donna la preuve en l'appelant à travailler journellement auprès de sa personne. Voilà donc le frère Attiret déclaré peintre de l'empereur de la Chine, du Fils du Ciel! Voilà le commencement de la gloire que ses succès vont lui procurer dans cette brillante cour! mais voilà aussi, dans la réalité et à ses propres yeux, le commencement de ses peines et de ses croix, croix et peines qui n'ont pu être supportées pendant trente années de suite que par des motifs surnaturels!

Le frère Attiret avait négligé tous les autres genres de peinture pour ne s'adonner qu'à l'histoire et aux portraits; mais, en Chine, il lui fallut devenir tout à coup paysagiste, peintre de batailles, peintre de fleurs,

peintre d'animaux, peintre d'architecture et de décorations; il fallut qu'il oubliât, pour ainsi dire, tout ce qu'il savait, pour apprendre une nouvelle manière de peindre, conforme au goût des Chinois. On se figurerait difficilement les déboires et les contrariétés qu'eut à essuyer le talent de l'artiste français. L'empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause de son vernis; les ombres, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches. Il fallut donc préférer la détrempe, et se résoudre à ne plus faire usage que d'ombres extrêmement claires et légères. Attiret se vit forcé de recommencer, en quelque sorte, un cours de peinture, et de prendre des leçons des peintres chinois. Ceux-ci, tout en reconnaissant la supériorité de ses talents, lui firent observer que les choses qu'il négligeait comme des minuties dans l'exacte représentation des fleurs, du feuillé des arbres, du poil des animaux, des habillements, des mains chinoises aux ongles longs, étaient, parmi eux, des détails dont la stricte précision était exigée avec rigueur, et sans laquelle on ne pouvait plaire à des yeux chinois. Le frère Attiret sentit qu'il ne pourrait obtenir le suffrage de l'empereur et de la cour qu'en gâtant ses tableaux, et il eut le courage de s'y résigner!

Ce fut aussi un grand sacrifice, pour le pauvre artiste français, que de renoncer à la peinture à l'huile. Un jour on lui remit cet ordre écrit au pinceau rouge par la main même de l'empereur : « La peinture à l'eau « est plus gracieuse ; elle frappe agréablement la vue, « par quelque côté qu'on la regarde. Ainsi, il faut « que *le nouveau-venu* peigne de la même manière « que font les autres. Pour ce qui est des portraits,

« il pourra les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'en « instruire. »

Quoique l'exercice habituel de la méditation et de la prière, quoique la pratique journalière des vertus chrétiennes et religieuses eussent presque étouffé tout sentiment d'amour-propre dans le frère Attiret, il lui restait néanmoins encore un peu de ce feu français qui ne lui permit pas d'écouter avec indifférence un pareil ordre. Il déclara qu'il ne s'était annoncé que comme peintre d'histoire et de portraits, comme peintre à la manière d'Europe, comme un artiste déjà formé, et non pas comme un homme qui venait apprendre les premiers éléments de son art. Ce fut au vieux frère Castiglione, son compagnon d'infortune, qu'il dit tout cela, et il le lui dit en français. Les eunuques et les autres Chinois qui étaient présents, sans rien comprendre au son de ses paroles, en lurent aisément tout le sens sur sa physionomie et dans ses gestes. Dès ce moment, ils prirent la résolution de concourir de leur mieux à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de cette petite vivacité européenne qui ne leur plaisait pas et qui dénotait, selon eux, un fonds d'indocilité qu'il était à propos de réprimer.

Mortifier cruellement, sans paraître en avoir l'intention, sans fournir à celui qu'on mortifie le moindre prétexte de se plaindre légitimement; le mortifier de façon qu'il ne puisse pas, en quelque sorte, se dispenser honnêtement de témoigner sa reconnaissance, voilà, dit avec raison le P. Amiot, un art qu'on possède en Chine au suprême degré. On ne tarda pas à en faire usage à l'égard du frère Attiret. Il avait témoigné de la répugnance pour peindre à l'eau : les occasions

indispensables où il lui fallut peindre naquirent bientôt sous ses pas; et, en peignant à l'eau, il dut savoir gré à ceux qui lui procuraient l'honorable mais triste avantage de contrarier son inclination. Il avait paru trouver mauvais qu'on ordonnât aux peintres chinois de l'instruire : les instructions des peintres chinois lui furent prodiguées; et, en les recevant, il dut les regarder comme des bienfaits; il dut en demander de nouvelles, comme on demande des grâces qu'on désire avec ardeur..... Les encouragements du frère Castiglione, les exhortations des missionnaires, et plus que tout cela encore, sa piété solide, jointe à l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes qu'il ne perdait jamais de vue, le rendirent peu à peu comme invulnérable à tous les traits qu'on pouvait lui lancer.

La modestie, la douceur, et surtout la docilité de l'artiste français, l'avaient rendu cher à l'empereur, qui ne laissait passer presque aucun jour sans se rendre à son atelier, pour l'entretenir et le voir peindre. Un jour, Attiret étant entré au palais selon son usage, le premier ministre lui annonça officiellement qu'il venait d'être créé mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le premier soin du frère Attiret fut de se jeter aux pieds du ministre, et de le conjurer d'intercéder pour lui auprès de l'empereur, afin qu'il lui fût permis de ne pas accepter un honneur qui convenait si peu à l'humble rang qu'il tenait dans l'état religieux. Le ministre, étonné d'un refus dont la Chine ne voit pas d'exemple, fit tout ce qu'il put pour lui persuader d'accepter cette faveur; et, le voyant inébranlable dans sa résolution :

« Du moins, dit-il, vous accepterez les revenus, si « vous ne voulez pas accepter les marques de la di- « gnité. » Attiret, aussi désintéressé que modeste, refusa constamment l'un et l'autre. Le lendemain, l'empereur, l'ayant fait appeler, lui adressa un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds, et sut employer des expressions si touchantes pour justifier et colorer sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le prince et d'en obtenir ce que désirait son extrême modestie.

Le frère Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, une piété solide et le plus aimable caractère. On a de lui une lettre très-intéressante et élégamment écrite, où il résume ainsi sa position à la cour de Péking : « J'ai été reçu de l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde, qui est élevé à n'être sensible à rien, qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux d'être à son service et de travailler pour lui. Car être admis en la présence de l'empereur, pouvoir souvent le voir et lui parler, c'est pour un Chinois la suprême récompense et le souverain bonheur. Ils achèteraient bien cher cette grâce, s'ils pouvaient l'acheter. Jugez donc si on ne me croit pas bien récompensé de le voir tous les jours..... Ce n'est pas assurément ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre ; avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu ; ne peindre presque rien de son goût et de son génie ; avoir mille autres embarras qu'il serait trop long de vous expliquer ;

tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion, et pour rendre l'empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'empereur (1). »

Depuis que les missionnaires étaient établis en Chine, aucun empereur n'avait autant profité de leurs services que Khien-Long; cependant aucun ne les maltraita plus que ce prince, et ne porta de plus foudroyants arrêts contre le christianisme. Nous allons le voir donner, par une sentence publique, des martyrs à la religion et répandre le sang de ces admirables religieux, au moment même où ils environnaient son trône de tout l'éclat des sciences et des arts.

(1) *Lettres édifiantes*, t. III, p. 793.

CHAPITRE III.

I. Les Espagnols à Manille. — Apostolat des Dominicains dans la province de Fo-Kien. — Les mandarins persécutent leur mission. — Arrestation de l'évêque de Mauricastre et de quatre missionnaires. — Supplices qu'ils endurent. — II. Foudroyant édit du vice-roi de Fo-Kien. — L'empereur ordonne d'étendre la persécution à tout l'empire. — Désolation des chrétientés. — Néophytes allant au-devant des supplices. — Persécution à Macao. — III. Le frère Castiglione cherche à rendre Khien-Long favorable aux chrétiens. — IV. L'empereur ratifie l'arrêt de mort porté contre les missionnaires. — Exécution de l'évêque de Mauricastre. — V. Missionnaires jésuites arrêtés, jugés et exécutés à Sou-Tcheou. — VI. Dégradation et triste fin des persécuteurs du christianisme. — Éloge solennel des martyrs de la Chine par Benoît XIV.

I.

Depuis que les Espagnols avaient fait, vers la fin du seizième siècle, la découverte des îles Philippines, ils n'avaient cessé de poursuivre, avec une intelligente persévérance, la conquête définitive de cette riche et magnifique contrée. Dans ces temps où les nations chrétiennes conservaient encore une foi vive, et par conséquent des pensées généreuses, les Espagnols étaient convaincus que la Providence, en les faisant aborder après une longue navigation à cet archipel de toute beauté, n'avait pas voulu leur donner une proie

à dévorer, mais des peuples à civiliser par les lois du saint Évangile. Ils ne dédaignèrent pas, sans doute, les richesses que cette terre féconde étalait à leurs yeux; mais ils eurent quelque souci des indigènes. Au lieu de s'en faire les durs et impitoyables tyrans, de les traiter comme des êtres d'une race inférieure, ils virent en eux des frères dégénérés qu'ils cherchèrent à s'assimiler par la douce influence de la religion.

Des missionnaires pleins de zèle et de charité parcoururent le pays, en annonçant à ces peuples étonnés que tous les hommes sont frères, puisqu'ils sont tous les enfants de Dieu. Des églises ne tardèrent pas à s'élever çà et là au milieu de villages chrétiens. Il y eut bientôt des couvents où des religieux indigènes, mêlés à des religieux européens, se livrèrent en commun aux exercices de la vie monastique; la fusion des vainqueurs et des vaincus s'opéra rapidement sous l'influence de l'Évangile, et bientôt il n'y eut plus qu'un seul peuple, un peuple franchement chrétien.

Manille, la capitale des îles Philippines, prit de rapides accroissements et devint une puissante ville de commerce. Les peuples voisins y accoururent en foule, et la Chine, qui déjà, à cette époque, ne pouvait plus contenir dans son sein ses innombrables habitants, y envoya le trop-plein de sa population. Les Chinois de la province de Fo-Kien, gens hardis et entreprenants, ne manquèrent pas d'aller chercher fortune dans la colonie espagnole, peu éloignée de leurs côtes. Manille eut bientôt une nombreuse population chinoise qui, pour réussir plus facilement dans ses affaires, embrassa avec plus ou moins de sincérité le christianisme et se plia tant bien que mal aux habitudes européennes.

Les relations entre les Philippines et la province de Fo-Kien devinrent ainsi plus fréquentes et plus intimes, et les prédicateurs de l'Évangile en usèrent pour avancer l'œuvre de la propagation de la foi. Les Dominicains, qui avaient si bien contribué à faire tourner la conquête des Espagnols au profit de la religion chrétienne et de la civilisation, établirent de bonne heure des missions dans la province de Fo-Kien. Les rapports continuels qui s'étaient nécessairement établis entre Manille et les missions, donnaient de l'ombrage et des inquiétudes au gouvernement de Péking. On allait jusqu'à prétendre que les missionnaires européens, répandus dans la province de Fo-Kien, prenaient exactement les noms des Chinois convertis et qu'ils en envoyaient des listes en Europe, afin que, dans le cas où l'on formerait quelque entreprise, on pût compter sur leur concours.

Toutes ces vaines appréhensions venaient évidemment de la proximité de la colonie espagnole. Ce qu'il y a de certain, c'est que presque toutes les persécutions générales contre les chrétiens chinois ont pris naissance dans la province de Fo-Kien, sous prétexte de révolte et de complot contre le gouvernement. Tel fut le caractère de la terrible persécution qui éclata en 1746, sous le règne de l'empereur Khien-Long.

Un lettré ruiné et mécontent, comme il y en a eu si grand nombre dans l'empire chinois, avait publié un violent libelle contre la chrétienté de la ville de Fou-Ngan et des villages des environs. Le vice-roi, naturellement hostile aux chrétiens, se trouvant poussé par les furieuses déclamations du pamphlétaire, char-

gea un mandarin militaire, comme qui dirait un officier de gendarmerie, de faire une enquête sur les lieux et de lui en adresser un rapport. Le mandarin militaire remplit sa mission en homme qui voulait plaire au vice-roi. Après une foule de perquisitions, de visites domiciliaires et d'interrogations, il revint vers celui qui l'avait envoyé avec un réquisitoire contenant sept chefs d'accusation :

1° Que la religion du Seigneur du Ciel était prêchée par des Européens, qui ne pouvaient être et demeurer dans l'empire que contre les ordres de l'empereur;

2° Qu'on engageait le peuple à entrer dans cette religion, en donnant deux piastres (1) à chacun de ceux qui l'embrassaient, et par l'espérance d'un paradis et la crainte d'un enfer;

3° Qu'on choisissait, parmi les chrétiens, les plus attachés à leur religion et à toutes ses pratiques, pour les mettre, en qualité de catéchistes, à la tête de cinquante chrétiens;

4° Que les chrétiens n'honoraient ni leurs ancêtres, ni même Confucius; mais qu'ils rendaient toutes sortes d'honneurs à un étranger appelé Yé-Sou (Jésus);

5° Que les missionnaires avaient établi, parmi les chrétiens, la coutume de venir leur déclarer secrètement toutes leurs fautes et tous leurs péchés deux fois l'année;

6° Que les filles et les femmes chrétiennes affectaient de ne point porter des habits de soie et de ne point orner leurs têtes de fleurs et de pierreries; et que

(1) Les piastres espagnoles ont cours sur la côte de Chine; mais non dans l'intérieur de l'empire, où l'on n'admet que l'argent en lingot.

parmi les filles, il y en avait qui renonçaient pour toujours au mariage;

7° Que, dans quelques maisons des chrétiens, il y avait des murs doubles et autres retraites propres à tenir cachés les Européens; que ceux-ci réunissaient dans de grandes salles, bâties exprès, les chrétiens et les chrétiennes, leur donnaient un certain pain à manger, et un certain vin à boire, et les oignaient d'huile..... Outre ces accusations, il y avait aussi celle de magie, tant de fois mise en œuvre dans la Chine et ailleurs contre les prédicateurs de la religion chrétienne.

Le vice-roi n'eut pas plutôt pris connaissance de cet acte d'accusation, qu'il envoya à Fou-Ngan le même mandarin militaire. Celui-ci, ayant distribué en trois bandes la nombreuse cohorte de satellites dont il était accompagné, les fit partir pendant la nuit pour les divers endroits qui lui avaient été indiqués comme servant de retraite ordinaire aux Européens. Un chrétien, qui avait remarqué ce mouvement inusité de la police, courut aussitôt donner l'alarme dans un village voisin où se trouvaient réunis l'évêque et quatre missionnaires, tous Espagnols et de l'ordre de Saint-Dominique. Le chrétien entrait à peine dans le village, lorsque les satellites, commandés par le mandarin Fan, y arrivèrent par un autre côté. Mais cette bande indisciplinée commença par faire un si affreux tapage, que tout le monde fut aussitôt sur pied et que les missionnaires purent s'esquiver, pendant que ces intrépides pillards envahissaient les maisons avec d'effroyables vociférations, bouleversaient et saccageaient tout ce qu'ils rencontraient. Les soldats faisaient par-

faitement leurs affaires, au milieu de cette confusion; mais le mandarin Fan était peu satisfait de voir qu'on ne prenait aucun Européen, et il se mit à maudire les petites rapines de ses hommes, qui l'avaient empêché de faire une bonne capture. Après avoir minutieusement scruté toutes les habitations, il fit arrêter une jeune chrétienne de dix-neuf ans, et l'appliqua à la question pour lui faire déclarer où étaient les missionnaires. Il ordonna de placer entre ses doigts des bâtons de bambou et de lui serrer ensuite la main avec une corde jusqu'à ce qu'elle eût satisfait à ses questions. Cette héroïque enfant supporta cette torture affreuse avec un courage surhumain, et sans prononcer une parole imprudente; elle fit même paraître sur son visage une telle satisfaction d'avoir à souffrir pour une si sainte cause, que le mandarin en fut courroucé. « Ne « sais-tu pas, lui dit-il d'un ton menaçant, qu'il m'est « aisé de te faire condamner à mort? » — « Voici « ma tête, répondit la jeune fille : vous êtes le maître « de la faire trancher, mais je ne dirai pas ce que je « ne veux pas dire. »

Plusieurs chrétiens furent aussi arrêtés et horriblement torturés, sans qu'il fût possible de leur arracher ce qu'on voulait savoir. Cependant les satellites, qui ne cessaient de rôder aux environs du village, arrêtèrent le P. Alcober, au moment où il s'échappait par une petite porte pour gagner la campagne. Au jour naissant on découvrit deux autres missionnaires qui se tenaient cachés entre deux planchers : c'étaient les PP. Serrano et Diaz.

Le mandarin Fan commençait à se féliciter des succès de son expédition : il tenait déjà trois Européens.

Mais il visait à un triomphe plus complet : il lui fallait l'évêque, celui qu'on nommait « le *Tchou-Khiao,* le maître de la religion. » Avec les trois missionnaires qu'il tenait sous la main de ses bourreaux, il comptait arriver facilement à se saisir de l'évêque. Aussi son irritation fut à son comble, lorsqu'il s'aperçut combien il s'était fait illusion. Après avoir épuisé sans résultat toutes les ressources de la ruse et de la menace, il condamna les trois religieux au supplice des soufflets ; supplice affreux, que nous avons vu nous-même infliger, et dont le souvenir nous inspire encore de l'horreur. Le patient est à genoux : un bourreau se place derrière lui ; et, mettant un genou en terre, il lui prend la tête par la tresse de cheveux et la renverse sur celui de ses genoux qui est resté élevé, de manière qu'une des joues du patient est placée horizontalement. Alors un autre bourreau, tenant à la main un instrument assez semblable à une semelle de soulier et composé de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets ordonné par le mandarin. Un seul soufflet suffit pour faire perdre connaissance au patient ; souvent les dents en sont brisées dans la bouche, et la tête enfle horriblement. Si le nombre des soufflets est considérable, on le partage sur les deux joues ; et alors la tête entière de la malheureuse victime n'est plus qu'une masse informe, livide et ensanglantée.

Tel fut le supplice que le mandarin Fan fit infliger aux trois missionnaires dominicains. Les simples chrétiens ne furent pas plus épargnés. Pendant la journée entière, on ne cessa de les tourmenter et de leur

faire souffrir les plus cruelles épreuves, dans l'espérance que l'excès des souffrances leur arracherait les révélations que le mandarin attendait; mais les braves néophytes se montrèrent pleins de constance et dignes de combattre pour la foi à côté de leurs pères spirituels.

Cependant, le premier pasteur de ces généreux confesseurs de la foi était caché dans une maison chrétienne, où les satellites du mandarin Fan ne pouvaient le découvrir. A l'entrée de la nuit, un néophyte pénétra dans la retraite du vénérable évêque et lui fit le récit des horribles souffrances héroïquement endurées par les missionnaires et par les chrétiens. En entendant tous les détails de cette douloureuse histoire, le saint vieillard était ému jusqu'au fond de ses entrailles; car il comprit que c'était à cause de lui que ses enfants bien-aimés étaient torturés et cruellement déchirés par les verges des bourreaux. Son cœur de père ne put y tenir, et sa charité lui inspira une sublime résolution. « Mon ami, dit l'évêque au « néophyte éploré, ne suis-je pas venu au milieu de « mes enfants pour me sacrifier pour eux? Si je suis « l'occasion innocente des maux qu'on vous fait souf- « frir, me voici prêt à les partager avec vous, ou « même à les prendre tous sur ma tête, si c'est la vo- « lonté de Dieu. » Puis il se leva; il sortit tranquillement de la maison et alla s'asseoir avec calme et résignation dans un jardin du voisinage, où il passa la nuit entière. Les satellites se trouvèrent deux fois près de lui sans l'apercevoir. Aussitôt que le jour parut il quitta avec une douce sérénité son jardin de Gethsémani et alla se montrer au milieu du village comme

un holocauste tout préparé pour le sacrifice. Les soldats du prétoire ne tardèrent pas à se précipiter sur lui; et, l'ayant chargé de chaînes, ils le traînèrent en prison. Cet homme héroïque et sublime de charité était Pierre Sanz, Dominicain espagnol, évêque de Mauricastre. Né en 1680 à Aseo, diocèse de Tortose, en Catalogne, il fit ses études à Lérida et embrassa l'institut de Saint-Dominique dans le couvent de cette ville. Il prononça ses vœux solennels le 6 juillet 1698, et le jour de sa profession il prit le nom de Pierre Martyr, nom prophétique et qui dès lors sembla le prédestiner à cette couronne du martyre qui l'attendait à l'autre extrémité du monde. En 1715 il arriva en Chine, où, après un long et laborieux apostolat, il reçut la consécration épiscopale, sous le titre d'évêque de Mauricastre : il était âgé de soixante-six ans lorsqu'il fut enchaîné pour la foi et jeté dans un cachot. Un missionnaire qui n'avait pas encore été découvert par les satellites, le P. Royo, ayant appris que l'évêque s'était livré lui-même, imita son exemple et présenta volontairement ses bras aux chaînes des persécuteurs.

Le mandarin Fan avait tout lieu d'être content de son expédition. Il tenait dans les fers un évêque, quatre missionnaires et plusieurs catéchistes chinois, magnifique trophée qu'il s'empressa de conduire, en triomphateur, au vice-roi de la province. Les captifs pour la foi furent acheminés de Fou-Ngan à Fou-Tcheou, capitale du Fo-Kien. Ils étaient chargés de chaînes qui leur tenaient les mains et les pieds étroitement serrés; et dans cet état ils étaient entassés dans d'affreuses petites charrettes, sous les feux d'un soleil dévorant; car on était au mois de juillet, saison brûlante pour

cette partie de la Chine. Le trajet fut de vingt-sept lieues, et, durant cette longue et douloureuse marche, les confesseurs de Jésus-Christ furent continuellement escortés par une foule d'infidèles qui ne cessaient de les accabler d'outrages, les appelant scélérats, magiciens, enfants du démon, leur donnant tous les noms abominables que la malice leur suggérait. Au milieu de cette populace furieuse, il y en avait pourtant quelques-uns qui se montraient compatissants et avaient le courage de reprendre les autres. « Il suffit de les « voir, disaient-ils, pour reconnaître leur innocence ; « des hommes coupables des crimes qu'on leur impute « ne sauraient avoir cette physionomie douce et ré- « signée !... » Quelquefois aussi on voyait des néophytes, animés d'une foi vive et d'une sainte indépendance, se prosterner sur le passage de leurs Pères spirituels, leur offrir des rafraîchissements et se recommander à leurs prières. Ces touchants témoignages étaient toujours pour les missionnaires un précieux adoucissement aux souffrances qu'ils enduraient.

II.

Les prisonniers étant arrivés dans la capitale, le vice-roi, impatient de les juger, les fit sur-le-champ comparaître devant son tribunal, sans leur accorder un instant de repos après un voyage si accablant. Les mandarins de divers tribunaux réitérèrent à l'infini et pendant plusieurs jours leurs longs interrogatoires, dans l'espérance de trouver enfin quelque preuve de

rébellion, d'immoralité et de magie. La liberté apostolique avec laquelle l'évêque répondit aux questions du vice-roi, lui valut la première fois vingt-cinq soufflets. Il en reçut en tout quatre-vingt-quinze, sans qu'on eût le moindre égard pour son grand âge. Les missionnaires furent traités avec encore plus de barbarie. Le P. Serrano eut la peau des joues enlevée et le visage tout ensanglanté. Outre les soufflets, les PP. Alcober et Royo souffrirent deux fois la bastonnade. Le P. Diaz l'endura aussi deux fois, et il eut à deux reprises la torture aux pieds. On voyait tous les jours ces pauvres victimes de la férocité chinoise, poursuivies par les huées de la multitude, revenir de l'audience à la prison, le corps tout déchiré et ruisselant de sang.

Enfin le vice-roi prononça sa sentence définitive le 1er novembre 1746. Il la rendit publique par un arrêt où, après avoir longuement énuméré les calomnies sans cesse renouvelées contre les chrétiens et les missionnaires, il s'exprime ainsi :

« Pe-to-lo (Pierre) (1), après avoir été banni par un arrêt public de la cour, a eu cependant l'audace, non-seulement de faire venir dans le Fo-Kien des Européens au nombre de quatre, pour y prêcher la religion chrétienne, mais de rentrer lui-même et de se déguiser pour rester inconnu dans le district de Fou-Ngan, et tout cela dans le dessein de pervertir les cœurs : ce qui est allé à un tel point, que tous ceux d'entre les lettrés et le peuple qui ont embrassé leur religion ne veulent plus la quitter, malgré les moyens qu'on emploie

(1) Nom chinois de Pierre Martyr, évêque de Mauricastre.

pour les faire changer. Le nombre de ceux qu'ils ont ainsi pervertis est si grand, que, de quelque côté qu'on se tourne dans ce district, on ne voit autre chose. Bien plus : les membres même des tribunaux et les soldats leur sont dévoués.

« Dans le temps que ces Européens furent pris, et lorsqu'on les conduisait enchaînés dans la capitale, on a vu des milliers de personnes venir à leur rencontre et se faire un honneur de leur servir de cortége. Plusieurs, s'appuyant sur le brancard de leurs charrettes, leur témoignaient par des pleurs la vive douleur dont ils étaient pénétrés. Des filles et des femmes se mettaient à genoux sur leur passage, en leur offrant toute sorte de rafraîchissements. Tous, enfin, voulaient toucher leurs habits et jetaient de si hauts cris, que les échos des montagnes voisines en retentissaient. Un bachelier, nommé Tching-Siou, a eu l'impudence de se mettre à la tête de cette multitude, pour l'exhorter, en disant : « C'est pour Dieu que vous souffrez; que la mort « même ne soit pas capable de vous ébranler ! » Aussi son exhortation a-t-elle produit sur ces esprits un tel effet, que, malgré la rigueur des examens et la terreur des menaces, lors du jugement, tous ont répondu unanimement qu'ils étaient résolus à tenir ferme et ne changeraient jamais de religion.

« Entre ces criminels, il y en a qui font de leurs profondes maisons des lieux de retraite à ces Européens rebelles, qui ont le talent de s'attacher si étroitement les cœurs, et qui depuis longtemps ont abusé de la crédulité d'un si grand nombre de personnes, qu'il ne nous reste aucune espérance de pouvoir les détromper. De plus, ils font prendre un nom étran-

ger (1) à tous ceux qui entrent dans leur religion : ils en dressent des catalogues exacts qu'ils envoient dans leurs royaumes, pour être mis dans le rôle des habitants du pays.

« A tous ces traits, qui ne reconnaît l'esprit de révolte, d'autant plus pernicieux qu'il est plus caché ? Or, de si étranges desseins étant enfin venus au jour, il ne convient d'user d'aucune indulgence à l'égard de leurs auteurs. Pour couper racine aux malheurs funestes qui en seraient infailliblement provenus, nous condamnons, conformément à nos lois, ledit Pe-to-lo à avoir la tête tranchée, sans attendre le temps ordinaire des supplices. Pour les quatre autres Européens, nous les condamnons pareillement à être décapités, mais dans le temps ordinaire. A l'égard de Ko (2), nous le condamnons à être étranglé dans le temps ordinaire. Quelques-uns des chrétiens seront seulement marqués au visage ; les autres seront condamnés à un certain nombre de coups de bâton, proportionné à la gravité du délit d'un chacun. Ceux qui voudront racheter les coups de bâton le pourront faire. »

Au moment où le vice-roi de la province de Fo-Kien lançait ce sanglant édit contre les prédicateurs de l'Évangile, l'empereur Khien-Long envoyait des ordres secrets à tous les gouverneurs de l'empire pour leur enjoindre de rechercher les Européens qui enseignaient la religion du Seigneur du Ciel et de dégrader les mandarins sabalternes qui marqueraient de la négligence à abolir cette secte perverse et impie. Telle

(1) Le nom de baptême.

(2) Nom du chrétien qui avait donné retraite dans sa maison de Fou-Ngan à l'évêque de Mauricastre.

était la noire ingratitude de ce prince, doué d'ailleurs des plus grandes qualités. Il travaillait sans relâche à la destruction du christianisme, pendant que les Gaubil, les Benoist, les Castiglione, les Attiret et tant d'autres missionnaires se dévouaient journellement à son service.

A mesure que les ordres de l'empereur parvenaient dans les quinze provinces de l'empire, les missions se trouvaient aussitôt livrées aux plus violentes persécutions des mandarins. Les chrétiens, traqués comme des bêtes malfaisantes, étaient traînés devant les tribunaux, où ils se voyaient impitoyablement condamnés aux tortures, à la cangue, à la bastonnade, à de longs et affreux emprisonnements. Leurs maisons étaient livrées au pillage, et la haine des satellites de la police se déchaînait particulièrement sur tous les objets de dévotion. Les livres chinois qui traitent de la religion chrétienne, et qui jusqu'alors avaient été respectés, furent recherchés de toutes parts, puis brûlés en public aux applaudissements de tous les ennemis du christianisme. Cette barbarie antilittéraire est peu en harmonie avec les mœurs chinoises ; et il fallait que la fureur des mandarins fût étrangement surexcitée, pour oser en venir à une semblable profanation.

Nous avons remarqué, durant notre long séjour dans le Céleste Empire, que les Chinois professent une profonde vénération pour la parole écrite. Ils ont grand soin de ne pas employer à des usages profanes le papier qui contient des caractères imprimés ou tracés au pinceau. Ils fabriquent du papier grossier et à bas prix, destiné aux enveloppes, aux emballages et à une foule d'autres usages. Pour celui qui est écrit, on

le conserve avec respect ; on évite de le fouler aux pieds et de lui laisser contracter des souillures ; les enfants même sont de bonne heure dans cette habitude. Nous ne pensons pas que les Chinois attachent à cette pratique aucune idée superstitieuse. Il nous a semblé qu'ils entendaient simplement honorer de cette manière la pensée humaine, qui s'incarne, en quelque sorte, et se fixe dans l'écriture. A un tel point de vue, cette sollicitude scrupuleuse des Chinois pour leurs caractères est, peut-être, digne de quelque admiration. Cependant, tout le monde n'étant pas également soigneux à l'égard du papier écrit, il arrive quelquefois, soit oubli, soit négligence, qu'on le laisse exposé à la profanation. Afin d'obvier à cet inconvénient, il existe une classe de bonzes dont la mission est d'en faire partout une recherche exacte et minutieuse. Ils parcourent les villes, les villages et les chemins les plus fréquentés, le dos chargé d'une hotte et armés d'un crochet. Ils s'arrêtent de préférence dans les endroits où l'on jette les immondices, et recueillent religieusement tous les caractères qu'ils peuvent rencontrer. Ces débris de papiers sont ensuite portés dans une pagode, pour y être dévotement brûlés en présence des images des sages de l'antiquité. On comprend, d'après cela, tout ce qu'avait de grave et de significatif la destruction des livres chrétiens, au milieu des huées et des imprécations de la multitude.

Cette nouvelle persécution générale sévit avec tant de violence, sur toute la surface de l'empire, que plusieurs chrétiens, vaincus par la longueur des tourments, signèrent des actes d'apostasie dressés à l'avance par les mandarins. Ces nombreuses défections ne firent

que rendre plus éclatante l'intrépidité de ceux qui demeurèrent fermes et inébranlables dans leur foi, au milieu des plus cruels supplices. La ferveur en porta même quelques-uns à se présenter d'eux-mêmes aux mandarins, pour avoir occasion de souffrir avec leurs frères persécutés et de partager leurs mérites. C'est ce que firent en particulier deux chrétiens de la province de Chan-Tong, qu'on n'avait point recherchés. Ils se présentèrent en plein tribunal, tenant un crucifix à la main. « A ces marques, dirent-ils au mandarin qui « présidait, reconnaissez que nous sommes de la même « religion que ceux à qui vous faites souffrir les tor- « tures et les prisons; autant coupables qu'eux, nous « méritons comme eux tous ces châtiments. » Cette héroïque recherche des souffrances ne plut pas au mandarin; il se crut même insulté; et, oubliant alors sa propre dignité, il s'élança de son tribunal sur les chrétiens, leur arracha des mains le crucifix et leur en donna lui-même des soufflets. Ce dut être un grand bonheur, pour des chrétiens si avides de la croix, d'avoir à souffrir par un tel supplice.

Au milieu de cette lamentable confusion de toutes les chrétientés de la Chine, les missionnaires, repoussés de toutes parts, fuyant eux-mêmes les maisons des néophytes, de peur de leur attirer la colère des mandarins, ne savaient plus où trouver un asile pour se soustraire aux recherches de la police. Longtemps errants sur les lacs et sur les rivières, plusieurs s'exposèrent à retourner à Macao, au risque d'être arrêtés pendant leur route. Au nombre de ceux qui osèrent tenter une voie si périlleuse, fut un vénérable Jésuite français, le P. Baborier. « J'ai vu arriver ici ce vieil-

lard septuagénaire, écrivait à cette époque un de ses confrères. La Providence avait favorisé son voyage de près de trois cents lieues ; mais elle permit qu'en arrivant de nuit à Macao, afin d'échapper aux corps de garde chinois, il brisât contre un rocher la petite barque qui le portait. Il grimpa, comme il put, dans les ténèbres, sur une petite montagne escarpée, et nous envoya au point du jour son batelier en grand secret pour demander des habits européens. Ce missionnaire, épuisé par les fatigues et blanchi par les travaux apostoliques, ne pense et ne demande qu'à rentrer dans la Chine, afin d'aller mourir, suivant son expression, les armes à la main (1). »

Un autre missionnaire jésuite, le P. Beuth, qui fuyait aussi la persécution, fut cruellement torturé aux portes même de Macao, dans une ville de troisième ordre que les Portugais nomment Casabranca, et les Chinois Hian-Chan ou Montagne des parfums. Le P. Beuth se croyait sauvé, lorsqu'il fut reconnu et arrêté par la police de Casabranca, qui se hâta de le conduire au tribunal. Le mandarin, grand ennemi des Européens, laissa, pendant plusieurs heures, le pauvre missionnaire exposé aux insultes de la populace qui le chargeait d'injures et lui reprochait d'arracher les yeux aux mourants, de tuer les petits enfants pour faire servir la tête à des sortiléges. Quelques-uns lui arrachaient les cheveux et la barbe et l'accablaient de mille outrages.

Enfin le mandarin vint s'asseoir sur son siége et commença par ordonner d'étaler aux yeux du mission-

(1) *Lettres edifiantes*, t. III, p. 813.

naire les plus affreux instruments de supplice; puis les bourreaux poussèrent des clameurs semblables à des hurlements; car tel est le moyen employé par les magistrats chinois pour grandir leur autorité et inspirer la terreur de leurs jugements. « Est-il bien vrai, dit le mandarin, que tu te persuades de n'être pas connu? Tu es un Européen venu ici pour prêcher la religion chrétienne. — Cela est vrai, répondit le P. Beuth. — Or, dis-moi, poursuivit le mandarin, qu'est-ce que le Dieu que tu veux faire adorer? — C'est, répondit le missionnaire, celui qui a créé le ciel et la terre. — Oh! le malheureux! reprit le mandarin; est-ce que le ciel et la terre ont été créés? Qu'on lui donne dix soufflets. » Après qu'on eut exécuté cet ordre, le mandarin prit un pinceau et forma les deux caractères Yé-Sou qui expriment en chinois le saint nom de Jésus; puis il les fit présenter au missionnaire en lui demandant ce que c'était. Le P. Beuth répondit que c'était le nom adorable du Fils de Dieu fait homme. « Insensé! s'écria le furieux magistrat, quelle folie nous racontes-tu? Qu'on lui donne encore dix soufflets.... »

Après d'autres demandes et d'autres réponses qui furent suivies de nombreux soufflets, le missionnaire s'affaissa évanoui sous les coups des bourreaux. La peau de son visage était enlevée en plusieurs endroits, et le sang ruisselait abondamment. Le mandarin prit alors le parti de l'envoyer immédiatement à Macao, en lui disant qu'il lui faisait grâce des châtiments qu'il avait mérités. Il craignait de voir sa victime expirer dans les tourments, ce qui n'eût pas manqué de lui attirer une fâcheuse affaire de la part de l'administration supérieure. Les mandarins sont responsables

de la mort des accusés; mais jusque-là ils peuvent les faire souffrir, les déchirer, les supplicier à volonté; ils usent même quelquefois de certains cordiaux particuliers à la Chine, afin de raviver les patients et de leur donner des forces pour supporter de plus longues douleurs.... Le P. Beuth expira deux mois après son arrivée à Macao.

A cette époque, les mandarins, non contents de martyriser les missionnaires aux portes même de Macao, eurent encore l'audace d'aller persécuter le christianisme jusqu'au cœur de la colonie portugaise, sous les canons de ses forteresses et en présence des batteries de ses navires de guerre. Les Chinois étaient habitués à considérer les Européens comme de misérables étrangers chassés par la faim des extrémités de l'Occident et contraints de venir chercher leur vie sur les côtes du Céleste Empire. Ils professaient pour ces barbares un souverain mépris, le dédain le plus profond, et rien ne prouve qu'aujourd'hui encore ils aient beaucoup modifié leurs sentiments à cet égard. Les mandarins chinois allèrent donc exercer insolemment leur autorité au milieu des Portugais. Ils firent placarder un édit par lequel il était défendu aux Chinois habitant Macao d'aller dans les églises et de rester au service des Européens. Un second édit devait prescrire à tous les Chinois d'abandonner la colonie portugaise, de rentrer dans l'intérieur de l'empire et de s'interdire dorénavant toute communication avec les barbares. Si ce dernier ordre eût été exécuté, c'en était fait de Macao, où les Européens, abandonnés à eux-mêmes sur leur rocher stérile, seraient bientôt morts de faim et de misère; mais on n'osa pas afficher

cet édit de peur d'exciter un soulèvement dans la ville.

Le mandarin de Casabranca, celui qui venait de faire mourir sous les coups le P. Beuth, eut l'audace de se présenter lui-même à Macao. Il arriva avec son tumultueux cortége de satellites et de musiciens. Il fut salué avec pompe par les canons de la forteresse, et le royal sénat alla le recevoir officiellement aux portes de la ville. Les Européens n'étaient pas encore très-fiers dans ces parages, et les Chinois en profitaient pour s'abandonner impunément à leur insolence. Le mandarin de Casabranca, escorté des sénateurs portugais, faisait donc son entrée triomphale dans la ville de Macao, lorsqu'il s'arrêta tout à coup devant une petite église où l'on avait l'habitude d'administrer le baptême aux catéchumènes chinois. Il exigea impérieusement qu'on en fermât les portes; mais le président du sénat eut le courage de résister à ces prétentions; il répondit que la religion ne leur permettait pas d'exécuter un pareil ordre, que d'ailleurs l'église n'appartenait pas aux Chinois, mais aux Portugais. Le mandarin insista et demanda qu'on lui remît les clefs de l'église pour la fermer lui-même. Les clefs étaient dans le collége de Saint-Paul, entre les mains du P. Lopez, provincial des Jésuites. Ce religieux, plus intrépide que le sénat, protesta qu'il aimerait mieux donner sa tête que les clefs qu'on lui demandait. Le mandarin, surpris de cette fermeté, se contenta d'afficher une défense de se servir de l'église, et il se retira aussitôt dans la crainte d'une émeute populaire.

III.

Pendant que d'un bout de l'empire à l'autre, et jusqu'au sein même de la colonie portugaise, le christianisme était ouvertement persécuté, les missionnaires de Péking, dont le principal devoir était de protéger leurs confrères auprès du trône et de veiller à la défense de la religion, essayèrent d'avoir recours à la protection de l'empereur. Ils chargèrent le frère Castiglione de profiter de la première occasion qui se présenterait pour intercéder en faveur des chrétiens. Ce parti ne laissait pas d'avoir ses risques; car, quoique les artistes de la cour eussent presque journellement la facilité de voir l'empereur, il ne leur était cependant pas permis de lui parler d'aucune affaire, à moins d'être interrogés. User d'ailleurs de ce moyen, c'était choquer les ministres de l'empire, qui déjà plus d'une fois avaient témoigné leur mécontentement à cet égard. On ne voulut donc pas que le frère Castiglione présentât à l'empereur aucune requête : on lui recommanda seulement d'implorer en deux mots sa clémence en faveur de la religion chrétienne, si cruellement persécutée.

L'occasion de parler à l'empereur ne tarda pas à se présenter. Le frère artiste, ayant reçu deux pièces de soie de la libéralité du prince, était obligé d'en faire, selon la coutume, son remercîment, la première fois qu'il serait en sa présence. Ce fut plus tôt qu'il ne pensait : car dès le lendemain, il fut mandé par Khien-

Long même, qui voulait lui donner le dessin d'une nouvelle peinture. Dès que le frère Castiglione parut, il se mit à genoux, et après avoir fait son remercîment, il ajouta : « Je supplie Votre Majesté d'avoir compas-« sion de la religion désolée... » A ces paroles, l'empereur changea de couleur et ne répondit rien. Le frère, s'imaginant qu'il n'avait pas été entendu, répéta de nouveau ce qu'il venait de dire, et alors Khien Long, prenant la parole, lui dit : « Vous autres, vous êtes des étrangers ; vous ne savez pas nos manières et nos coutumes, j'ai nommé deux grands de ma cour, pour avoir soin de vous dans ces circonstances. »

Après une semblable déclaration, les missionnaires se virent forcés d'avoir recours aux deux protecteurs officiels désignés par l'empereur, et adressèrent un mémoire à Né-Koung, le plus influent de ces deux ministres; mais le peu d'empressement qu'il mit à les servir leur fit voir qu'ils ne devaient pas beaucoup compter sur son crédit. Il laissa partir l'empereur pour un voyage d'environ deux mois ; et peu de jours avant son retour, il réunit tous les missionnaires dans la maison des Jésuites français. Il commença par leur faire des discours fort longs et peu intéressants sur l'Europe et ses divisions en divers Etats, qu'on lui faisait remarquer dans un atlas. Ensuite il se mit à exagérer les bontés de l'empereur pour les Européens, et finit par démontrer clairement combien on pouvait peu compter sur sa protection ; car il demanda aux missionnaires comment on oserait présenter au Fils du Ciel un écrit où l'on proposait d'approuver la religion chrétienne.

Les missionnaires laissèrent le premier ministre ha-

ranguer tout à son aise, afin de mieux connaître ses sentiments. Ensuite le P. Gaubil prit la parole et parla dignement pendant un temps considérable: « La religion chrétienne, dit-il, est une loi pure et sainte; elle a été examinée par le tribunal des rites, qui l'a approuvée sous le règne de Khang-Hi, et son approbation a été confirmée par ce grand empereur. Cette religion n'a point changé depuis, et elle est prêchée par les mêmes prédicateurs. Pourquoi était-elle alors en honneur, ou pourquoi ne continue-t-elle pas d'y être aujourd'hui, tandis, surtout, que nous voyons qu'on souffre dans l'empire la religion des mahométans, celle des lamas et plusieurs autres? Si la religion chrétienne passe dans l'empire pour être la religion d'une secte perverse, comment pourrons-nous y demeurer, nous qui ne sommes venus rendre nos services à l'empereur que pour mériter sa protection en faveur de notre sainte loi, et à qui il ne serait pas même permis d'y rester, sans l'espérance de pouvoir la prêcher? »

Le premier ministre, au lieu de répondre au discours du P. Gaubil, aima mieux recommencer à parler des bontés de l'empereur pour les Européens, ajoutant que, s'il les comblait de bienfaits, ce n'était pas qu'il eût besoin de leurs mathématiques, de leurs peintures et de leurs horloges; mais que cela venait uniquement de la magnificence de son cœur, qui embrassait toute la terre. Après cette belle péroraison, l'ineffable protecteur leva la séance, en promettant aux Européens toute sorte de bons offices.

Lorsque l'empereur fut de retour de son pèlerinage à la fameuse montagne Ou-Tao-Chan, montagne révérée et appelée Sainte par les Chinois, le frère Cas-

tiglione essaya de nouveau de parler en faveur de la religion. Cette fois il n'eut pas besoin de violer le cérémonial : ce fut l'empereur qui commença l'entretien, à l'occasion de la maladie d'un missionnaire, du P. Chalier. Khien-Long vint, à son ordinaire, dans l'appartement où Castiglione travaillait à la tête de plusieurs artistes chinois et tartares ; et, lui adressant la parole, il demanda si l'on espérait conserver le P. Chalier. Castiglione répondit qu'il ne restait que bien peu d'espérance. « N'avez-vous pas ici, ajouta l'empereur, quelques médecins européens ? — Nous n'en avons pas, dit Castiglione. — Pourquoi cela ? — C'est qu'il est trop difficile d'en faire venir si loin ; mais nous avons deux chirurgiens entendus dans leur art. — Il est plus aisé, reprit l'empereur, de devenir habile dans la chirurgie, parce que les maladies qu'elle traite sont extérieures. Mais, dis-moi, vous autres chrétiens, priez-vous votre Dieu pour le malade ? Lui demandez-vous qu'il le guérisse ? — Oui, Sire, nous l'en prions tous les jours. — D'où vient donc que vous ne l'obtenez pas ? — Notre Dieu est tout-puissant ; il peut nous l'accorder ; mais il vaut peut-être mieux qu'il ne nous l'accorde pas, et nous demeurons toujours résignés à sa volonté. — Dis-moi une autre chose, ajouta l'empereur : les chrétiens craignent-ils la mort ? — Ceux qui ont bien vécu n'en ont pas peur ; ceux qui ont mal vécu la craignent beaucoup. — Mais comment savoir si on a bien ou mal vécu ? — On le sait par le témoignage de sa conscience. »

Après cette curieuse conversation l'empereur adressa la parole à un peintre chinois : « Dis-moi la vérité, toi ; je te vois depuis longtemps avec les Européens,

as-tu embrassé leur religion ? Avoue-moi franchement si tu es chrétien ? » Le Chinois dit qu'il ne l'était pas; qu'il n'avait garde de donner dans la religion du Seigneur du Ciel, que les missionnaires l'avaient souvent exhorté et pressé de se faire chrétien, mais qu'un point l'avait toujours arrêté : savoir, l'incarnation d'un Dieu. A ces mots le frère Castiglione prit la parole et dit qu'on pouvait expliquer ce mystère. « Voyons, dit l'empereur, comment s'explique-t-il ? — Dieu, répondit le frère, est tout-puissant : ayant formé par sa toute-puissance un corps et une âme dans le sein d'une Vierge, il a uni cette âme et ce corps à sa divinité. Je ne puis pas, ajouta Castiglione, expliquer clairement tout ce que je voudrais; mais ce profond mystère est parfaitement développé dans nos livres de religion. » L'empereur prit alors un ton ironique et dit au peintre chinois : « Si tu ne comprends pas cette doctrine, si tu ne t'es pas fait chrétien, c'est sans doute parce que tu ne sais pas lire les livres européens. » Sire, dit le frère Castiglione, permettez-moi de dire à Votre Majesté que nous avons des livres en caractères chinois, où le mystère de l'incarnation est expliqué. — Tais-toi, répondit brusquement l'empereur, et mêle-toi de tes peintures. »

IV.

Il devenait de plus en plus évident que l'empereur Khien-Long n'aimait pas le christianisme, et que son

goût pour les arts de l'Europe pouvait seul lui faire encore tolérer à la cour quelques missionnaires. Dans le temps même de son dernier entretien avec le frère Castiglione, on examinait à Péking la sentence de mort portée dans le Fo-Kien contre cinq missionnaires et un de leurs catéchistes. Le vice-roi de cette province, qui se glorifiait de cette sentence comme de son ouvrage, se rendit à la cour pour y plaider sa cause. La nouvelle dignité de Tsong-Ho, ou d'intendant des fleuves, dont il venait d'être pourvu, lui avait fourni l'occasion de ce voyage. Les missionnaires étaient sans appui; le premier ministre, qui leur avait été donné pour protecteur, loin de les servir et de tenter quelque chose en faveur du christianisme, était soupçonné d'être le principal moteur des manœuvres secrètes qu'on employait pour les perdre. Au sujet de la sentence du vice-roi de la province du Fo-Kien, l'empereur pouvait demander qu'on s'en tînt aux ordonnances générales et qu'on renvoyât dans leurs pays les étrangers surpris dans l'intérieur de l'Empire; c'est ce que les missionnaires attendaient de sa modération et des ménagements que lui et ses prédécesseurs avaient toujours affecté d'avoir pour eux; mais l'empereur leur fit voir qu'ils se trompaient, en ayant de lui une opinion si favorable; car il traita cette affaire avec la plus grande rigueur. Ne voyant et n'agissant que par son premier ministre, il renvoya la sentence au Tribunal des crimes, qui ne tarda pas à la confirmer dans tous ses points. L'empereur lui-même la signa le 21 avril 1747, et elle fut rendue publique dans la forme suivante :

« En réponse au vice-roi de Fo-Kien, sur le pro-

cès de Pé-to-lo (1) (Pierre) et autres qui séduisaient le peuple par une fausse doctrine, le Tribunal des crimes, après avoir pris les ordres de l'empereur, prononce :

« Ordonnons que Pé-to-lo ait la tête tranchée sans délai ; approuvons la sentence rendue contre les quatre autres Européens, qu'ils soient décapités ; approuvons la sentence rendue contre Ko, qu'il soit étranglé (2). Voulons que ceux-ci attendent en prison la fin de l'automne, et qu'ensuite ils soient exécutés.

« Nous confirmons la sentence des mandarins pour tout le reste. »

Dès que cette sentence fut arrivée dans le Fo-Kien, un prêtre chinois acheta du geôlier la permission de pénétrer dans la prison pour annoncer à l'évêque de Mauricastre et aux autres confesseurs de la foi que leur condamnation à mort avait été ratifiée par l'empereur. Quelques chrétiens firent tenir des habits au prélat pour remplacer ceux qu'il portait dans son cachot ; ils avaient pensé qu'il fallait au vénérable martyr des vêtements plus dignes de son triomphe. L'évêque, s'en étant revêtu avec simplicité, rappela en peu de mots à ses gardiens les exhortations qu'il leur avait souvent faites ; il pressa dans ses bras les chers compagnons de sa captivité, parmi lesquels étaient deux missionnaires ; puis il fut conduit par une cohorte de satellites devant le mandarin qui devait lui lire l'arrêt de son supplice et présider à l'exécution. Aussitôt que le généreux athlète de Jésus-Christ parut au milieu du

(1) Nom chinoisé de l'évêque de Mauricastre.

(2) Dans l'idée des Chinois, la strangulation est un supplice moindre que la décapitation.

prétoire, il dit d'une voix douce et calme qu'il allait mourir avec joie pour la défense de la religion, plein de confiance que ce jour même son âme serait dans le séjour des bienheureux. Il ajouta qu'il prierait Dieu d'avoir compassion de la Chine et de l'éclairer des lumières de l'Évangile. « Je vais, dit-il, devenir dans « le ciel le protecteur de cet empire. »

Cependant le mandarin fit lecture de l'arrêt de mort, en présence d'une nombreuse assemblée; on attacha au saint évêque les mains derrière le dos, et on lui mit sur les épaules un écriteau où on lisait qu'il était condamné à être décapité pour avoir travaillé à pervertir le peuple par une mauvaise doctrine. Dans cet état, il fut conduit à pied au lieu du supplice, récitant des prières le long du chemin, avec un visage plein de calme et de sérénité. Les infidèles, qui suivaient en foule, étaient saisis d'étonnement et ne pouvaient se lasser de contempler le saint homme allant à la mort avec cette touchante majesté. Pendant ce temps les femmes chrétiennes avaient formé plusieurs assemblées où l'on récitait les stations du Chemin de la croix, entremêlées de pieux cantiques. La mission, quoique plongée dans le deuil, s'abandonnait aux transports d'une sainte allégresse et aux plus douces émotions, aux approches de cet heureux moment où la Chine allait avoir un martyr. Plusieurs néophytes de Fou-Tchéou-Fou et des lieux environnants suivaient dans la foule les traces du bon Pasteur donnant sa vie pour son troupeau.

On arriva à la porte du Midi, on passa un pont de bois, et à quelques pas au delà, Pierre Martyr, évêque de Mauricastre, fut averti par le bourreau de s'ar-

rêter et de se mettre à genoux; ce qu'il fit aussitôt, en demandant à l'exécuteur un moment pour achever sa prière. Quelques instants après, il se tourna vers lui avec un affectueux sourire, et lui adressa ces paroles, qui furent les dernières : « Mon ami, je vais « au ciel, oh! que je voudrais que tu y vinsses avec « moi! » Le bourreau lui répondit : « Je désire de « tout mon cœur d'y aller; » et lui ôtant avec la main gauche un petit bonnet qu'il avait sur la tête, de la main droite il le décapita d'un seul coup, vers cinq heures du soir, le 26 mai 1747.

Une des superstitions des Chinois est de croire que l'âme d'un supplicié, en sortant du corps, va se jeter sur les premiers qu'elle rencontre; qu'elle exerce sur eux sa rage, et les charge de malédictions, surtout s'ils ont contribué au supplice : aussi, lorsqu'ils voient donner le coup de la mort, s'enfuient-ils à toutes jambes; c'est un sauve-qui-peut général où chacun se croit talonné par l'âme furieuse du supplicié. Mais nul ne jugea l'âme du vénérable évêque malfaisante. Au lieu de s'enfuir, tous, au contraire, se pressèrent autour de son corps, pour l'examiner de plus près. Un infidèle, chargé par les chrétiens de recueillir le sang du martyr avec des vases, des cendres et du linge, écarta le peuple, et s'étant acquitté de sa commission, il ne voulut point laver ses mains couvertes de terre et de cendres ensanglantées; il les tint élevées par respect jusqu'à sa maison, où il les posa sur la tête de ses enfants, en disant : « Que le « sang du saint vous porte bonheur. » Il brisa ensuite ses idoles, et n'adressa plus de prières qu'au vrai Dieu, par l'entremise de l'évêque martyr. Ayant

placé dans sa famille la pierre qui venait de servir à l'exécution, il y grava ces paroles : « Pierre sur la-« quelle le respectable maître Pé-to-lo est monté au « ciel. » Comme ses amis lui disaient que ceux qui suivaient sa doctrine seraient condamnés au même supplice : « Tant mieux, répliqua-t-il en se comptant « déjà au nombre des chrétiens, tant mieux : nous « irons tous au ciel ! »

Cependant les chrétiens lavèrent le corps du martyr, l'ensevelirent honorablement dans plusieurs étoffes de soie, puis enterrèrent le cercueil. Les mandarins, ayant su qu'il était gardé, le jour et la nuit, par une douzaine de personnes, firent briser une croix de pierre dressée sur le tombeau, et transporter le cercueil dans l'endroit où l'on avait coutume d'exposer les cadavres des suppliciés. Plus tard, les païens voulurent anéantir par le feu ses reliques vénérables; mais les os du saint prélat purent être soustraits à cette destruction.

Peu de temps après le martyre de l'évêque de Mauricastre, on grava sur le visage des quatre autres Dominicains et du catéchiste Ko deux caractères chinois qui indiquaient le genre de supplice auquel ils étaient condamnés. Leur captivité fut encore longue, mais ils surent en tempérer les rigueurs par une grande sérénité, quelquefois même par une sainte allégresse, comme le prouvent ces paroles que le P. Serrano adressait à un de ses confrères : « Ce que nous offrons au Seigneur étant peu de chose, ne serait-ce pas pire si nous le lui offrions de mauvaise grâce? Si Votre Révérence m'offrait une chose précieuse, et que ce ne fût pas de bon cœur, je vous assure que je ne

la recevrais pas. Que serait-ce donc si elle m'offrait une chose mauvaise, et encore avec peine? Ainsi offrant à Jésus-Christ cette mauvaise tête, je dois au moins le faire avec plaisir. » Enfin ces admirables confesseurs furent exécutés dans leur prison le 28 octobre 1748, et reçurent, eux aussi, après une longue attente, la glorieuse palme du martyre.

V.

Les enfants de Saint-Dominique ne furent pas les seuls privilégiés, au milieu de cette terrible persécution qui ensanglantait les missions de la Chine ; la famille de Saint-Ignace eut aussi ses martyrs. Huit missionnaires jésuites cultivaient une florissante chrétienté d'environ soixante mille néophytes, dans la belle et riche province de Nanking. Malgré les édits qui les expulsaient de l'empire, ces vaillants apôtres étaient demeurés à leur poste, usant néanmoins des plus grandes précautions pour ne pas éveiller les soupçons de la police. Un chrétien apostat les vendit pour quelques pièces de monnaie, et le P. Athémis fut le premier arrêté. Ce missionnaire venait de célébrer le saint sacrifice de la messe, et était occupé à rendre grâce au Seigneur, lorsque les satellites, entrant tumultuairement dans la maison qui lui servait d'asile, le chargèrent de chaînes ; on se saisit également de Joseph Tang, chrétien chinois, qui renouvela dans la province de Nanking les exemples de foi vive et de

constance héroïque que le catéchiste Ambroise Ko venait de donner dans le Fo-Kien.

Encouragés par ce succès inespéré, les persécuteurs des chrétiens n'en devinrent que plus ardents à la poursuite du P. Henriquez : car c'était à lui, comme supérieur et chef de la mission, qu'on en voulait particulièrement. Ce missionnaire étant instruit des recherches qu'on faisait pour se rendre maître de sa personne, crut pouvoir s'y soustraire et assurer sa retraite en abandonnant la barque qui lui servait de demeure, pour se réfugier dans celle d'un païen. Ce moyen lui eût sans doute réussi ; mais apprenant la détention du P. Athémis, la charité lui fit oublier son propre danger. Le temps précieux dont il pouvait profiter pour échapper aux poursuites, il l'employa à prendre quelques arrangements pour adoucir la captivité de son confrère ; et ce fut en ce moment qu'il fut découvert, enchaîné et conduit prisonnier à Sou-Tcheou, dans le même cachot où était le P. Athémis.

Sou-Tcheou, que nous avons eu occasion d'habiter assez longtemps durant notre séjour en Chine, est peut-être la ville la plus opulente, la plus agréable de l'empire. Elle est presque entièrement bâtie sur pilotis, et occupe la circonférence d'un immense lac alimenté par les eaux du fleuve Bleu. Ses rues, comme celles de Venise, sont de magnifiques canaux où l'on voit circuler d'innombrables petites jonques aux plus vives couleurs et vernies en laque. Pendant la nuit, toutes ces gondoles chinoises, avec leurs lanternes suspendues à la proue et à la poupe, produisent par leur mouvement continuel, le spectacle le plus gai,

le plus fantastique qu'on puisse imaginer. Les rues navigables de cette grande ville sont coupées, de distance en distance, par des ponts nombreux en pierre, en brique, en bois, le plus souvent d'une seule arche, mais toujours d'une architecture bizarre et pleine d'originalité. Durant les belles nuits d'été, les riches habitants de Sou-Tcheou ont l'habitude de faire de longues promenades sur leurs magnifiques jonques, où ils étalent tout le luxe de leur brillante parure et la richesse de leurs équipages nautiques. Certains quartiers sont le rendez-vous de la fashion chinoise et comme les Champs-Élysées de cette voluptueuse cité. Les habitants du Céleste Empire ont l'habitude de dire : « Les bienheureux ont le paradis dans le ciel ; « les hommes ont Sou-Tcheou sur la terre. »

Ce fut dans cette ville qu'on conduisit les confesseurs de la foi. Dieu le permit, sans doute, ainsi, afin de révéler à cette ville de luxe et de plaisir le bonheur au milieu des privations et des souffrances; afin de faire voir à ces hommes terrestres et charnels qu'il y a par delà cette vie des biens célestes auxquels nous devons tous aspirer.

Le premier mandarin qui interrogea les missionnaires, était un homme honnête et sans passion. Il les traita avec beaucoup d'égards, et ses informations furent favorables. Mais le vice-roi de Nanking, ami intime de celui du Fo-Kien, et aussi acharné que lui contre le christianisme, cassa ce premier jugement. Il établit un nouveau tribunal composé de trois mandarins qui lui étaient dévoués, pour connaître de cette affaire. Les confesseurs de la foi ne tardèrent pas à subir de nombreux interrogatoires où les juges, vio-

lents et passionnés, ne laissaient à l'innocence d'autre ressource que le témoignage d'une conscience pure et la patience à souffrir pour la justice. Le P. Henriquez, en sa qualité de supérieur de la mission, fut traité avec une barbarie particulière. Trois tortures consécutives, quarante soufflets, vingt-quatre coups de marteau sur les entraves qui lui serraient les chevilles des pieds, furent employés par les juges iniques pour lui arracher la confirmation des faux témoignages qui avaient été extorqués par les mêmes voies de violence et de cruauté. Le P. Henriquez n'opposa à tous ces supplices qu'un silence profond et une patience inaltérable.

Le jour même où l'on avait pris les deux missionnaires, les satellites avaient aussi arrêté un grand nombre de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, parmi lesquels il y avait plusieurs jeunes filles, dont la plupart étaient élevées dans la maison d'une vertueuse veuve, qui était à la fois leur maîtresse et leur supérieure. Son âge avancé, titre de respect en Chine plus que partout ailleurs, la fit épargner ; mais comme elle avait pris pour ses jeunes élèves les sentiments d'une tendre mère, elle suivait dans les rues ces innocentes créatures entraînées par une bande de bourreaux ; elle les accompagnait de ses pleurs et de ses gémissements; désolée surtout que son âge fût pour elle un titre d'exclusion : « Malheureux, criait-elle « aux satellites d'une voix entre coupée de sanglots, « malheureux, pourquoi m'épargnez-vous? Leur crime « est le mien; je suis chrétienne comme elles. » Ses vœux ne furent point écoutés, et les jeunes vierges furent conduites sans elle dans la prison.

Les persécuteurs, persuadés qu'ils obtiendraient tout ce qu'ils voudraient de la timidité et de la faiblesse de ces pauvres filles, voulurent les obliger à renoncer à leur religion. Ayant étendu à terre des images du Sauveur et de la Vierge arrachées des églises, ils voulurent forcer les jeunes chrétiennes à les fouler aux pieds. Elles, au contraire, rangées en cercle autour des saintes images, se jetèrent à genoux comme de concert, pour rendre par un culte public et religieux un témoignage plus authentique de la vivacité de leur foi et du respect profond qu'elles portaient à ces objets qu'on voulait leur faire profaner. En vain les bourreaux les frappaient à coups redoublés sur la plante des pieds, pour les obliger d'abandonner cette attitude de vénération; elles demeuraient immobiles dans la même posture, malgré la douleur de ce supplice, plus grand qu'on ne saurait l'imaginer pour une femme chinoise, dont le pied, étroitement pressé depuis l'enfance, est d'une délicatesse proportionnée à son incroyable petitesse.

Pendant que ces frêles et innocentes créatures, bravant héroïquement la fureur des bourreaux, demeuraient inébranlables dans la foi, on voyait des hommes, des lettrés plus faibles que de pauvres filles se laisser aller honteusement à l'apostasie. Un bachelier, dont l'attitude avait d'abord paru pleine d'insolence et de fierté, obéit à la première sollicitation et foula lâchement aux pieds les saintes images. Les missionnaires assistaient pleins d'anxiété à ces interrogatoires, et ils passaient tour à tour de la joie la plus douce à la plus amère tristesse, selon que leurs chers néophytes se retiraient vaincus ou triomphants

de ces terribles épreuves. Un vieux catéchiste était pressé par le mandarin de profaner l'image du Sauveur. Ce pauvre chrétien était si maltraité des tortures précédentes, qu'il pouvait à peine se soutenir. Le P. Henriquez, craignant quelque faiblesse de l'état pitoyable où il le voyait réduit, ramassa le peu de forces qu'il lui restait à lui-même et cria au néophyte : « O mon ami, si tu t'aimes toi-même, si « tu veux sauver ton âme, n'obéis point à ce com- « mandement impie; fixe tes regards vers le ciel! » Encouragé par ces paroles, le vieux chrétien, qui chancelait déjà, résista à toutes les sollicitations avec une invincible fermeté.

Après ces nombreux et sanglants interrogatoires, le vice-roi de Nanking porta enfin sa sentence. Habile courtisan, instruit des dispositions de la cour, il n'ignorait pas que persécuter les chrétiens, sévir contre les missionnaires, c'était la flatter par un endroit sensible. Ce motif puissant et celui de sa haine particulière, dictèrent la sentence inique qu'il envoya à l'empereur et dont voici les termes :

« Moi, vice-roi de la province de Nanking, instruit que Wang-Ngnan-To (le P. Henriquez) enseigne une doctrine erronée, et trouble le peuple, je l'ai fait prendre. Cet Européen, après avoir passé les mers, est arrivé dans le Royaume du Milieu, où il a débité une loi qui contient divers paradoxes sur la vie, la mort, le paradis, l'enfer, et autres faussetés de cette nature. Il a trompé plusieurs personnes par cette doctrine, les a engagées dans cette loi, qu'il a prêchée dans plus de vingt villes ou cités.

« Je donne avis qu'on a pris aussi Tang-Fan-Tsio

(le P. Athémis), lequel est venu demeurer ici et a prêché cette même loi dans huit villes ou cités. Conformément aux lois de l'empire, ces deux Européens doivent être étranglés. »

La sentence du vice-roi de Nanking ayant été confirmée par l'empereur, l'exécution suivit de près l'arrivée du courrier qui en apporta la nouvelle. Ce fut le 12 septembre 1748. Ce jour-là, le geôlier entra dans la prison et commença par arranger les grabats où étaient couchés les prisonniers. Ces dispositions inutiles frappèrent les missionnaires et leur firent juger que l'heure de consommer leur sacrifice n'était pas éloignée. Le geôlier voulut pourtant leur déguiser le motif de sa conduite, en leur disant que le mandarin qui avait l'intendance des prisons devait ce jour-là les venir visiter. Le bourreau, qui entra sur ces entrefaites, muni de cordes pour lier les confesseurs, n'usa pas de tant de précautions. « Nous allons, « leur dit-il d'un ton moqueur, vous envoyer dans votre « paradis, jouir de la félicité éternelle que vous at- « tendez... » Les mandarins ne tardèrent pas à entrer et l'on servit, selon l'usage, une collation aux condamnés. Comme ils ne touchaient à aucun des mets qu'on leur présentait, les bourreaux leur lièrent les mains et leur mirent la corde au cou. En ce moment suprême les deux apôtres de Jésus-Christ obtinrent par faveur de pouvoir se parler un instant pour se réconcilier. Ensuite ils se séparèrent pour être bientôt réunis dans un monde meilleur. Ils se mirent à genoux ; et, pendant qu'ils faisaient leur prière, les bourreaux les étranglèrent. Leurs précieuses reliques, renfermées dans des cercueils, furent inhumées le lendemain dans

le cimetière des pauvres, d'où les chrétiens les retirèrent un an après pour leur donner une sépulture plus honorable.

VI.

L'Église de Chine avait ses martyrs. Les missionnaires des deux familles de Saint-Dominique et de Saint-Ignace venaient de répandre leur sang pour la foi, lorsque la main de la justice divine s'appesantit visiblement sur la tête des persécuteurs. Le premier ministre, le vice-roi du Fo-Kien et celui de Nanking, ces trois hommes iniques qui avaient conjuré la ruine du christianisme, ne tardèrent pas à recevoir le châtiment de leur crime. Le premier ministre de l'empire, conseiller intime et favori de l'empereur, fut précipité tout à coup, pour des motifs inconnus, du plus haut point de la faveur au rang de simple soldat : peu de temps après il fut condamné à mort et exécuté sans pitié. Telle fut la fin tragique du principal auteur de l'arrêt de persécution contre la religion chrétienne. Le vice-roi du Fo-Kien était au comble des honneurs. Après avoir fait martyriser l'évêque de Mauricastre et ses vénérables compagnons, il avait été élevé à la charge de suprême intendant des fleuves : il jouissait paisiblement des faveurs de la cour, lorsque l'impératrice mourut. Ayant eu l'inadvertance de se faire raser la tête dans le temps du deuil général, le voilà coupable du crime de lèse-majesté, puis dégradé de toutes ses dignités et envoyé en exil. Sur de nouvelles accusa-

tions, il est ensuite condamné à perdre la tête; mais l'empereur, par commisération, lui accorda la faveur de s'étrangler de ses propres mains. Le vice-roi de Nanking n'eut pas un meilleur sort. A l'occasion d'une sédition excitée dans sa province par la cherté des vivres, il fut pris, enchaîné, relégué en Tartarie et condamné à balayer à perpétuité les cours des palais impériaux.

Telle fut la fin ignominieuse de ces bourreaux des prédicateurs de l'Évangile : leur mémoire était vouée à la honte et au mépris, tandis que les noms de leurs victimes retentissaient glorieusement dans tout le monde chrétien. Au moment même où, à Péking, l'empereur de la Chine proclamait dans les dix-huit provinces de l'empire la dégradation du vice-roi du Fo-Kien; au moment où il lançait un foudroyant arrêt de mort contre le meurtrier de l'évêque de Mauricastre, le Souverain Pontife élevait sa grande voix au sein de la ville éternelle pour annoncer à la terre les généreux combats, la sanglante victoire et le glorieux triomphe de l'évêque-martyr :

« Nous croyons, dit Benoît XIV dans le consistoire secret du 16 septembre 1748, nous croyons, Vénérables Frères, qu'il est du devoir de notre dignité de vous parler aujourd'hui d'un événement qui fait beaucoup d'honneur à la sainte religion catholique. Nous vous faisons donc savoir que, par les lettres qui nous ont été envoyées depuis peu de la Chine, nous avons appris que le P. Pierre Martyr, de l'ordre des Frères prêcheurs, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique de la Province de Fo-Kien, y avait perdu la vie pour la défense de la foi : ce qui peut le faire

appeler, selon l'ancien langage de nos Pères, un *martyr consommé.* Ces lettres portent encore qu'un autre religieux du même ordre et coadjuteur du même évêque, était détenu dans les prisons, avec trois autres religieux du même institut; que l'arrêt de mort avait été gravé sur leur visage avec des caractères chinois: de sorte qu'en suivant la manière de parler de la primitive Église, nous pouvons appeler ces quatre missionnaires des *martyrs désignés.*

« Ayant pris les lettres entre nos mains, nous les « avons lues plus d'une fois; mais non pas sans res- « sentir cette grâce de l'esprit, dont elles sont rem- « plies, et qui nous a comme transportés dans ces « premiers temps, où les Églises de Dieu étaient si flo- « rissantes. »

« Ainsi s'expliquait saint Basile dans une de ses « lettres à Ascolius, évêque de Thessalonique, qui « lui avait appris que plusieurs chrétiens venaient « d'être couronnés du martyre, par les mains des bar- « bares, au delà du Danube. Nous pouvons employer « les mêmes expressions dans le cas présent...... »

Après avoir raconté en détail l'histoire du martyre, le souverain Pontife continue ainsi. « Pourquoi, vénérables Frères, n'espérons-nous pas qu'après la présente persécution, la mission de la Chine sera glorieusement rétablie, parce que le Seigneur écoutera la voix du sang que l'évêque de Mauricastre, notre vicaire apostolique, vient de répandre? Nous espérons aussi que son exemple sera imité par les quatre religieux du même ordre, qui sont à présent dans les prisons, chargés de chaînes pour la confession de Jésus-Christ. Cette douce espérance est fondée sur l'autorité et le

sentiment unanime des Pères. Ils ont souvent remarqué que la religion catholique s'est toujours d'autant plus élevée et accrue, qu'elle a été plus cruellement persécutée par la fureur des tyrans, le sang des martyrs devenant une féconde semence de chrétiens. C'est la réflexion que faisait saint Justin dans le second siècle : « Plus on nous persécute pour nous accabler et « nous détruire, plus le nom de Jésus-Christ produit « des chrétiens et des fidèles ; comme dans une vigne, « si on coupe le bois qui portait du fruit, elle jette « d'autres sarments, qui ne sont ni moins beaux ni « moins fertiles. Il en est de même de nous : le « peuple fidèle est une vigne, que le Seigneur Jésus « a plantée. » Ainsi parlait le saint martyr (1).

« Tertullien ne s'exprimait pas autrement dans son Apologétique, publié au commencement du troisième siècle : « Nous nous multiplions, disait-il aux Gentils, « à mesure que vous nous moissonnez. Ne pensez « pas que notre religion vienne jamais à manquer : « elle se fortifie par les mêmes moyens qu'on emploie « pour l'anéantir. » Lactance, qui vivait sur la fin du troisième siècle, a expliqué et prouvé bien au long cette vérité, dans le livre de ses Institutions. « Une des « raisons, selon lui, pour lesquelles Dieu permet quel- « quefois les persécutions, c'est pour augmenter le « nombre de ceux qui croient en lui. »

« On pourrait rapporter les témoignages exprès de plusieurs autres Pères et anciens écrivains. Mais il suffira d'ajouter ici les paroles du pape saint Léon le Grand, qui remplissait le siége apostolique dans

(1) *In Dialogo cum Tryphone Judæo*, num. 110.

le cinquième siècle. C'est dans un de ses sermons pour la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'il a dit : « Les persécutions ne diminuent pas, mais font « croître la multitude des fidèles; et le champ du « Seigneur est toujours couvert d'une moisson d'au-« tant plus riche, que tous les grains qui tombent se « multiplient en renaissant. »

CHAPITRE IV.

I. Courage des néophytes au milieu des souffrances. — Conversion d'un Chinois dans le Japon. — II. Travaux des missionnaires à la cour de Khien-Long. — Description des parcs et des résidences de l'empereur. — Divertissements de la cour. — Les fleurs de lis à Péking. — III. Honneurs rendus par la cour aux artistes européens. — Tortures infligées aux chrétiens. — Solennité de la Fête-Dieu. — IV. Tolérance religieuse du gouvernement. — Motifs de sa haine contre le christianisme. — Secte du Nénuphar blanc. — V. Arrestation de M. Gléyo. — Il est interrogé comme sectateur du Nénuphar blanc. — Ses souffrances dans les tribunaux et dans les prisons. — VI. Longue agonie de M. Gléyo. — Ses peines intérieures. — Il est enfin mis en liberté. — Il va fonder une mission chez les Birmans.

I.

Les proscriptions, les tortures, les exécutions sanglantes, toutes les horreurs de la persécution, ne réussirent point à refroidir l'ardeur des prédicateurs de l'Évangile. Les progrès du christianisme, bien loin de se ralentir, devinrent, au contraire, beaucoup plus considérables que dans les temps florissants de l'empereur Khang-Hi. Avant cette persécution générale, les missionnaires n'avançaient dans leur œuvre de propagande qu'avec une grande prudence, une extrême circonspection. Ils tremblaient toujours de donner occasion aux mandarins d'agir contre le christianisme

et de soulever le gouvernement contre ceux qui en faisaient profession. Ils avaient sans cesse devant les yeux les dangers de tout genre auxquels étaient exposés leurs chers néophytes; ils craignaient de compromettre l'existence même de la mission, en voulant hâter son développement. Mais, dès que les chrétiens et les missionnaires se virent poursuivis à outrance dans toute l'étendue de l'empire, ils n'eurent plus tous ces ménagements à garder. L'ardeur de la propagande s'accrut de tous les efforts qu'on faisait pour la détruire.

Et puis, il y a dans les souffrances, dans les tribulations endurées pour la foi, un certain attrait auquel les âmes généreuses ne sauraient résister; ces âmes d'élite se laissent facilement gagner par la sainte contagion du martyre; car elles ont été profondément pénétrées de ces sublimes paroles que le Sauveur adressait à ses disciples sur la montagne: « Heureux ceux « qui souffrent persécution pour la justice, parce que « le royaume des cieux est à eux.... »

L'intrépidité des missionnaires au milieu des supplices et sous le fer des bourreaux était d'un puissant encouragement pour les chrétiens chinois, doués pour la plupart d'une remarquable pusillanimité. Ces hommes ordinairement si timides devant leurs mandarins, on les voyait prendre une attitude courageuse et proclamer avec énergie leur inviolable attachement à la religion chrétienne: on était obligé d'employer la ruse et la fourberie pour les faire tomber dans l'apostasie. On les sollicitait de déclarer seulement de bouche qu'ils n'étaient pas chrétiens, sans renoncer au fond du cœur à leurs croyances, et avec la faculté

de reprendre en sortant du tribunal leurs exercices religieux. Afin de rendre même plus facile et moins pénible ce genre d'apostasie, le mandarin présentait aux néophytes des billets rédigés à l'avance, où ils n'avaient qu'à poser leur signature : plusieurs eurent la faiblesse de composer ainsi avec leur conscience et de se laisser aller à cette odieuse supercherie.

Parmi ces chrétiens coupables d'apostasie extérieure, il y en avait ensuite plusieurs qui, honteux de leur lâcheté, condamnaient hautement leur conduite et faisaient d'admirables efforts pour se réhabiliter. Un jour six pauvres néophytes de la campagne, qui avaient eu le malheur de signer un bulletin d'apostasie, ne pouvant soutenir les remords de leur conscience, prirent la généreuse résolution d'aller à la ville chercher le mandarin et de lui déclarer publiquement qu'ils l'ont trompé, qu'ils n'en sont pas moins qu'auparavant adorateurs du Seigneur du Ciel. Voilà ces six intrépides pénitents qui se mettent ensemble en route, entrent dans la ville et vont droit au tribunal. Mais, quelques démarches qu'ils puissent faire, ils ne sont pas admis à l'audience ; ils ont beau conjurer, supplier les officiers subalternes ; ils sont partout repoussés, et on les traite comme des insensés. « Pourquoi, leur dit-on, venir vous accuser « vous-mêmes et chercher des coups de bambou ? « Pourquoi venir nous avouer que vous êtes chré- « tiens ? n'est-ce donc pas suffisant que votre Dieu « connaisse vos sentiments ? — Non, s'écriaient ces « hommes, saintement pénétrés de la folie de la croix, « non, cela ne suffit pas. Vous nous avez arraché un « signe d'apostasie, et nous venons protester publi-

« quement; nous venons demander au mandarin
« les supplices qui sont réservés aux fidèles adora-
« teurs du Seigneur du Ciel. »

Après avoir vainement sollicité, durant plusieurs jours, la faveur de comparaître devant leur persécuteur, cinq de ces héroïques néophytes, lassés d'attendre, retournèrent dans leur village, résolus de mériter par une longue pénitence publique le pardon qu'ils ne pouvaient obtenir par la verge des bourreaux. Le sixième, plus persévérant et plus hardi que ses compagnons, ne se découragea pas. Il travailla à gagner à prix d'argent un officier du tribunal pour faire inscrire son nom sur la liste des confesseurs qui avaient toujours persévéré. On prend son argent; on lui fait les meilleures promesses, mais on le laisse toujours tranquille. Enfin, lassé de languir en vain aux portes du prétoire, il épie le moment où le mandarin venait de juger un procès, entre avec précipitation, perce la foule, va se jeter à ses pieds et lui déclare à haute voix qu'en apostasiant il avait commis un mensonge sacrilége, qu'il est encore chrétien et qu'il ne cessera jamais de l'être. A la vue d'une telle audace, le mandarin est d'abord saisi de stupéfaction, puis revenu de sa surprise il lui adresse les plus sanglants reproches, et comme ses paroles demeuraient sans effet, il ordonne aux bourreaux de le flageller; mais les coups sont aussi peu efficaces que ses exhortations. Alors, transporté de fureur, le mandarin le fait attacher par le cou à un poteau, de manière qu'il ne pouvait ni s'asseoir ni se tenir debout. Il demeura dans cette affreuse posture deux jours et deux nuits, sans que les satellites eussent la compassion de lui

procurer de la nourriture. La constance de ce héros chrétien lassa enfin le magistrat, qui le fit détacher et le renvoya en lui disant que sa religion l'avait fait tomber dans la folie.

Pendant que la piété des chrétiens allait ainsi se purifiant et se fortifiant dans le feu de la persécution, les infidèles comprenaient mieux la vanité de leurs superstitions et se sentaient attirés vers l'Évangile. En voyant les merveilleuses transformations opérées dans un grand nombre de leurs compatriotes, devenus courageux, sincères, désintéressés, détachés des biens de la terre, ils ne pouvaient s'empêcher de se dire : Il y a cependant dans cette religion du Seigneur du Ciel quelque chose de mystérieux, une vertu surnaturelle pour inspirer à ses disciples des sentiments et des actes bien au-dessus des simples forces de la nature humaine... Puis ils renonçaient à leurs vaines idoles, ils apprenaient à prier comme les chrétiens et s'en allaient à la recherche des missionnaires pour recevoir le baptême, sans se laisser effrayer à l'aspect des tribulations et des souffrances dont était hérissée la voie où ils voulaient entrer. Ainsi les beaux exemples des confesseurs de la foi opéraient de nombreuses conversions dans les chrétientés persécutées, car Dieu est toujours admirable dans la sanctification des âmes, et souvent la propagation de l'Évangile est indirectement accomplie par ceux-là même qui cherchent à l'arrêter. Voici un de ces miracles de la grâce qui prouve que le Seigneur se sert de tous les moyens pour faire briller la vérité aux yeux de ses élus.

On sait combien avait été florissante la mission

du Japon et par quelle horrible persécution elle fut entièrement noyée dans le sang des missionnaires et des néophytes ; les nombreux chrétiens de ces grandes îles furent tous, sans exception, massacrés ou brûlés vivants. Après cette effroyable boucherie dont on ne trouve pas d'autre exemple dans les annales de l'Église, le gouvernement japonais prit une mesure infernale pour arrêter à l'avenir l'introduction du christianisme dans le pays. Il porta une loi par laquelle il est ordonné aux étrangers de fouler aux pieds le crucifix aussitôt qu'ils débarquent. Un Chinois avait pris passage à bord d'une des jonques japonaises qui vont annuellement trafiquer sur les côtes de la province de Tche-Kiang. Au premier port japonais où il aborda, le Chinois fut conduit devant le magistrat, qui fit placer à terre l'image du Christ et lui ordonna de marcher dessus. Surpris de cet ordre, le Chinois, qui ne connaissait pas le christianisme, demanda de qui était ce portrait qu'on voulait lui faire profaner. On lui répondit que c'était le portrait de l'*homme de Manille.* Tel est le nom que les Japonais donnent à Jésus-Christ, parce que l'opinion commune parmi eux est que le premier missionnaire qui est entré dans leur pays était de la capitale des îles Philippines. Le Chinois, indigné du mépris qu'on avait pour cet *homme de Manille,* ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement. Alors le mandarin japonais chercha à expliquer pourquoi on avait une si grande horreur pour cet homme. Il entra dans quelques détails auxquels l'habitant du Céleste Empire ne put rien comprendre ; mais sa raison était révoltée. « Cet homme, dit-il, dont vous voulez que

« je foule aux pieds l'image, ne m'a jamais rien « fait, je ne le connais pas. Pourquoi donc voulez-« vous que je l'outrage? Ce que vous me com-« mandez est une injustice que je ne puis commet-« tre. » Sur son refus obstiné d'obéir aux ordres du mandarin, l'entrée du Japon lui ayant été interdite, il fut obligé de retourner à bord et ensuite de faire voile pour la Chine.

Dès qu'il fut rentré dans son pays, le Chinois raconta à ses compatriotes ce qui lui était arrivé au Japon. Un chrétien qui se trouvait là par hasard, ayant entendu cette singulière histoire, fut frappé de l'honnêteté, de la droiture, de la fermeté de caractère du narrateur, et il jugea que Dieu avait des desseins sur lui. Il le vit à part et lui expliqua ce que c'était que cet *homme de Manille* dont on avait voulu lui faire fouler aux pieds l'image. Le Chinois infidèle fut si touché de ce qu'il entendit, qu'il étudia à fond la doctrine chrétienne et reçut ensuite le baptême. Le sang des innombrables martyrs japonais ne pouvait demeurer infécond. S'il ne pouvait faire germer de nouveaux chrétiens sur cette terre sacrilége, le Seigneur, par un merveilleux effet de sa grâce, envoyait les idolâtres des contrées voisines chercher la vraie foi sur les côtes de cet empire qui l'avait si cruellement repoussée de son sein.

II.

Pendant que les mandarins de la Chine poursuivaient impitoyablement les chrétiens, l'empereur Khien-Long

continuait de profiter des talents des missionnaires. « C'est pour lui complaire, écrit le célèbre P. Amiot (1), que le P. Chalier inventa la fameuse horloge des veilles, ouvrage qui, en Europe même, passerait pour une merveille, ou tout au moins pour un chef-d'œuvre de l'art; que le P. Benoist exécuta sa célèbre machine du Val de Saint-Pierre, pour fournir aux plus variés et aux plus agréables jets d'eau qui embellissent le palais bâti sur le dessin et sous la direction du F. Castiglione; que le F. de Brassard a fait, en genre de verrerie, les ouvrages du meilleur goût et de la meilleure exécution, ouvrages qui brillent aujourd'hui dans la salle du trône avec ce qui est venu de plus beau de France et d'Angleterre. C'est pour lui complaire encore, et pour obéir à ses ordres, que le F. Thibault vient de finir heureusement un lion automate, qui fait une centaine de pas comme les bêtes ordinaires, et qui cache dans son sein tous les ressorts qui le font mouvoir. Il est étonnant qu'avec les seuls principes de l'horlogerie la plus commune, ce frère ait pu, de lui-même, inventer et combiner tout l'artifice d'une machine qui renferme tout ce qu'il y a de plus relevé dans la mécanique... C'est également pour capter sa bienveillance, que le P. Sigismond, missionnaire de la Propagande, a entrepris un autre automate, qui doit être de figure humaine et marcher à la manière ordinaire des hommes. Si ce père réussit, comme il y a lieu de l'espérer de son talent pour ces sortes de choses, il est très-probable que l'empereur lui ordonnera de doter son automate des autres facultés

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 56.

animales : « Tu l'as fait marcher, lui dira-t-il ; tu peux « bien le faire parler. » Dès qu'il a donné ses ordres, il faut que tout se fasse, et rien ne doit être impossible. A force de s'entendre donner le titre pompeux de Fils du Ciel, il n'est pas éloigné de croire qu'il doit participer à la puissance céleste. Aucun talent n'est à négliger de la part de ceux qui sont à son service ; parce que, lorsqu'on s'y attend le moins, on est appelé ou pour une chose ou pour l'autre. Les goûts de ce prince varient, pour ainsi dire, comme les saisons. Il a été pour la musique et pour les jets d'eau, il est aujourd'hui pour les machines et pour les bâtiments. Il n'est guère que la peinture pour laquelle son inclination n'ait pas encore changé. Les mêmes goûts peuvent lui revenir, et nous devons toujours nous tenir sur nos gardes pour n'être pas pris au dépourvu.

« Les Européens qui sont à la cour ne doivent ignorer de rien, à en juger par la conduite qu'on tient à leur égard. S'il se trouve dans les magasins de l'empereur quelques machines, quelques instruments, quelque minéral, ou quelque drogue dont on ne connaisse ni l'usage ni le nom, c'est à nous qu'on s'adresse pour être instruit. Si, de quelque pays du monde, on a apporté quelque chose de rare, de précieux et d'inconnu jusqu'alors, c'est nous encore qui devons les mettre au fait, comme si le titre de Français ou d'Européen au service de Sa Majesté était une enseigne de la connaissance universelle de tout ce qui est des pays étrangers. »

L'empereur Khien-Long, afin d'avoir toujours à sa disposition les savants et les artistes de la mission de Péking, leur avait non-seulement accordé un logement

dans l'intérieur de son palais, mais encore il avait fait construire pour eux une maison dans le voisinage du château de plaisance qu'il habitait durant la majeure partie de l'année. Cette résidence impériale dont nous avons déjà eu occasion de parler, et que nous avons appelée le Versailles des potentats chinois, n'a cependant aucun rapport avec les magnificences royales que la volonté de Louis XIV fit éclore aux environs de Paris : on voit toutefois en Chine comme en France ce que peut un monarque absolu, quels travaux grandioses il est capable d'exécuter lorsqu'il a su concentrer entre ses mains toutes les ressources d'un riche pays. La maison de plaisance de Khien-Long mérite que nous entrions dans quelques détails pour la faire connaître, parce qu'il sera plus facile par là de comprendre la civilisation du Céleste Empire et d'apprécier en même temps l'influence que les missionnaires exercèrent à la cour des souverains tartares-mantchous. Nous nous servirons de la description qu'en a donnée le F. Attiret (1), en y ajoutant les éclaircissements et les modifications qui nous paraîtront nécessaires, d'après ce que nous avons vu nous-même à Gé-Hol, durant notre séjour en Chine.

Cette résidence des empereurs de Péking est située vers le nord, en dehors de la Grande-Muraille. C'est en quelque sorte une ville considérable entrecoupée de parcs immenses et de vastes jardins, ou plutôt une réunion de bourgs magnifiques qui contiennent plus d'un million d'habitants. Les diverses parties de ce sé-

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 788.

jour de délices sont désignées par des noms particuliers. Le château de l'empereur porte celui de Yuen-Ming-Yuen, c'est-à-dire jardin d'une parfaite splendeur. La résidence de l'impératrice mère, peu éloignée de celle de l'empereur, s'appelle Tchang-Tchun-Yuen, ou jardin d'un printemps perpétuel. Une autre maison de plaisance se nomme Wang-Cheou-Chan, montagne de dix mille longévités ; une quatrième, à peu de distance de la précédente, porte le nom de Tsing-Ming-Yuen, c'est-à-dire jardin d'un lumineux repos. Au centre de la résidence impériale est une montagne appelée Yu-Kiuen-Chan, ou montagne de la source précieuse. Du pied de cette montagne jaillit, en effet, une abondante source qui, après avoir arrosé cette délicieuse contrée, forme un beau canal artificiel jusqu'aux fortifications de Péking.

Sur toute la surface de cette vaste région, l'art chinois a élevé çà et là des montagnes hautes depuis vingt jusqu'à cinquante et soixante pieds, d'où naissent une infinité de petits vallons aux formes et aux contours les plus gracieux. Des canaux d'une eau transparente arrosent le fond de ces vallons et vont se rejoindre en plusieurs endroits pour former des étangs et de grands lacs. Ces lacs, ces étangs et ces canaux artificiels sont continuellement sillonnés par de magnifiques jonques, au centre desquelles s'élèvent des pavillons et des kiosques étincelants d'or et des plus vives couleurs. On passe d'un vallon dans un autre, non par de belles allées tirées au cordeau, mais par des zigzags, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, et au sortir desquels on retrouve un second vallon tout

différent du premier, soit pour le mouvement du terrain, soit pour la structure des bâtiments

Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, très-communs en Chine, et qu'on y cultive avec un art merveilleux. Les bords des canaux, au lieu d'être symétriquement alignés en pierres de taille, sont au contraire tout rustiquement formés avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent avec des caprices si bien combinés, qu'on dirait l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il était resserré par les collines et par les rochers. Les rives sont semées de fleurs qui sortent des rocailles et paraissent y germer spontanément; chaque saison a ses variétés.

Si la promenade en jonque devient monotone, on met pied à terre, et l'on trouve partout des chemins ou plutôt des sentiers, pavés de petits cailloux et conduisant d'un vallon à l'autre. Ces sentiers vont aussi en serpentant; tantôt ils suivent les bords des eaux, tantôt ils s'en éloignent et franchissent les montagnes. Dans tous les vallons il y a toujours quelque habitation impériale. Ces constructions, peu en harmonie avec nos idées d'architecture, sont cependant charmantes à force d'être pittoresques. Ordinairement la façade est tout en colonnettes et en fenêtres affectant les formes les plus variées. Au-dessus des murailles en brique grise bien taillée et bien polie, on voit s'élever une riche charpente dorée, peinte avec éclat et recouverte en entier de cet incomparable vernis dont la splendeur est vraiment magique. La toiture est en tuiles rouges,

jaunes, bleues, vertes, violettes et également vernies; cet assortiment de belles couleurs donne naissance à des dessins d'une infinie variété. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée; ceux qui ont un étage présentent encore ceci de particulier, qu'on y monte par des rochers qui paraissent être des degrés arrangés par la nature. Rien ne ressemble tant à ces merveilleux palais des fées que l'imagination des Orientaux place au milieu du désert, sur la cime d'un roc escarpé.

L'intérieur des résidences impériales répond parfaitement aux bizarres magnificences du dehors. Les appartements sont ornés et meublés de tout ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus beau et de plus précieux. Dans les cours et dans les passages on voit de grands vases de marbre, de porcelaine, de bronze, aux formes les plus gracieuses et les plus élégantes, renfermant des bouquets ou de ces arbres nains que les Chinois ont seuls le secret de faire avorter, qu'ils contournent de mille façons bizarres et auxquels ils ne font produire que des fleurs. La Chine étant le pays par excellence de la soie, de la laque et de la porcelaine, on peut se faire une idée du riche et magnifique ameublement des résidences impériales. Au-devant de quelques-uns de ces palais, on voit, placés sur des piédestaux de marbre, des bronzes grandioses représentant des animaux symboliques et des urnes à brûler des parfums. Tout cela est d'un travail exquis, et prouve que les habitants du Céleste Empire ont su pousser certains arts jusqu'à une étonnante perfection. On peut admirer en Europe, dans quelques collections d'amateurs, des porcelaines, des bronzes et

des laques antiques qui sont de véritables chefs-d'œuvre (1).

Les palais impériaux sont répandus avec profusion dans les vallons, sur le versant des collines et parmi les grands arbres des parcs. Le F. Attiret assure que, du temps de l'empereur Khien-Long, on en voyait plus de deux cents, sans compter autant de maisons pour les eunuques préposés à la garde de chaque palais.

Les canaux sont coupés de distance en distance par un nombre considérable de ponts, afin de rendre plus facile la communication d'un lieu à un autre. Ces ponts sont ordinairement en briques, en pierres de taille, quelques-uns en bois, et toujours assez élevés pour laisser passer librement les jonques. Ils ont pour garde-fous des balustrades en marbre blanc, travaillées avec art et sculptées en bas-reliefs; du reste, ils sont toujours différents entre eux pour la construction. On comprend que les ponts chinois ne sont pas comme ceux des autres pays; ils s'en vont en tournant et en serpentant, de sorte que tel pont pourrait n'avoir que trente à quarante pieds s'il était en droite ligne, qui, par les contours qu'on lui fait faire, se trouve en avoir cent ou deux cents. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos, portés sur quatre, huit ou seize colonnes. Ces pavillons sont, pour l'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup d'œil est le plus beau; d'autres ont aux deux extrémités des arcs de triomphe en bois ou en marbre blanc,

(1) La collection de M. de Rougemont, à Paris, est peut-être la plus riche et la plus précieuse qu'on puisse voir. Elle est surtout remarquable par des émaux et des laques d'une perfection inimaginable.

d'une très-gracieuse structure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées européennes.

Les eaux abondantes qui alimentent les nombreux canaux vont se rendre et se décharger dans des bassins, dans des mers. Il y a en effet un de ces bassins qui a plus d'une demi-lieue de diamètre, en tous sens, et à qui l'on a donné le nom de *mer*. Au centre de cette vaste étendue d'eau s'élève une île raboteuse et sauvage au sommet de laquelle on a bâti un petit palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou salons. Il a quatre faces, et de quelque côté qu'on se tourne, l'œil peut embrasser les panoramas les plus pittoresques et les plus ravissants. On voit de là tous les palais qui sont disséminés sur les bords de ce bassin, toutes les montagnes qui bornent l'horizon, tous les ponts jetés sur le parcours des canaux, tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts, toutes les merveilles, en un mot, répandues avec profusion dans cet incomparable paysage. On remarque sur les bords du bassin un nombre considérable de cages et de pavillons, moitié dans l'eau et moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques, comme sur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries et de petits parcs pour la chasse.

Pour mieux faire sentir toute la beauté de ce site enchanteur, « je voudrais, dit le F. Attiret, pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute et autres jeux; mais surtout par une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice, et qu'on illumine tous les palais, toutes les barques et presque tous les arbres;

car en illuminations, en feux d'artifice, les Chinois nous laissent bien loin derrière eux; et le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avais admiré dans ce genre en Italie et en France (1). »

L'habitation particulière de l'empereur est entourée de tous côtés par un large et profond canal. Un chemin bordé de grands arbres conduit de là à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos; son étendue est d'un quart de lieue en tous sens; elle a, comme toutes les villes de la Chine, ses quatre portes aux quatre points cardinaux; ses tours, ses murailles, ses parapets, ses créneaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples, ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port; enfin tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'empire y est reproduit en petit. Un des motifs qui, dit-on, porta l'empereur Khang-Hi à faire élever cette ville, fut de s'y préparer un lieu de retraite, dans le cas qu'une insurrection le forcerait d'abandonner Péking. Mais son principal but fut de se procurer le plaisir de voir, chaque fois qu'il le souhaiterait, tout le fracas d'une grande ville.

Un empereur chinois est trop pénétré de sa majesté et de sa grandeur pour daigner se montrer en public quand il sort. Il ne voit rien, et il n'est aperçu de personne. Les maisons et les boutiques se ferment hermétiquement; on tend partout des toiles pour soustraire le Fils du Ciel aux regards profanes de la multitude. Plusieurs heures même avant qu'il passe, il n'est permis à personne de se trouver sur son chemin, sous peine d'être rudement châtié à coups de bambou par les

(1) Il est bon de remarquer que le frère Attiret écrivait ceci en 1741.

satellites de la police. Lorsqu'il paraît hors de la ville, dans la campagne, deux haies de cavaliers s'avancent fort au loin de chaque côté, afin d'écarter les hommes qui se trouveraient trop rapprochés. Obligés ainsi de vivre dans une sorte de solitude perpétuelle, les empereurs de la Chine ont de tout temps essayé de se dédommager, et de suppléer les uns d'une façon, les autres d'une autre, aux divertissements publics que leur grandeur les empêche de prendre.

La ville fondée par Khang-Hi et embellie par son successeur Khien-Long avait donc été destinée à faire représenter par les eunuques, plusieurs fois l'année, le commerce, les marchés, les arts, les métiers, le tumulte, la confusion et même les friponneries des grandes villes. Aux jours marqués pour ce singulier spectacle, les princes impériaux, les grands de la cour, l'armée entière des eunuques, tout le monde se travestit. Chacun prend l'habit de l'état et de la profession qui lui sont assignés. L'un est marchand, l'autre artisan; celui-ci soldat, et celui-là matelot. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter; bientôt les jonques arrivent au port et les boutiques s'ouvrent. On étale les marchandises; un quartier est pour la soie, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les laques; les marchands et les brocanteurs sont installés derrière leurs comptoirs et attendent les pratiques. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornements pour les femmes; chez un autre des livres pour les curieux et les savants. Il y a des cabarets pour le thé et pour le vin de riz, des auberges pour les gens de tout état. Les marchands

ambulants tirent les passants par la manche et les harcèlent pour leur faire prendre de leurs marchandises. Là tous les rangs sont confondus, et on y distingue à peine l'empereur du dernier de ses sujets : on s'y querelle, on s'y pousse, on s'y bat; c'est partout, en un mot, le tumulte et la confusion des grandes foires. Des satellites d'emprunt vont et viennent pour rétablir l'ordre; ils arrêtent les querelleurs et les conduisent au tribunal devant le mandarin, qui examine leur cause, les juge et les condamne quelquefois à la bastonnade; et, afin que l'illusion soit complète, on exécute l'arrêt: alors quelque pauvre eunuque a le désagrément de voir ce jeu impérial se changer pour lui en triste et douloureuse réalité. Il n'a garde de se plaindre sérieusement, lorsque les coups de bambou et de rotin tombent sur son dos; car il a le bon esprit de comprendre que tout cela s'exécute pour le plaisir et le divertissement de la cour.

Les filous ne sont pas oubliés, car l'industrie la plus considérable du Céleste Empire ne saurait manquer d'être dignement représentée dans une fête de ce genre. L'emploi de voleur est confié à un bon nombre d'eunuques les plus alertes, qui s'en acquittent en maîtres passés. S'ils se laissent prendre sur le fait, ils en ont la honte, et on les condamne, ou du moins on fait semblant de les condamner à être marqués, bâtonnés ou exilés, selon la gravité du délit ou l'importance du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux; ils ont des applaudissements, et le pauvre marchand est débouté de sa plainte. Il est bien entendu que tout se retrouve quand

la foire est finie et que les objets volés sont rendus à leurs propriétaires. La règle du moins le veut ainsi, mais nous ne sommes pas assuré qu'il ne se rencontre pas quelquefois plus d'une réelle friponnerie.

Les marchandises qu'on étale et qu'on vend dans cette foire, appartiennent pour la plus grande partie aux marchands de Péking, qui les confient aux eunuques pour les vendre réellement: ainsi tous les marchés ne sont pas feints et simulés. L'empereur achète toujours beaucoup, et il est à présumer qu'on lui vend le plus cher que l'on peut. Les femmes achètent, de leur côté, et les eunuques aussi. Tout ce commerce, s'il n'y avait rien de réel, manquerait évidemment d'intérêt et serait peu divertissant.

A part ces rares amusements qui peuvent avoir quelque chose de piquant, l'empereur et les grands de sa cour vivent dans leur maison de plaisance aussi strictement soumis aux rites qu'à Péking. Leurs récréations consistent en graves et solennelles promenades ou en visites d'étiquette dans les nombreux palais de cet immense enclos. Le F. Attiret assure que, du temps de Khien-Long, on en comptait plus de deux cents. Cette multiplicité d'édifices s'explique d'abord par le grand nombre de princes impériaux, de hauts dignitaires et de rois tartares qui accompagnent toujours le souverain, et ensuite par le genre des constructions chinoises, qui généralement n'ont qu'un rez-de-chaussée. Cette manière de bâtir fait que les Chinois ont peu de goût pour l'architecture européenne. Ils en raillent volontiers lorsqu'on leur en parle, ou lorsqu'on leur montre des estampes qui représentent les maisons et les monuments des royaumes

occidentaux. Ces grands corps de logis, ces hauts pavillons, les épouvantent; et ils ne comprennent pas que des hommes puissent aller se loger si haut, les uns sur les autres. Ils regardent nos rues comme des chemins creusés dans d'affreuses montagnes, et nos maisons comme des rochers à perte de vue, percés de trous jusqu'à la cime, ainsi que les demeures des ours et des autres bêtes féroces. Nos étages surtout, accumulés les uns sur les autres, paraissent avoir pour eux quelque chose d'effrayant. Ils ne comprennent pas comment on peut risquer de se casser le cou cent fois le jour en montant nos degrés pour se rendre à un cinquième ou sixième étage. « Il faut, « disait l'empereur Khang-Hi en voyant le plan des « maisons européennes, il faut que l'Europe soit un « pays bien étroit et bien pauvre, puisqu'il n'y a « pas assez de terrain pour étendre les villes, et qu'on « est obligé d'y habiter en l'air. »

Ces railleries chinoises sur l'élévation exagérée de nos demeures n'empêchaient pas l'empereur et ceux qui l'entouraient de reconnaître la grande supériorité des Européens dans les arts comme dans les sciences. Lorsqu'ils voulaient être sincères, ils professaient une haute admiration pour l'Europe et surtout pour la France, qui leur était plus particulièrement connue à cause de la grande influence que la mission française exerçait à Péking. Les lettrés ne parlaient de la France qu'avec estime aux Jésuites français: « Votre précieux royaume, leur disaient-ils « quelquefois, est la Chine de l'Europe. Tous les au- « tres États se font un devoir et un plaisir de suivre « vos usages, vos maximes et vos rites. »

« Ce qui contribue le plus à leur donner une si grande idée de notre royaume, dit le P. Amiot (1), c'est que la plupart des machines, des instruments, des bijoux et des autres choses curieuses qui sont dans les magasins de l'empereur, ou qui embellissent ses appartements, sont aux armes de France ou marqués au nom de quelque ouvrier français. « Ceci est encore de votre royaume, » disait naïvement un des élèves du frère Attiret, en regardant le couteau de parade de l'empereur, que ce frère avait ordre de peindre dans son état réel et avec toutes ses dimensions. Ce Chinois connut que la lame de ce couteau avait été faite en France, à l'empreinte de plusieurs fleurs de lis qu'il y remarqua. Les fleurs de lis sont ici connues de tout le monde; elles brillent partout. On les voit dans l'enceinte de notre église, sur nos calices, sur nos chasubles, sur nos croix et sur tous nos ornements d'autel. Elles sont, dans notre maison, sur la plupart de nos livres et de nos instruments, sur nos horloges, sur nos girouettes, et presque à tous les coins de nos bâtiments. Elles se trouvent au dehors, chez les grands, dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. Elles sont chez le prince, et en si grande quantité, que je crois pouvoir dire, sans exagération, que les armes de France se trouvent aussi multipliées dans le palais de l'empereur de la Chine qu'elles peuvent l'être au Louvre et à Versailles. »

Aujourd'hui, les établissements de la mission française ayant été détruits, les fleurs de lis ont disparu.

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 55.

Nous ne savons si elles ont été conservées dans les palais impériaux; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, par une circonstance assez bizarre, on les retrouve encore dans plusieurs rues de Péking sur les enseignes des marchands de tabac. On sait que le Céleste Empire est comme un immense estaminet où les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde fume presque sans interruption. On vaque à ses occupations, on travaille, on va, on vient, on chevauche, on écrit, on cultive les champs avec la pipe à la bouche. Pendant le repas, si on s'interrompt un instant, c'est pour fumer, et, pendant la nuit, quand on s'éveille, on ne manque pas d'allumer sa pipe. Malgré cette mode universelle de fumer perpétuellement, les Chinois ne connaissaient pas le tabac en poudre; l'usage de priser fut introduit en Chine par les anciens missionnaires qui résidaient à la cour. Ils recevaient d'Europe le tabac nécessaire à leur consommation particulière. Quelques mandarins de leurs amis essayèrent d'en prendre et le trouvèrent bon. L'usage s'en répandit peu à peu; tous les gens comme il faut voulurent se mettre à la mode, et Péking fut bientôt le pays par excellence des priseurs, surtout parmi les Tartares-Mantchous. Les premiers débitants furent des chrétiens qui firent des fortunes fabuleuses. Le tabac français était celui qu'on estimait le plus, et comme il arrivait, à cette époque, ayant pour timbre l'ancien écusson aux trois fleurs de lis, cette marque n'a pas été oubliée, et, chose singulière, aujourd'hui encore les trois fleurs de lis sont, à Péking, la seule enseigne d'un débit de tabac.

III.

Le savoir des missionnaires avait tellement frappé les Chinois, leur mérite en tout genre était si incontestable, que l'Europe était en grande réputation à Péking. Les mandarins et les lettrés étaient forcés de comprimer leur incurable vanité, d'imposer silence à leur jalousie, car Khien-Long avait dit plus d'une fois en présence de sa cour : « En astronomie, en peinture, « dans les arts et dans les sciences, nous ne sommes « que des enfants à côté de ces hommes de l'Occident. » Le Fils du Ciel ayant ainsi parlé, il n'était permis à aucun mandarin d'émettre une opinion différente. L'empereur ne laissait même échapper aucune occasion de manifester publiquement l'estime et la considération qu'il portait aux missionnaires.

En 1768, le F. Castiglione venait d'atteindre sa soixante-dixième année. Il est d'usage, en Chine, de fêter les vieillards parvenus à cet âge. Les parents, les amis, vont les complimenter et leur offrir des cadeaux sur lesquels est tracé le caractère *Chéou,* qui veut dire *longévité;* vœu précieux pour les Chinois, amoureux de la vie sensuelle et uniquement attachés aux choses de ce monde. Khien-Long ayant appris que son artiste de prédilection, le F. Castiglione, avait atteint l'âge solennel de soixante-dix ans, voulut récompenser ses longs services, en l'honorant d'une manière éclatante et publique. Cette faveur extraordinaire consistait en un riche cadeau composé de six

pièces de soie, d'une très-belle robe, d'un grand collier d'agate, etc. La pièce la plus précieuse était un tableau où se trouvaient quatre caractères tracés de la main même du souverain et qui contenaient l'éloge de Castiglione. Ces présents, préparés à Yuen-Ming-Yuen, au palais de plaisance de l'empereur, furent déposés sur une table recouverte de soie jaune, placée sur un brancard et surmontée d'un dais magnifique. Huit porteurs, à la livrée impériale, soutenaient ce brancard sur leurs épaules; vingt-quatre musiciens le précédaient et faisaient retentir les airs de leur bruyante musique; puis marchaient quatre mandarins à cheval, et à la suite des présents s'avançait en riche costume un grand de la cour chargé des ordres de l'empereur. Dès que le cortége parut aux portes de Péking, les corps de garde se mirent sous les armes et détachèrent des soldats pour ouvrir la marche dans la ville et contenir la multitude qui accourait de toutes parts à ce spectacle. Cette marche triomphale parcourut deux grandes rues de Péking dans l'espace d'une lieue et demie et parvint au collége des Jésuites, dont le parvis, les portes et les cours étaient ornés de soie, de guirlandes de fleurs et de banderoles. Tous les missionnaires de la capitale s'y trouvaient réunis, et on y reçut les présents de l'empereur à genoux et avec toutes les cérémonies qui s'observent en pareille circonstance.

Le F. Castiglione ne survécut pas longtemps à ces honneurs : il expira dans le cours de l'année même où il les avait reçus, en 1768. Le F. Attiret, qui n'avait que soixante-six ans, mourut aussi dans la même année. L'empereur daigna également se ressouvenir

de ses anciens services, et fit donner deux cents onces d'argent pour aider aux frais de ses obsèques. Le frère unique de Khien-Long fit encore plus d'honneur au célèbre artiste français ; il envoya son fils aîné s'informer lui-même de quelques particularités de sa mort et du jour où l'on ferait la cérémonie des funérailles. Lorsque ce jour fut arrivé, il dépêcha un de ses principaux eunuques pour pleurer en son nom devant le cercueil, et pour accompagner le corps jusqu'au lieu de la sépulture.

Ces manifestations du souverain, des princes impériaux et des hauts personnages de la cour en faveur des Européens n'empêchaient pas la persécution de sévir dans toute l'étendue de l'empire, et les chrétiens d'être impitoyablement torturés au sein même de la capitale. Pendant que la cour honorait publiquement les missionnaires, elle fermait les yeux sur les cruautés que les mandarins exerçaient envers de pauvres néophytes pour les forcer à renoncer à la foi chrétienne. Parmi ces malheureux, il y avait un chrétien âgé d'environ vingt-quatre ans, qui reçut en un jour plus de quatre cents coups de fouet; ensuite on le fit mettre à genoux sur des morceaux de porcelaine, et dans cette posture deux hommes vigoureux eurent ordre de le tenir debout sur ses jambes pendant un espace de temps si considérable, qu'il tomba enfin épuisé et presque sans mouvement. D'autres étaient suspendus les pieds en l'air; quelques-uns furent couchés tout nus sur des quartiers de glace ; plusieurs expirèrent presque sous les coups de bambou et de rotin. Ils n'échappèrent à la mort que parce qu'on avait défendu aux mandarins de les faire

mourir. Aussi, lorsqu'ils sortaient de leurs cachots, on avait grand soin d'exiger des billets de vie et de santé de ceux à qui on les remettait; car s'il en fût mort quelqu'un dans les prisons, le mandarin qui en était chargé aurait été cassé et puni sur-le-champ.

Par une contradiction assez bizarre et bien difficile à comprendre, ces cruautés exercées dans l'enceinte des tribunaux contre quelques chrétiens n'empêchaient pas ceux qui demeuraient libres de célébrer au sein de la capitale, avec une pompe extraordinaire, les fêtes de l'Église. Les récits des missions sont des drames perpétuels, tout remplis des plus saisissants contrastes. On trouve dans la même page la description d'une solennité religieuse, les chants des cantiques, la ravissante clarté des cierges, l'odeur de l'encens, et tout cela mêlé et confondu avec le sanglant interrogatoire, les gémissements des confesseurs de la foi, les vociférations des bourreaux, les émanations fétides des sombres demeures des prisonniers. Ici nous lisons le triomphe d'un missionnaire à qui l'empereur de la Chine fait rendre des honneurs extraordinaires, et quelques lignes plus bas c'est encore un missionnaire à qui l'on coupe la tête par ordre du même empereur. Ainsi la même lettre qui vient de nous donner des détails si navrants sur les souffrances des chrétiens, nous fait la description suivante d'une procession de la Fête-Dieu dans l'enclos de la mission française de Péking :

« ...La grand'messe, dit le P. Cibot (1), finit par la bénédiction du saint Sacrement qui est précédée d'une

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 188.

amende honorable. On fait ensuite la procession, et voici l'ordre qu'on observe dans la marche :

« Après la croix sont quatre petits chantres en longue robe de soie violette et en bonnet de cérémonie; suit la partie des musiciens qui sont en habits séculiers; vient ensuite la congrégation du Sacré-Cœur, avec les musiciens en surplis, et quatre petits chantres en aubes, avec des ceintures de soie de diverses couleurs, des rubans et des crépines d'or. Immédiatement après sont deux porte-encens, deux porte-navettes, et deux enfants en aubes et en rubans de soie; ceux-ci portent des corbeilles de fleurs et en sèment sans discontinuer devant le saint Sacrement; les thuriféraires et les fleuristes se succèdent et se relèvent tour à tour pour encenser ou jeter des fleurs, et ce changement se fait avec un ordre qui ne varie jamais; le maître des cérémonies suit en surplis, et il ne fait que présider; deux des principaux membres de la confrérie tiennent les cordons du dais sous lequel est le saint Sacrement; le prêtre qui le porte, revêtu des habits sacerdotaux, est environné de ses acolytes, et suivi des missionnaires, ayant chacun un cierge à la main : j'ai oublié de vous dire que, depuis le portique qui sépare l'avant-cour de l'église, il y a des enfants de chaque côté du chemin, tenant à hauteur d'appui de longues pièces de soie de diverses couleurs; les deux chœurs de musique chantent sans interruption et sans confusion, et leurs reprises sont le signal des évolutions des fleuristes et des thuriféraires.

« Quand la croix entre dans l'église, les tambours et autres instruments se font entendre et continuent jusqu'à ce que le saint Sacrement soit sur l'autel; ce

troisième corps de musiciens se trouve au jubé qui est dans le fond de l'église. Le saint Sacrement passe au milieu des congréganistes, qui sont à genoux un cierge à la main ; le reste des néophytes est derrière eux et remplit l'église. Tous ceux qui sont en surplis, et il y en a plus de cinquante, vont se ranger au sanctuaire dans un fort bel ordre. Après les motets, les encensements et les prières, il se fait un petit silence qui finit par une symphonie et une musique universelle au moment où le prêtre se tourne pour donner la bénédiction. Si on pouvait avoir l'âme assez dure pour voir, sans verser des larmes, une pareille cérémonie dans la ville du monde la plus idolâtre, et où le glaive de la persécution se promène dans nos rangs, on ne résisterait pas dans ce dernier moment, surtout si l'on était à portée d'entendre les soupirs et les sanglots que la musique étouffe par son bruit... »

Cette belle solennité de la Fête-Dieu se célébrait tous les ans avec la même pompe dans l'église française de Péking. Les néophytes y accouraient de fort loin; on en voyait qui faisaient quelquefois plus de soixante lieues pour venir retremper leur âme dans l'adoration de Celui qui est la vraie source de la force et du courage. Les pauvres habitants des campagnes s'imposaient des privations pendant toute l'année, ils faisaient de nombreuses petites économies afin de pouvoir entreprendre ce pieux pèlerinage. Les vieillards disaient toujours que c'était pour la dernière fois, et l'année d'après, le souvenir des douces et saintes émotions qu'ils avaient éprouvées leur faisait oublier leur faiblesse et leur grand âge. Ces zélés chrétiens n'étaient pas même intimidés par les rigueurs de la persécution.

Ils allaient avec ferveur où leur foi les attirait, au risque d'être pris et jetés dans les cachots.

IV.

Cet étonnant mélange de tolérance et de persécution serait une chose vraiment incompréhensible, si l'on ne faisait attention qu'il était le résultat des fluctuations perpétuelles du gouvernement chinois au sujet du christianisme. S'il y avait contradiction dans la conduite des autorités envers les chrétiens et les missionnaires, c'est qu'il y avait aussi contradiction dans leur opinion sur la religion des Européens. En 1771 parut un édit par lequel on déclare que la religion chrétienne ne renferme rien de faux, rien de mauvais, et en même temps on la condamne comme contraire aux lois de l'empire. La doctrine chrétienne ne devait être ni pour les lettrés, ni pour les mandarins, ni pour le gouvernement une doctrine inconnue; on pouvait l'étudier et la connaître dans les livres nombreux que les missionnaires avaient eu soin de publier depuis longtemps; on savait que les chrétiens, fidèles observateurs de leur religion, étaient incontestablement les meilleurs citoyens de l'empire, et si parmi eux il y en avait dont la conduite fût répréhensible, c'était précisément parce qu'ils n'étaient pas suffisamment chrétiens. On savait tout cela, et cependant on proscrivait le christianisme, et on persécutait les chrétiens. Évidemment il y avait à une telle inconséquence un

motif mystérieux qu'on ne voulait pas avouer, et qu'il n'est peut-être pas inutile de rechercher.

Nous avons déjà dit ailleurs (1) que, de sa nature, le gouvernement chinois n'est nullement intolérant et persécuteur; car, en matière de religion, il professe une indifférence complète. Quoiqu'il admette, pour les fonctionnaires publics, un culte officiel qui se borne à quelques cérémonies extérieures, il est profondément sceptique et laisse le peuple parfaitement libre d'avoir les idées religieuses selon sa fantaisie : il l'invite même de temps en temps à ne croire à aucune religion. Ainsi nous avons vu un empereur adresser au peuple une proclamation dans laquelle, passant en revue toutes les religions connues dans l'empire, y compris le christianisme, il finit par conclure que toutes sont fausses et que l'on fera bien de les mépriser toutes indistinctement.

Il est donc certain qu'un Chinois peut être, à sa fantaisie, disciple de Bouddha, de Confucius, de Lao-Tze ou de Mahomet, sans que les tribunaux s'en préoccupent. On prohibe seulement et on poursuit avec sévérité certaines sectes qui ne sont autre chose que des associations secrètes, organisées pour le renversement de la dynastie. Malheureusement la religion chrétienne a été placée dans cette catégorie, et il nous semble très-difficile de ramener le gouvernement à des idées plus saines et plus justes. Voyant le christianisme apporté en Chine et propagé par les Européens, il s'est persuadé que c'était un moyen de se faire des partisans, afin de pouvoir, à un temps donné, s'em-

(1) *Empire chinois*, t. I, p. 153, édit. impériale.

parer de l'empire avec plus de facilité. Plus les Européens montrent de zèle pour la conversion des Chinois et de sympathie pour les chrétiens, plus le gouvernement se confirme dans ses craintes, se pénètre de soupçons et de défiances. La soumission et l'attachement des néophytes pour les missionnaires viennent encore fortifier ces terreurs chimériques; nous disons chimériques, parce que nous savons très-bien, nous, que les missionnaires ne quittent pas leur patrie pour s'en aller au bout du monde user leur vie au renversement d'une dynastie mantchoue. Mais le gouvernement de Péking ne voit pas cela aussi clairement. Lui, sceptique et ne comptant pour rien les intérêts religieux, comment comprendrait-il qu'on peut venir de si loin endurer tant de souffrances et de privations, dans le but unique d'enseigner des prières à des inconnus et de sauver gratuitement des âmes? A ses yeux la chose serait trop ridicule; un pareil désintéressement, il le considère comme une niaiserie si grande et une si prodigieuse extravagance, que personne, pas même un Européen, n'en peut être capable. Les Chinois sont donc bien convaincus que, sous prétexte de religion, on machine un envahissement de l'empire et un renversement de la dynastie.

Il faut convenir, du reste, que les Chinois ont sous les yeux des faits peu propres à les tirer de cette persuasion. Quoique très-attentifs à s'entourer de barrières, et à ne pas permettre aux étrangers de porter des regards indiscrets sur ce qui se passe chez eux, ils aiment assez à se tenir au courant des affaires de leurs voisins... Et que voient-ils autour d'eux? les Européens, maîtres partout où ils ont pénétré, et les

naturels soumis à une domination souvent très-peu conforme aux lois de l'Évangile, à l'esprit de cette religion qu'on cherche tant à propager chez eux. Ainsi ils peuvent voir les Espagnols aux îles Philippines, les Hollandais à Java et à Sumatra, les Portugais à leur porte et les Anglais partout, tenant les hommes sous un sceptre de fer et dévorant la substance de la terre. Il n'y a peut-être que les Français dont ils n'aperçoivent pas les possessions; mais rien ne leur démontre que nous ne serions pas bien aises de nous installer quelque part.

Ces idées, nous ne les prêtons pas gratuitement aux Chinois; ils les ont réellement, et plus d'une fois elles ont été manifestées bien clairement. Lorsque l'empereur Yong-Tching, successeur de Khang-Hi, proscrivit la religion chrétienne, trois des principaux jésuites qui étaient à la cour lui adressèrent un placet pour le supplier de revenir sur sa décision et de leur continuer la protection dont ils avaient joui jusqu'alors. Nous avons déjà cité le discours que leur tint l'empereur, où il leur dit, entre autres choses : « ... Vous « dites que votre loi n'est pas une fausse loi, je le « crois; si je pensais qu'elle fût fausse, qui m'empê« cherait de détruire vos églises et de vous chasser? « Les fausses lois sont celles qui, sous prétexte de « porter à la vertu, soufflent l'esprit de révolte, « comme fait la loi des Pé-Lien-Khiao. Mais que di« riez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes et de « lamas dans votre pays pour y prêcher leur loi? « Comment les recevriez-vous?

« ... Vous voulez, poursuit l'empereur, que tous « les Chinois se fassent chrétiens; votre loi le de-

« mande, je le sais bien; mais, en ce cas-là, que « deviendrions-nous? les sujets de vos rois? Les « chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous; « dans un temps de trouble, ils n'écouteraient d'autre « voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il « n'y a rien à craindre; mais, quand vos vaisseaux « viendront par mille et dix mille, alors il pourrait y « avoir du désordre. »

Les Pé-Lien-Khiao, ou sectateurs du Nénuphar blanc, dont parle l'empereur, furent souvent la cause des plus violentes persécutions exercées contre les chrétiens. On sait que la Chine est le pays des sociétés secrètes dont les nombreux affiliés travaillent sourdement au renversement de la dynastie tartare-mantchoue. La plus audacieuse de ces sectes révolutionnaires est celle du Nénuphar blanc; après avoir, à plusieurs époques, levé l'étendard de la révolte, elle est enfin parvenue à bouleverser l'empire, à y répandre toutes les horreurs d'une immense guerre civile. Les mandarins ennemis du christianisme n'ont jamais manqué de confondre malicieusement les chrétiens avec le Pé-Lien-Khiao, et chaque fois que ces derniers se sont révoltés, les magistrats se sont empressés de signaler les adorateurs du Seigneur du Ciel à la haine des populations et à la vindicte des lois.

La persécution qui avait donné d'illustres martyrs à l'Église de Chine commençait à s'apaiser, et les chrétiens retrouvaient enfin un peu de calme, lorsque les sectateurs du Nénuphar blanc, ayant fait une levée de boucliers dans la province de-Chen-Si, replongèrent les missions dans le trouble et la désolation. Les

détails de cette nouvelle insurrection sont racontés de la manière suivante dans un rapport officiel extrait de la Gazette de Péking.

« Moi, Ku-Kin, vice-roi du Chen-Si, présente avec respect ce mémorial au Fils du Ciel. Je l'expédie par la poste de 600 li (1).

« Il s'agit d'une mauvaise secte qui corrompt la province. On me donna avis qu'elle faisait des assemblées et qu'elle récitait certaines prières ; que le mandarin du lieu, ayant envoyé des satellites pour arrêter ce désordre, leur autorité avait été méconnue au point qu'on les avait maltraités. Je crus la chose assez importante pour me transporter moi-même à Ho-Tcheou. Je donnai ordre aux mandarins militaires de s'y rendre en même temps par différents chemins, avec bon nombre de soldats. Cette précaution était nécessaire. Ces sectaires rebelles étaient plus de deux mille et bien armés. Dès que nous parûmes à la vue de Ho-Tcheou, les rebelles se rangèrent en bataille. Leur chef, Wang-Fou-Ling, avait à ses côtés deux femmes fanatiques, les cheveux épars, tenant d'une main une épée nue, de l'autre un étendard ; elles invoquaient les mauvais génies, et faisaient d'horribles imprécations. On exécuta sur ces rebelles plusieurs décharges de mousquets. Ils combattaient en furieux. Enfin, on tomba sur eux le sabre à la main et la lance en avant. Le combat dura près de cinq heures, depuis trois heures du soir jusqu'à huit. On leur tua 1,500 hommes ; le reste fut fait prisonnier. En visitant le champ de bataille, j'ai trouvé leur chef

(1) C'est une poste qui fait 600 li ou 60 lieues par jour.

étendu par terre, et tué. Il était habillé d'une grande robe noirc, et avait un miroir sur sa poitrine. Les deux femmes qui étaient à ses côtés ont pareillement été tuées dans le combat; l'une avait un étendard blanc, l'autre un noir. J'ai fait couper la tête à ces coupables, et, après les avoir mises dans des cages, je les ai exposées à la vue du public, afin d'inspirer une salutaire terreur. J'ai traîné avec moi 552 prisonniers; le peuple est dans la joie. Il y a un officier qui s'est distingué; il a reçu un coup de sabre sur le front.

« J'attends les ordres de Votre Majesté, à laquelle je présente ce mémorial avec respect. »

L'empereur ne tarda pas à publier un édit, où, après avoir exposé la tentative insurrectionnelle des Pé-Lien-Khiao et leur défaite, il termine ainsi : « Le vice-roi s'est conduit en homme de tête, il est digne de louange. Les officiers et les soldats ont combattu avec courage; je veux que les tribunaux délibèrent comment il faut les récompenser. Pour Yang-Lou, qui a reçu un coup de sabre sur le front en combattant généreusement, qu'on panse sa blessure avec soin, et quand il sera guéri qu'on me l'envoie; je veux le voir et le récompenser moi-même. S'il mourait de sa blessure, qu'on m'en avertisse : je lui ferai rendre les honneurs qu'on rend à ceux qui sont morts dans le combat. Pour les coupables pris les armes à la main, qu'on les juge et qu'on les punisse selon la rigueur des lois.

« Telle est ma volonté, qu'on obéisse avec respect. »

V.

Ces éloges décernés par le souverain aux vainqueurs des affiliés aux sociétés secrètes excitèrent le zèle des mandarins, qui recherchèrent partout les sectateurs du Nénuphar blanc, même parmi les chrétiens, avec lesquels on s'obstinait toujours à les confondre. Non loin du champ de bataille où les héroïques soldats de l'empereur avaient si vaillamment combattu, il y avait une petite chrétienté dont les fidèles se réunissaient pour prier dans une salle commune. La nuit de Noël, ils se rendirent comme d'habitude dans leur oratoire pour célébrer cette belle solennité catholique. Vers minuit, pendant qu'ils chantaient à haute voix les cantiques de la fête, la maison fut tout à coup investie par une multitude de satellites, qui arrêtèrent tous les néophytes et en même temps un bon nombre d'infidèles qui avaient eu la curiosité d'aller voir comment on priait dans la religion chrétienne. Chrétiens et païens, tous furent conduits pêle-mêle à Si-Ngan-Fou, capitale de la province. Après de nombreux interrogatoires et un examen minutieux, les juges furent obligés de convenir que les prières des adorateurs du Seigneur du Ciel ne ressemblaient pas à celles des sectes rebelles, que le but des chrétiens était de rechercher le vrai bonheur, de se le procurer en pratiquant le bien. Cependant, dans le rapport qu'ils adressèrent à l'empereur, ils ne manquèrent pas de conclure, en vrais Chinois, que la reli-

gion chrétienne étant un sentier détourné, un chemin à gauche, il fallait condamner ceux qui suivaient cette voie. Tous ces malheureux furent donc cruellement fustigés et condamnés à de grosses amendes : la miséricorde impériale leur fit grâce de l'exil et de la prison perpétuelle qu'on avait demandés pour eux.

Dans la province de Sse-Tchouan, la mission eut beaucoup à souffrir, toujours à cause de la secte des Pé-Lien-Khiao, qui, à cette époque, excitait des troubles fréquents dans l'empire et causait au gouvernement de vives inquiétudes. Les Franciscains, les Dominicains et les Jésuites avaient eu seuls jusqu'alors la faveur de triompher des tortures des bourreaux et de donner leur sang pour la foi ; maintenant les honneurs de la persécution allaient être réservés au séminaire des Missions-Étrangères. Dans l'Église militante il n'y a que des compagnies d'élite, et toutes savent souffrir et mourir pour Jésus-Christ.

M. Gléyo, ancien supérieur de la communauté de Saint-Sulpice, était arrivé depuis peu de temps en Chine et commençait à exercer les fonctions du saint ministère, lorsqu'il fut pris, en 1767, avec quatre ou cinq catéchumènes qu'il instruisait. Conduits, la chaîne au cou, à la ville de Yun-Tchang, ils furent d'abord interrogés, en l'absence du gouverneur, par un petit mandarin qui croyait avoir sous la main des sectateurs du Nénuphar blanc. M. Gléyo, ayant repoussé cette calomnie, profita des questions qui lui étaient faites, pour expliquer en substance à son juge quelques points essentiels de la doctrine évangélique. — A t'entendre, dit le mandarin, ta religion est donc bien nécessaire. — Oui, indispensablement nécessaire. —

Quel intérêt as-tu pour venir de si loin prêcher ta religion dans cet empire? — Point d'autre que l'amour que je dois avoir pour Dieu, et pour les hommes à cause de Dieu. — As-tu ton père et ta mère? — Ma mère seule vit encore. — Pourquoi n'es-tu pas resté pour l'assister? Comment regarder comme bonne une religion qui autorise ceux qui l'embrassent à abandonner leurs parents? — Ma mère n'a pas besoin de mon secours; elle a été très-heureuse que je vinsse ici pour faire connaître notre sainte religion. »

Le mandarin ayant ensuite voulu savoir en combien de lieux le missionnaire avait prêché sa doctrine et combien il avait de disciples, M. Gléyo nomma quelques familles d'une manière générale. « J'aurais peut-être mieux fait, dit ce généreux apôtre, qui a lui-même écrit le récit de cette persécution, j'aurais mieux fait de ne nommer personne; mais je crus qu'il convenait de parler ainsi, pour n'avoir pas l'air de gens de rébellion et qui refusent de nommer ceux qu'ils fréquentent et avec qui ils sont liés d'amitié ou d'intérêt. Nous devions, à ce qu'il me semblait, montrer la simplicité qui convient à des personnes qui sont sûres de leur innocence, et qui ne craignent pas de se faire connaître. Je dis ceci pour déclarer ce que j'ai dans le cœur, et non pour me disculper. Si j'ai mal répondu en cette occasion, je prie ceux qui liront cette relation, de m'en obtenir de Dieu le pardon; déclarant, au reste, que mon dessein n'est pas moins de rapporter ici mes fautes que les grâces dont Dieu m'a favorisé.... » Quelle admirable candeur, quelle touchante loyauté dans ces paroles!

Un écolier chinois, nommé André Yang, fut interrogé

après M. Gléyo, et répondit dans le même sens. Un autre chrétien reçut à cette occasion vingt soufflets; après quoi les confesseurs furent conduits en prison. Le mandarin, étant allé le lendemain saisir les effets du missionnaire, crut voir, dans les ornements sacerdotaux et dans les autres objets à son usage, les emblèmes d'une royauté ennemie. La chasuble était son manteau royal; le devant d'autel, l'ornement de son trône; le fer à hostie, l'instrument pour battre monnaie; le bréviaire enfin, un livre de sorcellerie. Tout ému de ces importantes découvertes, le mandarin se persuada plus fortement que jamais avoir affaire à un chef du Pé-Lien-Khiao. Il écrivit même au gouverneur de Tchong-King pour lui demander du renfort contre les partisans de cette secte, sur le point, disait-il, de se soulever sous la conduite d'un Européen. Il en résulta un surcroît de rigueurs pour M. Gléyo, à qui l'un des satellites annonça dès lors une mort prochaine.

Cependant le mandarin ayant lu quelques-uns des livres saisis, parmi lesquels se trouvaient une explication du Décalogue et quelques histoires pieuses, la beauté de cette morale le frappa; et il vit clairement qu'il s'était trompé, en confondant les confesseurs avec la société secrète proscrite par les lois. Se trouvant ainsi compromis par sa propre imprudence, il fit venir les prisonniers, afin de tirer parti de leurs réponses pour sa justification; mais ce fut en vain. Après avoir fait donner au jeune écolier cinquante soufflets, et ensuite vingt coups de bâton sur la cheville des pieds, sans lui arracher les aveux qu'il désirait obtenir, il les fit tous reconduire en prison. « J'eus la

douleur, dit M. Gléyo, de voir arriver mon enfant André Yang le visage extrêmement enflé, le sang extravasé dans les yeux, et ne pouvant presque plus se soutenir à cause de la torture qu'il venait de souffrir aux pieds. Malgré ses souffrances, il reprit en me voyant son aimable douceur et sa joie innocente. »

Le 2 juin le gouverneur arriva à la tête de neuf cents hommes pour combattre les prétendus sectateurs du Nénuphar blanc. Les accusés furent soumis à plusieurs interrogatoires, pendant lesquels ils reçurent plusieurs soufflets. Le mandarin avait entrepris de faire dire au missionnaire qu'il était venu en Chine pour s'enrichir. Il avait l'intention de rendre le procès moins difficile en lui ôtant tout caractère de sédition. « Si tu t'obstines à nier que tu sois venu pour t'enrichir, je vais te faire trancher la tête ; et, si ta religion peut quelque chose, qu'elle t'arrache d'entre mes mains. — Notre religion, répond le confesseur de la foi, n'est pas établie pour nous procurer un bonheur temporel, mais pour nous conduire à la félicité du ciel. — Oh! l'insensé, s'écria le mandarin ; le lieu de la félicité céleste n'est-ce pas la Chine?... » Et afin de démontrer cette vérité, il ne trouva rien de mieux que de faire donner seize soufflets à ce pauvre missionnaire, qui avait eu l'inconvenance de ne pas se croire en paradis.

Dans l'espérance de faire avouer à M. Gléyo qu'il avait été attiré en Chine par l'appas des richesses, le mandarin eut recours à un moyen, qui aboutit seulement à glorifier devant Dieu la constance de son serviteur. Il fit apporter la machine pour donner la torture aux pieds. « Pour lors, raconte M. Gléyo lui-

même, les soldats vinrent autour de moi, et me laissant toujours à genoux, ils me poussèrent et me firent reculer jusqu'au bas de la salle. Là ils m'ôtèrent mes souliers et mes bas, me mirent la machine aux pieds et commencèrent à la serrer. En même temps le gouverneur criait du haut de la salle: « Dis donc que tu es venu ici pour chercher des richesses. » Je lui répondis que je ne le dirais pas. « Pourquoi es-tu donc venu? — Pour prêcher la religion. — Quelle religion? — La religion chrétienne... » Voyant qu'il ne pouvait m'arracher l'aveu qu'il désirait, il se mit à dire aux bourreaux : Écrasez-lui les os. La violence de la douleur me fit évanouir; je ne voyais presque plus; je n'entendais plus que la voix des bourreaux qui me criaient à pleine tête : Dis donc que tu es venu ici pour avoir du riz et de l'argent... Le mandarin ordonna enfin de lâcher la machine, et tout de suite les soldats me prirent par-dessous les bras et me portèrent hors de la salle. Après cette torture on sent un violent mouvement dans les entrailles et un malaise dans tout le corps, qui dure assez longtemps. Lorsqu'on m'eut remis en prison, j'éprouvai ces accidents, et il s'y joignit une fièvre qui dura deux heures. Je crus que j'allais avoir une forte maladie, et que mon heure désirable ne tarderait pas d'arriver. Il n'en fut pas ainsi; ayant pris un peu de nourriture, à la sollicitation des chrétiens, mes douleurs se dissipèrent, et je me trouvai presque entièrement guéri. »

VI.

Après cette cruelle question, le missionnaire et ses néophytes comparurent encore dans l'après-midi, par-devant le préfet de la ville, qui partit le lendemain pour la capitale de la province, où les prisonniers le suivirent peu de jours après. Ils y arrivèrent le 21 juin et furent immédiatement conduits devant le gouverneur qui fit subir un nouvel interrogatoire à M. Gléyo. Ce mandarin, voulant éviter des tortures au généreux confesseur, l'engageait à se dire originaire de Canton; mais M. Gléyo, fidèle jusqu'à la perfection aux principes de la morale chrétienne, ne voulut pas sauver sa vie par un mensonge. Il reçut en conséquence cinq soufflets qui suffirent, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, pour le faire tomber évanoui. La prison, où il fut jeté ensuite avec les autres chrétiens, devint pour lui un supplice plus horrible peut-être que les souffrances éprouvées précédemment. « C'était, dit-il, le vrai séjour de la misère humaine. Des chaleurs excessives, une odeur insupportable, de la malpropreté, de la vermine, etc. Les prisonniers, logés tous ensemble, étaient ordinairement au nombre de plus de soixante et plongés pour la plupart dans toutes les horreurs de la dégradation. Outre cela, il y régnait une maladie contagieuse qui en faisait mourir un grand nombre... » Ce fut dans cet affreux réduit que le saint missionnaire eut la consolation de préparer à la mort un néophyte, qui mourut dans les meilleurs sentiments. Vingt jours après on

le sépara de ses compagnons chrétiens qu'on transporta dans une autre prison. Il était alors si affaibli, qu'il « avait peine, dit-il, à tenir la tête droite et à lever les mains, liées de deux menottes fort serrées... »

M. Gléyo fut ensuite conduit de la capitale du Sse-Tchouan à la ville de Yun-Tchang. Dans le voyage, il fut atteint de la maladie contagieuse qui, sous ses yeux, avait fait tant de victimes parmi les prisonniers. On eut la barbarie de lui refuser un médecin; mais le Seigneur, qui le réservait à d'autres souffrances, ne voulut pas alors l'appeler à lui. Peu de temps après, une lettre du vice-roi enjoignit au mandarin de Yun-Tchang de faire déclarer positivement au prisonnier le pays de sa naissance. Comme M. Gléyo persistait à dire la vérité, au lieu de se prêter au mensonge qu'on lui demandait, le mandarin tarda quelque temps à répondre; mais de nouveaux ordres lui étant parvenus, il épuisa tous les moyens de persuasion pour vaincre la constance du missionnaire, et il finit par le menacer de la plus rude question pour l'amener à ce qu'il désirait. Voici comment M. Gléyo en parle dans sa relation : « Pour me disposer à souffrir les tortures, j'ajoutai, dit-il, à mes prières ordinaires la récitation du rosaire; je le commençai avec une assez grande émotion et palpitation de cœur, que la crainte des tourments me causait. Peu à peu je sentis que je recouvrais la paix; quand j'eus fini, j'ajoutai une prière pour invoquer Notre-Seigneur devant Pilate. Il daigna m'exaucer, me remplit de joie et de force; et il me semblait qu'il me disait intérieurement d'espérer en son nom tout-puissant... »

Le lundi de Pâques, un prisonnier affectionné au confesseur vint lui annoncer que le gouverneur de la province ordonnait de le faire mourir dans sa prison, et que bientôt il faudrait en venir à l'exécution de cette sentence. » Je me jetai sur mon mauvais lit tout habillé, dit M. Gléyo, attendant le moment où l'on viendrait m'en tirer pour me conduire à la mort. Je passai cette nuit et les deux jours suivants dans cette attente ; dans le troisième mes craintes se dissipèrent, et il me sembla que Dieu lui-même me disait intérieurement qu'il ne permettrait pas ma mort. » En effet, contre toute espérance, le mandarin chargé de l'exécution de cet ordre différa de jour en jour d'y obéir, et peu de temps après il fut déposé. Deux autres mandarins succédèrent à celui-ci en peu de temps, et pendant tous ces changements M. Gléyo put jouir d'un peu de tranquillité.

En 1771, la ville de Yun-Tchang eut encore un nouveau préfet, mais qui fit beaucoup souffrir le missionnaire ; et, comme si les tourments qu'il avait subis jusqu'alors eussent été insuffisants pour élever son âme à la perfection qu'il devait atteindre, il se trouva en même temps en proie aux plus grandes peines intérieures. « Pendant plusieurs mois de suite, dit-il, j'eus à soutenir des peines d'esprit bien fortes et presque continuelles. Dieu me soutint par des grâces bien marquées, et m'empêcha de succomber. Je me trouvai ensuite exposé à de terribles tentations contre l'espérance. Je suis naturellement pusillanime, porté à l'abattement, à ne me rien pardonner, à regarder comme grièves les moindres fautes que je commets, et toujours aux dépens de cette confiance que Dieu

demande de nous; il la ranima cependant par sa miséricorde; il me fit triompher de ces tentations, et répandit dans mon cœur une joie pure et une douce paix : il me survint ensuite une croix que je n'envisageais qu'avec frayeur.

« J'eus pendant un mois de tels éblouissements, que j'avais tout lieu de craindre de perdre la vue. La pensée d'un tel état au milieu des compagnons auxquels j'allais être livré, m'était si amère, qu'il me semblait que je n'avais d'autre ressource, ni d'autre consolation, que de désirer la mort, tant j'avais de répugnance pour une telle affliction. Enfin, un soir étant enfermé dans l'intérieur de la prison, je me mis à répandre mon cœur avec larmes, en présence de mon Dieu; je m'abandonnai à sa miséricorde, et lui fis le sacrifice de ma vue : aussitôt que j'eus fait cela, je me sentis tranquille; il me sembla même que Dieu me promettait intérieurement que je ne perdrais pas la vue. Je crus à cette parole intérieure; je ne m'occupai plus de mon infirmité, et ma vue se rétablit peu à peu et assez promptement. »

Une année entière s'écoula au milieu de ces perplexités d'esprit et des souffrances d'une dure captivité. Le mandarin, impatient d'en finir avec son prisonnier, fit saisir et mettre à la cangue quelques chrétiens de la ville qui l'assistaient en prison, et le fit comparaître lui-même pour lui faire subir les plus affreux traitements. Sur la première réponse de cet héroïque missionnaire, il lui fit appliquer quarante soufflets. « J'eus la précaution, dit M. Gléyo, de ne pas serrer la bouche, pour empêcher que la violence des coups, qui me faisait cracher le sang, ne me fît aussi partir

toutes les dents. » Aux coups qu'on lui donnait le mandarin ajoutait des malédictions et des injures. Pourquoi, disait-il, ne meurs-tu pas? J'attends tous les jours à être délivré de toi. Pourquoi donc ne meurs-tu pas? — Cette étrange question fut réitérée plusieurs fois; et, comme le missionnaire, prenant ces paroles pour une malédiction, ne répondait pas, les bourreaux qui venaient de le frapper avec tant de violence lui dirent : Le mandarin t'ordonne de lui expliquer pourquoi tu ne meurs pas? — M. Gléyo avait les lèvres gonflées et durcies au point de pouvoir à peine articuler. Cependant il fit un effort et balbutia ces paroles : « La naissance et la mort ne dépendent point de l'homme. »

Alors le mandarin ajouta : — N'as-tu pas pris une corde pour te pendre? — Je n'ai jamais eu une semblable pensée. — Eh bien ! je vais t'aider à mourir... Aussitôt, sur un signe du féroce magistrat, les bourreaux saisirent la victime, et l'ayant étendu ventre à terre, ils commencèrent à frapper à coups de bambou sur le milieu des cuisses nues. Le mandarin avait ordonné de frapper trente coups. Au vingtième, le missionnaire s'évanouit et les bourreaux s'arrêtèrent, car ils crurent qu'il allait expirer. Le mandarin n'avait pas dit qu'il voulait le tuer, mais seulement « l'aider à mourir. » Avant de le renvoyer, il le prévint qu'il le rappellerait de nouveau le lendemain pour lui en faire donner autant et l'aider encore à mourir.

« De retour dans ma prison, dit M. Gléyo, je sentis dans tout mon corps un malaise si considérable, qu'il me semblait ne pouvoir supporter une nouvelle torture de ce genre sans mourir. Je m'y préparai par

la prière; et, afin de moins sentir mon mal et d'avoir l'esprit plus libre, j'obtins de demeurer dans un coin de la cour de la prison. Je me mis à répandre mon cœur en présence de mon bon et divin Maître, pour lui recommander ce que je regardais comme mes derniers combats. Dieu écouta mes gémissements; il remplit mon âme de force et de courage, me reprocha intérieurement mon peu d'espérance en ses promesses, et je sortis de la prière avec l'assurance que le mandarin ne me ferait pas souffrir davantage; ce qui arriva en effet. »

Les mandarins, il est vrai, ne tourmentèrent plus le confesseur de la foi; mais ils le laissèrent en prison, où il fut mis à une nouvelle épreuve qu'il supporta avec autant de constance et de résignation que les autres. Ses souffrances vinrent cette fois des prisonniers avec qui il se trouvait. Bien qu'il ne leur eût jamais donné le moindre sujet de mécontentement, ils le prirent en telle aversion qu'ils furent sur le point de le tuer eux-mêmes. Il était journellement rassasié d'opprobres, environné des infamies les plus révoltantes et menacé avec des couteaux par des scélérats qui se disaient entre eux : « Si nous le tuons, nous ne serons pas coupables d'un nouveau crime; nous en serons plutôt récompensés que punis. » Au milieu de ces tribulations de tous les jours, le saint missionnaire avait pris le parti de ne chercher d'autres armes que le silence, la patience, et le secours du ciel. Cette confiance fut récompensée comme elle le méritait. Des circonstances inespérées vinrent délivrer le prisonnier d'une captivité à laquelle il n'avait jamais prévu d'autre terme que celui même de sa vie.

Cette délivrance fut due à l'intervention du P. Da-Rocha, Jésuite portugais de Péking. Ce missionnaire avait été envoyé par l'empereur Khien-Long pour lever au Thibet la carte d'une province nouvellement conquise par les troupes chinoises, et il dut, à cette occasion, passer par le Sse-Tchouan, où la persécution durait encore. Comme il était très-lié avec le gouverneur de la province, et que sa qualité de religieux était parfaitement connue dans l'empire, on ne crut pas que les convenances permissent de garder des chrétiens en prison, au moment où un ministre de leur religion allait être reçu avec honneur dans la ville. En conséquence, après avoir essayé une dernière tentative pour les apostasier, voyant que tous les efforts étaient inutiles, on mit enfin en liberté tous les indigènes. L'affaire de M. Gléyo souffrit plus de difficulté; le P. Da-Rocha fit de grandes instances pour obtenir son élargissement, mais il ne put y parvenir avant son départ. Pendant qu'il était occupé à remplir sa mission, le gouverneur, cédant à ses sollicitations, fit venir le prisonnier à Tching-Tou, capitale de la province. Comme on avait prétendu que le missionnaire était devenu fou dans sa prison, il lui fit subir trois interrogatoires, après lesquels il commanda de lui ôter les fers et de le mettre en liberté. M. Gléyo fut enfin rendu à ses confrères et aux chrétiens, au milieu desquels il se rendit aussitôt.

Huit années de tortures et d'une affreuse captivité n'avaient point affaibli le zèle apostolique de ce courageux missionnaire. Aussitôt qu'il eut recouvré quelques forces, il s'élança, plein d'ardeur, à de nouvelles luttes pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

On vit ce confesseur de la foi, encore tout meurtri de ses chaînes et tout couvert de cicatrices, traverser la province de Yun-Nan et s'en aller, un bâton à la main, à la découverte d'un nouveau peuple qu'il pût conquérir à Jésus-Christ. Après avoir franchi des montagnes presque inaccessibles et parcouru de vastes déserts, il arriva enfin, non sans bien de fatigues et beaucoup de dangers, au pays des Birmans. Il refit plusieurs fois le voyage, et eut la consolation de jeter dans ces contrées les premières semences du christianisme, après avoir fertilisé de son sang le sol de la Chine.

CHAPITRE V.

I. Arrivée à Péking de la nouvelle de la suppression des Jésuites. — Quatre Jésuites tyroliens en route pour la Chine. — Après un court séjour à Macao, ils sont obligés de se rembarquer. — II. Douleur et résignation des Jésuites. — Épitaphe composée par le P. Amiot. — Sépulture française. — III. Position des missionnaires de Péking. — Incendie de l'église française. — L'empereur donne des fonds pour la reconstruire. — Bibliothèque choisie de Khien-Long. — On y admet plusieurs ouvrages chrétiens. — IV. Singulier procès de presse en Chine. — V. Les Jésuites sont remplacés à Péking par les Lazaristes. — VI. Révolution française. — Mort de l'empereur Khien-Long. — Le premier consul se préoccupe des missions de la Chine.— Ses lettres à l'archevêque de Paris et au pape. — VII. L'empereur Khia-King persécute les chrétiens. — Martyrs de l'évêque de Tabraca.

I.

En 1774, un grand événement plongea tout à coup les missions de la Chine dans une douloureuse consternation et apporta de nouveaux obstacles à la propagation de la foi. On apprit à Péking qu'un bref du pape Clément XIV venait de supprimer la compagnie de Jésus dans tout l'univers chrétien. Cette décision suprême du souverain pontife, dont les missionnaires furent comme écrasés, était bien de nature à jeter les néophytes dans les plus pénibles perplexités. Il est facile de comprendre leur étonnement et combien

leur conscience dut être troublée lorsqu'ils apprirent que le vicaire de Jésus-Christ venait de condamner solennellement ceux qui les avaient convertis au christianisme.

De nombreux missionnaires appartenant à divers ordres religieux coopéraient sans doute, avec zèle et bénédiction, à la conversion des Chinois ; les Dominicains, les Franciscains et les prêtres des missions étrangères avaient déjà fourni des martyrs et des confesseurs de la foi. Cependant on ne peut nier que les Jésuites n'aient été les véritables fondateurs du christianisme en Chine ; dans toutes les provinces de l'empire on entendait les néophytes désigner avec fierté les Ricci, les Schall, les Verbiest, les Gerbillon, les Parennin, les Gaubil, comme leurs pères dans la foi, et leur donner le nom de « grands propagateurs de « la sainte doctrine. » A leurs yeux, les Jésuites étaient donc les représentants incontestables de la religion ; aussi, lorsque la nouvelle de la suppression de la compagnie de Jésus par le pape arriva en Chine, en 1774, une grande émotion se manifesta aussitôt au sein des missions. Plusieurs chrétiens chancelèrent dans leur foi, et l'on vit les infidèles s'éloigner de plus en plus d'une religion qui leur inspirait des défiances.

Il faut convenir que cette pauvre mission de la haute Asie a été soumise à de bien terribles épreuves. Si l'on fait attention aux grandes difficultés qui sont venues dès l'origine entraver sa marche, on ne sera pas autant surpris, peut-être, de la lenteur de ses progrès. Fondée d'abord à force de patience au milieu des populations les plus ombrageuses, les plus jalouses et les plus antireligieuses du monde, elle com-

mençait à réunir, après de longs efforts, quelques néophytes choisis par la grâce de Dieu entre trois cents millions de païens, lorsque la guerre civile, l'invasion étrangère et une révolution dynastique, plongeant l'empire dans une confusion générale, paralysèrent longtemps la propagande des prédicateurs de l'Évangile. Cependant la paix s'était faite; le calme et la sérénité avaient succédé à ces agitations, à ces tempêtes politiques. Les conquérants de la nation chinoise avaient accueilli avec bienveillance les Européens, qui étaient devenus en quelque sorte les favoris de la cour tartare-mantchoue. La puissante protection de l'empereur Khang-Hi permettait à la propagation de la foi de se dilater, sans entraves, dans toutes les provinces de l'empire; la semence évangélique se développait enfin avec une admirable fécondité, et les ouvriers apostoliques arrivaient en foule pour recueillir cette abondante moisson qui mûrissait rapidement. Mais nous avons vu le champ du père de famille desséché par le souffle de la discorde.

De violentes persécutions ont succédé à cette funeste querelle sur les rites, qui avait pour résultat de diviser profondément les missionnaires, de scandaliser les chrétiens, de repousser les infidèles et d'indisposer le gouvernement. Les persécutions des mandarins arrivant au milieu de tous ces affaiblissements de la mission, les désastres furent considérables. Cependant les violences des bourreaux furent peut-être moins préjudiciables à la propagation de la foi que les discussions théologiques. Elles contribuèrent à ranimer la ferveur des chrétiens, à rapprocher les missionnaires des divers ordres, à resserrer les liens de

l'unité qui un instant avaient été sur le point de se briser; toutes les divisions cessèrent en présence du martyre. On ne songeait plus qu'à réparer les malheurs passés, à travailler de concert, avec zèle et charité, à la conversion du peuple chinois, lorsque la nouvelle de la suppression de la compagnie de Jésus vint tout à coup désorganiser la mission et la plonger de nouveau dans une lamentable perturbation.

Les gouvernements de l'Europe, qui poursuivaient avec une persévérance implacable la destruction des Jésuites, aimaient cependant la mission de la Chine et savaient apprécier les services que ces admirables religieux rendaient du fond de l'Asie aux sciences, aux lettres, à la civilisation. Au mois de novembre 1773, un vaisseau français déposait à Canton quatre Jésuites, un peintre, un médecin et deux mathématiciens. Sur le point de quitter la France, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, leur avait annoncé le coup de foudre qui allait frapper la compagnie. Les généreux missionnaires ne crurent pas que ces craintes, quoique fondées, fussent un motif suffisant pour enfreindre le commandement de leur supérieur général, et ils se mirent en route afin de glorifier jusqu'au bout l'obéissance volontaire. Ces Jésuites étaient étrangers à la France; mais le gouvernement de Louis XV, voulant échapper au reproche que l'Europe savante pourrait un jour lui adresser, cherchait par tous les moyens possibles à ménager aux sciences et aux lettres de dignes correspondants en Asie. Il avait déjà proscrit les Jésuites; depuis neuf ans il sollicitait du saint-siége leur anéantissement, et, par une singulière inconséquence, il honorait ces

missionnaires, en se chargeant de les transporter à ses frais sur le territoire de la Chine. D'autre part, les autorités portugaises de Macao avaient ménagé leur introduction à la cour du Céleste Empire. Déjà quatre jonques mandarines arrivaient au port pour prendre les missionnaires et les conduire à Péking; mais alors le bref de Clément XIV leur fut notifié.

Dans l'alternative où les plaçaient le décret du pape, supprimant la société de Jésus, et l'appel de l'empereur de la Chine, qui leur ouvrait ses États, les missionnaires hésitèrent. L'un d'eux, Tyrolien d'origine, exprimait ainsi cette hésitation (1) : « Après trois jours passés au milieu des angoisses et des larmes, nous balancions les inconvénients contradictoires de toute détermination possible. L'empereur nous commandait de nous rendre à Péking, et refuser une grâce impériale, c'est en Chine un crime de lèse-majesté. D'autre part, le bref du souverain pontife nous défendait d'y entrer comme religieux. Le moindre atermoiement dans l'accomplissement de ses volontés eût été condamné en Europe. Nous prîmes la résolution de mourir plutôt que de souiller la compagnie par une opposition au pape en des circonstances aussi critiques. Permettez-moi de vous rappeler ici cette calomnie, depuis longtemps répandue, que les Jésuites se font ouvrir les portes de la Chine plutôt pour y devenir mandarins que pour y être apôtres. Nous, les derniers de tous, nous étions désignés pour le mandarinat aussitôt après notre arrivée à Péking; mais il ne nous était pas possible d'y prêcher en même

(1) *Journal de Christophe de Murr*, t. IV, p. 231.

temps l'Évangile : nous avons pris le parti de regagner l'Europe. »

Ces missionnaires, fidèles à l'obéissance qu'ils devaient au chef de l'Église, mais refusant d'entrer en Chine dans des conditions peu conformes à leur caractère de religieux, se virent bientôt poursuivis par la malveillance des autorités portugaises de Macao. Afin de se soustraire aux chaînes et aux souffrances qui leur étaient préparées par les créatures de Pombal, ils se réfugièrent dans une île déserte, où ils eurent le bonheur d'être découverts par quelques officiers de la marine française. « Nous n'eûmes qu'une nuit, ajoute la lettre déjà citée du Jésuite tyrolien, pour profiter d'une dernière ressource : c'était la générosité de quelques capitaines de vaisseau français qui faisaient voile pour l'Europe. Ils furent sensibles à nos prières ; ils ne voulurent pas nous laisser exposés sans aucun secours humain au fond de l'Asie. Que n'ai-je des paroles assez éloquentes pour louer dignement la nation française ! elle s'est acquis des droits à l'éternelle reconnaissance de quatre pauvres missionnaires ; par le plus grand des bienfaits, elle les a tirés de la plus profonde des misères. Distribués dans quatre bâtiments, nous commençâmes un exil de trois mois sur mer ; et nous, dont les yeux étaient restés secs en quittant l'Europe, nous versions des larmes amères en disant un dernier adieu à ces rivages où nous avions cru trouver une autre patrie. »

II.

Les sentiments exprimés par ce Jésuite étaient les sentiments de ses frères dans l'apostolat. La même plainte, aussi touchante mais aussi résignée, retentissait au fond de l'Amérique et sur les continents indiens. Ils se soumirent sans murmurer au bref *Dominus ac Redemptor*, qui brisait leur passé et leur avenir. Quand la première nouvelle de la destruction de l'ordre parvint en Chine, le P. de Hallerstein, président du Tribunal des mathématiques, et deux autres Jésuites, expirèrent de douleur sous le coup même (1); d'autres eurent la courageuse résignation de leur malheur, comme on peut le voir dans leur admirable correspondance. Le P. Bourgeois, supérieur des Jésuites français à Péking, écrivait ainsi au P. Duprez : « Cher ami, je n'ose aujourd'hui vous épancher mon cœur. Je crains d'augmenter la sensibilité du vôtre. Je me contente de gémir devant Dieu; ce tendre père ne s'offensera pas de mes larmes, il sait qu'elles coulent de mes yeux malgré moi; la résignation la plus entière ne peut en tarir la source. Ah! si le monde savait ce que nous perdons, ce que la religion perd en perdant la compagnie, lui-même partagerait notre douleur. Je ne veux, cher ami, ici me plaindre ni être plaint. Que la terre fasse ce qu'elle voudra; j'attends l'éternité, je l'appelle, elle n'est pas loin. Ces

(1) *Histoire des mathématiques*, par Montucla, p. 471.

climats et la douleur abrégent des jours qui n'ont déjà que trop duré. Heureux ceux des nôtres qui se sont réunis aux Ignace, aux Xavier, aux Louis de Gonzague et à cette troupe innombrable de saints qui marchent avec eux à la suite de l'Agneau, sous l'étendard du glorieux nom de Jésus !

« Votre très-humble serviteur et ami,

« FR. BOURGEOIS,
jésuite. »

A cette lettre est joint le post-scriptum suivant :

« Cher ami, c'est pour la dernière fois qu'il m'est permis de signer ainsi ; le bref est en chemin, il arrivera bientôt... C'est quelque chose d'avoir été Jésuite une ou deux années de plus. »

Lorsque le bref de Clément XIV fut arrivé à Péking, le même missionnaire exprimait ainsi sa soumission, sa douleur et ses craintes pour l'avenir : « Soumettons-nous et adorons : *Dominus est.* Je vous avoue cependant que, malgré la résignation la plus entière, mon cœur est blessé à ne guérir jamais : sa plaie durera autant que moi... Mais, je l'ai dit, je ne veux ni me plaindre ni être plaint : il faut boire le calice jusqu'à la lie. Heureux si, en nous élevant jusqu'aux sentiments généreux de l'apôtre des Indes et du Japon, notre grand saint Xavier, nous disons avec lui : *Amplius, Domine, amplius !* Cependant, pour dire vrai, il serait impossible d'ajouter à nos malheurs...

« Quoique nous tâchions de ne rien laisser échapper au dehors de nos désastres, cependant nos néophytes savent tout. Ils sont désolés ! Ils font quelque chose de plus : par attention pour nous, et pour l'honneur

de la religion, ils évitent de parler de nos malheurs et des leurs. Les choses vont leur train. Il nous est venu des provinces près de deux cents chrétiens pour les fêtes de Pâques. Ils ont montré une ferveur qui nous a d'autant plus touchés, que nous ne pouvons nous empêcher de penser que, dans la suite, il n'en sera peut-être pas ainsi... Nos néophytes se formaient : nous avions eu la consolation d'ouvrir une nouvelle mission dans la Tartarie, elle eût été bientôt florissante : nous comptions l'étendre jusqu'au fleuve Amour, qui sépare les domaines de l'empereur de ceux de la Russie. Vaine espérance! si l'on ne se presse de nous remplacer. Il y a sans doute de bons et saints missionnaires parmi les religieux et les prêtres qui ont voulu partager les travaux de la compagnie : qu'on ne tarde donc pas d'en envoyer.

« O Dieu! combien d'âmes vont se replonger dans les ténèbres de l'idolâtrie! combien n'en sortiront pas... Ici, Dieu aidant, les choses pourront encore se soutenir quelques années, parce que, vu les circonstances et le local, on ne voudra pas nous interdire; parce qu'il est plus difficile qu'on ne pense de nous remplacer; parce qu'il est moralement impossible de toucher à notre état, c'est-à-dire à notre façon de vivre et d'être au palais. Mais nous ne sommes pas immortels : Péking tombera enfin, et suivra le malheureux sort des autres missions (1). »

Le P. Amiot (2), un des plus illustres parmi les

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 272.

(2) L'académicien Langlès ayant traduit le *Voyage en Chine* de Holmes dédia cet ouvrage au P. Amiot. La dédicace est conçue en ces termes : « Hommage de vénération, de regrets et de reconnaissance offert à la

savants missionnaires de la Chine, était alors à Péking. Jugeant que la destruction de son ordre entraînerait infailliblement la ruine de la mission, il composa cette épitaphe qu'on pouvait voir encore il y a peu d'années dans la sépulture des Jésuites français, non loin de la capitale du Céleste Empire :

AU NOM DE JÉSUS :
AMEN.
LONGTEMPS INÉBRANLABLE,
VAINCUE ENFIN PAR TANT DE TEMPÊTES, ELLE A SUCCOMBÉ.
ARRÊTE-TOI, VOYAGEUR, ET
LIS,
Et réfléchis un peu en toi-même sur l'inconstance
Des choses humaines :
Ici reposent les missionnaires français,
Qui furent, pendant leur vie, de cette célèbre Société,
Qui enseigna et propagea en tous lieux
Le culte pur du vrai Dieu ;
Autant que peut le permettre la fragilité humaine,
Elle a imité avec soin Jésus dont elle a pris le nom ;
Au milieu des fatigues et des tribulations,
Elle a pratiqué la vertu, elle a aidé le prochain ;
Elle s'est faite toute à tous, pour les gagner tous ;
Pendant deux siècles et plus de son existence
Elle a donné à l'Église des martyrs et des confesseurs.
NOUS, JOSEPH-MARIE AMYOT,
Et les autres missionnaires français de la Compagnie,
Résidants à Péking dans l'empire chinois,
Sous les auspices et la protection du souverain tartare,
Pendant qu'au moyen des sciences et des arts
Nous poursuivons encore l'œuvre de Dieu ;
Pendant que dans le palais même de l'empereur,
Parmi les temples des faux dieux,
Brille encore notre Église de France,

« mémoire du révérend Père Amiot, missionnaire apostolique à Péking, « correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, savant « infatigable, profondément versé dans l'histoire des sciences, des arts « et de la langue des Chinois, ardent promoteur de la littérature tar- « tare-mantchoue. »

Hélas ! soupirant en secret après le dernier jour de notre vie,
Nous avons placé ce monument de la piété fraternelle
Au milieu d'un bois sauvage.
Va, voyageur, félicite les morts,
Compatis aux vivants, prie pour tous, admire et
Tais-toi.
AN DU CHRIST MDCCLXXIV;
DU MOIS D'OCTOBRE LE XIX;
DU RÈGNE DE KHIEN-LONG ANNÉE XX;
DE LA NEUVIÈME LUNE LE X (1).

(1) IN NOMINE JESU :
AMEN.
INCONCUSSA DIU,
TANDEM TOT VICTA PROCELLIS, OCCUBUIT.
STA, VIATOR ET
LEGE;
Atque humanarum inconstantiam rerum paulisper tecum reputa ;
Hic jacent missionarii Galli, ex illa,
Dum viverent, celeberrima Societate quæ ubique
Locorum genuinum veri Dei cultum docuit et promovit ;
Quæ Jesum a quo nomen accepit,
In omnibus quantum patitur humana imbecillitas
Propius imitata, inter labores et ærumnas virtutes excoluit,
Proximum juvit, et omnia omnibus facta,
Ut omnes lucrifaceret, per duo et amplius sæcula quibus floruit,
Suos dedit Ecclesiæ martyres et confessores.
NOS JOSEPHUS-MARIA AMYOT,
Cœterique ex eadem societate missionarii Galli,
Dum Pekini Sinarum, sub auspiciis ac tutela
Tartaro-Sinici Monarchæ, obtentu scientiarum et artium,
Rem divinam adhuc promovemus ;
Dum in ipso imperiali Palatio, tot inter inanium
Delubra deorum, præfulget adhuc Gallicana nostra Ecclesia,
Heu ! ad ultimum vitæ diem tacite suspirantes
Hoc fraternæ pietatis monumentum ferales
Inter lucos posuimus.
Abi, viator, congratulare mortuis,
Condole vivis, ora pro omnibus, mirare et
Tace.
ANNO CHRISTI MDCCLXXIV.
MENSIS OCTOBRIS DIE XIV.
IMPERII KHIEN-LONG XX.
LUNÆ NONÆ DIE X.

Nous avons lu, les larmes aux yeux et le cœur rempli de tristes pensées, cette mélancolique inscription à l'endroit même où elle fut placée, en 1774, par le P. Amiot. Nous avons déjà dit que les missionnaires français possédaient aux environs de Péking un magnifique enclos, qui leur avait été donné par l'empereur Khang-Hi, pour en faire le lieu de leur sépulture. C'est là que reposent plusieurs de nos compatriotes, morts à neuf mille lieues de leur patrie, après avoir usé leur vie dans les souffrances et les privations, au milieu d'un peuple qui ne sut jamais apprécier ni leur zèle, ni leur vertu, ni leur science. Nous avons plusieurs fois visité cet enclos, connu des Chinois sous le nom de *Sépulture française*. En y entrant on sent son cœur battre d'émotion comme si on allait mettre le pied sur le sol de la patrie. Cette terre est, en effet, bien française ; c'est comme une touchante et précieuse colonie conquise au sein de l'empire chinois par les ossements de nos frères. Le site est un des plus beaux qu'on puisse trouver aux environs de Péking. Les murs de clôture sont assez bien conservés ; mais la maison, dont la construction est d'un style moitié européen et moitié chinois, se trouve dans un pitoyable délabrement. L'ancien réfectoire était orné autrefois d'un grand nombre de portraits de missionnaires jésuites. On y voit encore ceux des PP. Parennin et Bourgeois ; ils sont placés aux deux côtés de la longue inscription que nous venons de reproduire. Celui du P. Amiot était, au dire des vieux chrétiens de Péking, au-dessus de l'inscription ; mais il a disparu.

Au milieu d'un vaste jardin, aujourd'hui inculte,

on remarque un bosquet où les tombeaux des missionnaires sont rangés par ordre sous des arbres de haute futaie. Depuis que les Européens n'ont plus en Chine une existence légale, la sépulture française avait été confiée à la garde d'une famille chrétienne, qui fut envoyée en exil à la suite d'une récente persécution. L'établissement fut saccagé et pillé par les bandits de Péking. Le gouvernement s'en est emparé depuis quelques années, et les païens qu'on y a logés volent journellement tout ce qui est à leur convenance, les arbres, les matériaux de la chapelle, sans en excepter même les pierres tumulaires.

III.

Il n'avait pas été possible de proscrire les Jésuites de la Chine, de briser tous les liens qui les unissaient entre eux, de les disperser comme on avait fait en Europe; on se contenta de les séculariser. Les missionnaires acceptèrent la dure loi qui leur était imposée, mais ils n'en continuèrent pas moins leurs travaux apostoliques ou scientifiques. Le P. Amiot jetait une vive lumière sur la littérature des Chinois et des Mantchous, qu'il popularisait en France et dans toute l'Europe par de nombreuses et intéressantes publications. Les PP. d'Espinha et Da-Rocha présidaient l'un le Tribunal d'astronomie, l'autre celui des mathématiques. Sichelbarth et Panzi remplaçaient Castiglione et Attiret dans la charge de peintres de l'empereur; d'autres Jésuites étaient répandus dans les provinces,

évangélisant les peuples sous l'autorité de l'ordinaire.

Joseph Panzi écrivait de Péking en 1776 : « Nous sommes encore réunis dans cette mission : la bulle de suppression a été notifiée aux missionnaires, qui néanmoins n'ont qu'une seule maison, un même toit et une table commune. Ils prêchent, ils confessent, ils baptisent; ils ont l'administration de leurs biens, et ils remplissent tous les devoirs comme auparavant, aucun d'eux n'ayant été interdit, parce qu'on ne pouvait faire autrement dans un pays tel que celui-ci; et cependant il ne s'est rien fait sans la permission de Monseigneur notre évêque, qui est celui de Nanking. Si on se fût conduit comme dans quelques endroits de l'Europe, c'en était fait de notre mission, de notre religion, et c'eût été un grand scandale pour les chrétiens de la Chine, aux besoins desquels on n'avait pas pourvu et qui auraient peut-être abandonné la foi catholique... Notre mission, grâce à Dieu, va assez bien et jouit maintenant d'une grande tranquillité. Le nombre des chrétiens augmente tous les jours... Autant qu'on peut humainement juger de l'empereur, il paraît être encore bien éloigné d'embrasser notre sainte religion catholique; il n'y a même aucune raison de l'espérer, quoiqu'il la protége dans ses États, et c'est ce qui peut se dire pareillement de tous les autres grands de l'empire... »

L'empereur Khien-Long devenait, en effet, moins hostile au christianisme à mesure qu'il avançait en âge. Il prenait même en véritable affection les missionnaires qu'il avait à la cour et par suite se sentait porté à traiter avec indulgence ceux qui étaient répandus dans les provinces et dont les mandarins dé-

nonçaient fréquemment la propagande. Ces sentiments de bienveillance ne pouvaient assurément être pris pour une protection sincère, mais on en profitait pour tâcher de soutenir cette pauvre mission, dont la ruine paraissait imminente. La faveur impériale vint au secours des missionnaires au milieu d'une cruelle épreuve qui les frappa encore subitement peu de jours après la déchirante nouvelle de la suppression de leur compagnie.

Nous avons déjà parlé en détail de la magnifique église de la mission française, construite à Péking, sous les auspices et aux frais de Khang-Hi et de Louis XIV. Ce monument auguste s'élevait majestueusement au sein de cette grande capitale, comme pour annoncer la gloire du vrai Dieu aux trois cents millions d'âmes de cet immense empire. L'Orient n'avait rien de si beau ni de si touchant. Vers le commencement de l'année 1775, on célébrait avec pompe dans l'église des Jésuites français de Péking la fête de sainte Catherine de Ricci, grand'tante du général des Jésuites, du R. P. Ricci, alors enfermé au château Saint-Ange. Pendant la célébration des saints mystères, il sortit de dessous l'autel une odeur si forte, que le missionnaire célébrant eut bien de la peine à terminer l'office. On fit ensuite quelques recherches, sans découvrir les causes de cet accident. Les fidèles et les missionnaires étaient depuis peu d'instants sortis de l'église, lorsque les cris : Au feu ! le feu à l'église ! retentirent de toutes parts, et aussitôt on vit avec effroi de longs tourbillons de flamme et de fumée qui s'élançaient de toutes les fenêtres de l'édifice. Un missionnaire qui se trouvait encore dans le voisinage voulut au moins

sauver le saint Sacrement ; il se précipita vers l'incendie, mais il fut repoussé par les flammes. Il chercha partout inutilement une issue pour gagner le tabernacle. L'incendie avait tout envahi avec la rapidité de la foudre. Le feu était si violent, et il avait pris en tant d'endroits à la fois, qu'en moins d'une heure ce vaste édifice fut consumé en entier.

« Le gouverneur de Péking, dit le P. Bourgeois, supérieur de la mission, se rendit aussitôt avec huit mille hommes sur le théâtre de cet épouvantable sinistre. On y accourut de toutes parts. La foule devint si grande, qu'on ne pouvait plus en approcher, même de loin. Tout était déjà fini lorsque nous apprîmes cette affreuse nouvelle, nous étions au réfectoire : aussitôt toute la communauté se leva de table pour aller devant le saint Sacrement. Je me mis en route dès qu'il fut possible de percer la foule ; de loin je cherchais des yeux cette belle église que j'avais vue si souvent avec tant de plaisir. Je l'avoue, si mon cœur a jamais souffert, ce fut en ce moment. N'apercevant qu'une fumée noire, je ne pus retenir mes larmes devant ce monde d'idolâtres : les forces me manquèrent, et tout ce que je pus faire, ce fut de gagner la chambre d'un de nos missionnaires, où, hors d'état de consoler les autres, j'eus moi-même besoin de consolation (1). »

L'empereur Khien-Long fut sensible au malheur qui venait de frapper les missionnaires. Dès le lendemain de l'incendie, il donna ordre au conseil des ministres de s'informer exactement de ce que son aïeul

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 270.

l'empereur Khang-Hi avait fait pour la mission, lorsqu'il avait présidé lui-même à la construction de l'église. On trouva qu'il avait contribué aux frais de l'édifice chrétien pour la somme de dix mille onces d'argent; et comme en Chine les anciens usages font loi, Khien-Long en donna autant, pour commencer les travaux d'une nouvelle église. Cette faveur n'était que le prélude d'une autre bien plus considérable.

Il y avait, dans l'église consumée si rapidement par les flammes, trois grandes et magnifiques inscriptions que l'empereur Khang-Hi avait lui-même écrites de son pinceau rouge. Ces inscriptions impériales, dont l'immense valeur ne peut être bien comprise que par un Chinois, avaient été dévorées par l'incendie. Selon les mœurs du Céleste Empire, perdre de tels présents du Fils du Ciel, c'est toujours une faute : il faut s'en accuser humblement auprès de l'empereur. Les missionnaires ne manquèrent pas de le faire dans un écrit qu'ils présentèrent à Sa Majesté. Khien-Long les reçut avec bonté et commisération; il s'empressa de leur pardonner leur faute involontaire, et, pour réparer leur infortune, il donna ordre à son ancien précepteur, devenu ensuite ministre de l'empire, de préparer de belles inscriptions pour la nouvelle église. « Je veux, ajouta l'empereur, les écrire moi-même en caractères rouges. » Aussitôt que cette nouvelle fut connue dans le monde officiel de Péking, les mandarins s'empressèrent de se rendre chez les missionnaires pour les féliciter. Il y en eut même plusieurs qui se laissèrent aller, dans leurs compliments, jusqu'à féliciter les Européens de l'incendie de leur église, puisque ce désastre leur procurait de pareils témoignages de

la faveur impériale. Les travaux du nouvel édifice chrétien commencèrent avec activité, et les Jésuites, ne voyant plus de successeurs après eux, y dépensèrent toutes les ressources dont ils pouvaient disposer ; heureux de pouvoir offrir à Dieu, en finissant, jusqu'à leur dernière obole.

L'année qui suivit ces témoignages publics de bienveillance accordés par l'empereur aux missionnaires, fut marquée par un hommage éclatant rendu cette fois par le chef de l'État à la doctrine chrétienne, et qui, dans des temps meilleurs, eût pu avoir une influence considérable sur la propagation de la foi en Chine. On sait que Khien-Long, au milieu des incessantes préoccupations du gouvernement de son vaste empire, ne négligeait pas la culture des lettres, qui avait été son unique occupation avant qu'il montât sur le trône. Il donna de grands soins au perfectionnement de sa langue maternelle, en faisant faire des traductions des meilleurs livres chinois, dont souvent il composait lui-même les préfaces. Il fit revoir et publier de nouveau les King et les autres livres classiques, en chinois et en mantchou. Il écrivit l'histoire de la dynastie des Ming, et célébra les principaux événements de son règne dans des morceaux d'éloquence, qu'il faisait ensuite graver sur la pierre. La poésie même ne lui fut pas étrangère, et il la cultiva avec succès. On a vanté une pièce de vers sur le thé, que ce prince composa dans une de ses parties de chasse en Tartarie, et qu'il fit écrire sur des tasses de porcelaine d'une fabrique nouvelle. Le recueil de ses poésies, imprimé à Péking, contient 24 petits volumes. Son ouvrage le plus connu en Europe est *l'É-*

loge de la ville de Moukden, traduit en français par le savant P. Amiot. Khien-Long l'avait composé en chinois et en mantchou, et il lui valut, de la part de Voltaire, une Épître qui commence ainsi :

« Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
« Ton trône est donc placé sur la double colline..... »

Ce goût prononcé de l'empereur Khien-Long pour la littérature lui fit concevoir et exécuter un grand projet. Il publia, dans toute l'étendue de l'empire, qu'il voulait faire une collection de tout ce que la Chine avait de mieux en bons livres. En conséquence, il ordonna que tous ceux qui possédaient des manuscrits importants eussent à les envoyer à la cour, déclarant qu'après en avoir fait le choix, on les renverrait fidèlement. Il fut décrété que la collection serait de deux cent mille volumes. On reçut bientôt de toutes parts des livres à l'infini. L'empereur convoqua à Péking les membres de l'académie des Han-Lin, les lettrés les plus célèbres de l'empire et les plus habiles imprimeurs. Son sixième fils et plusieurs princes impériaux de premier ordre furent placés à la tête de cette grande entreprise. Ce qui fit surtout honneur à la religion dans cette magnifique collection, c'est que l'empereur y fit entrer quatre ouvrages chrétiens, composés autrefois par des missionnaires jésuites. Le premier est du fameux P. Ricci. Il s'est trouvé des lettrés qui lisaient sans cesse ce chef-d'œuvre pour se former le style. Il a pour titre : « Tien-Tchou-Che-y, » c'est-à-dire la véritable nation de Dieu. On ne conçoit pas comment un homme qui n'avait fait sa théologie qu'en voyageant a pu mettre dans ce

livre tant de force et de raisonnement, tant de clarté et tant d'élégance.

Le second livre qu'on fit entrer dans la grande collection est une traduction en style sublime de l'Imitation de Jésus-Christ, sous le titre de « King-Che-Kin-Chou, » ou livre d'or du mépris du monde. Cet ouvrage est dû au pinceau élégant et savamment exercé d'un fameux lettré chrétien de Péking.

Le troisième, composé par le P. Triganet, a pour titre ces deux caractères : « Tsi-Ke, » les sept victoires. Écrit à la manière antique, il est remarquable par la force et la concision de son style. Il traite du combat et de la victoire des sept passions dominantes dans l'homme.

Le quatrième enfin fut écrit du temps de Khang-Hi par le célèbre P. Verbiest. Il est intitulé « Khieo-Yao-Sin-Lun, » c'est-à-dire abrégé des vérités fondamentales de la religion. En le composant, l'auteur, qui voulait se mettre à la portée de tout le monde, a écarté les formes élégantes capables de nuire à la clarté du livre pour les intelligences ordinaires. Khang-Hi, l'ayant lu, badina sur son style. Mais Khien-Long le jugea digne d'être placé dans sa collection, à cause de l'analyse et de la méthode qui s'y fait remarquer. L'empereur, les princes impériaux, les lettrés, les académiciens du Han-Lin, trouvèrent d'ailleurs admirable cet abrégé de la doctrine chrétienne, et ils lui votèrent les honneurs de l'impression impériale.

Étrange contradiction de cette bizarre et inconséquente nation ! Les Chinois mettent au nombre de leurs meilleurs livres ceux qui font l'apologie du

christianisme ; ils comblent d'éloges leurs auteurs et ils persécutent en même temps les chrétiens et les missionnaires. On dit que, sous le dernier empereur de la dynastie des Ming, les missionnaires eurent le courage de faire peindre l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, dont ils présentèrent le tableau avec une explication à ce prince, qui était plongé dans toutes les infamies de la débauche. Ils espéraient que la vue de cette effrayante catastrophe le ferait rentrer en lui-même. L'empereur trouva la peinture belle, il l'admira beaucoup, puis il la fit graver dans un recueil des monuments antiques. Et voilà tout ce qu'il en fut !

IV.

Pendant que l'empereur honorait publiquement les livres des chrétiens, les tribunaux poursuivaient avec la dernière rigueur les ouvrages d'un lettré chinois dont les opinions étaient répréhensibles. Ce procès incroyable pourra nous donner une certaine idée de ce qu'on entend en Chine par la liberté de la presse.

Les Chinois sont, depuis des siècles, dans l'habitude de faire imprimer ce qu'ils veulent, des livres, des brochures, des feuilles volantes, des placards pour afficher au coin des rues, sans être obligés d'avoir préalablement l'autorisation des mandarins. Chacun même peut être imprimeur à volonté, sans avoir besoin d'une patente quelconque et sans payer au fisc

le moindre tribut; la seule condition, c'est de ne pas trouver la chose trop ennuyeuse, et d'avoir assez d'argent pour faire stéréotyper ses planches. On peut donc, en Chine, user tant qu'on veut de la liberté de la presse; mais il est expressément défendu d'en abuser. Tout Chinois a le droit de faire imprimer, quand et comme il lui plaît, les choses ordinaires et extraordinaires, passées, présentes et futures, à la condition, toutefois, qu'il ne compromettra jamais les cinq vertus fondamentales et les trois rapports sociaux, sans troubler la tranquillité publique et sans porter atteinte au respect dû aux supérieurs. Dans ces cas qui peuvent être assez fréquents, les mandarins cherchent à découvrir l'auteur du crime et le punissent très-sévèrement.

En 1777, un vieux lettré du Kiang-Si attira par ses écrits l'attention du gouvernement. Depuis longtemps il vivait en philosophe dans les montagnes de sa province, sans jamais faire le voyage de Péking pour solliciter des fonctions publiques. Il aimait la solitude de son agreste demeure, où, entouré de livres, de pinceaux, d'encre et de papier, il s'amusait à penser, à écrire et à imprimer. Pour égayer ses ouvrages, les rendre plus piquants et leur donner plus de vogue, surtout parmi certains lettrés, il les remplissait d'idées excentriques et quelquefois hardies. Cet homme de lettres du Céleste Empire avait soixante ans, et, chose assez rare parmi les Chinois, la littérature lui avait porté profit, ses productions l'avaient enrichi et lui avaient fait dans l'empire une sorte de renom. Mais cette paisible carrière où il avait trouvé suffisamment de l'or et de la gloire, devait le

conduire à un abîme. Un autre lettré, dont les produits avaient sans doute moins de succès, jaloux de la fortune et de la renommée de son confrère du Khiang-Si, alla l'accuser de publier des écrits opposés aux vertus fondamentales et aux rapports sociaux.

Un mandarin militaire, accompagné d'une cohorte de grossiers satellites, envahit aussitôt avec grand fracas la silencieuse retraite du vieux lettré, qui fut chargé de chaînes et traîné en prison comme un voleur. Il comparut devant plusieurs tribunaux, et l'affaire fit grand bruit dans tout l'empire lorsqu'on sut que l'écrivain Wang-Si-Heou avait été arrêté. Ce procès prit de telles proportions, que l'accusé fut conduit à Péking pieds et poings liés, afin d'y être jugé par la Cour des Crimes. Il y arriva précisément à l'époque où se tenaient ces grandes assemblées littéraires chargées de composer la bibliothèque impériale. Les princes, les ministres et les mandarins du premier ordre, réunis aux neuf tribunaux suprêmes de l'empire, attendaient, par ordre de l'empereur, le vieux Wang-Si-Heou, pour procéder solennellement à l'examen de ses livres et au jugement de sa personne. Voici, en abrégé, le résultat de nombreuses procédures, tel qu'il fut publié à cette époque dans le Moniteur de l'empire chinois :

« Nous, princes du sang, grands dignitaires de l'empire, ministres et mandarins du premier ordre, réunis par édit de Votre Majesté aux neuf cours souveraines pour juger le lettré Wang-Si-Heou, nous nous sommes d'abord fait représenter tous les livres qu'on a saisis dans sa maison. Il y en a de dix espèces, nous les avons examinés avec beaucoup de soin et d'exactitude.

« Nous avons remarqué : 1° qu'il a osé toucher au grand dictionnaire de l'empereur Khang-Hi. Il en a fait un abrégé, dans lequel il n'a pas craint de contredire quelques endroits de ce livre si respectable et si authentique.

« 2° Dans la préface qu'il a mise à la tête de son dictionnaire abrégé, nous avons vu avec horreur qu'il a eu l'audace d'écrire les petits noms (1) de Confucius, de vos illustres ancêtres, et celui de Votre Majesté elle-même. C'est une témérité, un manque de respect qui nous a fait frémir.

« 3° Dans les registres de sa famille, il a écrit qu'il descendait de Hoang-Ti (2) par les Tcheou.

« 4° Dans ses vers, il a encore insinué cette prétendue origine, en se servant d'expressions répréhensibles. Il paraît qu'en cela il a eu de mauvaises vues.

« Nous avons cité Wang-Si-Heou pour répondre sur ces délits.

« Interrogé pourquoi il avait osé toucher au grand dctionnaire de Khang-Hi,

« Il a répondu : Ce dictionnaire a un grand nombre de volumes; il n'est pas commode. J'en ai fait l'abrégé; il coûte peu, et il est aisé à manier.

« Interrogé comment il avait eu l'audace d'écrire dans la préface de ce dictionnaire les petits noms de Confucius, de vos illustres ancêtres et de Votre Majesté,

« Il a répondu que c'était afin que les jeunes gens

(1) Il est expressément défendu en Chine de se servir des petits noms ou prénoms de Confucius et de l'empereur; on ne peut pas même se servir, en écrivant, des caractères qui forment ces noms.

(2) Un des premiers fondateurs de la monarchie chinoise.

qui le liraient connussent ces petits noms et ne fussent pas exposés à s'en servir par mégarde. D'ailleurs, j'ai reconnu moi-même ma faute, a-t-il ajouté; j'ai fait réimprimer mon dictionnaire, et j'ai eu soin d'en ôter ce qui en était mal.

« Nous, lui ayant répliqué que les petits noms des empereurs et de Confucius étaient connus de tout l'empire,

« Il a protesté qu'il les avait ignorés longtemps; qu'il ne les avait sus lui-même qu'à l'âge d'environ trente ans, les ayant vus pour la première fois dans la salle où les lettrés vont composer pour obtenir des grades.

« Interrogé pourquoi il a osé écrire dans les registres de sa famille qu'il descendait de Hoang-Ti par les Tcheou,

« Il a répondu : C'est une vanité qui m'a passé par la tête; j'étais bien aise qu'on crût que j'étais quelque chose.

« Enfin, interrogé pourquoi il s'était servi de certaines expressions pour insinuer dans ses vers sa prétendue origine,

« Il a répondu qu'emporté par le feu de la poésie, il n'avait pas fait attention à ce que ces expressions pouvaient avoir de mauvais.

« Nous, vos fidèles sujets, avons remarqué que Wang-Si-Heou étant lettré du second ordre (Kin-Jin), instruit de nos lois et de nos coutumes, ne pouvait être comparé à un homme du peuple, qui aurait péché par grossièreté et ignorance. Ce qu'il a fait et écrit offense la Majesté Impériale, tient à la rébellion. C'est un crime de lèse-majesté au premier chef.

« Nous avons examiné les lois de l'empire. Selon ces lois, ce crime doit être puni d'une mort rigoureuse. Le criminel doit être coupé en pièces, ses biens confisqués, ses parents au-dessus de seize ans mis à mort, ses femmes, ses concubines et ses enfants au-dessous de seize ans exilés et donnés pour esclaves à quelque grand de l'empire.

« Nous, vos fidèles sujets, présentons avec respect ce mémorial à Votre Majesté, en attendant ses derniers ordres... »

Les terribles conclusions de ce réquisitoire contre des fautes dont il n'est pas aisé de bien comprendre la gravité font voir que, sous un gouvernement absurde et tyrannique, la liberté de la presse peut devenir quelquefois un affreux guet-apens. La miséricorde impériale modifia la sentence des juges; mais telle qu'elle fut exécutée, elle dut encore suffire pour donner des inquiétudes aux hommes de lettres du Céleste Empire. Khien-Long prononça cet arrêt définitif :

« Je fais grâce à Wang-Si-Heou sur le genre de son supplice. Il ne sera pas coupé en pièces; qu'on lui tranche la tête. Je fais grâce à ses parents; pour ses fils, qu'on les réserve pour la grande exécution de l'automne; que la loi soit exécutée dans ses autres points. Telle est ma volonté; qu'on respecte cet ordre. »

V.

On remarqua, à Péking et dans les provinces, que les livres des chrétiens avaient été choisis pour faire partie de la grande collection impériale par les mêmes juges qui venaient de condamner avec une impitoyable barbarie les ouvrages d'un lettré chinois. Ce contraste eût dû, ce semble, ouvrir les yeux aux mandarins hostiles au christianisme et leur faire comprendre que les partisans d'une doctrine ainsi glorifiée par le gouvernement ne pouvaient être à ses yeux des criminels. Il n'en fut rien cependant, et les persécutions locales ne discontinuèrent pas pour cela. Tantôt au nord, tantôt au midi; aujourd'hui d'un côté, demain de l'autre, il y avait toujours quelque part des chrétiens et des missionnaires poursuivis et tourmentés par des mandarins, qui sous mille prétextes savaient les accuser et les condamner.

La mission de Péking était à l'abri de ces vicissitudes et de ces vexations continuelles, grâce à la bienveillance particulière que l'empereur Khien-Long témoignait aux missionnaires de la cour, grâce surtout à son goût persévérant pour la peinture. Peu de jours après avoir traité d'une manière si inhumaine le pauvre Wang-Si-Heou, il fit rendre des honneurs extraordinaires au peintre Sikelpart, comme pour rassurer les Européens sur sa sévérité. L'artiste missionnaire ayant reçu l'ordre d'aller retoucher un tableau à la maison de plaisance impériale, Khien-Long s'approcha de lui

et feignit de s'apercevoir pour la première fois que la main du peintre tremblait. — « Quel âge avez-vous, lui demanda-t-il? — Soixante-dix-ans. — Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit? ignorez-vous ce que j'ai fait pour Castiglione à sa soixante-dixième année? Je veux faire la même chose pour vous. » En effet, cette même cérémonie, dont nous avons déjà parlé, fut renouvelée en l'honneur de Sikelpart, avec d'autant plus d'opportunité, qu'il y avait alors à Péking un concours de dix mille lettrés, venus de toutes les provinces dans la capitale pour y être promus à des degrés supérieurs, et destinés à être un jour mandarins dans les différentes villes de l'empire. Les honneurs rendus sous leurs yeux à un missionnaire pouvaient assurément les bien disposer à traiter favorablement le christianisme. Mais l'expérience avait déjà prouvé plus d'une fois que ces démonstrations n'avaient guère d'effet qu'à Péking, sous les yeux de l'empereur. Il est même assez probable que ces vaniteux lettrés prenaient facilement des sentiments de jalousie contre ces étrangers dont ils entendaient faire de si grands éloges. De retour dans leurs provinces, ils étaient bien aises de traiter les chrétiens avec mépris et insolence, et de se venger ainsi de ces docteurs européens dont le savoir avait peut-être humilié leur orgueil.

Les missionnaires avaient la sagesse de refuser quelquefois les dignités et les honneurs qu'on voulait leur accorder ; car ils étaient convaincus que Khien-Long croyait avoir tout fait pour eux, lorsqu'il leur donnait des récompenses de cette nature. Ils aimaient mieux s'y dérober, comme sut le faire le peintre

Attiret, afin de se maintenir dans le droit de recourir à l'empereur et de lui parler avec liberté dans les occasions pressantes. Des hommes de leur caractère et de leur état ne pouvaient pas regarder le mandarinat chinois comme une grande faveur, et ils ne se faisaient pas certainement l'illusion de trouver la gloire de Dieu là où il ne pouvait y avoir tout au plus que la satisfaction de l'amour-propre.

La mission de Chine, faiblement et inefficacement protégée par l'empereur Khien-Long, ne pouvait compter sur la sympathie des mandarins et des lettrés; on peut même dire qu'elle commençait à ne plus compter sur elle-même et qu'elle s'abandonnait à un douloureux découragement. Depuis la suppression de la compagnie de Jésus, les anciens missionnaires de Péking s'éteignaient peu à peu et n'étaient pas remplacés. Ceux qui survivaient étaient plongés dans un profond abattement; ils ne voyaient que des ruines dans le présent, et pour l'avenir un désastre total. En 1780, l'un d'eux, le P. Dolliers, écrivait ainsi en Europe : « Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié, et nous envoie des successeurs qui fassent mieux que nous. Il est impossible que la mission se soutienne longtemps dans l'état où nos désastres l'ont réduite. Nous sommes très-peu d'ouvriers; on ne peut plus désormais nous en envoyer qui aient été élevés comme nous. Il faut donc recourir à quelques communautés où il règne beaucoup de piété, un grand zèle pour le salut des âmes, quelque goût pour les sciences, mais surtout beaucoup de douceur, de modération, de patience, d'abnégation et de charité... »

Le P. Dolliers expirait de chagrin, deux mois après

avoir écrit ces paroles ; mais ses ux avaient vœété exaucés. S'il eût vécu plus longtemps, il eût pu voir arriver en Chine ces hommes apostoliques dont il avait tracé le portrait... Les enfants de saint Vincent de Paul se préparaient déjà à traverser les mers pour aller remplacer à Péking les disciples de saint Ignace.

Aussitôt après la suppression de l'ordre des Jésuites, le gouvernement français s'était préoccupé de perpétuer la mission de Chine, dont l'importance était vivement sentie. Le cardinal de Bernis, ambassadeur à Rome, avait reçu une dépêche où l'on remarque le passage suivant : « Son Éminence est priée de jeter un coup d'œil sur les pièces ci-jointes qui ont été demandées par le cardinal préfet de la Propagande. Elles contiennent l'état présent des missions françaises de la Chine..., où le roi a daigné faire passer depuis peu à ses frais un grand nombre de sujets. Il n'est pas douteux qu'en cela Sa Majesté a eu principalement en vue l'intérêt de la religion. Les missionnaires français que l'empereur de la Chine voit travailler avec plaisir dans son palais, qu'il conduit souvent avec lui dans ses voyages, dont il se sert pour dresser les cartes des pays qui lui sont soumis, et dont il tire des services importants; ces missionnaires, en tâchant de prévenir ou d'arrêter les persécutions qui s'élèvent contre les chrétiens, ne manquent pas dans l'occasion d'obtenir des faveurs aux Européens, et surtout aux Français qui abordent à Canton, et de les mettre à couvert des vexations auxquelles ils sont souvent exposés. D'ailleurs plusieurs de ces missionnaires sont chargés d'entretenir une correspondance suivie avec l'Académie des sciences de Paris, et même

avec messieurs les ministres du roi, pour leur communiquer leurs observations astronomiques, leurs recherches sur la botanique, l'histoire naturelle, et surtout ce qui peut contribuer à la perfection des sciences et des arts... On croit pouvoir assurer que ces missionnaires ne sont pas inutiles à la nation, et qu'en bien des occasions ils ont rendu des services importants... »

Indépendamment de l'intérêt religieux dont la France s'est toujours préoccupée, les progrès des sciences et du commerce demandaient donc qu'on ne laissât pas dans l'abandon la mission de Péking. Des négociations s'ouvrirent, à ce sujet, entre le souverain Pontife et la cour de France, et il fut décidé d'un commun accord qu'on enverrait la congrégation de Saint-Lazare pour recueillir l'héritage de la compagnie de Jésus. C'était assurément une lourde tâche que celle d'aller continuer parmi les nations infidèles l'œuvre des Jésuites, de ces hommes si zélés, si courageux, si habiles, si persévérants dans leurs entreprises, faisant entrer tour à tour au service de leur apostolat les sciences, les lettres et les arts, enfin trouvant dans leur ordre les traditions d'une longue expérience dans la propagation de la foi. Les Lazaristes ne possédaient pas peut-être, au même degré, tous ces avantages, mais profondément imbus de l'esprit de leur saint fondateur, animés de l'humilité, de la simplicité, de la charité de saint Vincent de Paul, ne pouvaient-ils pas espérer que Dieu leur tiendrait compte de leur obéissance et bénirait aussi les efforts de leur zèle ?

M. Raux, le premier Lazariste qui fut envoyé à

Péking en qualité de supérieur de la mission, était d'ailleurs bien capable de soutenir à la cour de l'empereur de la Chine la renommée des illustres missionnaires qui l'y avaient précédé. Savant distingué, il était en outre doué d'une admirable facilité pour les langues. Il partit de Paris, accompagné de M. Ghislain, missionnaire de la même congrégation, et d'un Frère coadjuteur, habile horloger. On voit par ce début que les Lazaristes avaient l'intention de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs, et qu'ils ne dédaignaient pas non plus d'appeler les arts au secours de la prédication évangélique.

Le P. Bourgeois, ex-supérieur des Jésuites de Péking, avait été informé du départ des Lazaristes pour les remplacer dans la mission. Pour un missionnaire qui voyait avant tout la gloire de Dieu et le salut des âmes, cette nouvelle, au lieu de le contrister, fut pour lui un sujet de consolation. En novembre 1783, il écrivait à un de ses amis : « On a donné notre mission à messieurs de Saint-Lazare. Ils devaient venir l'an passé, viendront-ils cette année? Dieu le veuille: nous n'en savons encore rien. Ce sont de braves gens; ils peuvent être assurés que je ferai tout mon possible pour les aider et les mettre en bon train. Nous avons un évêque portugais; il s'appelle Alexandre de Govéa. C'est un religieux de Saint-François dont on dit beaucoup de bien. Il ne tiendra pas à moi certainement qu'il ne pacifie la mission... »

Les Lazaristes arrivèrent enfin à Péking pour prendre possession de la mission française. La position n'était pas sans présenter des embarras et des délica-

tesses de part et d'autre ; car, s'il est fâcheux quelquefois d'avoir à céder sa place, il n'est pas toujours agréable de se mettre à celle des autres. Mais lorsqu'on agit par obéissance et avec esprit de foi, les difficultés s'aplanissent, et les petites susceptibilités humaines s'évanouissent aisément. Les missionnaires anciens et les nouveaux ne se considérèrent que comme les serviteurs du même Maître, comme les apôtres de la même foi, comme les soldats de la même cause, quoique sous une armure différente. Le P. Bourgeois présenta M. Raux à la cour de Khien-Long, il le mit en relations avec les grands mandarins de la capitale, et ne manqua pas de témoigner en présence des néophytes tous les égards qui étaient dus au supérieur de la mission. Cette entente cordiale ne se démentit pas, et nous citerons avec plaisir quelques lignes touchantes que le P. Bourgeois écrivait, en 1788, au P. Beauregard, l'orateur chrétien de la fin du dix-huitième siècle. L'ancien supérieur des Jésuites se plaît à rendre hommage aux Lazaristes qui ont pris leur place au nom du Pape et du roi de France. Cette abnégation personnelle, en présence des vertus d'un rival, a quelque chose de vraiment religieux.

« Très-cher et très-ancien confrère, dit le P. Bourgeois, continuez toujours à faire connaître et aimer notre bon Maître, et à vous montrer toujours digne enfant de saint Ignace.

« Messieurs nos missionnaires et successeurs sont des gens de mérite, pleins de vertus et de talents, de zèle et d'une très-bonne société. Nous vivons en frères ; le Seigneur a voulu nous consoler de la perte de notre bonne mère ; et nous le serions entièrement

si un enfant de la compagnie pouvait oublier sa sainte et aimable mère. C'est un de ces traits qu'on ne peut arracher du cœur, et qui demande à tout moment des actes de résignation... »

Dans une autre lettre, le P. Bourgeois parle encore du missionnaire qui le remplace, et, en faisant l'éloge de ses vertus, il ajoute : « On ne sait pas si c'est lui qui vit en Jésuite ou nous qui vivons en Lazaristes... » Ces paroles admirables sont bien dignes à la fois et des fils de saint Ignace et des enfants de saint Vincent de Paul !

La bonne harmonie qui s'établit en Chine entre les prédicateurs de l'Évangile, de quelque ordre ou de quelque nationalité qu'ils fussent, n'était pas suffisante pour donner une impulsion considérable à la conversion des infidèles. La protection douteuse de l'empereur, la malveillance des mandarins, les changements survenus parmi les missionnaires, tout contribuait à refroidir l'ardeur du prosélytisme. Les missions paraissaient languissantes, et le nombre des néophytes n'augmentait pas sensiblement. La chrétienté de la province du Sse-Tchouan, confiée à la sollicitude et au zèle des prêtres des Missions-Étrangères, faisait pourtant quelques progrès, grâce à l'unité de son administration et à l'homogénéité de ses ouvriers apostoliques. Cette province comptait environ quatre-vingt mille chrétiens. La religion de Jésus-Christ, peu florissante, comme on le voit, dans ces hautes régions de l'Asie, était encore à la veille de subir de nouvelles épreuves et de voir ses progrès se ralentir encore davantage.

VI.

Nous avons admiré la France, toujours à la tête de la propagation de la foi dans le monde entier, envoyer ses apôtres aux plus lointaines contrées, les transporter sur ses vaisseaux par delà les mers, les soutenir partout par l'abondance de ses aumônes. Telle a été à toutes les époques la politique du royaume très-chrétien, ajoutant sans cesse de nouvelles pages à sa belle histoire : *Gesta Dei per Francos*. Cependant cette même France allait bientôt renier en quelque sorte sa civilisation chrétienne, en arrêter l'essor dans le monde, fermer la route des missions étrangères, immoler même les prédicateurs du saint Évangile.

La révolution française avait trop profondément bouleversé toutes choses, pour qu'il restât aux chrétiens de l'Europe assez de repos pour s'intéresser efficacement aux missions de la haute Asie. Les hommes qui avaient la prétention de régénérer la société avaient commencé par proscrire le christianisme. Les sanctuaires étaient brisés, les églises fermées ou abandonnées à des usages profanes, les ministres du Christ mis à mort avec fureur. La congrégation de Saint-Lazare, le séminaire des Missions-Étrangères, toutes les associations religieuses avaient disparu, et le royaume de saint Louis, avec ses fêtes révolutionnaires, avait l'aspect du pays le plus païen de la terre. Et comme l'influence de la France, pour le mal comme

pour le bien, a toujours été irrésistible, le prosélytisme chrétien se trouva bientôt paralysé.

La situation de l'Europe, à cette époque, fut donc très-préjudiciable aux missions de la Chine. La régularité des communications fut interrompue, et la mort enleva rapidement les anciens ouvriers évangéliques, qui ne furent pas remplacés par de nouveaux. Car les pépininières de missionnaires avaient été entièrement détruites et dévastées. Quelques prêtres français, réfugiés en Angleterre, tournèrent pourtant leurs regards vers l'extrême Orient, et Dieu leur inspira le désir d'aller au secours de ces chrétientés abandonnées. Ne pourraient-ils pas, par les souffrances et les privations qu'ils allaient affronter, obtenir aux apostats de leur patrie la grâce du repentir et du retour à la foi? Ils s'embarquèrent à Londres, et ce fut un navire de la Grande-Bretagne qui les transporta sur les côtes de la Chine. L'Angleterre protestante avait usurpé le beau rôle de la France et se faisait la protectrice des catholiques persécutés.

Mais que pouvaient ces faibles renforts pour évangéliser les Chinois, pour mettre en progrès dans ce vaste empire l'œuvre de la propagation de la foi? Ils étaient même insuffisants pour soutenir les succès qui avaient été si laborieusement obtenus dans les temps passés. Le nombre des conversions diminua sensiblement, les néophytes sans guide et sans soutien, abandonnés à leur propre faiblesse, oublièrent bientôt leurs devoirs religieux, et plusieurs retournèrent à leurs idoles ou retombèrent dans leur indifférentisme religieux. On vit alors des chrétientés jadis nombreuses et florissantes s'éteindre et disparaître entièrement, au point que dans

la suite on ne devait pas même retrouver dans ces localités les moindres vestiges du christianisme. Ayant visité nous-même plusieurs missions qui avaient eu autrefois leurs jours de prospérité et d'éclat, non-seulement nous n'y avons pas retrouvé une seule famille chrétienne, mais encore, parmi les habitants du pays, on n'avait qu'un vague souvenir d'y avoir vu autrefois des adorateurs du Seigneur du Ciel.

Cet isolement lamentable, ce dépérissement des missions de la Chine, fut encore augmenté par la mort de l'empereur Khien-Long. Ce prince occupait depuis longtemps le trône impérial, et on avait remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des devoirs du souverain. Quand les infirmités qui commençaient à l'assiéger l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques, dont le père Amiot nous a fait connaître quelques pièces. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'État; et à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres. Les missionnaires et les ambassadeurs étrangers qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue; mais les exercices tartares et la chasse l'y avaient endurci. Son plus grand désir avait toujours été d'égaler, par la durée de son règne, son illustre aïeul Khang-Hi, qui avait occupé le trône pendant soixante années. Ses vœux furent satisfaits; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne s'il parvenait à ce terme. C'est ce

qu'il exécuta le premier jour de l'année 1796, en remettant, par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel a donné à son règne le nom de Kia-Khing ou suprême félicité.

Khien-Long, quoiqu'il eût abandonné les rênes de l'État à l'empereur son fils, ne laissa pas de recevoir les ambassadeurs des Mongols et des autres États étrangers. On se préparait à célébrer les fêtes de la nouvelle année 1799, lorsqu'il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans.

Khien-Long est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Son long règne, qui égala la révolution d'un cycle, ajouta beaucoup de splendeur à celle dont le règne de son aïeul avait déjà entouré la dynastie des Mantchous. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture, mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'âme que son aïeul. Il aimait et admirait les missionnaires à la façon de Khang-Hi. Il utilisait volontiers leurs talents, sans se préoccuper de leur doctrine, sans même trop s'inquiéter de leur propagande religieuse. Il les laissait faire et les couvrait avec bonté de sa protection, tant que les accusations n'étaient pas trop pressantes et que les tribunaux suprêmes de Péking ne poussaient pas les hauts cris. Ainsi, durant son long règne, il sut entretenir les missionnaires dans de perpétuelles illusions, dans des espérances qui ne se réalisèrent jamais. Khien-Long n'aimait sérieusement des Européens que les talents littéraires et artistiques pour lesquels il avait lui-même des dispositions remarquables. Il méritait assez cette inscription mise par les

Jésuites au bas de son portrait, qu'on voit à la tête du premier volume des Mémoires concernant les Chinois :

« Occupé sans relâche à tous les soins divers
« D'un gouvernement qu'on admire,
« Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
« Est le meilleur lettré qui soit dans son empire. »

Quoique les missionnaires et les chrétiens de la Chine aient eu beaucoup à se plaindre de l'empereur Khien-Long, sa mort dut cependant leur causer de grands regrets; car son successeur, qui était ouvertement hostile au christianisme, allait le poursuivre sans relâche et déchaîner contre lui les plus violentes persécutions.

Pendant que la chrétienté de Chine voyait son horizon prendre un aspect de plus en plus sombre et menaçant, un rayon d'espérance parut venir vers elle du fond de l'Occident. La protectrice des missions catholiques, la France, allait sortir de ses ténèbres révolutionnaires pour reprendre un peu de vie et de lumière au foyer de la religion chrétienne. En 1799, pendant que l'empereur Khien-Long rendait le dernier soupir et que Kia-Khing montait sur le trône de Péking, on voyait à Paris un jeune héros environné de gloire renverser un gouvernement antichrétien, pour faire entrer la France dans de nouvelles destinées. Le guerrier de l'Italie et de l'Égypte était proclamé premier consul. Après de nouvelles et éclatantes victoires, la nation très-chrétienne, rendue enfin à elle-même, s'empressa de rouvrir ses églises, de rappeler ses prêtres et de faire entendre, après un long silence, ces chants religieux qu'elle avait été forcée de comprimer au fond de ses entrailles.

La France sortait enfin de ses ruines, et l'homme puissant qui était devenu le génie de sa régénération, le premier consul, n'oubliait pas qu'il était à la tête d'une nation catholique, dont il fallait seconder les sentiments religieux. Au milieu des vastes préoccupations de la guerre, de la réorganisation intérieure et des relations étrangères, l'importance des missions françaises n'échappa pas à cet esprit prodigieux. En contemplant la carte du monde, son regard s'arrêta sur la haute Asie, et il vit que la France avait là un passé glorieux qu'il ne fallait pas abdiquer. Aussitôt il fait entrer dans ses vastes projets la restauration des missions catholiques, et en particulier celle de la Chine. Le 30 janvier 1802 il écrivait la lettre suivante à M. de Belloy, archevêque de Paris (1) :

« Je me fais faire un rapport sur les différentes demandes relatives aux sœurs de la Charité. Mon intention est de redonner à ces bonnes filles toutes les prérogatives qu'elles avaient, afin de les mettre à même de continuer à faire le bien qu'elles ont fait, témoignage que je me plais à leur rendre.

« J'ai lu avec la plus grande attention la note que vous m'avez envoyée relative à la mission de la Chine ; j'en sens l'importance. Je désire que vous me fassiez un rapport plus détaillé qui me fasse connaître où en sont nos missionnaires et ce qu'il y aurait à faire pour rendre leur zèle utile à la religion et à l'État. Vous pouvez assurer tous ceux qui s'adresseront à vous que mon intention est d'agir, aux Indes et à la

(1) Nous devons la communication de ces précieux documents à la gracieuse obligeance de M. Rapetti, chef de bureau de la commission chargée de publier la correspondance de Napoléon Ier.

Chine, comme je viens de le faire dans la Syrie et dans le Levant, où j'ai remis sous notre protection spéciale le saint Sépulcre et tous les chrétiens de l'Orient.

« Je désire, monsieur l'archevêque, que vous continuiez à vous bien porter, car vos vertus et votre attachement à ma personne me sont nécessaires... »

La volonté formelle du premier consul de suivre en Asie la politique chrétienne de nos anciens rois est clairement exprimée dans une lettre qu'il écrivait quelques mois après au souverain Pontife. On y lit à ce sujet les passages suivants :

« Très-Saint Père,

« . . . . J'ai fait remettre sous la protection de la France le saint Sépulcre, tous les chrétiens de Syrie, ainsi que toutes les églises qui existaient à Constantinople. J'ai reçu plusieurs demandes des évêques d'Arménie et des chrétiens persécutés en Valachie. J'en ai écrit au sultan Sélim, avec qui je suis en correspondance directe, et qui me paraît animé du désir de faire ce qui est juste.

« Je désirerais de donner une nouvelle activité aux missions de la Chine, et je ne cacherai pas à Votre Sainteté qu'indépendamment du bien général de la religion, j'y suis porté par le désir d'ôter aux Anglais la direction de ces missions, qu'ils commencent à s'attribuer. . . . .

« Je suis, avec un respect filial,

« de Votre Sainteté

« le très-dévoué fils,

« BONAPARTE, *premier consul.*

« Paris, le samedi 10 fructidor an X (28 août 1802). »

Malheureusement, la rupture du traité d'Amiens vint s'opposer à l'accomplissement de ce beau plan de politique. Des guerres gigantesques mirent bientôt les nations chrétiennes aux prises les unes contre les autres, et pendant que le drapeau de la France se déployait victorieusement dans toutes les capitales de l'Europe, les missions de la haute Asie gémissaient dans le plus affreux abandon. Les quelques missionnaires qui survivaient encore tendaient leurs bras vers l'Occident, ils appelaient au secours; mais leurs cris de détresse n'étaient pas entendus, ils étaient couverts par les fracas de la guerre. Toutes les voies de communication étaient d'ailleurs fermées par les vaisseaux de l'Angleterre, qui régnait despotiquement sur toutes les mers, pendant que l'empereur tenait dans sa main le continent de l'Europe.

VII.

L'empereur Kia-Khing, successeur de Khien-Long, était, avons-nous dit, très-hostile au christianisme. Ayant peu de goût pour les arts et les choses de l'Europe, bien loin de chercher à être agréable aux missionnaires, il les abandonna avec leurs néophytes aux persécutions des mandarins. Une révolte considérable, qui éclata vers le commencement de son règne, vint encore augmenter ses soupçons et sa malveillance contre les Européens. Les sectateurs du Nénuphar-Blanc, croyant qu'un nouveau règne serait plus favorable à leurs projets révolutionnaires, avaient excité une terrible in-

surrection dans plusieurs provinces de l'empire. Ils s'abandonnèrent partout à d'horribles excès, et leur nombre, assez faible dès le principe, devint si prodigieux, qu'on n'hésitait pas à le porter jusqu'à trois cent mille hommes, y compris les insurgés étrangers à la secte, affreuse milice formée dans le vagabondage et se tenant toujours au service de toutes les révolutions. Plusieurs villes importantes furent pillées et incendiées, des campagnes entièrement dévastées avant que les troupes impériales aient pu atteindre ces sectaires et les combattre. Ils devinrent en peu de temps si redoutables, qu'on put craindre un instant les plus grands bouleversements dans l'empire.

Pendant ces temps de trouble, les chrétiens eurent beaucoup à souffrir de la part des mandarins, affectant toujours de les confondre avec les révoltés, pour autoriser les mauvais traitements qu'ils leur faisaient subir. Malheureusement ces malveillantes dispositions de l'autorité se trouvèrent fortifiées par une déplorable affaire qui survint dans la mission de Péking. Le P. Adéodat ayant été arrêté par un petit mandarin, on trouva dans sa chambre une carte de l'empire chinois qu'il avait faite lui-même pour son propre usage ; il n'en fallait pas davantage. Cette carte était une preuve évidente que les missionnaires et les chrétiens conspiraient, qu'ils avaient des vues sur l'empire. Ils prenaient déjà leurs mesures ; ils dressaient leur plan : on avait trouvé la liste des conjurés contre la dynastie tartare-mantchoue. Cette affaire fit grand bruit dans Péking, et le P. Adéodat fut condamné à l'exil perpétuel au fond de la Mongolie, avec treize des principaux néophytes de la capitale.

L'empereur Kia-Khing ne crut nullement au danger que la carte géographique du P. Adéodat venait de faire courir à son trône et à sa dynastie. Cependant l'occasion lui parut favorable pour agir vigoureusement contre les Européens et contre leurs partisans. Profitant de l'émotion générale occasionnée par la révolte des sectateurs du Nénuphar-Blanc, il fit publier à Péking et dans toutes les provinces un violent édit contre le christianisme, avec peine de mort contre tous les maîtres de la religion découverts dans l'empire. Les missionnaires qui déjà depuis longtemps vivaient en cachette dans leurs chrétientés furent obligés de redoubler de précaution : ceux de Péking, qui étaient tous connus des mandarins, se trouvèrent exposés à un grand danger ; on voulait les expulser de la capitale, à l'exception de trois d'entre eux réservés pour le tribunal des mathématiques : plusieurs furent renvoyés en effet, et l'on soumit à une grande surveillance ceux qui restèrent, afin d'empêcher les chrétiens d'avoir avec eux aucune communication. Le but du gouvernement était de les forcer à se réduire aux seules occupations scientifiques qu'on leur donnait, et sans lesquelles on les eût tous également bannis de l'empire. Cette position, toute précaire qu'elle fût, valait encore mieux, pour le bien général de la religion en Chine, qu'une expulsion absolue ; aussi les missionnaires se résignèrent-ils à la supporter dans l'espérance de jours meilleurs.

L'édit de Kia-Khing fut rigoureusement exécuté dans les provinces. Les missions furent entièrement bouleversées, et les chrétiens qui purent échapper à la prison ou à l'exil furent obligés de s'expatrier pour aller

vivre dans des villes où ils seraient inconnus. Les quelques missionnaires européens qui étaient encore en Chine s'étaient comme ensevelis tout vivants dans de profondes retraites où quelques néophytes dévoués venaient les visiter pendant la nuit et leur apporter des aliments. Au milieu de cette persécution générale, la chrétienté du Sse-Tchouan fut la plus éprouvée. Les arrestations commencèrent à Tching-Tou, capitale de la province; puis elles s'étendirent dans les autres districts, où l'on emprisonna un grand nombre de chrétiens de tout âge qu'on voulait forcer à apostasier. Plusieurs eurent la faiblesse de céder à la violence; mais d'autres réparèrent en quelque sorte, par leur courage, le scandale causé à l'Église par la chute de leurs frères. Les plus cruelles violences furent exercées contre plusieurs, et il y en eut qui moururent héroïquement au milieu des tourments.

Le premier pasteur de cette importante mission, Mgr Dufresse, évêque de Tabraca, était en butte aux recherches de deux malheureux apostats, acharnés à faire tomber cette riche proie entre les mains des persécuteurs. Tout son district était en feu; on poursuivait et on emprisonnait les chrétiens de tous les côtés pour parvenir à le découvrir lui-même. Dans la nuit du 9 janvier 1815, les satellites étant venus faire de nouvelles perquisitions, dans le lieu où il était caché, il résolut de se livrer lui-même entre leurs mains, pour épargner à son troupeau des souffrances dont il se regardait comme la principale cause. Quelques chrétiens approuvaient son dessein, mais les autres s'y opposaient, et il dut se résigner à attendre encore quelques mois le jour de son grand sacrifice. Les re-

cherches continuèrent donc encore longtemps, mais toujours vainement. Enfin le mandarin de la ville voisine, ayant entendu dire que les chrétiens d'un bourg connaissaient le lieu où le prélat s'était retiré, y envoya des satellites. Ceux-ci parvinrent, à force de mauvais traitements, à obtenir d'un jeune néophyte l'aveu qu'ils désiraient; après quoi ce pauvre enfant les conduisit dans l'endroit même où l'évêque se trouvait caché.

Mgr de Tabraca, surpris dans sa retraite, fut enchaîné aussitôt et conduit devant les mandarins, qui, au grand étonnement de tous, le traitèrent avec les plus grands égards. On lui ôta ses chaînes, et on lui fit préparer un repas que les mandarins partagèrent avec lui, en ayant soin de lui donner à table la place la plus honorable. Le lendemain on le transporta en palanquin dans la capitale de la province, où les mandarins continuèrent à le traiter avec la même distinction. On le logea dans le palais du préfet de la ville, où on lui rendit ses livres avec la faculté de suivre ses exercices ordinaires de piété.

L'évêque du Sse-Tchouan passa ainsi quatre mois à attendre son jugement, dont on ne parlait jamais. On ne voulait pas l'interroger juridiquement, dans la crainte que les mandarins ne fussent compromis à raison de la présence même du prélat dans la province. Toutefois, afin de motiver un arrêt contre lui, on se contenta de l'interroger par forme d'entretiens familiers, pendant lesquels deux officiers du tribunal, cachés et à portée d'entendre ce qui se disait, consignaient, par écrit, les dépositions du prélat.

Le 14 septembre Mgr de Tabraca fut transporté en

palanquin au Tribunal du mandarin des affaires criminelles, et de là au palais du vice-roi, qui le condamna aussitôt à avoir la tête tranchée sans aucun délai. Cet arrêt impitoyable, rendu en dehors de toutes les formalités légales, fut exécuté immédiatement après. A cette occasion, plus de trente chrétiens, jusqu'alors inébranlables dans la foi, furent tirés de prison, afin d'accompagner leur évêque jusqu'au lieu du supplice. On espérait que la vue de ce sanglant spectacle intimiderait ces faibles néophytes; mais l'exemple sublime qu'ils eurent sous les yeux les remplit d'un nouveau courage et d'un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ. Lorsqu'on fut arrivé sur le lieu de l'exécution, les mandarins ayant ordonné aux chrétiens de consentir à l'apostasie sous peine d'être étranglés, cette menace, dont les effets paraissaient si prochains, ne put ébranler ces généreux confesseurs; ils allèrent se grouper autour de leur évêque, de leur père spirituel; ils se prosternèrent à ses pieds, lui demandèrent l'absolution et se préparèrent à mourir : on les entendait murmurer avec une douce résignation les litanies de la bonne mort. Cependant un chrétien était resté debout; le trouble de son attitude annonçait que son âme faiblissait au moment de la victoire. Le mandarin lui ayant demandé pourquoi il ne se prosternait pas pour prier avec ses frères, ce malheureux répondit qu'il ne se sentait pas la force de verser son sang et qu'il renonçait à être chrétien. En entendant ces paroles, le saint évêque sentit son cœur se briser, et il eut besoin pour se consoler de reporter ses regards sur les autres chrétiens dont il était entouré; il les supplia de suivre l'exemple qu'il allait leur donner, et,

après les avoir absous de leurs péchés, il présenta sa tête au bourreau avec un calme ineffable. Ce chef vénérable fut abattu d'un seul coup ; et, lorsque les néophytes virent briller le sang du glorieux martyr, ils furent épris du désir le plus ardent de donner aussi leur vie pour la même cause. Mais ils furent frustrés de la couronne à laquelle ils aspiraient. Aussitôt après l'exécution, ils furent reconduits en prison et ensuite envoyés en exil. Quel désenchantement pour des chrétiens, conduits en quelque sorte jusqu'aux portes du ciel, de se voir condamnés, au moment d'y entrer, à continuer encore sur cette terre une vie triste et douloureuse !

La tête de l'évêque de Tabraca fut placée sur une colonne, hors de la porte orientale de la ville, avec cette inscription : « Européen, prédicateur et chef de la religion du Seigneur du Ciel. » Elle fut ensuite renfermée dans une petite cage en fer et promenée au bruit du tam-tam dans les missions voisines, afin d'exciter partout la terreur au milieu des chrétiens. Les néophytes de la capitale recueillirent le sang du martyr dans des étoffes de soie blanche qu'ils envoyèrent ensuite dans toute la province ; ils firent aussi la garde près du corps, qui demeura exposé pendant trois jours ; après quoi ils l'enterrèrent près du lieu où l'évêque martyr avait été décapité.

Ainsi mourut cet apôtre, dont le triomphe, célébré par le chef suprême de l'Église, retentit jusqu'aux extrémités du monde. Le pape Pie VII, parlant de cette persécution dans le consistoire secret du 23 septembre 1816, s'exprimait ainsi au sujet de l'évêque de Tabraca : « Parmi ces généreux confesseurs, di-

sait le souverain Pontife, nous devons surtout célébrer et louer nommément notre vénérable frère Gabriel Dufresse, Français de nation, évêque de Tabraca, et vicaire apostolique de la province du Sse-Tchouan, qui pendant trente-neuf ans a rempli en Chine, avec la plus grande sainteté, les fonctions du ministère évangélique.......... C'était le 14 septembre de l'année dernière qu'arriva la mort de l'évêque de Tabraca; mort véritablement précieuse devant le Seigneur; mort dont le récit nous a touché jusqu'au fond du cœur : en le lisant, nous pensions lire un passage des Annales de la primitive Église (1)... »

Il y a déjà plusieurs années, lorsque nous fûmes reconduit du Thibet dans le Céleste Empire par une escorte chinoise, on nous garda quelque temps à Tching-Tou, capitale de la province du Sse-Tchouan, pour nous y faire subir un jugement par ordre de l'empereur. Nous eûmes l'honneur d'être logé dans le même tribunal et dans le même appartement où avait été détenu l'évêque de Tabraca. Un jour le préfet de la ville entra dans notre chambre avec un livre européen, qu'il nous présenta en nous demandant si nous connaissions cela : c'était un vieux bréviaire. En le feuilletant nous lûmes sur la première page les mots suivants : *Ex libris G. Dufresse, Miss. Ap.* Nous fûmes saisis d'une profonde émotion; car nous avions entre les mains une précieuse relique de l'évêque de Tabraca, ce bréviaire qu'il avait lu, sans doute, plus d'une fois dans cette même chambre. « Ce livre, dîmes-nous au mandarin, a appartenu à un chef de

(1) *Ann. de la propag. de la Foi*, t. I, p. 53.

la religion chrétienne, à un Français que vous avez mis à mort ici, dans cette ville, il y a trente ans. Cet homme était un saint, et vous l'avez tué comme un malfaiteur. » Le préfet parut étonné de nous entendre parler de cet événement déjà ancien. Après un moment de silence, il s'emporta et protesta qu'on n'avait jamais mis à mort d'Européens dans la capitale du Sse-Tchouan ; puis il nous débita de nouveaux mensonges, pour nous expliquer comment ce livre était arrivé entre ses mains. Nous le priâmes de nous en faire cadeau ; mais nos instances et nos supplications furent sans succès.

Nous rentrâmes dans cette chambre où avait été détenu l'évêque de Tabraca ; le lendemain nous passâmes sur l'emplacement où il avait été exécuté ; on nous conduisit au Tribunal des affaires criminelles pour y être jugé. Nous nous vîmes entouré de bourreaux étalant à nos yeux des instruments de supplice. Nous crûmes un instant que notre sang allait couler sur la même place où avait été répandu celui de l'évêque martyr ; mais telle n'était pas la volonté de Dieu.

CHAPITRE VI.

I. Napoléon I[er] restaure et bientôt après abandonne les missions étrangères. — Les Bourbons rétablissent les missions étrangères. — État des missions en Chine. — Arrestation de M. Clet. — Ses souffrances et son martyre. — II. Mort de l'empereur Khia-King. — Dénûment des missions. — III. Origine et progrès de l'association pour l'œuvre de la propagation de la Foi. — Touchante correspondance entre des séminaristes français et chinois. — IV. Le royaume de Corée. — Introduction du christianisme dans cette contrée. — V. Persécutions et vicissitudes. — VI. Départ de l'évêque de Capse pour la Corée. — Ses fatigues en traversant l'empire chinois. — Négociations de Joseph Tao avec les Coréens. — VII. Mort de l'évêque de Capse en Mongolie.

I.

Le premier Consul ne perdait pas de vue les missions étrangères et en particulier celles de la Chine. Selon qu'il l'avait déjà annoncé au souverain Pontife et à l'archevêque de Paris, il en poursuivait le rétablissement, sans se laisser détourner de son projet par les prodigieux événements qui se multipliaient autour de lui. En 1804, dans cette même année où il avait été proclamé empereur et sacré par Pie VII à Notre-Dame, il rendit un décret où l'on remarque les dispositions suivantes :

« ..... Il y aura une association de prêtres sécu-

liers, qui, sous le titre de prêtres des Missions Étrangères, seront chargés des missions hors de France.

« Le directeur des Missions Étrangères sera nommé par l'empereur.

« Les élèves admis dans la maison des missions y recevront les instructions relatives au but de cet établissement, et apprendront les langues étrangères.

« Il est accordé à l'établissement des missionnaires une somme annuelle de quinze mille francs, payable par quartiers, et par le trésor public, à compter du 1er germinal prochain..... Il sera pourvu par la suite au traitement de retraite des missionnaires âgés ou invalides... »

Un an après, en 1805, pendant que toute l'Europe était en feu, pendant que la France soutenait ces luttes mémorables contre l'Angleterre, l'Autriche, les Deux-Siciles et la Russie, l'empereur n'oubliait pas l'importante question des Missions-Étrangères. Après le désastre de Trafalgar et la victoire d'Austerlitz, au milieu de ces grandes émotions, il trouva cependant assez de calme pour jeter un regard au delà des frontières de l'Europe et pour signer un décret portant le rétablissement des séminaires du Saint-Esprit et des Missions-Étrangères, et ordonnant la restitution des biens de ces établissements.

Malheureusement Napoléon Ier ne fut pas toujours persévérant dans cette politique si chrétienne et si française. L'enivrement de la gloire et du pouvoir absolu lui donna le vertige, et un orgueil immense troubla son immense génie. Irrité de rencontrer un obstacle à son indomptable volonté, il se fit le persécuteur d'un vieillard, du chef vénérable de la chrétienté. On vit

alors avec effroi et douleur ce bras puissant, qui avait rouvert les églises et restauré le culte catholique, se porter audacieusement sur la chaire de saint Pierre. La douceur inaltérable de Pie VII ne faisait qu'irriter le fougueux empereur, qui, dans ses emportements, perdait complétement de vue les intérêts les plus chers de la religion et de la patrie. Dans un accès de colère il signa le déplorable décret du 26 septembre 1809, où se trouve la disposition suivante :

« ..... Nous révoquons tous décrets par nous précédemment rendus, portant établissement ou confirmation de congrégations de prêtres pour les Missions Étrangères, etc... » Si un pouvoir illimité et sans contrôle est parfois très-propre à fonder de grandes choses, il faut convenir qu'il a aussi tout ce qu'il faut pour renverser et pour détruire. Il serait curieux d'établir le bilan des constructions et des ruines du pouvoir absolu dans le monde.

Les admirables projets du premier Consul furent donc sans bons résultats pour les malheureuses missions de la haute Asie, qui allaient de jour en jour s'affaiblissant et s'éteignant dans l'abandon de l'Occident et dans les persécutions perpétuelles de l'empereur Khia-King.

Cependant les destinées de la France entraient dans de nouvelles transformations. Après les plus folles entreprises suivies de prodigieux efforts de génie et d'immenses revers, l'empereur Napoléon avait vu sa puissance brisée par la coalition des souverains de l'Europe; et, pendant que le grand et glorieux captif était conduit à Sainte-Hélène, les Bourbons remontaient sur le trône de leurs ancêtres. Un des premiers

actes de la Restauration fut un acte de sympathie pour les Missions Étrangères. Le 2 mars 1815 parut l'ordonnance suivante :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc.

« Le décret du 26 septembre 1809 est rapporté en ce qui concerne la Congrégation des Missions-Étrangères, rue du Bac, à Paris, laquelle est rétablie sur le pied du décret du 23 mars 1805 (2 germinal an XIII). »

L'année suivante, le 3 février 1816, une nouvelle ordonnance rétablissait également les Congrégations de Saint-Lazare et du Saint-Esprit. Le gouvernement paraissait devoir ardemment rendre la vie à ces pépinières de missionnaires, qui jadis, en propageant l'Évangile dans les contrées étrangères, avaient porté si loin l'influence de la nation française (1).

(1) *Ordonnance du 3 février 1816, portant rétablissement des congrégations de Saint-Lazare et du Saint-Esprit.*

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc.,

Vu notre ordonnance du 2 mars 1815, qui rapporte le décret du 26 novembre 1809, et rétablit conséquemment la congrégation des Missions, rue du Bac;

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'État de l'intérieur,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. — Notre ordonnance du 2 mars 1815, en faveur des missions dites *Missions Étrangères*, rue du Bac, est applicable aux missions de Saint-Lazare et du Saint-Esprit.

Art. 2. — La congrégation de Saint-Lazare est réintégrée dans son ancienne maison, rue du Vieux-Colombier.

La congrégation du Saint-Esprit est réintégrée dans ses anciennes maisons, rue des Postes, à la charge de se concerter avec l'Université pour la translation de l'École normale dans un autre édifice.

Elle ne pourra requérir sa mise en possession qu'après que ladite translation aura été consentie et effectuée.

Art. 3. — Notre ministre secrétaire d'État au département de l'in-

L'ordonnance de Louis XVIII, quoique très-importante pour l'avenir des missions, était néanmoins insuffisante pour leur donner immédiatement les secours dont elles avaient besoin. Le clergé était peu nombreux en France, et il fallait du temps pour réorganiser les séminaires de Saint-Lazare et des Missions-Étrangères, pour former des ouvriers apostoliques capables de travailler avec fruit à la propagation de la foi chez les infidèles. Pendant que les vocations se recrutaient péniblement en Europe, les quelques missionnaires qui restaient encore en Chine disparaissaient tous, les uns après les autres, emportés par la vieillesse ou par la persécution.

Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, que Dieu s'était choisi des confesseurs et des martyrs parmi les religieux de tous les ordres qui sont allés prêcher la foi chrétienne dans l'empire chinois. Les Franciscains d'abord, et puis les Dominicains, les Jésuites, les prêtres des Missions-Étrangères, tous ont souffert devant les tribunaux persécution pour la justice et scellé de leur sang l'Évangile qu'ils annonçaient. Les successeurs des Jésuites dans les missions de la Chine, les Lazaristes, ne devaient pas être traités avec moins d'honneurs et de gloire. Ils eurent, eux aussi, le bonheur de s'offrir en holocauste pour Jésus-Christ entre les mains des bourreaux; les disciples de saint Vincent de Paul jouirent du privilége de pouvoir entrelacer leurs couronnes aux palmes déjà cueillies

térieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance, qui sera insérée au *Bulletin des lois*.

Signé : LOUIS.

par les enfants de saint François, de saint Dominique et de saint Ignace.

Dans l'année 1819, les mandarins de la province de Hou-Pé firent arrêter un missionnaire chinois et dix des principaux chrétiens. Cette arrestation fut le signal d'une violente persécution, et bientôt tous les néophytes de la contrée se virent poursuivis, pillés et incarcérés avec une impitoyable fureur. Un Lazariste français, M. Clet, vénérable septuagénaire, qui se trouvait à la tête de cette mission, ne voyant plus de moyen de se rendre utile au milieu de cet affreux bouleversement, convaincu d'ailleurs que sa présence était plutôt nuisible que profitable à son troupeau persécuté, crut devoir céder à l'orage et se retirer dans une province voisine pour y attendre des jours plus tranquilles. Malheureusement son repos ne fut pas de longue durée. Ayant été dénoncé et livré aux mandarins par un chrétien apostat, il fut chargé de chaînes et jeté au fond d'un cachot, d'où il donna à un de ses confrères (1) les détails suivants :

« Prisons de Ou-Tchang-Fou, 28 octobre 1819.

« L'endroit d'où je vous écris, très-cher confrère, vous indique, au premier abord, que c'est avec raison que j'emploie ces paroles du Prophète : *Deus... adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*, Dieu est notre appui au milieu des tribulations excessives dont nous sommes abreuvés. Au mois de décembre 1818, une maladie de huit jours nous a ravi M. Dumazel. La Providence a voulu, je crois, épar-

(1) M. Richenet, Lazariste français qui plus tard, étant revenu en France, fut pendant plusieurs années directeur de la communauté des sœurs de la Charité.

gner à son âme très-sensible le regret de voir la désolation des chrétientés des montagnes de Kou-Tching. Dans le mois de février 1819, notre confrère chinois M. Chen a été vendu aux satellites, par un nouveau Judas, moyennant quelques deniers. Après avoir reçu soixante soufflets, M. Chen a été conduit à Ou-Tchang-Fou, capitale du Hou-Pé. Pour moi, j'ai été pris dans le Ho-Nan, où, après avoir été honoré à diverses reprises d'une trentaine de soufflets et d'un agenouillement à nu, pendant trois ou quatre heures, sur des chaînes de fer, j'ai été conduit également à Ou-Tchang-Fou, par une route de vingt jours, les fers aux pieds, aux mains et au cou, n'ayant pour auberges que les prisons que l'on rencontrait dans le chemin..... J'ai eu la consolation de trouver notre cher confrère M. Chen, avec dix bons chrétiens, réunis seuls dans une chambre où nous faisions sans gêne, en commun, les prières du matin et du soir, sans être inquiétés. Je ne pus m'empêcher, je l'avoue, de verser des larmes de consolation et de joie, en voyant le soin paternel du bon Dieu à l'égard de son indigne serviteur. M. Lamiot a été compromis à mon occasion; il est arrivé ici : il paraît que son affaire s'accommodera. Pour la mienne la voilà à peu près finie... »

L'arrestation de M. Clet avait, en effet, entraîné celle de M. Lamiot, Lazariste français, qui remplissait à la cour les fonctions d'interprète de l'empereur. M. Lamiot ayant été accusé d'être en correspondance avec M. Clet, de lui avoir envoyé des secours et des missionnaires pour prêcher la religion, avait été arrêté à Péking et traduit, par ordre de l'empereur, devant le tribunal des Crimes. Dès qu'il parut, on le fit

mettre à genoux, et on l'y tint la nuit entière, pendant dix heures. « L'épreuve ne fut pas peu fatigante, écrit M. Lamiot lui-même; on me faisait lever par intervalles; et, vers la fin, il me fallait deux hommes pour m'aider. Je ne pouvais plus me soutenir. Je ne marchais plus qu'avec peine et en chancelant, ce qui prêtait aux juges matière à rire; ils finissaient par imiter ma démarche... »

Après dix jours de prison et plusieurs interrogatoires, M. Lamiot fut conduit à Ou-Tchang-Fou, capitale du Hou-Pé, pour y être confronté avec M. Clet. On le fit porter sur une grande charrette, attelée de trois bœufs et de deux chevaux, avec un soldat pour conducteur. La route fut longue et pénible; car, à cause du débordement du fleuve Jaune, il fallut faire des détours immenses pour trouver des chemins praticables. « On tripla, dit M. Lamiot, les trois cents lieues que j'avais à faire. Nous traversâmes des montagnes inaccessibles, où je rencontrai des précipices et des abîmes qui surpassent l'imagination des poëtes. Ce trajet ne fut rien, cependant, en comparaison du pays fangeux que nous rencontrâmes à l'issue des montagnes. Il ne fut plus question de charrette. On m'offrit d'aller en palanquin; mais le sort des porteurs me fit frémir, et je voulus payer de ma personne. Dans la boue jusqu'aux genoux, souvent j'y laissais ma chaussure; tantôt je glissais, tantôt je tombais de mon long; mon débile soldat s'empressait de venir à mon secours, et souvent tombait lui-même, ce qui me donnait la peine de le relever... A force de fatigues et de constance, nous arrivâmes enfin à Ou-Tchang-Fou (1). »

(1) *Lettres édifiantes*, t. IV, p. 514.

Dès le lendemain de son arrivée, et sans pouvoir obtenir un peu de temps pour se reposer, M. Lamiot dût comparaître devant le tribunal de la capitale du Hou-Pé. Ce fut là qu'il revit M. Clet, dont la figure avait été tellement décomposée par les souffrances, qu'il ne pouvait le reconnaître. « Bon courage, lui dit-« il; je me recommande à vos prières. » M. Clet lui répondit en souriant et pouvant à peine articuler : « Je ne sais plus parler ni français, ni latin, ni chinois... » Après plusieurs interrogatoires préliminaires, il y eut enfin une audience solennelle et publique, où comparurent quatre-vingts accusés, tant chrétiens que païens. Vingt-trois chrétiens, pour avoir refusé d'apostasier, furent condamnés à un exil perpétuel. Le vénérable Clet fut condamné à mort, pour avoir, disait l'arrêt, troublé beaucoup de monde par sa doctrine. Quant à M. Lamiot, comme il avait le titre d'interprète de l'empereur, il fut déclaré absous et renvoyé à Péking.

« Maintenant, écrivait M. Clet du fond de son cachot, maintenant j'attends la décision de l'empereur. Quoique le juge ait écrit quelques mots à ma décharge, on doute fort qu'il consente à me laisser en vie. Je me prépare donc à la mort, disant souvent avec saint Paul : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum ;* si je vis, c'est pour Jésus-Christ, et la mort serait pour moi un gain. » La décision impériale fut telle que M. Clet l'attendait : elle ne lui faisait aucune grâce. Le mandarin, en la lui intimant, lui dit : « Tu as corrompu trop de nos gens; l'empereur veut ta vie. — Bien volontiers, » répondit avec une douce résignation le généreux enfant de saint Vin-

cent de Paul. Dès lors il se prépara au martyre avec un calme admirable; il eut la consolation de pouvoir réunir dans sa prison huit principaux chefs de sa mission et de leur donner ses derniers avis dans un repas frugal, qui rappelait les agapes du premier temps. Il fut étranglé, pendant la nuit, le 18 avril 1820. L'habit qu'il portait au moment de sa mort, et la corde qui servit d'instrument à son supplice, sont conservés avec respect à Paris, dans la Congrégation de Saint-Lazare.

II.

Quelques mois après le martyre de M. Clet, l'empereur Khia-King était dans sa magnifique résidence de Gé-Hol, se livrant avec ses courtisans aux plaisirs de la chasse. Il se reposait, dit-on, des fatigues d'une longue course, dans les frais et voluptueux appartements d'un riche pavillon situé sur une colline du parc impérial, lorsque des nuages sinistres s'amoncelèrent tout à coup dans le ciel. L'orage éclate avec fracas au-dessus du pavillon impérial; les éclairs embrasent l'atmosphère; un épouvantable coup de tonnerre se fait entendre, et l'empereur Khia-King est étendu mort par la foudre. Telle fut la fin de celui qui naguère avait donné l'ordre d'étrangler un vénérable vieillard, un missionnaire de Jésus-Christ. On prétend qu'il fut foudroyé au moment où il s'abandonnait aux désordres qui autrefois firent tomber le feu du ciel sur deux villes infâmes.

Khia-King eut pour successeur un de ses fils qui s'était vaillamment distingué à Péking lors d'une grande insurrection de la secte des Pé-Lien-Khiao : on assure qu'il fit des prodiges de valeur, qu'il tua lui-même le chef des révoltés, et préserva ainsi d'une chute imminente la dynastie tartare-mantchoue. Ce fut à cette circonstance qu'il dut son élévation au trône, préférablement à ses autres frères. Il prit le nom de Tao-Kouang, c'est-à-dire splendeur de la raison, dénomination trop pompeuse pour un prince qui, pendant son règne, fut peu raisonnable et peu brillant.

L'empereur Tao-Kouang ne fut pas favorable aux chrétiens. Ses goûts n'étant ni littéraires ni artistiques, il se montra peu curieux d'avoir, comme ses prédécesseurs, des missionnaires à la cour. Les Européens n'étaient, à ses yeux, que des étrangers dangereux dont il fallait entièrement purger l'empire. Déjà ils avaient été proscrits par Khia-King, qui avait seulement toléré à Péking ceux dont les emplois pouvaient être de quelque utilité au gouvernement, mais sans permettre de remplacer ceux que la mort enlèverait. Lorsque Tao-Kouang monta sur le trône, il n'y avait plus, dans la capitale de la Chine, que M. Lamiot remplissant les fonctions d'interprète de la cour. Le nouvel empereur, bien résolu à briser tout rapport avec les étrangers, expulsa M. Lamiot, qui fut obligé de se retirer à Macao. Dès lors cette célèbre mission de Péking, qui jadis avait jeté un si vif éclat et donné de si grandes espérances, se trouva plongée dans le plus complet abandon. Cette belle église, où les Chinois venaient admirer la pompe des fêtes catholiques, fut fermée par ordre du gouvernement, et la

solitude et le silence régnèrent bientôt autour de ces autels du Sauveur qui s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes.

Les néophytes de Péking, après avoir vu tant d'illustres missionnaires les soutenir dans la foi et les entourer de leur puissante protection, eurent la douleur de se trouver seuls, entièrement abandonnés à la merci de leurs persécuteurs. Il ne resta plus au milieu d'eux qu'un prêtre chinois, M. Sué, de la congrégation de Saint-Lazare. La persécution le força bientôt de s'éloigner lui-même de la capitale ; il se réfugia au delà de la Grande-Muraille, et travailla à réunir quelques familles chrétiennes qui étaient allées chercher dans le désert la liberté de prier Dieu et de s'occuper du salut de leur âme. Les néophytes qui se groupèrent autour de la croix plantée en Mongolie par ce zélé missionnaire, furent bientôt assez nombreux pour former le village de Si-Wang. Cette mission naissante prit, dans la suite, des développements assez considérables pour devenir comme le centre de toute l'administration du diocèse de Péking. « Depuis le départ de M. Lamiot, écrivait le vénérable M. Sué, nous avons cessé d'être dirigés par des missionnaires européens... Le gouvernement s'étant emparé de notre église et de notre maison, nous fûmes obligés de nous réfugier en Tartarie, où nous nous sommes fait un petit établissement. Nous y élevons des jeunes gens qui nous paraissent avoir des dispositions pour l'état ecclésiastique, et que nous envoyons ensuite à notre noviciat de Macao (1)... » Nous avons eu le bonheur de re-

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. III, p. 77.

trouver encore en Tartarie ce respectable missionnaire et de recueillir de sa bouche les détails les plus attachants sur la prospérité et le dépérissement de la mission française de Péking.

A l'avénement de l'empereur Tao-Kouang, les diverses chrétientés si péniblement fondées dans les provinces de l'empire n'eurent pas un meilleur sort que celle de la capitale. Les missionnaires européens avaient disparu, et le clergé indigène se trouva diminué des deux tiers par la destruction des écoles destinées à le renouveler. Le vicariat apostolique de Sse-Tchouan comptait encore un évêque et un prêtre européens; ceux du Chan-Si et du Fo-Kien avaient quelques missionnaires français et dominicains, obligés de se tenir cachés pour ne pas compromettre les fidèles. Plusieurs chrétiens étaient privés, depuis plus de dix ans, de la parole et du sacrifice. Que pouvaient quelques religieux étrangers au milieu de trois cent mille néophytes tremblants et d'un peuple païen de trois cents millions d'hommes! Tel était le dénûment des missions catholiques dans la haute Asie : à peu près restreintes à conserver les postes de l'ancien apostolat, elles étaient insuffisantes pour reprendre la conquête.

Et cependant la conversion et la civilisation des hommes ne sauraient demeurer longtemps stationnaires, car c'est l'œuvre de Dieu. L'Évangile ne peut pas être une lettre morte pour une partie du monde : il doit, selon la promesse du Christ, régénérer toutes les nations, et c'est aux chrétiens qu'a été confiée la propagation du christianisme. Nous avons vu, au moyen âge, l'Europe armée se lever à la voix des souverains

pontifes, pour aller porter la croix sur des rivages infidèles. Plus tard, quand les découvertes modernes ouvrirent la route des Indes, le christianisme y passa sur les flottes de l'Espagne et du Portugal. Ces deux couronnes consacraient leurs conquêtes, en s'obligeant par un traité solennel à étendre le règne de la foi; elles fondaient des missions qui devinrent des foyers de lumière, des centres de civilisation. Quels qu'aient été les désordres des premiers aventuriers, la prédication évangélique fit son ouvrage, et des millions d'indigènes convertis et policés marquent encore l'empreinte puissante du génie espagnol sur le monde. La papauté, de concert avec les gouvernements chrétiens de l'Europe, continua longtemps avec succès cette propagande évangélique jusqu'à la révolution de 1789.

Le monde sortait d'une tempête; pendant vingt-cinq ans la guerre générale avait embrasé la chrétienté et troublé les mers. Les communications régulières des deux continents étaient rompues, aucun pavillon ne protégeait plus le navire qui portait le missionnaire et la civilisation avec lui. D'ailleurs, les derniers événements du dix-huitième siècle avaient détruit l'ancienne et bienfaisante opulence de l'Église. Les fondations nombreuses, les colléges, les domaines affectés par la munificence des princes à l'entretien des missions, avaient disparu; l'argent manquait pour assurer le passage du prédicateur de l'Évangile et sa subsistance au lieu de sa destination. Mais rien n'avait plus souffert que le clergé lui-même, décimé par la persécution. La génération nouvelle réparait lentement ses rangs éclaircis, et le zèle, en

se multipliant lui-même, était encore loin de suffire aux exigences du ministère et aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces cloîtres et ces écoles où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Le christianisme semblait avoir assez à faire de relever les ruines de la foi et la discipline chez lui, sans aller fonder ailleurs. Ses vieux missionnaires qui survivaient encore, épuisés de fatigues, sentaient approcher leur fin sans voir ceux qui recueilleraient l'héritage de leurs labeurs; et à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, après avoir enterré leur Père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vînt prendre sa place auprès de l'autel abandonné. La désolation de ces pauvres missions en était venue à cet excès, de rester ignorées de ceux même dont la piété aurait voulu les secourir. Avec la compagnie de Jésus avait fini la publication des *Lettres édifiantes* qui excita si longtemps le zèle de l'Europe par le spectacle des travaux commencés pour la conversion de la Chine. Les chrétiens d'Europe ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères d'Orient et d'Occident, et l'on ne trouvait plus ce sentiment d'unité qui anime la famille catholique, et qui ne permet pas qu'on touche à un seul de ses membres, sans que tous les autres en soient émus.

Au milieu de ces temps d'épreuve, les missions étrangères furent paralysées; mais elles ne s'interrompirent jamais. On se maintenait dans les stations principales, dans l'attente de jours plus propices pour retourner au combat. Nous avons même vu, durant cet armistice de l'apostolat, des néophytes et des mis-

sionnaires rendre témoignage de leur foi jusqu'à l'effusion de leur sang. C'est que l'Église de Jésus-Christ est une Église militante : elle ne vit que dans les luttes, et parmi toutes les religions et toutes les sectes, elle se fait reconnaître à ce signe, qu'elle n'a jamais manqué ni d'apôtres ni de martyrs.

Dieu n'a pas besoin des hommes, mais les hommes ont besoin de servir Dieu, et il s'y prête en les employant à ses desseins, qu'il assujettit à cause d'eux aux lois ordinaires de la nature. Les missions s'étaient maintenues, pendant trente ans, presque sans assistance humaine; mais les choses rentrant dans leur état accoutumé, il convenait que l'aumône assurât au missionnaire la barque du voyage et le pain de chaque jour. C'est en vain que la politique des maîtres du monde avait essayé de régénérer les missions; les décrets du Consulat et les ordonnances de la Restauration ne furent pas d'une grande efficacité. Mais ce qui n'avait pu être fait par le génie de l'empereur Napoléon et par la piété des Bourbons, deux pauvres femmes l'entreprirent et l'exécutèrent; car Dieu aime souvent à se servir de ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Le moment était venu où l'apostolat s'exercerait non plus seulement par la faveur des puissants de la terre, mais par le concours des simples fidèles, par la charité de tous. Les plus petits et les plus pauvres participeraient à l'honneur d'évangéliser ces empires lointains, dont ils ignorent même le nom.

III.

Les commencements de l'Œuvre de la Propagation de la Foi sont faibles et obscurs : telle est la destinée des institutions chrétiennes. Dieu souvent y prépare toutes choses de façon que nul n'en puisse être appelé l'auteur et qu'il ne s'y attache pas un nom humain. Il cache et divise leur source comme celle des grands fleuves, dont on ne peut pas dire à quel ruisseau ils ont commencé. Deux cris de détresse, venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, entendus de deux femmes pieuses dans une ville de province, inspirèrent le dessein qui, heureusement réalisé, devait soutenir d'une assistance efficace les missions des deux mondes.

Une veuve bienfaisante de la ville de Lyon, touchée de la pénurie dans laquelle se trouvaient les apôtres qui évangélisaient la Louisiane, avait réuni quelques personnes pieuses et fondé une société d'aumônes et de prières pour venir un peu en aide à ces chrétientés d'Amérique. Vers la même époque, une personne de la même ville reçut de son frère, étudiant au séminaire de Saint-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion. Il y faisait connaître le dénûment de la maison des Missions-Étrangères, et proposait de lui assurer quelques ressources régulières par l'établissement d'une compagnie de charité. La religieuse femme accueillit cette inspiration ; et dans le courant de 1820 elle établit une association d'aumônes, à raison d'un sou par semaine, en faveur du séminaire des Missions.

L'Œuvre commença parmi ces pieuses ouvrières qui honorent de leurs vertus cachées, comme elles soutiennent de leur travail, la riche et populaire industrie des Lyonnais. Le nombre des associés s'accrut insensiblement, et les offrandes de l'année furent envoyées comme un pieux souvenir de l'Église de Lyon à cette vieille Asie, d'où lui vint la foi. Il y avait en tout deux mille francs. On aime à compter les premières gouttes de cette rosée qui devait un jour se répandre plus abondante sur un champ sans limites.

Cependant la petite association en faveur des missions de l'Amérique recueillait aussi de son côté quelques aumônes. A la vue de ces efforts de la charité, on comprit qu'une Œuvre pour les missions ne pourrait solidement s'établir qu'en se faisant catholique, c'est-à-dire en secourant l'apostolat par tout l'univers. Cette idée ayant prévalu, une assemblée fut convoquée : douze invités s'y rendent. Elle commence par l'invocation du Saint-Esprit; et après un court exposé de l'état de la propagation de la foi dans les pays étrangers, on propose l'établissement d'une grande association en faveur des missions catholiques des deux mondes. L'assemblée adopte à l'unanimité cet avis; et sans désemparer on désigne un président et une commission de trois membres chargés de préparer un projet d'organisation. Ce fut alors, par l'adoption du principe d'universalité qui réunissait les tentatives particulières, ce fut ce jour-là que l'Œuvre de la Propagation de la Foi fut fondée : c'était le 3 mai 1822!

La pensée de l'association ne pouvait pas se contenir dans les bornes d'une province. Peu de jours après la première assemblée, un des membres du con-

seil central de Lyon allait provoquer la charité toujours ardente des villes du Midi. Des comités diocésains se formaient à Avignon, Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Grenoble. Les membres les plus éminents du clergé s'y mêlaient avec les plus religieux laïques, et l'activité confiante de tant de gens de bien semblait déjà faire espérer quelque chose de grand. Bientôt après, un des fondateurs se rendait à Paris; par ses soins un autre conseil central y était fondé; et dès lors l'Œuvre comprenait tout le royaume.

L'année suivante, un délégué du conseil de Lyon, prosterné aux pieds du souverain pontife Pie VII, recueillait les bénédictions du vicaire de Jésus-Christ pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Dès lors d'encourageantes paroles descendirent de toutes les chaires épiscopales de France. A leur tour les prélats des contrées voisines s'émurent. Bientôt la Belgique et la Suisse, les divers États de l'Allemagne et de l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal vinrent successivement s'engager dans la croisade de l'aumône. Tous les évêques de la chrétienté élevèrent solennellement leur voix en sa faveur.

Ainsi un petit nombre de séances sans difficultés, et pour ainsi dire sans débats, suffirent à poser les principes d'une œuvre dont les résultats devaient embrasser l'univers. Dans la facilité de cette organisation se découvre l'action de la sagesse éternelle, dont les moyens sont toujours simples et toujours efficaces. Voilà le caractère providentiel de l'Œuvre; ce ne furent d'abord que les pieux désirs de deux humbles chrétiennes; mais ces deux servantes du Seigneur se rendaient les interprètes de deux parties

du monde. Quoi de plus efficace que tant de foi et tant d'espérance ? et cependant c'eût été trop peu sans la charité qui rapprocha ces deux désirs et les deux intérêts dont ils étaient l'expression, qui les fit s'abdiquer de part et d'autre pour se confondre dans la sollicitude du bien général. Le contact de ces deux étincelles alluma le foyer. L'Œuvre naquit de la sorte; elle ne grandit pas autrement; elle ne subsiste que par l'oubli des prédilections personnelles et des susceptibilités nationales, par l'unité et la catholicité dans la distribution des secours et l'origine des ressources.

Tels furent les faibles commencements et les progrès rapides de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Elle ne venait point exercer une influence irrégulière dans l'administration des chrétientés; elle engageait seulement au service de l'apostolat les ressources terrestres de l'apostolat. Elle se proposait de faciliter le départ des missionnaires en payant leur passage, dont la dépense est toujours si considérable pour les voyages de long cours. Elle devait ensuite pourvoir à leur entretien, remettre entre leurs mains le denier réservé pour construire l'église et, auprès d'elle, l'école et l'hôpital. Enfin, en publiant dans ses annales les besoins et les travaux des missions, elle rétablissait cette correspondance de toute la catholicité, qui intéresse jusqu'au dernier des fidèles, pour le faire concourir à l'accomplissement du plan divin.

En 1825, trois ans à peine après l'établissement de l'Œuvre, l'élan était donné dans le monde entier, et les missions reprenaient une nouvelle vie. Les communications entre les pays les plus éloignés avaient été si bien renouées, que déjà à cette époque on pou-

vait lire dans les Annales de la Propagation de la Foi une touchante correspondance entre les séminaristes de Lyon et ceux de la Chine. Les lévites chinois s'exprimaient ainsi :

« Votre lettre nous a causé beaucoup de joie et a fait naître en nous les plus belles espérances, principalement lorsque vous dites : « Parmi nous se forment « en secret, pour le présent et l'avenir, des ouvriers « évangéliques ; le temps est arrivé où ils doivent « aller à vous pour étancher votre soif et celle de vos « compatriotes, pour apaiser votre faim par la nour- « riture céleste. » C'est ce qui nous donne la plus solide assurance de voir chaque année venir à nous de nouveaux missionnaires, et cependant jusqu'à ce jour nous sommes dans l'attente. Ah ! nous les en conjurons ! que ces missionnaires, l'objet de tous nos vœux, viennent promptement avec le pain du ciel calmer la faim, étancher la soif de nos âmes, nous enflammer à la piété, nous encourager à la vertu par leurs paroles, et plus encore par leurs exemples.....

« Il règne parmi nous une grande disette de pasteurs. Leur nombre peut s'élever jusqu'à vingt, et à la garde de chacun de ces vingt sont confiées quelques milliers de brebis, dispersées çà et là ; d'où il résulte que leurs travaux sont immenses. En effet, ces pasteurs généreux, pour rompre à leurs brebis le pain de la parole divine, pour appliquer les remèdes à la lèpre du péché, pour distribuer la sainte Eucharistie, se voient contraints de gravir les montagnes, de traverser des fleuves ; et encore s'ils pouvaient prodiguer ce secours une fois chaque année. Il est des provinces où les chrétiens se croient bien partagés si tous les trois

ans ils voient un missionnaire..... Nous vous embrassons tous avec le baiser de la paix. »

Les séminaristes de Lyon répondirent avec élan à ces paroles de douce fraternité venues de l'extrémité de l'Asie :

« Vos lettres nous sont enfin parvenues, écrivaient-ils aux lévites chinois ; nous les avons lues avec transport, nous les avons baisées par amitié et par respect : car ces chères lettres sont les liens de notre union qui ne doit jamais finir ; elles sont comme les images de nos frères si éloignés de nous. Ce sont de glorieux monuments de notre foi et de nouveaux actes de martyrs..... Nos entrailles ont été émues en voyant vos cités en proie à l'idolâtrie, les images des faux dieux répandues partout dans votre immense empire..... Les petits enfants demandent du pain, et il n'est personne pour leur en donner ; une multitude innombrable de brebis languissent privées de pasteurs ; vous, nos frères bien-aimés, vous nous tendez les bras, vous ne cessez de crier vers nous. Nous le disons en vérité, et nous ne mentons point : en apprenant ces choses, nous nous sommes jetés aux pieds de Dieu, nous l'avons conjuré avec larmes, nous nous sommes livrés nous-mêmes.....

« Vous savez que nous sommes les enfants des saints : nos pères saint Pothin et saint Irénée vinrent de l'Orient jusqu'à Lyon ; ce sont eux, comme on vous le raconte, qui nous ont enfantés à Jésus-Christ, dans leur propre sang ; certainement ils vous aiment, demandez-leur que nous fassions pour vous ce qu'ils ont fait pour nous, et que nous rendions à l'Orient ce que l'Orient nous donna autrefois ; c'est là pour nous comme

pour vous-mêmes le plus grand de nos désirs et le plus ardent de nos vœux.

« Nous vous manderons une chose qui vous sera sans doute bien agréable. De jour en jour l'admirable société de la Propagation de la Foi gagne de nouveaux pays. Déjà tous les fidèles peuvent à présent apprendre de vos nouvelles, s'en réjouir et à la fois s'en affliger; le petit enfant même vous connaît; chacun s'empresse, comme à l'envi, de répandre des aumônes et des prières..... Ce ne sont pas deux ou trois fidèles rassemblés, ce ne sont pas quelques familles; ce sont les villes, les provinces, les empires, le monde, pour ainsi dire, tout entier, qui fléchit le genou devant le Seigneur, le conjure pour vous et pour tous nos pauvres frères que le démon écrase sous ses pieds.

« Courage donc, nos bons amis, courage; les jours passent bien vite; dans peu de temps on ira à vous, et si plusieurs de nous n'ont pas le bonheur de vous voir ici-bas, attendons : bientôt ni l'étendue des pays, ni l'immensité des mers, ni la diversité des langues, rien ne nous séparera; on ne dira plus les Français, les Barbares, les Chinois, les Lyonnais : nous serons tous réunis, nous serons consommés en un dans Jésus-Christ.

« Adieu, nos très-chers amis, le plus doux objet de nos désirs; adieu. »

Les communications intimes de ces apprentis de l'apostolat ont un caractère merveilleusement touchant. On aime à voir ces jeunes gens, inconnus les uns aux autres, resserrer leurs cœurs par les liens de la charité chrétienne, s'animer mutuellement à la conversion des peuples, mettre en commun leurs sentiments de foi et d'espérance, en attendant qu'ils puissent un

jour souffrir et peut-être mourir ensemble pour Jésus-Christ.

IV.

Après l'établissement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, les missions de la haute Asie, se trouvant en quelque sorte vivifiées, entrèrent avec courage dans une nouvelle phase. En Chine il n'y avait plus de liberté pour les chrétiens et pour les missionnaires. On ne retrouvait même plus cette tolérance équivoque et passagère qui avait caractérisé le dernier règne. L'empereur Tao-Kouang avait expressément interdit la pratique du christianisme; il avait expulsé de l'empire tous les Européens, sans même en excepter M. Lamiot, qui avait à la cour le titre d'interprète officiel. La persécution était donc générale et permanente à Péking et dans les provinces, et désormais la propagation de la foi ne pouvait plus s'exercer que clandestinement et au péril de la vie. Ces difficultés de tous les jours, ce glaive perpétuellement suspendu sur la tête des prédicateurs de l'Évangile, au lieu de les décourager, ne fut au contraire qu'un nouvel appât. Le *vent impétueux* qui se fit dans le cénacle au jour de la Pentecôte semblait souffler de nouveau sur le monde chrétien. Les vocations se manifestaient plus nombreuses. Le sacerdoce et les ordres religieux ressentaient un entraînement irrésistible vers ces combats héroïques qui étonnent la mollesse du siècle. Il était plus facile de trouver des hommes disposés à aller chercher des

âmes jusqu'aux extrémités de la terre, que les deniers nécessaires pour payer leur passage sur le pont d'un navire ou leur pain sous la tente.

Parmi les missions de la Chine, celle de la province du Sse-Tchouan fut celle qui se ressentit le plus vite de ce nouvel élan apostolique suscité par l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le sol de cette chrétienté était encore tiède du glorieux sang de l'évêque de Tabraca, lorsqu'un nouveau martyr, un prêtre chinois nommé Licou, fut étranglé pour la foi en 1823, après avoir donné à ses compatriotes, pendant une longue captivité, les exemples d'une constance et d'un courage héroïques. L'année suivante, une conspiration des sociétés secrètes devint le prétexte d'une recrudescence de vexations contre les chrétiens. Mais toutes ces épreuves semblaient n'avoir d'autre résultat que de favoriser les progrès de la propagande chrétienne. Peu d'années s'étaient écoulées et déjà tous les désastres antérieurs étaient réparés ; la mission du Sse-Tchouan était plus florissante que jamais. Elle renfermait près de soixante mille néophytes, cinquante écoles de garçons, cent dix-neuf écoles de filles, plus de neuf cents religieuses, trente prêtres chinois élevés dans les deux séminaires du vicariat et douze missionnaires européens, y compris le vicaire apostolique M. Pérocheau, évêque de Maxula. Les autres missions disséminées dans l'empire jouissaient d'une semblable prospérité malgré la persécution du gouvernement, qui dégénérait quelquefois en indifférence.

Les progrès du christianisme en Chine inspirèrent à un généreux apôtre, à M. Bruguière, évêque de Capse et coadjuteur du vicaire apostolique de Siam, la pen-

sée de traverser le Céleste Empire pour aller évangéliser la Corée. Il espérait ranimer dans ce lointain pays l'étincelle de la foi, qui n'était point encore éteinte, mais qui était comme cachée sous la cendre.

La Corée est une presqu'île située au nord-est de l'empire chinois. Elle est bornée au nord par une barrière de pieux qui sert de frontière à la Mantchourie, à l'est par la mer du Japon, à l'ouest par la mer Jaune ou golfe de Péking, au sud par un canal qui communique à la mer Jaune. Elle n'est séparée du Japon que par un détroit de vingt-cinq à trente lieues de largeur; cette distance n'est pas de plus de douze lieues, si on la prend de l'île la plus orientale qui dépend de la Corée.

On croit que les Coréens sont d'origine tartare. Cependant leurs mœurs, leurs usages, leurs arts et leurs sciences sont les mêmes que chez les Chinois. Ils ont la même religion, la même écriture et la même langue; mais ils prononcent différemment. Ils ont conservé l'ancien costume chinois, tel qu'il était sous la dynastie des Ming. Ils n'ont jamais voulu admettre la réforme introduite par les Tartares-Mantchous, ni se soumettre à l'usage de raser la tête et de porter la queue. Ils nouent leurs cheveux comme le pratiquent actuellement les insurgés de la Chine pour se distinguer des Impériaux.

La Corée est un pays où il y a peu de commerce et peu d'industrie. Les terres sont assez fertiles et bien cultivées; on y trouve les productions et les fruits des zones tempérées. On y cultive différentes espèces de blé; cependant le riz est la nourriture ordinaire. On dit que la vigne croît dans ces contrées; mais on

ne connaît point l'usage du vin : les habitants boivent, comme les Chinois, de l'eau-de-vie de grain. Quoique ce pays se trouve par une latitude moins élevée, il y fait néanmoins beaucoup plus froid qu'en France.

Les Coréens sont bien faits, d'une physionomie douce et fort polis ; nous en avons connu plusieurs qui n'avaient rien du type et du caractère chinois. Ils sont en général peu guerriers ; ceux qui habitent les provinces du Nord sont plus courageux, et font d'assez bons soldats lorsqu'ils sont exercés. Les femmes jouissent d'une plus grande liberté qu'en Chine et au Japon. Le roi de Corée est vassal et tributaire de l'empereur de la Chine. Il ne prend le nom de roi que lorsque l'empereur lui donne l'investiture de son royaume. Il est obligé tous les ans d'envoyer des ambassadeurs à Péking, pour faire hommage à son souverain et lui offrir le tribut ordinaire. A cela près, ce prince exerce sur ses sujets une autorité absolue, et il ne doit compte à personne de l'exercice de son pouvoir. Ce pays n'a jamais joui d'une entière indépendance : il a été soumis successivement aux Chinois, aux Japonais et aux Tartares ; mais il a peu souffert de toutes ces révolutions. On ne peut pas connaître d'une manière précise le nombre de ses habitants : l'évaluation que l'on en fait varie depuis douze jusqu'à vingt millions.

Nous avons déjà dit que l'Évangile avait été annoncé pour la première fois en Corée vers la fin du seizième siècle. Lorsque Taï-Ko-Sama, empereur du Japon, porta la guerre dans cette contrée, en 1592, la plupart des généraux et des soldats de son armée étaient chrétiens. Ces fervents néophytes, après avoir soumis

les Coréens par leur valeur, entreprirent de les plier au joug de l'Évangile par leurs instructions. Vainqueurs par les armes, ils voulurent planter la croix sur des rivages où flottaient leurs étendards. La charité, la vie pure et édifiante des chefs et des soldats firent une grande impression sur l'esprit des Coréens, et donnèrent du poids aux paroles des missionnaires; les conversions furent nombreuses. Mais la lumière de l'Évangile avait paru dans ces contrées comme un éclair qui ne brille un instant au milieu des ténèbres, que pour être suivi bientôt de la foudre dévastatrice. A peine la foi chrétienne avait-elle remplacé dans quelques esprits les erreurs de l'idolâtrie, qu'une persécution terrible éclata contre les néophytes. Le champ fertile dans lequel la semence de la parole de Dieu avait été répandue, fut inondé du sang des martyrs. Des supplices inouïs, des tourments effroyables furent employés; la rage des persécuteurs se déchaîna contre les chrétiens, sans épargner ni l'âge ni le sexe. Les uns furent brûlés à petit feu, les autres coupés en morceaux; ceux-ci eurent les os brisés, ceux-là eurent leurs membres palpitants dévorés par les bourreaux. Lorsque le calme se rétablit, les rares chrétiens échappés au glaive de la persécution par une apostasie apparente, ne trouvèrent personne qui pût les admettre à la pénitence. Le crime que la faiblesse leur avait fait commettre pesa sur eux de tout son poids, et comme il n'y avait ni prêtres ni évêques au milieu d'eux pour les ramener à la foi, le christianisme fut en Corée comme enseveli sous ses ruines.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'en 1784, époque marquée dans les desseins de Dieu, pour

donner une nouvelle naissance à l'Église coréenne. Nous avons raconté dans le volume précédent comment le P. Verbiest avait profité des sciences de l'Europe pour amener à la foi Pierre Ly, jeune seigneur coréen qui avait suivi à Péking son père, chargé d'une ambassade auprès de l'empereur de la Chine. Cette conversion avait été si entière que l'illustre néophyte ne put garder en lui-même le trésor qu'il possédait. Arrivé dans sa patrie, il s'empressa de répandre autour de lui les paroles de vie qu'il avait reçues. Ses discours et la lecture des livres de religion qu'il avait apportés de Péking déterminèrent un assez grand nombre de ses compatriotes à embrasser la foi chrétienne; il établit ensuite des catéchistes, à l'aide desquels le nombre des fidèles s'éleva jusqu'à près de quatre mille dans l'espace de cinq années.

En 1788, le gouverneur de la capitale fit arrêter Thomas King, parce qu'il prêchait une religion étrangère. A cette nouvelle plusieurs néophytes se présentèrent d'eux-mêmes devant le gouverneur, et déclarèrent qu'ils étaient aussi chrétiens et propagateurs de leur religion. Le magistrat, étonné de leur nombre, les renvoya chez eux et condamna Thomas King à l'exil, où il mourut la même année. Les chrétiens, loin d'être intimidés par ce commencement de persécution, n'en devinrent que plus intrépides. La foi faisait tous les jours de nouveaux progrès : cependant il y avait plusieurs doutes que les chrétiens ne pouvaient pas résoudre par eux-mêmes; ils n'entendaient pas clairement certains articles; il y en avait d'autres qu'il leur paraissait impossible de pratiquer. Dans cette incertitude, ils ne trouvèrent pas de meilleur

expédient que d'envoyer à Péking pour consulter l'évêque. Paul Yu fut chargé de cette commission.

Pendant son séjour, Paul reçut les sacrements de confirmation et d'eucharistie. Il apporta la lettre pastorale de l'évêque, écrite sur une pièce de soie, afin de tromper la vigilance des gardes. Paul ne manqua pas, à son retour, de raconter à ses compatriotes ce qu'il avait vu à Péking. Il parla de la beauté et de la décoration des églises qu'il avait visitées, de la majesté des cérémonies et de la solennité de l'office divin auquel il avait assisté, des sacrements qu'il avait reçus, des missionnaires venus de l'extrémité de l'Occident pour prêcher la religion, etc. Les Coréens, enflammés par ces récits, voulurent aussi, à quelque prix que ce fût, avoir des prêtres et participer aux saints mystères. Ils députèrent de nouveau Paul Yu vers l'évêque de Péking pour lui demander un missionnaire. Le prélat se montra disposé à les satisfaire, il leur donna tout ce qui était nécessaire pour célébrer le saint sacrifice, et leur apprit à faire du vin de raisin ; enfin il leur promit un missionnaire que les Coréens devaient aller prendre sur les frontières, dans un lieu désigné.

Un missionnaire, Jean *a Remediis*, se rendit en effet à la frontière du royaume pour y pénétrer à l'époque de la grande foire qui s'y tient chaque année. Aucun courrier coréen ne s'étant présenté jusqu'en 1793, le missionnaire mourut avant d'avoir pu entrer dans sa mission.

On ne savait à quoi attribuer ce contre-temps, lorsqu'on apprit qu'une cruelle persécution suscitée contre le christianisme avait empêché les Coréens de se

rendre à la frontière pour y recevoir le prêtre de Péking. Elle avait été occasionnée par le refus que firent deux néophytes distingués de rendre à leur mère les honneurs superstitieux, usités à l'époque des funérailles. Ils furent d'abord emprisonnés, chargés de chaînes, puis conduits devant le mandarin. Dès le premier interrogatoire, on leur fit subir une rude question, suivie d'une condamnation à mort, qui fut exécutée le 7 décembre 1791. La persécution s'étant apaisée en 1793, par suite d'un édit du roi qui craignait les murmures occasionnés dans la population païenne par les mauvais traitements infligés aux chrétiens, ceux-ci envoyèrent deux d'entre eux à Péking pour demander encore des missionnaires.

L'évêque de cette ville, cédant à leurs instances, et profondément touché des sentiments de foi qu'ils témoignaient, leur envoya un prêtre chinois nommé Ly, qui pénétra heureusement dans le royaume. Il arriva dans le courant de janvier 1794 à Kim-Kin-Tao, capitale de la Corée, et eut le bonheur d'offrir le saint sacrifice sur cette terre dont il venait de prendre possession au nom de l'Église. Dénoncé par un apostat, le 27 juin de l'année suivante, il devint l'occasion de plusieurs souffrances pour quelques chrétiens. Trois d'entre eux qui l'avaient introduit dans le royaume, eurent les mains, les pieds et les genoux écrasés, sans qu'on pût les faire renoncer à la foi. Le juge, transporté de fureur, ordonna qu'on les tourmentât jusqu'à ce qu'ils expirassent. Cet ordre barbare fut exécuté dans toute sa rigueur, et les saints martyrs moururent dans les tourments avec une constance héroïque.

Le roi de Corée, d'un caractère doux et pacifique, ne put se résoudre à ordonner une persécution générale; il se contenta de dépouiller les mandarins de leurs charges ; il dégrada quelques officiers militaires, parce qu'ils professaient la religion chrétienne. Pierre Ly, le premier apôtre de la Corée, fut envoyé en exil. La modération du prince n'empêcha pas que les gouverneurs des provinces ne vexassent les chrétiens, selon leur caprice et leur haine particulière. Plusieurs néophytes abandonnèrent leurs biens et leurs maisons ; ils se retirèrent dans les déserts et sur les montagnes pour se soustraire à la fureur de ces tyrans subalternes.

V.

Cependant l'Evangile faisait de jour en jour des progrès sensibles : en l'année 1800, on comptait déjà plus de dix mille chrétiens solidement convertis. Le missionnaire se disposait à ouvrir une mission dans les montagnes, lorsque le roi de Corée mourut : il ne laissa pour lui succéder qu'un fils encore enfant ; la reine mère eut la régence. Pendant la minorité, les mandarins, ennemis de la religion, mirent en jeu toute sorte de machinations pour forcer la régente à proscrire le christianisme et allumer une persécution générale. Ils feignirent de s'alarmer du grand nombre de chrétiens de tous les rangs, même de la plus haute noblesse. Dieu permit qu'ils réussissent dans leurs pernicieux projets. Le conseil suprême fut assemblé ; un

des membres, ayant eu le courage de plaider la cause de la religion, fut étranglé et la persécution résolue. Elle prit aussitôt des proportions effrayantes : plusieurs mandarins chrétiens furent arrêtés; on emprisonna tous les néophytes qu'on put découvrir; on se saisit même de ceux que l'on soupçonna d'avoir entendu prêcher la religion quoiqu'ils ne l'eussent point embrassée; les tribunaux étaient en permanence jour et nuit.

« Pendant un an que durèrent les procédures, disent les Coréens dans leur relation (1), on employa des tourments affreux, pour vaincre la constance des confesseurs; on en inventa d'autres qui jusqu'alors étaient inconnus, et pour lesquels on ne saurait trouver de nom. Un néophyte, auteur d'un projet pour introduire des missionnaires européens en Corée, fut arrêté et condamné à être coupé par morceaux, comme traître à la patrie. Après son martyre, on trancha la tête à tous ceux qui avaient été mis en prison. On fit mourir et l'on tourmenta tant de personnes, qu'au jugement de tout le monde, depuis que ce royaume existe, on n'avait rien vu de semblable : ministres, courtisans, lettrés, nobles, bourgeois, artisans, laboureurs, femmes et enfants; en un mot, des personnes de tout rang et de toute condition, furent compromises pour avoir embrassé le christianisme. »

Le missionnaire chinois qui s'était dévoué à la conversion des Coréens fut condamné à mort à la suite d'un jugement solennel devant les principaux magistrats du royaume. Le 21 mai 1801, il fut placé sur

(1) *Annales de la Prop. de la Foi*, t. VI, p. 569.

une espèce de tombereau rempli de paille, et conduit au supplice ; on mit toutes les troupes sous les armes. Quand on fut arrivé au lieu de l'exécution, on lui fit faire trois fois le tour de la place, pour intimider le peuple. Le saint confesseur se mit enfin à genoux, joignit les mains et reçut la mort avec le plus grand calme.

Le nombre des martyrs s'éleva, durant cette persécution, à plus de cent quarante, parmi lesquels on cite surtout deux femmes dont l'admirable constance fut un grand motif d'encouragement pour les confesseurs. L'une d'elle, nommée Colombe Kiang, avait jusqu'alors grandement contribué à soutenir la mission ; on la mit en prison, où elle déploya le plus grand courage, ne cessant d'encourager les fidèles à garder leur foi. Ayant appris le martyre du missionnaire, elle déchira un morceau de ses vêtements où elle écrivit la vie de ce généreux apôtre depuis son entrée dans le royaume ; mais ce précieux document n'a pas été conservé. La générosité des autres prisonniers fut un égal sujet de joie pour l'Église et de noble émulation pour les chrétiens qui n'étaient pas encore exposés aux mêmes combats.

En 1811, les Coréens adressèrent à l'évêque de Péking une lettre dans laquelle ils exposaient de la manière suivante l'état où se trouvait alors leur Église décimée par les persécuteurs. « Jésus-Christ a dit : *mon Père, vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et vous les avez révélées aux petits.* Cette sainte parole doit s'accomplir à la lettre, de génération en génération. Elle se vérifie maintenant dans notre patrie. Parmi les grandes familles qui sont

distinguées par leurs ancêtres, parmi les descendants des mandarins, ou ceux qui sont actuellement en charge, on trouve un certain nombre d'hommes bien disposés en faveur de la religion; mais ils sont retenus par le désir de parvenir, de s'avancer dans le monde, ou par la crainte de s'exposer à la raillerie. Parmi les riches du peuple, la soif de l'or étouffe la voix de la conscience. Ceux qui se tournent du côté de la religion, et cherchent la justice, sont de ces personnes que la pauvreté et la misère accablent, qui manquent de toutes ressources. D'ailleurs, suivant les mœurs du pays, presque tous les genres de commerce et d'associations sont remplis de superstitions ou d'injustices. Les chrétiens qui voudraient s'y livrer pour gagner leur vie en sont par là même exclus. Aussi les chrétiens riches sont devenus pauvres : les pauvres sont réduits à mendier, à errer de tous côtés sans trouver d'asile. Ils ont toutes les peines du monde à subsister. Cependant on ne les entend ni murmurer ni se plaindre. Ils sont contents d'errer et de souffrir pour pouvoir observer la religion... » Ils continuaient, en faisant part à l'évêque de Péking de leurs besoins spirituels et de la nécessité impérieuse où ils se trouvaient d'avoir des prêtres pour les instruire. A cette lettre ils en joignirent une autre dans laquelle ils donnaient au souverain pontife des témoignages de leur vénération et de leur inviolable attachement, en même temps qu'ils lui exposaient l'état d'abandon auquel ils étaient réduits. Ils renouvelèrent leurs instances les années suivantes; mais l'état de la mission de Péking ne permettant pas de faire droit à leurs demandes, on se vit, à regret, forcé de les abandonner pendant bien des années.

Tant que dura ce douloureux abandon, la miséricordieuse Providence conserva parmi les Coréens les principes de la foi, en récompense de la générosité, de la constance avec laquelle ils les avaient défendus au milieu des persécutions et des souffrances. Ces fervents néophytes ne se rebutèrent pas non plus de tant d'efforts, tentés jusqu'alors inutilement auprès du souverain pontife. Ils firent de nouvelles instances en 1817, qu'ils réitérèrent encore dix ans après. Cette fois leurs cris de détresse devaient être entendus; Dieu leur suscita un courageux apôtre parmi les missionnaires français qui évangélisaient le royaume de Siam. M. Bruguière s'exprime ainsi lui-même sur sa vocation : « J'étais encore en France et fort jeune, lorsque j'entendis parler de la mission de Corée. L'état d'abandon où étaient ces pauvres néophytes m'inspirait un grand désir d'aller vers eux ; mais, sentant mon insuffisance, et ne voyant d'ailleurs aucun moyen d'exécuter un projet semblable, j'ai conservé ce désir pendant bien des années dans mon cœur, le regardant plutôt comme une velléité sans objet, que comme la marque d'une vocation véritable... » M. Bruguière en était là, lorsqu'il apprit à Siam que le saint-siége avait confié la mission de Corée à la congrégation des Missions étrangères, dont il était membre. Dès lors ce zélé missionnaire sentit ses désirs s'accroître; et il n'aspira plus qu'au bonheur d'aller porter secours à de malheureux néophytes qui imploraient depuis trente ans l'assistance de l'univers chrétien.

« Je ne me fis point illusion, écrivait-il, sur les difficultés innombrables que j'allais rencontrer, il me

semble que je les prévis toutes ; mais mon sentiment était qu'il fallait se roidir contre les obstacles. La réussite, dit-on, est moralement impossible, il n'y a aucune route connue. — Eh bien! il faut en faire une. — Personne ne vous accompagnera. — C'est ce que nous verrons. Dieu aurait-il donc formé, par miracle, des chrétiens dans ces régions lointaines, pour les abandonner et les laisser périr le jour même qui les a vus naître? Ce n'est pas là l'ordre de la Providence. Que l'on expose un seul missionnaire : s'il réussit, il aura bientôt des confrères qui marcheront sur ses traces ; s'il périt à l'attaque, il gagnera beaucoup, et les missionnaires ne perdront rien. Attendre que les Coréens indiquent les moyens à employer et tracent la route qu'il faut tenir, c'est exiger l'impossible. Un peuple pauvre, qui ne connaît que son pays, dont il ne sort jamais, à l'exception de ceux qui viennent à Péking en qualité d'ambassadeurs, un peuple qui a une horreur naturelle de la mer, et qui ne peut voyager qu'entre les étroites limites de sa contrée, n'est guère propre à fournir des instructions pareilles. Si l'on ne va point au-devant des Coréens, les Coréens ne viendront point au-devant de nous. »

Telles étaient les pensées de M. Bruguière lorsqu'il reçut de Macao le billet suivant du procureur des missions de la Propagande : « Si vous voulez aller en Corée, partez, tout est disposé pour votre introduction... » Voici ce que l'évêque de Péking lui écrivait en même temps : « J'ai annoncé aux Coréens qu'un missionnaire européen avait le désir d'aller chez eux. A cette nouvelle, ces bons néophytes ont

pleuré de joie; ils se sont prosternés et ont salué de loin ce prêtre qui avait compassion de leur misère. Ils ont cependant avoué qu'il était difficile d'introduire un Européen dans leur royaume. »

VI.

Le 25 juillet 1832, M. Bruguière, sacré alors évêque de Capse, apprit qu'il avait été nommé vicaire apostolique de la Corée. Cette nouvelle acheva de fixer invariablement sa résolution, et il s'empressa de chercher un navire qui pût le transporter à Macao. A Sincapour la Providence envoya à Mgr de Capse un compagnon de voyage qui lui fut plus tard d'un bien grand secours. C'était un jeune Chinois nommé Joseph Tao, que sa mauvaise santé avait obligé de quitter le collége de Pinang, avant qu'il fût question de la Corée. Ce jeune homme était pieux, rempli de courage et de résolution. « Il pouvait m'être très-utile, dit Mgr de Capse; mais je n'aurais point osé penser qu'il se décidât à me suivre. Cependant quand je partis de Sincapour il voulut absolument m'accompagner. Étonné d'une pareille résolution : Savez-vous où je vais, lui dis-je? — Oui, je le sais. — Il paraît bien cependant que non; car je ne vais point en Chine, je suis envoyé dans une contrée plus éloignée et bien plus dangereuse encore. Si vous vous obstinez à venir, il est très-probable que dans peu de temps on vous mettra à mort; faites là-dessus vos réflexions. — Je suis instruit de tout, me répondit-il,

vous allez en Corée; et je suis disposé, avec la grâce de Dieu, à m'exposer aux périls qu'offre cette mission. Après tout, donner sa vie pour Dieu, est une destinée plutôt à désirer qu'à craindre..... » Tel était le jeune Chinois qui se dévoua à la grande et périlleuse entreprise de l'apôtre de la Corée. M. Bruguière a raconté les incroyables fatigues de Joseph pour faciliter son voyage jusqu'aux portes de sa mission. « A pied ou sur une mauvaise monture, disait-il, il a déjà fait plus de chemin, pour m'être utile, qu'il n'y en a de Péking à Paris; et cependant il est d'une santé très-frêle. »

Le 18 septembre 1832, ils arrivèrent à Macao. Là Mgr de Capse reçut ses bulles de vicaire apostolique pour la Corée, en même temps qu'une somme d'argent assez considérable que lui destinait la Propagation de la Foi. Ce secours arriva dans le moment le plus opportun; car sans cela, peut-être, l'entreprise eût été retardée de nouveau, faute de ressources pour la poursuivre. Le 23, Joseph Tao partit pour Péking avec des lettres de son évêque pour les chrétiens de l'ambassade coréenne (1) et pour le père Ly, prêtre chinois destiné à se rendre en Mantchourie, afin d'y préparer à Mgr de Capse l'entrée de sa mission.

(1) La lettre adressée aux chrétiens coréens était ainsi conçue : « Le ciel a exaucé vos prières; il vous envoie des missionnaires et un évêque! c'est moi qui ai obtenu cette faveur. Je pars incessamment pour aller vivre et mourir au milieu de vous; ne soyez pas effrayés par les difficultés que présente l'introduction d'un Européen dans votre royaume; recommandez cette grande affaire à Dieu; priez ses anges et ses saints; mettez-vous surtout sous la puissante protection de la Mère de Dieu... »

L'intrépide prélat se mit en route lui-même sur la fin du mois de novembre et s'achemina, plein de confiance en Dieu, vers cette terre coréenne objet de tous ses vœux. Nous ne suivrons pas l'infatigable missionnaire à travers l'empire chinois, où il eut à souffrir d'incroyables misères. Il nous suffira de citer un passage de sa relation pour donner une idée de ce que les Chinois peuvent faire souffrir à un missionnaire qui ne connaît ni la langue ni les usages du pays.

« J'étais parti de Nanking mal guéri de la fièvre; dès le premier jour de marche, je me trouvai plus mal. La fatigue, la chaleur, la privation de nourriture et de boisson, les vexations de tout genre que j'eus à essuyer, me causèrent de violentes douleurs d'entrailles, accompagnées d'une maladie qui avait tous les symptômes de la dyssenterie. La fièvre, qui se déclara aussitôt, me réduisit dans un tel état de faiblesse, que j'étais obligé de me coucher ou de m'asseoir à chaque moment. J'aurais eu besoin de quelque repos, mais il ne fut pas possible de m'en procurer. Séjourner dans une auberge, c'était, disait-on, dangereux; faire venir un médecin, c'était s'exposer encore davantage. On aurait pu aller chez les chrétiens, mais personne ne les connaissait; prendre des informations auprès des païens, c'était commettre une grande imprudence. Tout cela était vrai; il n'y avait d'autres moyens que de se rendre au plus tôt dans la province de Péking, se remettant pour tout le reste entre les mains de la divine Providence.

« Une nourriture abondante et saine aurait pu me rendre mes forces, mais nous ne trouvions que de la

pâte cuite à la vapeur de l'eau. Quelquefois encore le boulanger avait farci ses petits pains de feuilles d'une espèce de porreau fétide, qui les rendait immangeables pour moi. Mes gens, au contraire, étaient fort friands de ces pains. Quelquefois on nous donnait une écuellée de pâte coupée en petits morceaux et nageant dans de l'eau bouillante ; pour la rendre plus agréable au goût, on y jetait à poignées de l'ail, du poivre, de la courge crue, etc. ; puis on assaisonnait cet étrange ragoût d'une huile si rance, que le gosier en était écorché pendant vingt-quatre heures. Quoique je sentisse le besoin de manger, je n'ai pu m'accoutumer à cette bouillie. Après trois ou quatre bouchées, j'étais obligé de m'arrêter, quelques efforts que je fisse pour continuer. L'ail et les autres herbes chaudes m'incendiaient l'estomac et me causaient une soif ardente, que je ne pouvais point satisfaire. Il fallut donc y renoncer ; je me contentai de ces petits pains ; je prenais garde seulement qu'ils ne fussent point assaisonnés au porreau...

« Le soir était le moment le plus favorable pour manger et pour me reposer, mais c'était alors que la fièvre était plus forte. Mes gens m'apportaient ma portion sur le lit où j'étais couché. J'avais beau leur dire : Dans ce moment il m'est impossible de manger, mettez quelque chose dans un coin de mon lit ; lorsque la fièvre sera sur son déclin je mangerai. — Ce n'est pas l'usage en Chine de manger pendant la nuit, me répondait-on... Sur cela ils se retiraient avec l'écuellée. Il n'y avait que le thé chaud et pris en quantité qui me fît du bien, mais on n'en trouvait pas toujours dans ces misérables hôtelleries.

Je faisais signe à quelqu'un de mes conducteurs de venir auprès de moi (il m'était défendu de parler); quand il venait (car il ne venait pas toujours), je le priais de me donner du thé : — Il n'y en a pas. — Eh bien ! donnez-moi de l'eau. — L'eau froide est contraire à votre maladie ; quelque grande que soit votre soif, vous devez vous abstenir de boire de l'eau fraîche. — Donnez-moi donc de l'eau chaude. — En Chine on ne demande jamais d'eau chaude, à moins qu'on n'ait du thé. — Dites au maître d'hôtel que c'est pour un malade. — L'urbanité chinoise ne permet pas de fatiguer l'hôte de tant de demandes importunes...

« Le résultat de ce dialogue était que je devais me passer de boire. Quelquefois je cachais, à leur insu, une tasse de thé pour boire pendant la nuit. Quand ils s'en apercevaient, ils me l'enlevaient impitoyablement, et pourquoi? parce que ce n'est pas l'usage en Chine de boire pendant la nuit. Cette singularité, aperçue dans l'obscurité par des gens qui couchaient ailleurs, aurait pu me faire reconnaître pour Européen. Pourrait-on croire que la peur troublât ainsi leur jugement? c'était cependant la peur qui les faisait agir de la sorte. On craignait, disait-on, que je ne fusse reconnu et pris; et dès lors la mission de Corée serait restée abandonnée. Leur intention était bonne sans doute; et je dois leur en savoir gré ; mais ils auraient pu, ce me semble, user de moyens moins durs pour parvenir à leur but. Ils étaient d'une timidité qui est à peine concevable. Quand nous entrions dans une auberge, je devais me coucher le visage tourné vers la muraille. Si je m'asseyais en face d'une table,

ceux qui étaient assis à l'autre table pouvaient m'apercevoir, disait-on; si je me tournais en diagonale, c'était inouï en Chine; si je me tournais vers le mur, c'était une singularité qui aurait pu faire naître des soupçons; si j'étais placé du côté de la porte, les passants auraient pu connaître que j'étais Européen; enfin, à leur avis, il n'y avait d'autre position favorable que d'être couché. Une fois ils me refusèrent du thé, parce que je ne portais pas mes lunettes; or, il était onze heures de la nuit… »

La relation, parfois très-curieuse et très-instructive, de l'évêque de Capse est une longue série des misères et des tribulations qu'on lui fit endurer pendant un voyage de trois années à travers le Céleste Empire. Il est assurément bien difficile qu'un Européen n'ait pas à supporter bien des privations, à subir bien des contrariétés, au milieu d'un peuple aussi bizarre, aussi désagréable que le peuple chinois; il faut convenir cependant que, si l'intrépide vicaire apostolique de la Corée eût un peu connu la langue et les usages de la Chine, il eût évité bien des souffrances. En parcourant les détails de son pénible et douloureux voyage, il nous a été facile de reconnaître que la plupart de ses mésaventures étaient presque toujours le résultat de déplorables malentendus.

L'évêque de Capse ayant triomphé, par sa grande énergie, des épreuves et des misères dont il n'avait cessé d'être assailli depuis son départ de Macao, arriva enfin à l'extrémité de l'empire. Il traversa la Grande-Muraille et s'arrêta sur la frontière des Tartares Mongols, à Si-Wang, village chrétien, dirigé par les missionnaires de la Congrégation de Saint-Lazare.

Il put du moins se reposer un peu dans cette paisible retraite et prendre des forces pour atteindre le but encore bien éloigné de son apostolat.

Cependant le jeune Chinois, Joseph Tao, que l'apôtre de la Corée avait en quelque sorte associé à sa périlleuse entreprise, avait déjà fait plusieurs voyages à Péking, afin de négocier avec les chrétiens de l'embassade coréenne l'entrée de Mgr de Capse en Corée. Les Coréens désiraient sincèrement avoir un évêque au milieu d'eux ; mais l'introduction d'un Européen dans l'intérieur du royaume leur causait de mortelles angoisses. Joseph travaillait à lever les difficultés et négociait de son mieux. Un jour il revint de Péking à Si-Wang pour rendre compte à Mgr Bruguière de la conférence officielle qu'il venait d'avoir avec les Coréens. Après leur avoir présenté ses lettres de créance, il leur avait dit : — Me reconnaissez-vous pour le légitime représentant de Mgr de Capse, votre évêque? — Oui. — Suis-je nanti de pouvoirs suffisants pour traiter définitivement avec vous? — Oui. — Voulez-vous recevoir votre évêque, Mgr de Capse? — Oui. — Combien y a-t-il de chrétiens en Corée? — Il y en a plusieurs milliers; mais nous n'en connaissons pas exactement le nombre. — Sont-ils réunis ou dispersés? — Les uns sont dispersés, les autres sont réunis. Il y a un bon nombre de villages entièrement chrétiens. — Pourrait-on trouver parmi vous quelques jeunes gens propres à l'état ecclésiastique? — On en trouvera, mais le nombre ne sera pas considérable. — Avez-vous des oratoires? — Non; les chrétiens prient en famille: il y a des catéchistes pour instruire les fidèles et les catéchumènes, et quelques femmes

consacrées à Dieu qui tiennent des écoles pour l'instruction des jeunes personnes. — Avez-vous les corps de ceux de vos frères qui sont morts pour la Foi? — Nous en avons quelques-uns. — Quelle est aujourd'hui la disposition du gouvernement à l'égard des chrétiens? — Le gouvernement paraît mieux disposé maintenant qu'il ne l'était autrefois. — Combien y a-t-il de personnes qui sont instruites de l'arrivée du vicaire apostolique? — Six chrétiens seulement, qui sont les chefs de la chrétienté, savent qu'ils ont un évêque; sur ces six, quatre opinent fortement pour son introduction, et deux paraissent être d'un avis contraire...

Il résulte, de cet entretien, que, sur trente ou quarante mille chrétiens, six seulement connaissaient l'existence de l'évêque de Capse; et, sur ces six, quatre paraissaient bien disposés à son égard. Ainsi toutes les espérances du vicaire apostolique de la Corée reposaient sur les bonnes dispositions de trois ou quatre individus.

Joseph retourna à Péking; et, après de nouvelles conférences, il revint à Si-Wang, avec la lettre suivante adressée par les chrétiens coréens à Mgr Bruguière :

« Nous pécheurs, Sébastien et les autres, nous écrivons cettre lettre :

« Le grand Maître, l'évêque de Capse, par la faveur du Seigneur suprême et de la sainte Église, s'est chargé de conduire et de paître les brebis de la Corée; il se dispose à venir dans cette obscure mission pour l'honorer et lui accorder une faveur au-dessus de son mérite. Sommes-nous dignes d'un tel bienfait?

Outre cela, voltigeant comme un étendard agité par les vents, et courant comme un char; appuyé sur un bâton, excédé de fatigue, il travaille avec activité depuis des mois et des années, mû seulement par un amour abondant, et par un sentiment d'une compassion miséricordieuse envers nous, pécheurs. Mais nos ressources sont minces et modiques; et, parce que les circonstances et les malheurs du temps ne nous permettent point d'aller le recevoir au lieu convenu, nous sommes brûlés de tristesse; nous sommes agités, troublés au point de ne savoir ce que nous faisons...

« Le temps nous ayant empêché de venir l'année précédente, aujourd'hui, prosternés à terre, nous sommes en grande sollicitude, désirant savoir si le grand Maître s'est toujours bien porté, s'il jouit de toutes les félicités, et si toutes les personnes qui sont à son service le servent avec joie et en bonne santé...

« Quant à l'entrée du grand Maître en Corée, nous, pécheurs, nous sommes véritablement incapables de décider s'il est expédient qu'il entre ou non; mais outre notre avis, fruit d'un génie borné, nous sommes obligés de faire connaître à Son Excellence une ou deux circonstances, pour la mettre à même de voir s'il lui est expédient d'entrer ou de rétrograder.

« Le grand Maître, ayant un visage et une couleur tout à fait différents de ceux des Coréens, ne pourra point entrer furtivement. Sa forme et son langage le trahiront facilement au milieu de la foule, dans la supposition même qu'il pût entrer et prêcher la religion. Enfin il sera environné de dangers; il sera reconnu: voilà ce qui nous met dans de grandes angoisses.

« Nous n'osons pas vous forcer à venir à nous, ni

chercher des prétextes pour nous dispenser de vous recevoir, dans la crainte de nous priver du plus grand bienfait de l'Église. Nous ne savons quelles actions de grâces rendre au grand Maître, pour sa grande charité, son zèle, ses chagrins, ses peines ou ses travaux. Outre cela, nous le prions de voir et d'imaginer un moyen quelconque pour éclairer notre cécité. Alors nous serons au comble du bonheur, et nous ne pourrons jamais vous en rendre d'assez grandes actions de grâces. Cependant nous prions Dieu de combler le grand Maître de toute espèce de félicités... »

On voit dans cette lettre l'expression du désir sincère qu'ont les Coréens de posséder un évêque parmi eux, mais en même temps une excessive répugnance à laisser compromettre toute la chrétienté par la présence d'un Européen dans leur pays. On disait assez clairement à l'évêque de Capse : « Nous bénirons Dieu de votre venue ; mais, si vous retournez dans le lieu d'où vous êtes parti, cette détermination nous tirera d'un grand embarras. »

Afin de faire cesser toutes les fluctuations des néophytes coréens, M[gr] de Capse leur envoya par Joseph une lettre, dans laquelle il leur déclarait que son intention était de tenter à tout prix d'exécuter les ordres du souverain Pontife, comme sa conscience lui en faisait un devoir... En conséquence les Coréens se résignèrent et consentirent enfin à l'introduire au milieu d'eux. Ils lui écrivirent pour lui faire part de leur détermination et lui indiquer les moyens de se faire reconnaître des chrétiens envoyés à sa rencontre. Néanmoins, comme la crainte de voir pénétrer un Européen dans leur pays leur avait fait apporter

quelques restrictions à leur promesse, Joseph repartit de nouveau pour Péking, où l'affaire fut définitivement terminée le 7 février 1835. Les Coréens firent tous les préparatifs et donnèrent à Joseph un habillement complet dont Mgr de Capse devait se revêtir au moment où il serait près de la frontière. Les choses étant ainsi réglées, l'infatigable évêque allait se mettre en route, lorsqu'une légère persécution excitée dans la mission de Si-Wang vint encore retarder son départ.

Le 8 septembre, Joseph, sur le compte duquel on était fort inquiet depuis quelque temps, arriva à Si-Wang, accablé de fatigues et couvert de plaies qui lui étaient survenues à la suite des froids excessifs de son dernier voyage. Il était réduit à un tel état, qu'il ne pouvait plus voyager, même en chariot, et cependant son courage n'avait pas diminué. Le 7 octobre il se trouva un peu mieux et put se mettre en route avec son évêque, qui se voyait ainsi sur le point d'arriver au terme de son voyage.

VII.

Ici s'arrête la propre relation de Mgr Bruguière. La malle des Indes n'apporta plus en Europe de dépêches du zélé et intrépide vicaire apostolique de la Corée. A la place de celles qu'on attendait, le supérieur des Missions-Étrangères reçut de la Chine la lettre suivante :

« Révérend monsieur,

« C'est avec la plus vive douleur que je vous annonce la mort de Mgr Barthélemy Bruguière. Parti de

la mission de Si-Wang, le 7 octobre 1835, pour se rendre en Corée, il arriva le 19 du même mois à Piè-Lié-Keou, village de la Mongolie, où il s'arrêta dans une maison de chrétiens pour se reposer. Le lendemain, il tomba subitement malade, eut à peine le temps de recevoir l'extrême-onction des mains d'un prêtre chinois qui l'accompagnait, et une heure après il était mort....

« L'évêque de Capse avait prédit sa mort, dans une de ses lettres où il nous écrivait : *Je mourrai sur une terre étrangère, en Tartarie. Que la volonté de Dieu s'accomplisse !*

« Il avait assez souffert pour Jésus-Christ : il méritait de recevoir sa récompense.....

« † ALPHONSE DE DONATA,
Évêque de Carade, vic.-ap. de la province de Chen-Si.

En 1843, huit ans après la mort de l'évêque de Capse, nous avions, nous aussi, parcouru l'empire chinois du sud au nord ; nous avions franchi la Grande-Muraille, et nous faisions la visite des chrétiens disséminés sur les frontières de la Mongolie. Un jour nous arrivâmes dans un petit village caché dans les profondeurs d'une gorge de montagnes. Il y avait là quelques familles de néophytes qui servaient en paix le Seigneur, loin de la surveillance des mandarins ; car il fallait traverser de grands déserts pour arriver à ce village. Nous avions été obligé de voyager pendant toute la journée, sur un immense plateau, avec trente degrés de froid et une quantité prodigieuse de neige ; aussi étions-nous brisé de fatigue. Les soins les plus charitables et les plus empressés de nos pauvres néo-

phytes nous rendirent assez de force pour pouvoir célébrer le lendemain le saint Sacrifice de la messe.

Après la cérémonie religieuse, nous nous retirâmes dans notre petite chambre, où les néophytes vinrent nous rendre visite. Nous nous entretenions amicalement des intérêts de la mission, lorsque le chef des chrétiens, vénérable vieillard de quatre-vingt-quatre ans, nous adressa ainsi la parole : — Père, avez-vous entendu parler de l'évêque de Capse, de ce saint évêque qui voulait convertir le royaume de Corée? — Oui, j'en ai entendu parler; et je sais que c'était un véritable apôtre. — Eh bien! Père, l'évêque de Capse est mort dans cette chambre, il y a aujourd'hui huit ans jour pour jour. Il était assis sur ce même siége où vous êtes, devant cette même table ; nous étions tous réunis autour de lui, lorsqu'il a été soudainement frappé d'une maladie qui l'a enlevé comme un coup de foudre....

Les paroles du vieux catéchiste de Piè-Lié-Keou m'émurent profondément. Un instant après on me conduisit, à quelques pas du village, sur une colline où l'on m'indiqua une pierre tumulaire, surmontée d'une croix ; c'était là qu'avaient été déposés les restes de Mgr Bruguière. Je me mis à genoux ; mais dans ma prière je me sentais porté à me recommander à ce pieux et intrépide missionnaire ; car je me souvenais de ces paroles de l'évêque de Carade : « Il avait assez « souffert pour Jésus-Christ : il méritait de recevoir sa « récompense. »

CHAPITRE VII.

I. Tableau de la chrétienté coréenne. — Entrée de M. Maubant en Corée. — Il y est bientôt rejoint par un autre missionnaire. — II. Mgr Imbert, vicaire apostolique de la Corée. — Il arrive heureusement dans sa mission. — Sanglante persécution. — Héroïque constance de deux jeunes filles. — Nombreux martyrs. — III. Touchante et sublime délibération des missionnaires de la Corée. — Ils vont se présenter aux bourreaux, qui leur tranchent la tête. — IV. Missions de la Chine. — Persécution dans le Hou-Pé. — Arrestation de M. Perboyre. — Premier interrogatoire. — V. Commerce et population de la capitale du Hou-Pé. — Effroyable incendie dans l'immense port de Han-Keou. — VI. Longues et affreuses tortures infligées à M. Perboyre. — Il est mis à mort avec des raffinements de cruauté. — Pèlerinage au tombeau des vénérables Clet et Perboyre.

I.

La mission de Corée fit une grande perte par la mort de Mgr Bruguière. Cependant la périlleuse entreprise de ce généreux évêque fut loin d'être infructueuse. S'il n'eut pas le bonheur de pénétrer dans cette contrée qu'il brûlait de conquérir à l'Évangile, s'il mourut comme Moïse à la vue de la Terre promise, il avait du moins ouvert à l'apostolat une nouvelle route où d'autres missionnaires, excités par son héroïque exemple, allaient s'élancer avec ardeur.

Nous avons déjà dit que Mgr de Capse s'était fait

précéder en Corée par un prêtre chinois, le Père Ly, qui devait lui préparer les voies et faciliter son entrée. Après avoir surmonté des difficultés inouïes à travers des pays déserts, infestés de tigres et de loups ; après avoir éludé la vigilance sévère des gardes des frontières, ce courageux missionnaire avait enfin pénétré jusqu'à la capitale de la Corée. De là il s'était mis à parcourir le royaume, afin de prendre des informations exactes sur le nombre et l'état des chrétiens dans un rapport écrit en latin qu'il adressa, à Macao, au procureur de la Propagande : il fait de la Corée un tableau peu riant : « Le sol, dit-il, est en général montagneux ; il y a beaucoup de forêts ; les animaux féroces y abondent : ces années dernières, ils ont dévoré beaucoup de personnes, parmi lesquelles quelques chrétiens ; les champs sont couverts de sable ; tous les instruments d'agriculture sont d'une forme bizarre... Les maisons sont fort petites ; beaucoup sont couvertes en paille, un bien petit nombre en tuiles. Quoiqu'elles aient des murs, elles sont construites de manière qu'on peut voir et entendre tout ce qui se passe au dehors. Elles sont en outre si basses, qu'en élevant la main, on peut en toucher le toit ; si étroites que, lorsque je suis couché, ma tête et mes pieds touchent aux deux extrémités, et que, selon que je me tourne à droite ou à gauche, je puis, en étendant la main atteindre alternativement les deux autres murs. Ce maisons n'ont point de fenêtres ; l'air y circule difficilement, en sorte que la chaleur y est intolérable en été, et le froid très-rigoureux en hiver : quant à la porte, elle est tellement basse, qu'il faut se courber en deux pour entrer. On ne trouve ici ni tables, ni

chaises, ni lit; on mange par terre; on s'asseoit par terre; on dort par terre....

« Sur dix familles, neuf sont pauvres. Il n'y a pas très-longtemps qu'une disette affreuse enleva près de la moitié de la population. Les chrétiens ont, en outre, à supporter les épreuves les plus terribles; dans les temps de persécution, plusieurs ont été obligés de fuir sur les montagnes et dans les lieux déserts, où ils n'avaient que de l'herbe pour se nourrir. Ceux qui ne prenaient pas la fuite, ne pouvant continuer leur négoce, à cause de la crainte d'être impliqués dans quelque superstition, étaient obligés de mendier. Cependant, à quelque point de misère qu'ils se trouvassent réduits, jamais ils ne se laissèrent aller au murmure et au découragement; mais ils aiment Dieu et observent ses commandements avec bien plus de fidélité que les Chinois.

« Pour moi, depuis que je suis ici, je passe ma vie au milieu des alarmes et des privations de tout genre; c'est à peine si je puis me procurer une nourriture suffisante. Mais, quand j'aurais des mets salubres et en abondance, pourrais-je les manger à la vue de tant de misère? Une seule chose me console: c'est que je suis venu ici par la volonté de Dieu. »

Pendant que le P. Ly se sacrifiait lui-même tous les jours pour distribuer les consolations de son ministère aux pauvres néophytes coréens, un missionnaire français était sur le point d'arriver au milieu d'eux. C'était M. Maubant, qui, s'étant dévoué à la belle mission de Mgr de Capse, avait déjà traversé toute la Chine et parcourait avec courage les déserts de la Tartarie pour rejoindre son évêque. En arrivant

au village de Piè-Lié-Keou, il eut la douleur de n'y trouver qu'une tombe encore fraîche qu'il arrosa d'abondantes larmes; il demeura longtemps prosterné sur ces vénérables reliques; puis, se relevant plein d'ardeur, il poursuivit sa course apostolique.

Un peu avant d'arriver aux frontières de la Corée, M. Maubant trouva sur sa route cinq chrétiens coréens, qui venaient à sa rencontre pour lui faciliter l'entrée dans leur royaume. Après avoir franchi heureusement une première douane, la petite troupe s'enfonça dans des forêts désertes qui séparent la Mantchourie de la Corée; elles comprennent un espace de douze lieues de large sur vingt de long. A l'orient de cette grande forêt on trouve les trois embranchements d'un fleuve fameux, nommé en langue chinoise Ya-Lou-Kiang, ou fleuve du Canard-Bleu : l'embranchement le plus voisin de la Corée sert de limite à l'empire chinois. Il existe sur la rive gauche une seconde douane très-sévèrement gardée par les Coréens et qu'on ne passe qu'avec la plus grande difficulté. Heureusement qu'on était au mois de janvier, et que, le fleuve étant glacé, il était plus aisé de le traverser à l'insu des douaniers.

La caravane chrétienne, après avoir rencontré, non sans effroi, quelques bandes de marchands coréens arrêtés sur la route pour prendre le repas du soir, arriva sur le bord du fleuve vers onze heures de la nuit. Le moment était favorable pour franchir clandestinement ce passage si redouté. Un des guides ayant pris le missionnaire sur son dos, on avança sur la glace, sans bruit et à petits pas, jusqu'aux environs de la formidable douane qui est en même temps la porte d'une ville appelée I-Tchou. Les murs en sont

bagnés par les eaux et donnent une ouverture à un aqueduc non loin du poste. Au lieu de s'exposer au terrible danger de l'inspection et des questions des gardiens du poste, les voyageurs s'enfoncèrent résolûment dans l'aqueduc, les uns derrière les autres. Le premier venait de déboucher à l'autre extrémité, lorsqu'un chien, compagnon vigilant des douaniers, l'ayant aperçu au sortir du trou, se mit à aboyer de toutes ses forces... « C'en est fait, pensèrent les pauvres contrebandiers : saisis en flagrant délit, nous allons être arrêtés, questionnés, reconnus et mis à mort. Que la volonté de Dieu se fasse ! »

Cette volonté sainte leur fut propice. Pendant que le chien ne cessait d'aboyer, les chrétiens débouchèrent l'un après l'autre de leur aqueduc, et la négligence des douaniers les laissa pénétrer dans la ville. « On m'introduisit, dit M. Maubant, dans une sorte de hutte qui avait la forme d'un grand four de boulanger. J'y trouvai un de mes conducteurs, qui avait pris les devants. Nous dévorâmes une misérable collation de navets crus et de riz cuit à l'eau; et nous nous étendîmes, au nombre de six, dans cette étroite demeure, pour y passer le reste de la nuit. Deux ou trois heures après, il fallut prendre un second repas semblable au premier, et nous remettre en route une heure avant le jour. »

Voilà donc qu'un missionnaire catholique, un Français, a pu enfin pénétrer dans ce royaume si hermétiquement fermé aux Européens, aux prédicateurs de l'Évangile. La route est désormais frayée : la Corée pourra avoir les persécutions les plus sanglantes, mais les apôtres ne lui manqueront plus. M. Maubant par-

courut sans obstacle, pendant plusieurs jours, cette nouvelle contrée, et arriva dans la capitale, où il fut bientôt entouré d'un petit nombre de fidèles qui lui firent l'accueil le plus filial. D'après les renseignements qui lui furent donnés, il put évaluer à six mille deux cent quatre-vingts le nombre des chrétiens, chiffre très-inférieur à celui qu'on avait d'abord supposé, mais bien consolant et bien extraordinaire, si l'on réfléchit que le christianisme s'était ainsi conservé et propagé dans le pays sans le secours des missionnaires et au milieu des persécutions les plus acharnées. « Les pauvres enfants de la nouvelle Église coréenne, dit M. Maubant, ne sauraient avoir une demeure fixe, moins encore un domicile connu. Ils vivent ignorés des païens qui les environnent, et qui, s'ils découvrent la religion de leurs malheureux voisins, les chassent comme des lépreux, les accablent de vexations ; ou bien les dénonçant au mandarin, leur attirent des châtiments sévères : les verges, la prison, l'exil, et quelquefois le dernier supplice. Pour obvier aux dangers où ils se trouvent lorsqu'ils sont connus des païens, ils vendent promptement leurs domaines, ou les abandonnent faute d'acheteurs, et fuient comme des essaims d'abeilles dans un lieu inhabité, sur les montagnes ou dans les forêts, qu'ils croient pouvoir habiter sans crainte. Cette émigration, plusieurs fois répétée au grand détriment de leur temporel, en a déjà réduit un grand nombre à vivre, dans la rigueur des termes, à la sueur de leur front, cultivant la terre ingrate des montagnes, que tant d'autres négligent à cause de sa stérilité. »

Une existence au milieu de cette profonde misère

et de ces dangers perpétuels était cependant d'une séduction irrésistible pour l'âme des missionnaires. Une année ne s'était pas encore écoulée, depuis l'arrivée de M. Maubant dans la capitale de la Corée, qu'il y avait été rejoint par un de ses confrères, par M. Chastan. Ce dernier missionnaire avait traversé, comme son prédécesseur et avec un égal succès, les fameuses douanes de la frontière sur la glace et à la faveur des ténèbres. Le jour même de son entrée en Corée, le 2 janvier 1837, une héroïque chrétienne mourait en prison, après avoir eu les os des jambes brisés et les lèvres déchirées en haine de la foi. D'autres néophytes étaient de même persécutés pour leur religion. Aussi les missionnaires pouvaient-ils s'attendre, tous les jours, à confesser devant les juges le saint nom de Jésus-Christ. « L'appréhension continuelle où j'étais qu'on ne vînt se saisir de nous, rapporte M. Chastan, et nous faire subir de pareils tourments ou de plus cruels encore, me firent impression pendant quelques jours. Je compris alors que le martyre considéré dans l'oraison, à quelques mille lieues du péril, ou bien dans le lieu même, et à la veille du jour où l'on peut le subir, produit un effet bien différent; mais si les forces de notre nature ne sont pas toujours égales, la grâce de Dieu, qui nous soutient, est la même partout. »

Les deux missionnaires, qui s'étaient réunis pendant quelque temps, se séparèrent ensuite, pour aller administrer les sacrements sur divers points du royaume; mais au bout de quelques mois ils furent obligés de se rejoindre de nouveau, par suite d'une maladie fort grave de M. Maubant. Les choses en vinrent au point

que son confrère crut devoir lui donner l'extrême-onction; puis la maladie diminua peu à peu, et il finit par se rétablir.

II.

Le vif intérêt que la mission de Corée excitait dans le monde chrétien avait engagé le saint-siége, aussitôt après la mort de l'évêque de Capse, à lui nommer immédiatement un successeur. Le choix du chef de l'Église était tombé sur Mgr Imbert, évêque de Canope, qui depuis plus de quinze ans évangélisait avec succès la province du Sse-Tchouan. Le nouveau vicaire apostolique de la Corée quitta donc son ancienne mission pour se rendre au milieu du précieux troupeau, mis récemment sous sa conduite. Une longue expérience devait donner à Mgr Imbert de grands avantages, d'abord pour parvenir jusqu'à son vicariat et puis pour l'administrer avec prudence. Doué d'une remarquable facilité, il avait pu se former aux mœurs, au langage et aux habitudes du peuple au milieu duquel il vivait; d'ailleurs, sa physionomie n'était pas non plus très-étrange pour le pays qu'il avait à parcourir; il put donc traverser toute la Chine, sans trop courir de dangers d'être arrêté.

Le 17 décembre 1837 il arriva à la frontière de la Corée et se disposa à passer les fameuses douanes de I-Tchou, où il était attendu par des guides expérimentés. Lorsque la nuit fut close, ils traversèrent, à la faveur des ténèbres, le grand Ya-Lou-Kiang, non

loin du corps de garde établi sur ses rives. Le passage s'effectua sur la glace au milieu de craintes et de perplexités cruelles. L'obscurité était si profonde, qu'ils pouvaient difficilement se diriger; et, puis comme l'hiver avait été peu rigoureux, à chaque instant ils craignaient de voir le fleuve s'entrouvrir sous leurs pas. Les craquements de la glace pouvaient d'ailleurs parvenir aux oreilles des douaniers et les faire découvrir; mais Dieu entoura de sa protection ce premier évêque qui passait dans le royaume de Corée. Il entra heureusement dans la ville; et, après une nuit de repos, il s'achemina vers la capitale, où il arriva le matin du 1er janvier 1838.

« Dieu soit loué! s'écrie Mgr Imbert, qu'importent mes fatigues, je suis au milieu de mes enfants; et le bonheur que j'éprouve à les voir me fait oublier les peines qu'il m'a fallu endurer pour me réunir à eux... Je passai le premier jour du nouvel an sous le toit d'une famille chrétienne. Le soir même je fus rejoint par M. Maubant qui, dans ses calculs, avait pressenti le moment de mon arrivée. Nous nous embrassâmes comme des frères, et je ne sais si nous eussions solennisé le renouvellement de l'année par des vœux plus ardents et de plus doux sentiments de bonheur en France et dans notre famille qu'au centre de la Corée et parmi des peuples inconnus... »

M. Chastan, qui évangélisait les provinces méridionales ne put se joindre à eux que dans le courant du mois de mai. La présence des missionnaires commença dès lors à être soupçonnée des païens, et devint bientôt la cause d'une foule de vexations excercées contre les fidèles. La persécution se déclara par

l'emprisonnement de quelques familles, au mois de janvier 1839, un an à peine après l'arrivée de Mgr Imbert. Il y eut du calme pendant le mois de février; mais c'était un calme où se formait l'orage; la tempête allait éclater avec une irrésistible fureur. Mgr Imbert, qui faisait la visite des provinces, crut devoir revenir au sein de la capitale, pour rassurer les néophytes épouvantés, pour les munir par la réception des sacrements contre la persécution et les préparer au martyre.

Les exercices religieux se faisaient dans une maison particulière, pendant la nuit et avec la précaution de n'y admettre chaque jour que peu de personnes, pour ne pas exciter les soupçons de l'autorité. Mais les chrétiens, ne sachant pas modérer leur zèle, leur empressement leur fut funeste. Les satellites qui avaient remarqué ces réunions envahirent à l'improviste la maison de prière, enchaînèrent les principaux chrétiens et s'emparèrent des livres, des ornements et d'une mitre dont la forme et les broderies excitèrent leur admiration. Les jours suivants, les arrestations continuèrent.

Outre l'imprudence des fidèles, il y eut une autre cause d'un si grand malheur. Au nombre des prisonniers se trouvait une chrétienne dont le mari, encore simple catéchumène, était au courant des affaires de la mission. Il alla réclamer sa femme; mais, comme elle refusa d'apostasier, on ne voulut pas consentir à son élargissement. Alors cet homme, transporté de fureur, dénonça tout ce qu'il connaissait de chrétiens, et donna à leurs ennemis une liste de cinquante-trois personnes.

Les arrestations furent nombreuses; et les mandarins ne furent plus occupés qu'à juger des chrétiens. Le premier procès et le plus important fut celui d'Augustin Ly chez qui se tenaient les réunions des chrétiens, et où l'on avait trouvé des livres européens, des ornements sacrés et une mitre. Ces objets embarrassèrent beaucoup les mandarins : ils n'osaient pousser trop loin leurs recherches, de peur de découvrir toute la vérité; car, s'il eût été prouvé juridiquement que ces objets de religion appartenaient aux trois Européens qu'on savait cachés dans le pays, il eût fallu les prendre; et, une fois arrêtés, qu'en faire? « C'était, suivant l'expression des magistrats, une affaire trop grande pour un roi enfant et un petit royaume (1) . »

Après le premier interrogatoire de cette famille chrétienne, les mandarins mirent en liberté la mère d'Augustin Ly, âgée de plus de quatre-vingts ans. Mais cette généreuse femme eut encore assez de force pour déclarer qu'elle voulait rester avec ses enfants, et le mandarin le permit pendant quelques jours. Voyant ensuite que l'affaire devenait terrible et qu'une sentence de mort était imminente, il renvoya cette héroïque captive, sans tortures et sans apostasie, par honneur pour son grand âge.

La foi inébranlable de cette vieille chrétienne eut une influence extraordinaire sur un grand nombre de néophytes qui n'avaient pas encore été enveloppés dans la persécution. On vit plusieurs jeunes filles, des enfants même de dix ans, se présenter hardi-

(1) Le jeune roi de Corée n'étant pas encore majeur, la reine-mère était régente et son frère premier ministre.

ment au tribunal et déclarer qu'ils voulaient mourir pour la religion. Le mandarin leur refusa des chaînes, et par deux fois les fit chasser de sa présence. Alors ils se rendirent à un poste de satellites où ils proclamèrent leur foi avec un tel éclat, qu'ils se firent arrêter et conduire en prison.

Lorsque les prisons se trouvèrent pleines, on suspendit les arrestations. Le chef de la justice adressa alors son rapport au premier ministre ; et celui-ci le présenta à la reine régente. Dans ce rapport le mandarin exagère le nombre des chrétiens qu'il charge des plus noires calomnies, comme de méconnaître l'autorité des parents, d'être rebelles au prince, de manquer aux devoirs sociaux, et surtout de souffrir et de mourir pour leur religion, « pires en cela, dit-il, que les brutes qui craignent la douleur et la mort. » Il propose ensuite de déployer toute la rigueur des lois pour en finir avec une secte impie.

La reine mère, égarée par le fanatisme, au lieu de consulter son premier ministre, qui était son propre frère et dont les sentiments étaient favorables aux chrétiens, se prononça d'une manière plus terrible que le chef de la justice. « Si les chrétiens ont repullulé dans l'empire, dit-elle, c'est parce que les exterminations précédentes n'ont pas été assez complètes. Il faut maintenant, non-seulement couper l'herbe, mais en arracher la racine. Il faut organiser dans les huit provinces la visite domiciliaire qui rend cinq familles responsables pour un seul individu... » La régente prescrivait ensuite aux magistrats de tenir séance chaque jour, de juger les chrétiens selon toute la rigueur des lois et de hâter leur supplice.

Cet édit, publié le 19 avril, étonna tout le monde. Dès le 20 le procès commença ; et les juges, afin de frapper les esprits d'épouvante, firent traiter les chrétiens avec une effroyable barbarie. Les bourreaux avaient ordre de les rouer de coups de bâton sur toutes les parties du corps et de leur briser les os des jambes. Cette torture fut exécutée avec une telle rigueur, qu'on voyait la moelle des ossements rompus. Ces supplices atroces furent cependant incapables d'ébranler la constance des confesseurs de la foi. Après plusieurs séances qui se succédèrent jusqu'au 30 avril, quarante chrétiens furent condamnés à mort; et leur jugement, présenté aussitôt à l'approbation du conseil royal, ce nombre effraya le ministre et surtout la reine. Ils avaient pensé que les chrétiens apostasieraient pour sauver leur vie. Trompés dans cet espoir, ils ne savaient plus quel parti prendre ; « car, disaient-ils, les mettre à mort, c'est accéder à leurs désirs... » Il fut donc décidé qu'on recommencerait les tortures, et qu'on renverrait chez eux ceux qui survivraient à cette seconde épreuve.

D'après cet ordre, les bourreaux se remirent à l'œuvre, et s'acharnèrent principalement sur ceux qui, dans les précédents interrogatoires, n'avaient souffert que des supplices légers. Le juge, voyant l'inutilité des tortures, lassé d'ailleurs lui-même de tourmenter ainsi chaque jour des innocents, déchaîna contre eux les prisonniers païens, avec ordre de molester sans relâche ces généreux confesseurs, de les accabler incessamment d'injures et de coups. Ce moyen réussit mieux. Quelques chrétiens eurent le malheur de renoncer à leur foi au moment même où

une couronne immortelle allait être la récompense de leur glorieux combat. Cependant trente-cinq confesseurs, qui étaient demeurés inébranlables, furent pour la seconde fois condamnés à mort. La sentence fut de nouveau présentée au conseil royal et rejetée encore après de longs débats, avec ordre de recommencer la procédure et les tourments.

Dans ce nouvel assaut donné à la constance des chrétiens, deux jeunes filles étonnèrent le juge par la sublimité de leur courage. Au milieu des plus douloureux supplices, on ne les entendit jeter ni cris ni soupirs. Admirables de calme et de sérénité, elles paraissaient prier en silence ou plutôt s'entretenir intérieurement avec celui qui fait la force des martyrs. Le mandarin attribuant à la vertu d'un charme cette inconcevable constance, leur fit écrire sur l'épine dorsale des caractères antimagiques; puis les bourreaux les transpercèrent de treize coups d'alènes rougies au feu. Elles demeurèrent impassibles. Alors le juge furieux, hors de lui, ordonna à ses satellites de jeter ces vierges chrétiennes dans la prison des forçats, et de les livrer à toutes leurs insultes. Mais Dieu vint à leurs secours en cet affreux moment. Il les couvrit de sa grâce comme d'un vêtement, et les anima tout à coup d'une puissance surhumaine, de sorte que chacune d'elles était plus forte que dix hommes à la fois. Ces héroïnes de Jésus-Christ, restèrent ainsi, deux jours entiers, au milieu des plus insignes malfaiteurs, qui, subjugués par l'ascendant de la vertu, et rendant enfin hommage à l'héroïsme des deux captives, les conduisirent avec honneur à la prison des femmes.

Un chrétien qui avait eu le malheur d'apostasier au début de la persécution ne put résister à un tel exemple. Rentré dans sa maison, le remords l'y avait suivi, et il se prit à pleurer amèrement le scandale qu'il avait donné : son repentir lui inspira d'aller au milieu de la rue, se prosterner aux pieds du mandarin, au moment où il sortait du tribunal ; il le supplia de le remettre au cachot, disant qu'il détestait le crime qu'il avait commis « Est-ce de tout ton cœur ? lui dit le juge ? — Oui, de tout mon cœur, répond le chrétien. — Eh bien ! qu'on le conduise en prison ?.. Et le pauvre apostat d'y accourir, le cœur comblé d'une sainte joie qu'augmentèrent encore les félicitations et les consolations des autres confesseurs. Le lendemain, il fut roué de coups de bâton : il en reçut quinze de ceux qu'on appelle mortels ; car les Coréens ont la cruelle adresse de frapper à mort ou à vie. » La nuit suivante il expira, martyr de la foi aussi bien que du repentir.

La reine régente, fatiguée de voir que ces longs supplices et ces procédures trois fois réitérés étaient incapables d'ébranler la constance des chrétiens, confirma les nombreux arrêts de mort qui avaient été portés. Le lendemain, neuf victimes consommèrent leur glorieux sacrifice sur la place publique. Leurs corps, après avoir été exposés pendant trois jours sur le lieu même de l'exécution, furent ensuite enlevés par des néophytes, enveloppés d'une simple natte et ensevelis dans un champ acheté exprès pour leur servir de sépulture. « J'aurais voulu, dit Mgr Imbert, les revêtir d'étoffes précieuses et les embaumer avec de riches parfums ; mais, outre la raison de notre pauvreté,

c'eut été trop exposer le chrétien qui se serait dévoué à cette sainte œuvre. »

III.

A ces exécutions sanglantes, à ces tortures barbares succéda un instant de calme. On parut ne plus s'occuper des autres chrétiens condamnés; et le bruit se répandit dans le public qu'on était dans l'intention de les laisser périr dans les prisons, de faim, de misère et de maladie. Tandis qu'on respirait un peu à la faveur de cette trêve passagère, M[gr] Imbert, ne se croyant plus nécessaire à la capitale, partit avec deux néophytes qui étaient venus le chercher; il se jeta dans une barque, gagna les bords de la mer Jaune, fit environ trente lieues entre les nombreux îlots qui entourent la presqu'île coréenne, et alla se cacher dans une maison isolée, sur le rivage, « afin, dit-il lui-même, de rafraîchir son cœur flétri par les angoisses de la ville. » Les deux autres missionnaires, M. Maubant et M. Chastan étaient réduits à la plus profonde misère. « Nous n'avions pas une obole, écrivait M. Maubant, et, ne recevant d'ailleurs rien de nos chrétiens, qui presque tous sont plongés dans l'indigence, nous avons été obligés de faire mendier notre pain; ce qui, dans un temps, où il faut nous cacher des néophytes imprudents aussi bien que des païens, n'est pas chose facile; mais, après tout, c'est une misère humaine qui, comme toutes celles de ce bas monde, aura sa fin. »

Le calme qui semblait avoir été accordé aux chrétiens ne fut pas de longue durée. Ce n'était en quelque sorte qu'un instant de repos dont avaient besoin les bourreaux pour mieux reprendre leur atroce fonction. La persécution recommença donc avec plus de violence qu'avant ; et dix néophytes, après avoir eu les jambes rompues dans un interrogatoire, furent décapités. Parmi ces glorieux martyrs il y avait deux filles de quinze ans qui furent admirables de constance et de courage.

Pendant que le feu de la persécution, devenant de plus en plus violent, menaçait de tout dévorer, l'évêque de cette malheureuse mission, réfugié, comme nous l'avons dit, sur les bords de la mer Jaune était en proie aux plus déchirantes perplexités. Il dépêcha des courriers pour appeler auprès de lui ses deux missionnaires qui ne tardèrent pas à le rejoindre. M[gr] Imbert les avait invités à se réunir à lui, afin de délibérer ensemble sur le parti à prendre dans une position si critique. Le mot d'Européens avait retenti dans le public ; les persécuteurs s'en entretenaient, et déjà on avait donné ordre aux satellites de les rechercher. Persuadés que leur présence dans le royaume de Corée était la principale cause de cette sanglante persécution, ces généreux missionnaires eurent la pensée de se sacrifier eux-mêmes sans pourtant laisser la mission dans un entier abandon. Ils furent d'avis que l'un d'eux irait se livrer aux bourreaux et que les deux autres, cédant momentanément à l'orage, se feraient jeter sur les côtes de la Chine où ils attendraient un temps plus calme. Mais lequel des trois irait se présenter au martyre et

aurait le bonheur d'éteindre de son sang le feu de la persécution? L'évêque voulait que ce fût lui, parce que, disait-il, c'était au premier pasteur à donner sa vie pour ses ouailles. M. Maubant prétendait qu'étant le premier missionnaire européen qui fût entré en Corée, il avait quelque droit à être le premier à mériter la palme du martyre. M. Chastan trouvait qu'il serait plus convenable qu'on le laissât mourir, parce qu'il serait facile de remplacer un simple missionnaire et que sa mort pourrait d'ailleurs suffire à apaiser la persécution. Chacun enfin avait d'excellentes raisons pour faire le sacrifice de sa vie. Lutte admirable et sublime que la foi seule peut inspirer et comprendre! Il est beau et attendrissant de voir au fond de l'Asie, trois prêtres français, assis sur des rochers, au bord de la mer, et se demandant mutuellement avec une intrépide sérénité : qui d'entre nous doit se lever et aller mourir pour le salut de ses frères?

Le sacrifice de la vie avait un tel attrait pour ces grandes âmes, qu'il leur fut impossible de s'accorder. Il fallait donc abandonner le projet de se livrer aussi bien que celui de s'enfuir; et il fut décidé qu'on continuerait de se cacher en Corée. Le 3 juillet les trois missionnaires se séparèrent. MM. Chastan et Maubant retournèrent dans le sud de la mission, et purent sur leur route, visiter, malgré la tempête, trois petites chrétientés. Ils étaient errants et vagabonds, sans oser s'arrêter nulle part, de peur de compromettre ceux qui leur donnaient asile, lorsqu'un courageux néophyte leur proposa de les cacher dans une petite maison située dans une gorge de montagne. M. Chastan s'y réfugia le premier, et M. Maubant ne tarda pas

à l'y joindre ; mais ils n'y firent pas un long séjour : à peine étaient-ils réunis, qu'ils reçurent de leur évêque une lettre qui les invitait à venir le rejoindre en prison et se livrer aux bourreaux. Mgr Imbert leur annonçant que, leurs têtes ayant été mises à prix, le moment était venu de sacrifier les pasteurs pour sauver la vie de leur cher troupeau.

Les deux missionnaires reçurent cet avis avec une sainte allégresse, et crurent entendre la voix même de Dieu qui les appelait, par l'organe de leur évêque, à recevoir la couronne du martyre. Avant de se mettre en route pour aller placer leur tête sous la hache du bourreau, ils écrivirent les paroles suivantes aux évêques et aux missionnaires de la congrégation des Missions-Étrangères :

« La divine Providence, qui nous avait conduits dans cette mission, à travers tant d'obstacles, permit que la paix dont nous jouissions, fût troublée par une persécution cruelle. Déjà vingt-cinq confesseurs ont été décapités, cinq sont morts dans les tourments ou à la suite des tortures, plus de cinquante sont dans les fers, attendant le dernier supplice. Monseigneur avait pensé plusieurs fois à se livrer pour sauver ses ouailles ; cependant, comme il ne s'agissait point de nous dans les tortures de la question, mais qu'on se bornait à dire aux chrétiens : « Apostasiez, sauvez votre vie, » nous craignîmes d'aigrir le mal au lieu de le guérir, en nous présentant aux mandarins.

« Vers la fin de juillet, ayant eu le bonheur de nous voir réunis, Monseigneur exprima le désir de nous renvoyer en Chine, et d'aller seul recevoir la couronne. Cette proposition nous affligeait beaucoup.

Le danger évident de mort qu'auraient couru, en nous sauvant, les bateliers et leurs familles, la fit rejeter. Aujourd'hui, 6 septembre, est arrivé un ordre du prélat de nous présenter au martyre. Nous avons la douce joie de partir, après avoir célébré une dernière fois le saint sacrifice. Qu'il est consolant de pouvoir dire avec saint Grégoire : « Je désire mourir pour Jésus-Christ; c'est pour moi l'unique chemin du ciel (1). »

« Si nous avons le bonheur d'obtenir cette palme glorieuse, « qu'on dit un ombrage, propice au repos, le plus bel ornement du triomphe, » rendez-en pour nous mille actions de grâce à la divine bonté, et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres néophytes, qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à venir nous remplacer, j'ai l'honneur de leur annoncer que le ministre, notre persécuteur, a fait forger trois grands sabres pour couper leurs têtes.

« Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment du départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient saint Paul ; mais nous allons à une trop grande fête, pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments de tristesse dans notre cœur. Nous recommandons une dernière fois notre cher troupeau à votre ardente charité. »

Dieu récompensa par la couronne du martyre l'hé-

(1) *Unum ad palmam iter, pro Christo mortem appeto !*

roïque charité des trois premiers apôtres de la Corée. Ils furent décapités le 31 septembre 1839, après avoir été soumis à de cruelles et sanglantes bastonnades. Leurs précieux restes furent jetés pêle mêle et confondus dans une même fosse, et le gouvernement fit mettre des gardes à leurs tombeaux : néanmoins, trois mois après, les chrétiens ont pu les enlever furtivement; mais il était impossible de les distinguer : le martyre les a unis pour l'éternité.

Après l'exécution de plus de cent martyrs, les bourreaux, las enfin de frapper, déposèrent leur sanglante hache. Un rayon de paix et d'espérance vient à peine de luire et voilà cette Église coréenne, pauvre, désolée, privée de ses pasteurs; la voilà tournant de nouveau ses yeux baignés de larmes vers l'Europe d'où lui doit venir le salut, tendant ses bras vers elle pour en obtenir de nouveaux guides qui conduisent ses pas au travers de cette vallée de ténèbres et de misères. A peine échappés des mains de leurs persécuteurs, ces fervents chrétiens courent à la frontière pour demander des missionnaires. Quelle foi vive! Quelle admirable persévérance!

Touchée des gémissements de tant d'orphelins, la Providence leur avait envoyé un évêque et un missionnaire, Mgr Ferréol, évêque de Belline, et l'abbé Maistre. Ces nouveaux apôtres avaient déjà traversé la Chine et attendaient en Tartarie le moment favorable pour s'introduire dans leur périlleuse mission. « J'ai la confiance, écrivait Mgr de Belline, de voir à la fin de cette année s'ouvrir devant moi cette porte à laquelle je frappe depuis trois ans. Les chrétiens ont demandé de nouveaux missionnaires : ils en ont exprimé

le désir sur une bande de papier dont ils ont fait une corde qui ceignait les reins du courrier coréen. La sévérité des douanes nécessite de pareilles précautions. M. Maistre est arrivé heureusement sur les côtes du Leao-Tong ; nous avons avec nous deux éleves coréens.... Bientôt nous franchirons, nous aussi, déguisés en pauvres bûcherons, le dos chargé de ramée, cette redoutable barrière de la douane coréenne ; nous irons consoler ce peuple désolé, essuyer ses larmes, panser ses plaies encore saignantes, et réparer, autant qu'il nous sera donné, les maux sans nombre de la persécution. Nous les suivrons dans l'épaisseur des bois, sur le sommet des montagnes ; nous pénétrerons avec lui dans les cryptes pour y offrir la victime sainte ; nous partagerons son pain de tribulation ; nous serons les pères des orphelins ; nous épancherons dans le sein des indigents les offrandes de la charité de nos frères d'Europe ;... et, si l'effusion de notre sang est nécessaire pour son salut, Dieu nous donnera aussi le courage d'aller courber nos têtes sous la hache du bourreau.

« Des deux premiers évêques envoyés à la Corée, l'un meurt à la frontière, sans pouvoir y pénétrer ; l'autre n'y prolonge pas ses jours au delà de vingt mois. Qu'en sera-t-il du troisième ? D'après ce qu'on dit, c'est une terre qui dévore les ouvriers évangéliques. Me voilà très-avantagé dans l'héritage des croix. Ma position n'en est que plus digne d'envie... »

Avec des néophytes d'une telle constance dans la foi, avec des apôtres animés d'un semblable dévouement, les persécuteurs auront beau s'acharner contre la mission de Corée, elle ne périra pas. Peut-

être même sera-t-elle un jour un précieux élément de régénération pour cette florissante Église du Japon, noyée tout entière dans le sang de ses martyrs. Telle a été, du moins, la pensée constante des missionnaires. Peu de jours avant de se livrer aux mandarins, M[gr] Imbert écrivait les paroles suivantes :

« Si la Corée est l'objet principal de ma sollicitude, elle n'absorbe pas toutes mes pensées. Souvent il m'arrive de tourner des regards de désir et presque d'espérance vers les rives du Japon. Je vous l'ai dit : Les Coréens et les Japonais conservent encore de mutuelles relations. Outre la garnison qu'ils entretiennent toujours en Corée, les Japonais occupent encore une île voisine de ce royaume : elle se nomme Touy-Ma ; son rayon de l'est à l'ouest est de douze lieues, et de trente du nord au midi. Là réside un gouverneur chargé de lever sur la Corée un antique et pesant impôt. Oh ! que je serais heureux si ces rapports, tout politiques, pouvaient devenir enfin religieux ! Et si les Japonais, en venant chercher en Corée des richesses, y retrouvaient cette foi que proscrivirent leurs ancêtres ! J'ai déjà pris quelques arrangements pour leur ménager ce bonheur. M. Chastan, sur mon conseil, a dû déléguer vers les Japonais en station sur la pointe méridionale de la Corée, un catéchiste adroit et prudent qui cherche à s'insinuer dans leur esprit, à disposer leurs âmes à recevoir la foi, enfin à s'informer d'eux s'il n'existe plus dans leur patrie aucun débris de l'ancienne Église du Japon. Je me figure, malgré moi, quelques restes épars de ces généreux fidèles, vivant encore dans les forêts et sur les montagnes où se retirèrent leurs aïeux,

invoquant, dans le silence et l'obscurité de la retraite, le Dieu qu'il ne leur est plus permis d'adorer publiquement, et appelant une époque heureuse, où le sang de leurs pères martyrs devienne une semence de nouveaux chrétiens, où quelque ministre de paix leur fasse encore entendre la bonne nouvelle. Puissent les démarches que j'entreprends pour eux avoir quelque succès ! »

IV.

Pendant que la Providence régénérait et fortifiait, au milieu d'une sanglante persécution, les chrétiens de la Corée, les missions de la Chine marchaient dans une voie de progrès qui devait aussi lui donner des martyrs. L'œuvre de la Propagation de la Foi avait provoqué en Europe un merveilleux essor pour l'apostolat ; le nombre des missionnaires s'était multiplié; et, quoique le gouvernement de Péking fût toujours hostile à la religion du Seigneur du ciel, les chrétientés se développaient en silence et devenaient de jour en jour plus florissantes. Les néophytes s'accoutumaient aux persécutions locales qui s'élevaient de temps en temps, tantôt dans une province, tantôt dans une autre ; de leur côté, les mandarins semblaient fermer les yeux sur cette propagande chrétienne, pourvu qu'elle se fît sans éclat et qu'il n'y eût pas de dénonciation formelle. Les païens et les agents de la police se laissaient aller volontiers à de nombreuses tracasseries ; mais il était ordinairement

facile de les arrêter ou par un peu d'énergie ou par quelques concessions pécuniaires suivant les circonstances.

Les ennemis les plus dangereux des missions ont toujours été les mauvais chrétiens. Il serait difficile, peut-être, de citer une persécution qui n'ait eu pour instigateur un apostat ou un néophyte scandaleux. Tourmentés par les remords de leur conscience, ces malheureux s'abandonnent de plus en plus à l'esprit du mal, et ils finissent par concevoir une haine implacable contre une religion qui devait les rendre heureux, et qui, par leur faute, ne leur cause plus que des tourments.

La persécution qui, en 1820, avait donné un nouveau martyr à l'Église de Chine dans la personne du vénérable M. Clet, avait été excitée par un apostat; ce sera encore un mauvais chrétien qui bouleversera la même mission et sera la cause de la mort glorieuse d'un autre enfant de saint Vincent de Paul, de M. Perboyre.

Gabriel Perboyre, directeur du noviciat des Lazaristes, était parti pour la Chine, afin d'y remplacer son frère Louis qui s'était dévoué à ces lointaines missions, mais que la mort avait surpris en route, dans le détroit de la Sonde. M. Perboyre, entré dans l'intérieur de l'empire en 1836, travaillait précisément dans la province qu'avait évangélisée M. Clet, avec lequel la Providence sembla toujours avoir en vue de lui donner des traits de ressemblance. Ce dernier avait été également, avant d'aller en Chine, directeur du même noviciat. « Pendant mon séjour à Ou-Tchang-Fou, capitale du Hou-Pé, dit M. Perboyre,

le premier office que j'y récitai fut celui de saint Clet, pape et martyr. Il ne me fallait pas un rapprochement si frappant pour me rappeler que j'étais sur les lieux mêmes où notre cher martyr, M. Clet, avait donné sa vie pour Jésus-Christ. Je me félicite de travailler dans cette portion de la vigne du Seigneur, qu'il a cultivée lui-même avec tant de zèle et de succès. Son souvenir, que l'on conserve ici précieusement, ne sert pas peu à m'animer à marcher sur ses traces... » Il marcha, en effet, jusqu'au martyre sur les traces de son vénérable prédécesseur.

Quelques missionnaires lazaristes, MM. Rameaux, Perboyre et Baldus, s'étaient réunis en septembre 1839, pour célébrer avec plus de pompe une fête de la Vierge. Un apostat avait depuis longtemps fait la menace de dénoncer au tribunal voisin les Européens, lorsqu'ils reparaîtraient dans le district; mais personne ne croyait que la méchanceté de cet homme pourrait aller jusque-là ; on pensa même qu'il serait utile de lui faire voir qu'on n'avait pas peur de ses menaces. Tous les chrétiens se rendirent donc avec empressement, dès le matin de la fête, à la chapelle de Kouang-Yn-Tang, située dans le creux d'un étroit vallon. Le nombre des fidèles fut considérable et la cérémonie religieuse se fit avec toute la solennité que peut permettre un lieu pauvre et persécuté.

Les chants sacrés venaient à peine de cesser, les néophytes et les missionnaires se trouvaient encore réunis dans leur modeste oratoire, lorsqu'un chrétien arrive tout hors d'haleine et leur annonce que les satellites marchent sur Kouang-Yn-Tang; il vient de les rencontrer sur le versant de la montagne voisine.

A cette nouvelle, chacun prend la fuite au plus vite et les gens de la police ne trouvent en arrivant que quelques retardataires dont ils ne daignent pas même s'emparer, car c'est aux Européens qu'ils en voulaient. Ils aimaient mieux utiliser leur temps à piller la chapelle et les maisons des chrétiens, avant d'y mettre le feu. Ce ne fut qu'après avoir complétement saccagé le village qu'ils se mirent à la recherche des Européens qui leur avaient été signalés. En butte aux investigations les plus actives, les pauvres missionnaires n'osaient demander l'hospitalité ni aux païens qui les auraient trahis, ni aux chrétiens qu'ils craignaient de compromettre. Il leur fallait donc tour à tour chercher la solitude au sommet des hautes montagnes, se mêler à la foule dans les villes populeuses, parcourir les hameaux écartés et quelquefois se blottir dans quelque jonque de pêcheur.

M. Perboyre eut à souffrir plus que ses confrères de ces marches et contre-marches; car il était d'une frêle santé. Le troisième jour après sa fuite de Kouang-Yn-Tang, il était épuisé de fatigue; et ses forces l'abandonnaient. Cependant les satellites étaient sur ses traces; et, pour se dérober à leurs recherches, il devait encore gravir un terrain montueux et coupé de gorges profondes. Tandis qu'il reprenait haleine au fond d'un ravin avec le catéchumène qui lui servait de guide, survinrent les soldats qui, sans se douter qu'ils avaient un missionnaire sous les yeux, se contentèrent de demander aux pauvres fugitifs quelques informations. Nous cherchons un Européen, dirent-ils, pourriez-vous nous en donner des nouvelles? — Vous cherchez un Européen, reprit le catéchumène? — Oui! c'est un chef

de la religion du Seigneur du ciel. — Et combien a-t-on promis à celui qui le livrerait? — Trente onces d'argent seront sa récompense. — Eh bien! cet homme qui est là est l'Européen que vous cherchez, dit le Judas chinois en montrant le missionnaire qui lui avait confié sa vie... Il ne manquait à cet infâme marché que le baiser du traître. M. Perboyre avait le bonheur de voir sa passion commencer comme celle du divin Sauveur : il s'était rencontré un Iscariote pour vendre son maître trente deniers : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? et ils lui offrirent trente « pièces d'argent (1). »

Tandis qu'on entraînait le saint confesseur, chargé de chaînes, vers les prisons de Kou-Tchin, la chrétienté de la province du Hou-Pé était en proie à la plus violente persécution. Ce malheureux pays fut livré à la cruelle rapacité des mandarins, des satellites et de tous ceux qui ne reculent devant aucune infamie pour se procurer de l'argent; et l'on sait qu'en Chine il ne manque pas de gens qui se plongent volontiers dans le sang et dans la boue, pourvu qu'au fond il y ait de l'or. Les fidèles se virent donc harcelés par une foule de païens qui cherchaient à exploiter leur peur. Plusieurs d'entre eux, redoutant une épreuve peut-être au-dessus de leurs forces, abandonnaient toute leur fortune et s'en allaient dans des provinces reculées, chercher un abri contre la persécution. On voyait des familles entières se condamner à l'indigence et entreprendre avec résolution de longs voyages pour fuir

(1) *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam; at illi constituerunt ei triginta argenteos.* (S. Matth., 26, 15.)

une terre où il ne leur était plus permis d'adorer le Seigneur en esprit et en vérité.

Dès son arrivée au tribunal de Kou-Tchin, M. Perboyre fut torturé d'un genre de supplice dont la seule idée fait frissonner. Lorsque le mandarin procède à l'interrogatoire d'un prévenu, celui-ci doit toujours se tenir à genoux devant son juge; mais on ne se contenta pas pour M. Perboyre de cette posture pénible et humiliante. Des chaînes furent étendues au milieu de la salle; et ce fut sur cet affreux coussin de fer qu'on le fit s'agenouiller à nu. Afin qu'il pût conserver longtemps cette horrible position et ne pas succomber à la douleur, il était tenu en l'air par les pouces et par la queue, au moyen de fortes cordes, de manière pourtant que tout le poids du corps fût posé sur les chaînes. Ainsi, il ne lui était possible de donner aucun soulagement à ses jambes nues, déchirées par le fer, sans s'arracher les pouces des mains et la queue de la tête. Pour comble de raffinement, les bourreaux placèrent sur ses mollets une large pièce de bois, aux extrémités de laquelle deux satellites se balançaient, pendant que le mandarin cherchait à profiter de l'horrible douleur que devait occasionner cette torture pour arracher au pauvre missionnaire une parole d'apostasie ou quelques renseignements sur les autres Européens. Ce supplice dura toute la moitié d'un jour; mais les persécuteurs furent vaincus.

M. Perboyre, toujours appliqué à d'affreuses tortures, fut conduit de tribunaux en tribunaux jusqu'à celui de Ou-Tchang-Fou, capitale de la province du Hou-Pé; c'était là que le missionnaire lazariste devait être jugé, condamné et mis à mort.

V.

Ou-Tchang-Fou est peut-être la ville la plus commerçante de la Chine, à cause de sa situation au centre de l'empire et sur les bords du fleuve Bleu, qui la met en rapport avec toutes les provinces. Sur l'autre rive, en face de Ou-Tchang-Fou, on voit Han-Yang et non loin de là Han-Keou, située au confluent d'une rivière qui se jette dans le Yang-Tse-Kiang, presque sous les murs de Ou-Tchang-Fou. Ces trois grandes villes, placées en triangle en vue l'une de l'autre et séparées comme par des bras de mer, sont, en quelque sorte, le cœur qui communique à la Chine tout entière sa prodigieuse activité commerciale. On compte à peu près huit millions d'habitants dans ces trois villes qui, pour ainsi dire, n'en font qu'une seule, tant elles sont étroitement unies entre elles par un va-et-vient perpétuel d'une multitude innombrable de navires.

L'immense population de la Chine, la richesse de son sol et la variété de ses produits, la vaste étendue de son territoire et la facilité des communications par terre et par eau, l'intelligence de ses habitants, les lois, les mœurs publiques, tout semble se réunir pour rendre cette nation la plus commerçante du monde. De quelque côté qu'un étranger pénètre en Chine, quel que soit le point qu'on visite, ce qui frappe avant tout, ce qui saisit d'étonnement, c'est l'agitation prodigieuse de ce peuple que la soif du gain, que le besoin du

trafic tourmentent sans cesse du nord au midi, d'orient en occident; c'est comme un marché perpétuel, une foire qui dure toute l'année sans interruption.

Et cependant, quand on n'a pas pénétré jusqu'au centre de l'empire, quand on n'a pas vu ces trois grandes villes, Han-Yang, Ou-Tchang-Fou et Han-Keou, placées en face l'une de l'autre, il est impossible de se former une idée exacte de l'immensité et de l'activité de ce commerce intérieur. C'est surtout Han-Keou, « la bouche des entrepôts, » qu'il faut visiter; tout y est boutique et magasin; chaque produit a sa rue et son quartier, qui lui est spécialement affecté. De toutes parts on rencontre toujours une si grande affluence de piétons, les masses sont tellement compactes et pressées, qu'on a toutes les peines du monde à se frayer un passage. Presque toutes les rues sont continuellement sillonnées par de longues files de portefaix, qui s'en vont au pas gymnastique et en poussant un cri monotone et cadencé dont le son aigu domine les sourdes rumeurs de la multitude. Au milieu de ce vaste tourbillonnement d'hommes, on remarque pourtant assez d'ordre et de tranquillité; il y a peu de querelles et de batailles, quoique la police soit loin d'être aussi nombreuse que dans nos villes d'Europe. Les Chinois sont toujours retenus par un instinct salutaire, la crainte de se compromettre; ils s'ameutent volontiers; ils vocifèrent beaucoup; mais après cela la circulation reprend son cours ordinaire.

En voyant les rues sans cesse encombrées de monde, on serait assez porté à croire que tous les habitants de la ville sont en course et que les maisons sont vides. Mais qu'on jette un coup d'œil dans les ma-

gasins, ils sont toujours remplis de vendeurs et d'acheteurs. Les fabriques et les manufactures renferment, en outre, un nombre considérable d'ouvriers et d'artisans; et, si l'on ajoute à cette multitude les femmes, les vieillards et les enfants, on ne sera nullement surpris qu'on élève à huit millions la population de Han-Keou, de Han-Yang et de Ou-Tchang-Fou. Nous ne savons pas si l'on comprend dans ce chiffre les habitants des barques. Le grand port de Han-Keou est bien littéralement une immense forêt de mâts de navires; on est saisi d'étonnement en voyant, au milieu de la Chine, des bâtiments en si grand nombre et d'une telle dimension.

Nous avons dit que Han-Keou est, en quelque sorte, l'entrepôt général des dix-huit provinces; c'est là, en effet, qu'arrive et c'est de là que partent les marchandises qui alimentent tout le commerce intérieur. Il n'est pas au monde une ville située plus favorablement et entourée par la nature de plus grands avantages. Placée au centre de l'empire, elle est, en quelque sorte, entourée par le fleuve Bleu, qui la met en communication directe avec les provinces de l'est et de l'ouest. Ce même fleuve, décrivant deux courbes à droite et à gauche, quand il s'éloigne de Han-Keou, conduit les grandes jonques de commerce vers le sud jusqu'au sein des lacs Pou-Yang et Thoung-Ting, qui sont comme deux mers intérieures. Une infinité de rivières, qui se jettent dans ces lacs, peuvent recevoir, sur de plus petites barques, les marchandises venues de Han-Keou, et les répandre dans toutes les provinces du midi. Vers le nord, les communications naturelles sont moins faciles; mais de

gigantesques et ingénieux travaux sont venus y suppléer. Nous voulons parler de ces nombreux canaux artificiels dont le nord de la Chine est entrecoupé, et qui, par de merveilleuses et savantes combinaisons, font correspondre entre eux tous les lacs et tous les fleuves navigables de l'empire, de sorte qu'il serait facile à quelqu'un de voyager dans toutes les provinces, sans jamais descendre de sa barque.

Quelques mois avant le jugement de M. Perboyre à Ou-Tchang-Fou, cette grande ville avait été témoin d'un incendie tel qu'on n'en a jamais vu, et dont le souvenir seul fait frémir d'horreur. Pour s'en faire une idée, il faut savoir que le long du fleuve Bleu, sur un espace de vingt lys (1), se trouve ordinairement ancré un si grand nombre de jonques, qu'en les regardant de la rive opposée du fleuve, c'est-à-dire de Han-Yang et de Han-Keou, on croit apercevoir une épaisse forêt, tandis que vues de près, on dirait une immense et populeuse cité flottante sur l'eau. Cette agglomération de navires se prolonge même à quarante lys plus loin, mais sans être aussi pressée qu'au mouillage dont nous venons de parler. Le tout ensemble forme un port de soixante lys d'étendue, où stationnent d'innombrables vaisseaux, et présente un spectacle que ne pourra jamais imaginer celui qui ne l'a pas contemplé de ses yeux.

Pendant la nuit du 1er janvier 1839, un ouragan furieux éclata sur cette flotte immense, et dans la confusion qu'il y porta, le feu prit à un des navires. Aussitôt l'incendie, attisé par le vent, alimenté par le

(1) Vingt lys équivalent à huit kilomètres (2 lieues).

goudron et par les matières combustibles dont un grand nombre de vaisseaux sont chargés, se propage avec la rapidité de la foudre sur les bâtiments voisins. Sous l'action du feu et de la tempête, les amarres sont rompues ; les navires incendiés sont dispersés par le vent, comme pour semer partout à la fois la destruction ; tout ce qu'ils touchent ils l'embrasent, et en un clin d'œil ils ont promené sur toute la ligne la flamme qui les dévore. Ce n'est plus qu'un gigantesque brasier dans lequel une multitude prodigieuse, en proie au désespoir, broyée par l'ouragan, poursuivie par le feu, cernée de tous côtés par les flots en courroux, se débat, hurle et meurt dans les tourbillons qui la consument, ou dans les abîmes du fleuve qui l'engloutit. Des témoins oculaires ont assuré que, sur une étendue de soixante lys, le Yang-Tse-Kiang était comme une mer de feu, et que, dans le court espace de trois heures, tous ces navires et les pauvres gens qui les montaient ont misérablement péri. On s'accorde unanimement à croire que le nombre de ces bâtiments, d'après les calculs les plus modérés, s'élevait à plus de trente mille. Dans les barques chinoises, même les plus petites, a coutume de séjourner, outre les bateliers, toute la famille du capitaine ; car il existe là des ménages entiers qui naissent, vivent et meurent dans leur navire, sans savoir de quel pays ils sont, venant au monde çà et là où se trouve leur demeure ambulante. D'autre part on affirme que plusieurs vaisseaux incendiés étaient de grande dimension, que beaucoup d'entre eux contenaient quarante, cinquante et même soixante personnes. Mais, quelle que soit la moyenne de ces chiffres, toujours est-il certain qu'on

arrive à un total effrayant de victimes. Le nombre des cadavres, horriblement défigurés et mutilés par le feu, que l'on put retirer du fleuve, s'élevait, dit-on, à soixante-dix mille. Il faut noter enfin que ces navires étaient chargés de marchandises et appartenaient à des Chinois de toutes les provinces. On peut se former dès lors une idée de la perte immense, de la désolation presque générale causée par cet horrible incendie, le plus considérable peut-être qu'on ait jamais vu, non-seulement en Chine, mais dans tout l'univers.

VI.

On était encore sous l'impression de cet épouvantable événement, lorsque M. Perboyre fut amené à Ou-Tchang-Fou. Depuis longtemps il était déjà entré dans sa carrière des tribulations; mais on peut dire que c'est là qu'il commença sa longue et douloureuse agonie. Il eut à subir dans cette ville plus de vingt interrogatoires tous accompagnés de tortures atroces. L'interpellait-on sur sa foi, il se hâtait de répondre : « Je suis chrétien » ; le pressait-on de nommer ses confrères, il gardait un silence absolu : alors on le flagellait, on le souffletait ; à chaque question laissée sans réponse, le mandarin jetait sur le pavé de la salle un certain nombre de jetons, et aussitôt un nombre égal de coups de rotin étaient assénés par les satellites sur le corps sanglant du missionnaire.

Un jour, il couvrit de ses baisers et arrosa de ses

larmes l'image du Sauveur qu'on lui proposait d'outrager. Le mandarin, espérant obtenir pour ses dieux les mêmes démonstrations de respect, fit apporter une idole et commanda au saint confesseur de se prosterner devant elle. « Je lui abattrais volontiers la tête, répondit le prisonnier avec énergie ; mais l'adorer, jamais ! » C'était aux yeux du magistrat plus qu'une désobéissance, il y vit un sacrilége, et voici quel supplice il inventa pour venger à la fois son orgueil et ses dieux. Il y avait dans la salle un certain nombre de chrétiens connus : le juge leur ordonna de se saisir de M. Perboyre et de lui arracher les cheveux et la barbe en signe de mépris et d'ignominie. Ces chrétiens hésitaient ; on les menaça de la flagellation. Mais le bon Père se hâta de prévenir leur châtiment, en les exhortant lui-même à obéir : « Venez, leur disait-il avec un visage riant ; le mal qu'on vous force à me faire, je le supporterai avec plaisir. Je souffrirais bien davantage si, à cause de moi, on vous frappait sous mes yeux. » Il ne réussit que trop à les persuader, et ces malheureux néophytes lui arrachèrent les cheveux et la barbe.

Le mandarin essaya de nouveau, mais toujours vainement, d'amener le missionnaire à fouler aux pieds le crucifix. Après lui avoir fait donner, en punition de ce refus, cent dix coups de bambou, il lui ordonna de se revêtir de ses ornements sacrés. Il s'en trouvait là de tout préparés, ceux sans doute qui provenaient du pillage de la mission de Kouang-Yn-Tang. A cet ordre si étrange, M. Perboyre garda le silence et parut un instant réfléchir profondément. Peu après, il regarde le mandarin avec calme, et lui dit qu'il va

obéir. C'est qu'il venait de penser, sans doute, au spectacle dérisoire qui eut lieu autrefois au prétoire de Jérusalem; il s'était ressouvenu de la couronne d'épines, du roseau et de la robe de pourpre du divin Sauveur. A peine fut-il revêtu des ornements sacerdotaux, que dans le tribunal il se fit spontanément une grande clameur. Les juges, les satellites, toute l'assistance s'écria à la fois : « Voilà le Dieu Fo! voilà le Fo vivant! »

Après avoir fait torturer M. Perboyre pendant quatre mois entiers, le vice-roi de Ou-Tchang-Fou, ennuyé de voir qu'il s'épuisait en barbaries inutiles, lui fit imprimer au visage, avec un fer rouge, les quatre caractères suivants : « Sie-Khiao, Ho-Tchoung », c'est-à-dire, « propagateur d'une religion mauvaise », et l'enferma, défiguré par cette flétrissure, dans une prison fétide avec une foule de scélérats. Il vivait là, ou plutôt c'est là qu'il mourait tous les jours, accablé de misères et confondu avec des criminels de toute espèce. Ces hommes pourtant, malgré leur dégradation, finirent par être saisis d'une vénération profonde pour le serviteur du Seigneur du ciel; ils le regardaient comme un personnage extraordinaire qui, ne devant ses malheurs qu'à sa vertu, avait droit au respect des plus pervers. De leur côté, les chrétiens lui donnèrent les marques les plus vives d'attachement; ils achetèrent plusieurs fois des geôliers la faveur de pénétrer jusqu'à lui. Il fut aussi visité par un prêtre chinois; et c'est par son entremise qu'on a eu le bonheur de recevoir ces lignes précieuses que le saint martyr a tracées à grand'peine au fond de son cachot :

« Le temps et le lieu ne me permettent pas d'entrer « dans de longs détails : d'autres pourront vous en « dire davantage. Arrivé à Kou-Tchen, j'ai subi deux « interrogatoires ; quatre épreuves semblables m'at- « tendaient à Siang-Yang. A l'une d'elles, je suis resté « pendant une demi-journée à genoux sur des chaînes « de fer. J'étais maintenu dans cette position au moyen « de fortes cordes qui me tenaient suspendu par les « pouces et par les cheveux, de manière pourtant « que tout le poids de mon corps portât sur mes jam- « bes nues. Dans la ville de Ou-Tchang-Fou, j'ai com- « paru plus de vingt fois devant le mandarin, et « presque toujours j'ai été mis à diverses tortures, « parce que je ne voulais pas révéler ce que les juges « désiraient savoir (si j'avais fait ces révélations, la « persécution se fût bientôt étendue à toutes les pro- « vinces de l'empire). Quand j'ai souffert à Siang- « Yang, c'était directement à cause de la religion. « A Ou-Tchang-Fou, j'ai reçu cent dix coups de rotin « pour n'avoir pas voulu fouler la croix aux pieds. « Plus tard vous apprendrez le reste..... »

Tout exténué que fût M. Perboyre, il était encore pour les mandarins un grand sujet de peur. Convaincus qu'ils avaient affaire à un habile magicien, ils s'attendaient d'un moment à l'autre à ce qu'il leur jouât quelque tour et qu'il disparût subitement de son cachot. C'est pour neutraliser sa science et en prévenir les effets redoutés qu'ils eurent recours aux docteurs en médecine, qui firent souvent avaler, comme antidote, au pauvre missionnaire des flots de sang de chien, tout chaud et tout fumant. La Faculté de Ou-Tchang-Fou avait découvert que le sang de

chien est un merveilleux spécifique pour suspendre et arrêter les opérations magiques.

Enfin, le 11 septembre 1840, arriva à Ou-Tchang-Fou le décret impérial qui condamnait le saint missionnaire à être étranglé sur-le-champ. La sentence ne fut pas rendue publique, on l'exécuta à la hâte et comme à la dérobée. En allant au supplice, M. Perboyre avait pour tout vêtement un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés; ses bras étaient liés derrière le dos, et dans ses mains était fixée une longue perche à l'extrémité de laquelle flottait une espèce de drapeau, où se lisait en gros caractères la sentence du glorieux martyr : *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam* (1); et afin qu'il eût un autre trait de ressemblance avec Jésus montant au Calvaire, afin qu'il fût vrai jusqu'au bout que le serviteur n'est pas plus grand que le Maître, cinq malfaiteurs condamnés à mort lui furent adjoints : *Et cum iniquis reputatus est* (2).

Il est d'usage en Chine, de mener les criminels, de la prison au lieu du supplice, avec précipitation et au pas de course. Chacun des condamnés est escorté de deux satellites qui emportent plutôt qu'il ne conduisent leur victime. Cette marche accélérée, jointe au sauvage retentissement du tam-tam, donne à une scène d'exécution un caractère qui épouvante et fait frissonner les Chinois. Ce fut après un assez long trajet exécuté de la sorte, que M. Perboyre arriva sur

(1) « Ils placèrent sur sa tête la cause de sa condamnation... »
(S. Matth., 27, 37.)

(2) « Et il a été mis au rang des scélérats... »
(S. Marc., 15, 28.)

la place où l'attendait une foule de spectateurs. De nombreux détachements de soldats armés de piques se rangèrent en cercle autour d'un poteau fixé en terre; là furent attachés et étranglés successivement les cinq malfaiteurs. L'intrépide enfant de Saint-Vincent de Paul fut réservé pour clore ce lugubre drame : quand son heure fut venue, il se mit à genoux, et pria quelques instants. Les païens disaient tout haut : Voilà l'Européen qui est en prière : *Quidam illic stantes... dicebant : Eliam vocat iste* (1). Il fut enfin saisi par l'exécuteur qui lui lia les pieds derrière le dos, et l'attacha au gibet, un peu au-dessus du sol et dans la posture d'un homme à genoux. Son agonie fut plus douloureuse que celle des autres suppliciés. Ceux-ci avaient été étranglés promptement et d'un seul coup; mais pour M. Perboyre, la chose se fit plus lentement et à plusieurs reprises : on eût dit que le bourreau voulait tout à loisir savourer les dernières convulsions de la victime. Après avoir d'abord serré le nœud fatal, il lâcha la corde, comme pour donner au martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort; peu après, il serra encore, et s'arrêta de nouveau; ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il se décida à en finir... mais, comme le corps paraissait conserver quelque souffle de vie, un satellite s'approcha, et, d'un violent coup de pied dans le ventre, acheva le sacrifice du missionnaire. Ce fut vers midi que sa belle âme s'envola au ciel.

Peu de jours après l'exécution, les chrétiens de

(1) « Quelques-uns des assistants disaient : il invoque Élie. »
(S. Matth., 27, 22.)

Ou-Tchang-Fou obtinrent à prix d'argent, d'avoir le corps du martyr. Après l'avoir revêtu des ornements sacrés, ils lui rendirent en secret les honneurs funèbres et l'ensevelirent ensuite hors des murs de la ville à côté du tombeau de M. Clet.

Quelques mois plus tard, lorsque nous pénétrâmes nous-même dans le Céleste Empire, nous eûmes la consolation d'aller faire un pèlerinage à ces tombes. Voici ce que nous écrivions, à cette époque, à nos frères d'Europe : « Après avoir cheminé quelques « instants à travers les rues tortueuses de Ou-Tchang- « Fou, je me trouvai à l'entrée d'une sorte de vaste « Champ de Mars, tout encombré de troupes chinoi- « ses et tartares qui faisaient l'exercice à feu ; je fus « bientôt environné de soldats. Le jeune guide qui « me précédait de quelques pas s'arrêta brusquement, « il était intimidé, et nous demeurâmes quelques « minutes à nous regarder l'un l'autre, sans trop « savoir quel parti prendre au milieu de ce rassemble- « ment militaire. Comme notre embarras pouvait nous « faire remarquer, je dis au guide de continuer sa route « au plus vite et de traverser la place ; je me recom- « mandai à Dieu, et je passai au milieu de la milice « du Céleste Empire, tout en m'efforçant d'imiter « de mon mieux le sans-façon d'un désœuvré ou « d'un curieux. — Tiens, dit un soldat, en poussant « du coude son voisin, et me montrant du doigt ; « tiens, voilà le frère de *Tou* (nom chinois de « M. Perboyre). — Vraiment oui, dit l'autre, il lui « ressemble beaucoup ; je me gardai bien d'aller « demander des explications à ces malencontreux « physionomistes. Je continuai ma route sans pa-

« raître faire attention à ces propos; nous pénétrâ-
« mes hors des remparts de la ville et nous arrivâ-
« mes avec la peur pour tout mal, au tombeau de
« M. Perboyre.

« Les restes précieux de M. Clet et de M. Per-
« boyre reposent côte à côte, sur une verte colline,
« au delà de la ville de Ou-Tchang-Fou. Oh! quelle
« fut enivrante l'heure que je passai auprès de ces
« deux modestes tombes de gazon!... On ne voit pas
« de marbre ciselé sur la terre qui recouvre les osse-
« ments des deux glorieux enfants de saint Vincent de
« Paul; mais Dieu semble s'être chargé lui-même des
« frais du mausolée : des plantes épineuses et rampan-
« tes, assez semblables par la forme à l'acacia d'Eu-
« rope, croissent naturellement sur les deux tombes.
« au-dessus de ce tapis de verdure surgissent avec
« profusion des mimosas remarquables de fraîcheur
« et d'élégance. En voyant toutes ces brillantes corol-
« les s'échapper à travers un épais tissu d'épines,
« on pense involontairement à la gloire dont sont
« couronnées dans le ciel les souffrances des mar-
« tyrs... »

Cinq ans plus tard, à notre retour du Thibet, nous traversions de nouveau cette province du Hou-Pé. Nous suivions le même chemin qu'avait parcouru M. Perboyre, escorté comme lui par des mandarins et des satellites, conduit comme lui de tribunal en tribunal, mais en des situations bien différentes. Nous étions libre, entouré d'hommages et voyageant avec une certaine pompe; lui, au contraire, avait été chargé de chaînes et abreuvé d'outrages par les bourreaux impitoyables qui l'escortaient... Et cepen-

dant sa marche était, aux yeux de la foi, un véritable triomphe. Il s'en allait plein de force et de courage à un saint combat. Après avoir enduré avec une constance invincible d'affreuses tortures dans les prétoires de la capitale du Hou-Pé, il a terminé glorieusement sa vie, la palme du martyre à la main et aux applaudissements du monde catholique. En suivant cette route sanctifiée par les souffrances du vénérable Perboyre, les détails de sa longue agonie se représentaient à notre mémoire et pénétraient notre âme d'une douce émotion; nos yeux étaient mouillés de larmes, mais les pleurs que l'on verse au souvenir des tourments d'un martyr sont toujours pleins de suavité!

En longeant un étroit chemin bordé d'arbustes épineux, qu'enlaçaient de nombreuses plantes grimpantes, nous reconnûmes à quelques pas de nous, « la Colline Rouge, *Hoang-Chan*, » où reposent les reliques des deux enfants de saint Vincent de Paul, des vénérables Clet et Perboyre, martyrisés pour la foi, l'un en 1822, l'autre en 1840. Les deux tombes étaient encore dans le même état; rien n'avait été changé; les pierres et les inscriptions nous parurent intactes. Seulement, le temps des fleurs était passé, et les mimosas n'épanouissaient plus parmi la verdure leurs fraîches corolles. L'herbe était desséchée, et quelques cordons de liserons sauvages, dépouillés de leurs feuilles, rampaient d'une tombe à l'autre, comme pour les unir, les envelopper toutes deux dans une même trame. La prudence ne nous permit pas de nous arrêter; il y eût eu danger de découvrir un si précieux trésor aux nombreuses personnes qui nous accompagnaient.

Mais notre bonheur eût été bien grand, si nous avions pu nous reposer un instant au pied de cette colline sainte, nous agenouiller, nous prosterner sur ces tombeaux de famille, baiser avec respect ces reliquaires, et demander à Dieu, au nom de ces hommes forts, de ces héros de la foi, un peu de cette intrépidité toujours si nécessaire au milieu des tribulations de ce monde; car, quel que soit le poste que nous assigne ici-bas la volonté de Dieu, nous n'en sommes pas moins les disciples du divin crucifié, et notre sublime vocation est partout et toujours celle du martyre!

CHAPITRE VIII.

I. Catholicité de la Propagation de la Foi. — Rentrée des Jésuites en Chine. — Patience et résignation du nouvel apostolat. — Progrès de la mission de Nanking. — II. Division de la Chine en vicariats apostoliques. — Origine de la mission de Mongolie. — III. Coup d'œil sur les vastes régions de la Tartarie. — IV. Doctrine et caractère des Bouddhistes. — Conversion de trois Lamas. — V. Départ de deux missionnaires pour le Thibet. — Deux Bouddhas vivants. — Séjour à la grande lamazerie de Kounboum. — VI. Les missionnaires dans la capitale du Thibet. — Conversion d'un médecin chinois. — Entretiens religieux avec le Régent de Lha-Ssa. — Prière bouddhique. — VII. Les mandarins chinois persécutent les missionnaires du Thibet. — Le Régent essaye vainement de les protéger. — Ils sont forcés de partir pour Canton.

I.

Depuis que l'Europe, en rentrant dans le repos, avait favorisé la restauration des ordres religieux, on voyait les ouvriers évangéliques se multiplier dans les lointaines régions de l'Asie; mais on manquait toujours de ressources pécuniaires pour les entretenir. Il ne fallut rien moins, afin de relever les missions étrangères de leur décadence, que l'établissement providentiel de l'association réparatrice de la Propagation de la Foi; œuvre admirable dont on ne peut comprendre toute la sublimité qu'en la comparant aux institutions purement humaines!

Tandis que l'orgueilleuse sagesse du paganisme excluait les profanes de ses écoles et de ses temples; hommes d'un temps meilleur, nous nous trouvons tous associés à l'œuvre de la Rédemption universelle par cette admirable économie de la société catholique, qui rapproche le lévite du Samaritain, le sacerdoce et le peuple, et qui les unit dans le concert d'une fraternelle charité. Le missionnaire fournit à l'exemple du Sauveur une laborieuse carrière : il prêche sur les montagnes désertes de l'infidélité, il monte au calvaire du martyre. Aux simples chrétiens sont réservés de plus paisibles et de plus doux ministères : ils sont comme les disciples qui, à la suite du Maître, portaient dans des corbeilles le pain multiplié, comme les publicains qui lui préparaient un asile pour la nuit; comme l'inconnue qui essuya son visage baigné de sang, comme le Cyrénéen, qui un moment partagea le fardeau de la croix; comme le juste d'Arimathie qui recueillit son corps sacré et le déposa dans le tombeau. Vieux chrétiens d'Europe, engagés par les pieuses fondations de nos pères, que les tempêtes politiques ont englouties, nous faisons honneur à leurs dernières volontés en nous agrégeant à l'association de la Propagation de la Foi, et nous acquittons leur dette en versant notre aumône d'un sou par semaine (1), destiné à payer la place du prêtre sur le pont d'un vaisseau et à lui assurer pour quelques jours le manteau de l'apôtre et le pain noir du prophète au désert. Quand, dans les chantiers d'un port, des manœuvres

(1) On sait que la contribution des associés de la Propagation de la Foi est fixée à un sou par semaine.

se courbent sur le bois qu'ils ajustent, combien peu comprennent l'importance de leur travail ! Cependant ces bois rassemblés formeront le navire qui portera sur toutes les mers le pavillon de la patrie entouré de souvenirs et de gloire. Ainsi les pieux associés de la Propagation de la Foi, sont les coopérateurs d'une grande et céleste entreprise ; leurs aumônes sont les faibles moyens que Dieu veut bien employer pour former et mettre à flot la barque de l'apostolat. Mais cette barque porte l'étendard de la croix, et avec lui toute la lumière et toute la civilisation du monde.

Après ces longues et sanglantes guerres qui venaient de tourmenter l'Europe, les nations chrétiennes étaient attentives aux luttes des apôtres dans les pays infidèles. Car chaque mission est un combat où le christianisme retrouve sans cesse les mêmes ennemis. Il n'y a pas de controverses soutenues par les apologistes de l'Église qu'il ne faille recommencer pour percer les nuages de cette métaphysique ténébreuse où l'idolâtrie orientale s'enveloppe. Et si la parole évangélique n'a pas de doctrine à vaincre, quel effort ne faut-il pas pour pénétrer dans les esprits opprimés par les sens, et tirer enfin l'intelligence de cette chair et de ce sang qui l'étouffaient. Il n'y a pas non plus de pénitences, de luttes contre la nature, entreprises par les solitaires, par les moines qui convertirent la moitié de l'Europe qu'on ne voie se renouveler dans la carrière militante de ces missionnaires, volontairement exilés, errant sur des mers menaçantes, dans les forêts, sous un ciel meurtrier, parmi des chrétiens pusillanimes qui s'effrayent de leur présence, au milieu des infidèles qui épient leur passage. Qu'ils envieraient

souvent, s'ils pouvaient rien envier ici-bas, le frugal repas de l'anachorète, la sécurité de sa cellule et la liberté de ses cantiques!

Mais comme l'épreuve décisive du christianisme est celle des persécutions, elle se répète aussi dans tous les siècles. Ce sont encore les prisons et les tortures, ce sont les échafauds dressés en Chine et en Corée, afin que le témoignage du sang ne cesse pas. Ainsi aucune sorte de combat ne s'interrompt jamais dans l'Église militante, ni celui de la parole, ni celui de la mortification, ni celui du martyre. Tout ce qu'elle fut aux époques successives de son histoire, elle l'est encore. Elle montre souverainement son immortalité par ce pouvoir qu'elle a de toujours souffrir, de toujours mourir, sans jamais s'éteindre... Elle montre aussi sa fécondité; car enfin, tant de sueurs et de sang ne demeurent pas stériles : en dépit des résistances, la conquête chrétienne s'étend et s'affermit. Dans ces vastes empires de l'Asie, où les mandarins font fouler aux pieds le crucifix, des néophytes chaque jour plus nombreux s'agenouillent autour de cette image chère et sacrée.

Les progrès du christianisme commençaient en effet à devenir sensibles dans toutes les provinces de l'empire chinois, malgré le mauvais vouloir de l'empereur Tao-Kouang et de ses ministres. L'impulsion donnée aux missions étrangères par l'œuvre de la Propagation de la Foi portait déjà son fruit. Des missionnaires jeunes et pleins d'ardeur arrivaient en plus grand nombre dans les chrétientés si longtemps abandonnées. Les vieux chrétiens dispersés par les persécutions se ralliaient autour de leurs nouveaux pasteurs; on re-

construisait les chapelles en ruines, on rouvrait les écoles, on réimprimait les livres de religion pour les distribuer aux catéchumènes; l'esprit de prosélytisme se ranimait enfin dans la mission, et tout faisait espérer que les conversions deviendraient bientôt plus nombreuses encore qu'au temps des faveurs impériales.

Une des missions les plus florissantes de la Chine, celle de la province de Nanking, avait été la plus délaissée depuis que les missionnaires jésuites avaient cessé d'en prendre soin. Les néophytes, presque entièrement adandonnés à eux-mêmes, avaient peu à peu négligé leurs pratiques religieuses et étaient retombés dans l'indifférentisme ou dans les superstitions bouddhiques. Dans ces temps malheureux les fidèles les plus attachés à leur foi n'avaient guère pour se soutenir que des souvenirs et des espérances. Les vieux catéchistes, disciples des anciens Jésuites, versaient des larmes de regret en racontant les travaux de leurs pères dans la foi. « Les successeurs de ces apôtres reviendront, ajoutaient-ils; l'époque n'est pas éloignée où les nouveaux Jésuites paraîtront au milieu de nous. Vous, heureux jeunes gens, Dieu vous réserve de les voir et de les entendre; quant à nous, qui sommes cassés de vieillesse, nous n'aurons pas ce bonheur; nous mourrons auparavant... » Ainsi parlait un vieillard qui expira quelques années avant le retour des Jésuites en Chine.

Ce fut en 1842 que les successeurs des Ricci, des Schall, des Verbiest et des Gaubil rentrèrent dans cette mission où leurs pères avaient déployé, durant le siècle précédent, tant de zèle, de vertu et de science. Le souverain pontife ayant assigné à leur dévouement

apostolique la riche et populeuse province de Nanking, ils allèrent débarquer à Schang-Hai, et ne tardèrent pas à s'établir, non loin de cette ville, à Su-Kia-Wei, petite bourgade qui avait été en quelque sorte le berceau du christianisme en Chine, dans les temps modernes. C'était là que résidait autrefois la famille du docteur Paul, de ce premier ministre de l'empire, qui, par ses écrits et plus encore par ses exemples, avait fait faire de si grands progrès à l'Évangile dans le Céleste Empire. Nous avons déjà raconté comment la famille de l'illustre Kolao s'était convertie au christianisme et l'influence qu'elle avait exercée dans toute la province de Nanking.

Le zèle d'une jeune veuve, petite-fille du docteur Paul, avait puissamment contribué à multiplier dans la contrée les conversions des infidèles. Non contente d'employer sa grande fortune à fonder des hôpitaux, des oratoires et des écoles, elle instruisait elle-même les pauvres et répandait la doctrine chrétienne parmi le peuple, par la bouche des aveugles ; infortunés qui s'en vont sur les places publiques cherchant à exciter quelque intérêt par des chants et des récits trop souvent scandaleux. La veuve chrétienne avait eu la touchante et ingénieuse pensée de se servir de ces pauvres aveugles pour ouvrir les yeux des païens à la lumière de l'Évangile. Elle les réunissait en grand nombre à Su-Kia-Wei, leur enseignait les principaux articles et les plus belles prières de la religion, puis elle les envoyait dans les villes et dans les bourgades déclamer et chanter ce qu'ils avaient appris. Tous ceux qui désiraient comprendre les chansons nouvelles étaient adressés aux catéchistes ou aux missionnaires, et c'est

ainsi que fut formée la florissante chrétienté de la province de Nanking.

On comprend que les nouveaux missionnaires de la compagnie de Jésus aient choisi pour résidence la bourgade de Su-Kia-Wei, toute pleine des souvenirs de leurs glorieux prédécesseurs. Leur premier devoir fut de ranimer la foi et la piété dans le cœur des anciens chrétiens, de fortifier les conquêtes d'autrefois avant d'en tenter de nouvelles. Les progrès furent rapides, et bientôt cette mission fut une des plus importantes de la Chine. Mais aussi quel zèle, quelle constant dévouement dans ces propagateurs de la foi! Ils comprenaient qu'ils avaient retrouvé un riche héritage de famille et qu'ils devaient rendre toute sa fécondité à un sol si longtemps arrosé par les sueurs de leurs frères. Ce n'était plus comme par le passé aux sciences, aux arts, à la protection des mandarins qu'ils devaient demander le succès de leur apostolat; c'était à une sollicitude incessante, à des soins journaliers, à un dévouement de toutes les heures, à l'accomplissement de tous les devoirs du saint ministère. Les anciens missionnaires ne s'étaient résignés à établir une fonderie de canons, à organiser un observatoire, à composer des traités d'astronomie et de physique que pour avoir le droit de faire un catéchisme; c'était ce catéchisme que les nouveaux apôtres venaient enseigner aux pauvres habitants de la campagne, avec courage et abnégation.

Le P. Clavelin écrivait en 1844, à un de ses confrères d'Europe : « On nous parle beaucoup des ménagements que nous devons prendre au milieu de nos travaux : mais venez, mon cher confrère, venez pas-

ser un mois avec nous dans la mission, et vous jugerez vous-même de la possibilité de ces ménagements. Je suppose que vous savez déjà assez la langue pour pouvoir exercer le saint ministère ; car sans cela vous n'êtes point encore vrai missionnaire. Vous avez à parcourir le district qui vous est assigné, une fois par an, si vous le pouvez. Chaque jour, après avoir baptisé, marié, administré les malades qu'on vous aura amenés, vous entendrez les confessions. Vingt par jour, c'est bien assez ; cela vous tiendra dix heures au confessionnal. Est-ce trop d'une demi-heure pour une confession de dix, vingt, trente ans et plus, faite par un pénitent peu instruit, qui ne vous comprend guère mieux que vous ne le comprenez ? A la messe vous faites une petite instruction de vingt minutes ; vous en faites autant pour les mariages quand cela est possible.

« Combien de fois ne serez-vous pas interrompu au milieu de toutes ces occupations ? On viendra vous chercher pour des malades qui sont bien loin, vu surtout la lenteur des moyens de transport. Il faut porter la chapelle avec soi ; c'est presque l'affaire d'une journée. Dans ces excursions, après avoir administré les malades, baptisé les enfants et rempli les autres ministères les plus indispensables, vous revenez comme vous êtes allé, en barque ou en chaise à porteur, et c'est alors un temps précieux pour faire ses exercices spirituels.

« Arrivé de nouveau à l'endroit d'où vous étiez parti, vous vous remettrez bientôt au confessionnal, à moins que vous ne trouviez d'autres chrétiens qui viennent encore vous chercher pour d'autres malades.

Vous y courez aussitôt, bien heureux si vous ne trouvez pas des morts à votre arrivée. Le P. Estève, qui certes ne se ménage pas, a eu dans son district, dans l'espace de quinze jours seulement, sept ou huit chrétiens ainsi morts sans sacrements. Si on vous laisse tranquille, vous continuez à confesser jusqu'à huit, neuf, dix heures du soir; vous vous couchez souvent à onze heures, minuit, pour vous lever à quatre ou cinq heures, pourvu toutefois qu'on ne soit pas venu interrompre votre sommeil pour d'autres malades, ce qui n'est pas rare. Quand un de ces malades vous fait demander, direz-vous que vous avez besoin de repos, que l'état de votre santé le réclame, qu'il faut vous ménager? Direz-vous : Attendez à demain? J'entends déjà tel missionnaire vous répondre : « J'ai toujours sur la conscience de l'avoir fait une « fois : le lendemain quand je suis arrivé le malade « était mort; il ne s'était pas confessé depuis quarante « ans. » En semblable cas, j'ai trouvé, la semaine dernière, des confessions de quarante et cinquante ans; les malades n'ont pas été plutôt administrés qu'ils ont rendu le dernier soupir.

« Mais au moins, au retour de ces expéditions fatigantes, vous pourrez prendre quelques heures de repos? A votre retour vous trouvez des chrétiens qui attendent depuis trois, quatre et souvent huit jours, pour pouvoir faire leur confession. Ils ont cependant leurs terres à cultiver, leurs familles à nourrir, et ils vont partir si vous ne les entendez pas. Vous rentrerez donc de nouveau au confessionnal. Ce n'est pas tout, voilà la fièvre qui vous prend; et si pendant les plus rudes accès on vient vous demander pour un malade,

que ferez-vous? Quand nous sommes arrivés, le P. Estève était retenu au lit par la fièvre; il avait été envoyé hors de son district, à Wan-Tang, afin de se rétablir plus facilement. Le jour où la fièvre le quitta, voilà quatorze chrétiens qui arrivent de quinze à vingt lieues, demandant avec les plus vives instances à se confesser; il en confesse d'abord quatre, puis la confession l'emportant, il confessa encore les dix autres. Le lendemain il était repris par la fièvre; mais il en est délivré aujourd'hui. — Le dimanche, pour vous reposer, vous dites deux messes dans deux endroits différents et vous faites deux petites instructions. Pour vous conforter vous avez ici tous les jeûnes possibles, que vous tâchez d'observer pour l'édification des fidèles. Ne vous impatientez pas, mon cher confrère, car c'est justement la patience qui doit être ici votre première vertu. Sans elle vous ne ferez rien de bon en Chine. Je ne vous parle pas des chaleurs qui sont excessives en certain temps de l'année; elles ont fait mourir subitement, il y a peu de mois, trois élèves du petit séminaire... »

Un autre missionnaire, le P. Languillat, s'exprime comme il suit sur le même sujet : « Si autrefois saint Bernard disait qu'il était une chimère, à combien plus juste titre ce nom doit-il être le mien? Voulez-vous savoir ce que je suis dans cette mission, je vous le dirai. D'abord c'est un homme qui, sans avoir le don des langues, parle le chinois qu'il n'a pas étudié, annonçant tous les jours la parole de Dieu, à temps et à contre-temps, dans l'assemblée des chrétiens et dans les maisons particulières, aux païens à la porte de l'église, dans les bourgs et sur le rivage des fleu-

ves. C'est un homme qui n'est nulle part et que l'on rencontre partout. Il n'y a qu'un instant, il entendait une confession de mission, le voilà maintenant au chevet d'un malade qu'on vient de lui amener. Vous l'avez vu ici, ce soir, étendre sur ce lit ses membres fatigués, vous croyez qu'il y repose; pas du tout, il est en barque pour aller au secours d'un agonisant; le voici en chaise à porteur pour se rendre là où la barque ne peut atteindre; le voilà avec de gros souliers aux pieds pour suppléer au défaut de barque ou de chaise, dans les chemins que la gelée ou le mauvais temps rendent impraticables. Aujourd'hui il bénit un mariage, et il dit l'office des morts pour un défunt. Pour vous mettre mieux au courant de notre position, je termine par vous exposer un cas qui se rencontre assez fréquemment.

« Vous êtes revenu, je suppose, au lieu de la mission, après avoir bien couru les jours et les nuits qui ont précédé; au moment du repas ou bien du coucher, car le temps ici importe peu, on frappe, et le catéchiste de vous dire : — Père, on vient encore pour un malade. Vous dites au catéchiste. — Avertissez le batelier, et que la barque soit prête à l'instant. — Père, tout est prêt. — Comme vous vous rendez à la barque, arrive un autre courrier, également pour un malade. Pendant que celui-ci s'explique et que le batelier dispose tout pour le départ, survient un troisième courrier. Ainsi, après les interrogations faites, malade à l'est, malade au midi, malade à l'ouest, à distance à peu près égale du centre où vous vous trouvez. — Mes amis, dites-vous alors, je n'ai pas le don de me multiplier, il faut ici parler en cons-

cience, un retard de quelques heures peut être funeste à un malade et ne l'être pas à un autre moins en danger. Voyons, courrier de l'est, en quel état est votre malade? — Père, vous n'arriverez pas à temps peut-être. — Eh bien! batelier, ramez. — Père, vers quel point? — Vers le midi! s'écrie l'un. A l'ouest! crie l'autre, encore tout hors d'haleine; mon malade est presque à l'agonie!... Et ici, mes trois hommes à genoux, les mains jointes, plaident leur cause par leurs larmes et leurs cris. Voilà un état de perplexité qui déchire l'âme du missionnaire. — Mes amis, pendant tous ces pourparlers, la barque ne bouge pas, et les malades peuvent mourir; batelier, ramez donc! — Père, vers quel point? — Je vous l'ai déjà dit, vers l'est; c'est de ce point que le premier courrier est venu. — Père, le midi et l'ouest m'empêchent de ramer. .

« Enfin la barque s'ébranle, et voilà deux hommes à genoux dans la barque, qui vous y obsèdent, vous étourdissent par leurs cris et par leurs prières. Vouloir leur faire entendre raison, c'est peine inutile. Le plus sage parti, c'est de mettre sa tête dans ses deux mains et de les laisser dire. Après avoir confessé le premier malade, et lui avoir donné l'extrême-onction, vous allez au second, du second au troisième, et quand vous avez eu le bonheur d'arriver à temps, oh! comme vous respirez et bénissez le bon Dieu! Puis, si dans l'intervalle on n'est point venu vous chercher pour quelque autre, vous dites la sainte messe et reprenez la route en sens inverse pour porter le saint viatique... »

Ces tableaux de misères de détail et de préoccupa-

tions infinies auraient dû décourager tous les hommes rêvant le ciel par le martyre, ou la gloire par l'apostolat de la science. Les missionnaires qui se destinent à évangéliser la Chine n'ont plus comme autrefois des périls à affronter et des luttes à soutenir. Il faut qu'ils se résignent à vivre de cette vie que les PP. Clavelin et Languillat leur révèlent. Ils n'attendent plus pour justifier aux yeux du monde l'enthousiasme des missions, une existence semée de dangers inconnus, de voyages extraordinaires et d'aventures poétiques. Pour eux tout se résume en travaux obscurs, en soucis, pour ainsi dire, du ménage sacerdotal. mais au terme de ces fatigues sans repos ils savent que le christianisme aura conquis de nouveaux royaumes; ils savent que la foi s'implantera peu à peu dans le Céleste Empire. — Et ils marchent!

Ils marchent, et les bénédictions du Seigneur accompagnent leurs pas. Peu d'années s'étaient écoulées depuis la rentrée des Jésuites en Chine, et déjà la belle mission de Nanking comptait plus de cent mille chrétiens ayant à leur tête deux évêques et plus de trente missionnaires disséminés çà et là sur la surface de cette province. Le nombre total de toutes les écoles du diocèse s'élevait à plus de cent soixante, dont trente pour les petites filles. Plus de douze cents élèves des deux sexes recevaient ainsi les bienfaits d'une éducation chrétienne, sous la direction de maîtres chinois. On avait également fondé un séminaire qui n'a cessé de prospérer et qui aujourd'hui donne les plus belles espérances pour la formation d'un clergé indigène. Ils est placé sous la surveillance immédiate de l'évêque diocésain; cinq religieux de

la compagnie y exercent un professorat que plusieurs d'entre eux avaient inauguré dans les chaires de l'Europe ; la littérature nationale y va de pair avec le latin, l'histoire, les sciences physiques, la philosophie et la théologie; quarante jeune gens y subissent, sur toutes les matières de l'enseignement, des examens dont le succès ne serait pas dédaigné dans les écoles de l'Occident ; enfin une belle cathédrale dédiée à saint François Xavier a été élevée au milieu de la ville de Schang-Haï; c'est le plus vaste sanctuaire de la Chine, et l'immense concours que les grandes solennités catholiques y attirent de toutes parts, fait déjà pressentir combien seront fréquentées un jour les églises que les missionnaires multiplient sur le sol du Kiang-Nan (1).

II.

Les diverses missions de la Chine, confiées au zèle des Lazaristes, des Franciscains, des Dominicains et des prêtres des missions étrangères faisaient également des progrès, et voyaient les néophytes augmenter en nombre et se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes. Dans le vicariat apostolique du Sse-Tchouan on comptait déjà en 1840 soixante mille chrétiens, cinquante écoles pour les garçons et cent dix-neuf pour les filles; plus de cinq cents religieuses non cloîtrées appelaient par leurs prières la

(1) *Mémoire sur l'état actuel de la mission du Kiang-Nan*, par le Père Brouillon, p. 227.

bénédiction de Dieu sur les travaux des missionnaires indigènes ou européens. Ces derniers étaient au nombre de douze, y compris le vicaire apostolique; ils étaient secondés dans les fonctions de leur pénible ministère par trente prêtres chinois élevés dans les deux séminaires établis pour fournir aux besoins de cette vaste mission. Les autres chrétientés se développaient en proportion dans les diverses provinces de l'empire, et à cette époque on pouvait évaluer à près de cinq cent mille le nombre des chrétiens répandus dans toute la Chine.

Tels étaient les progrès réalisés dans les chrétientés de la haute Asie, depuis que l'œuvre de la Propagation de la Foi s'occupait de les secourir. D'un autre côté, le Pontife romain, à qui il a été donné de veiller à cette grande mission de la conquête universelle du monde, qui se poursuit à travers les siècles, ne cessait d'élargir la carrière de l'apostolat. Ce sera l'éternelle gloire de Grégoire XVI d'avoir fait de la propagation de la foi la principale sollicitude de son laborieux pontificat: et l'on peut dire que par sa bouche « le vent impétueux » qui remplit le cénacle au jour de la Pentecôte recommença à souffler sur le monde chrétien, suscitant des vocations plus nombreuses, entraînant le sacerdoce et les ordres religieux vers ces combats héroïques qui étonnent la mollesse et la lâcheté de nos jours. Afin de favoriser cet élan de prosélytisme et de régulariser les travaux des ouvriers évangéliques, Grégoire XVI divisa l'empire chinois en vicariats apostoliques administrés par des évêques *in partibus*. Les anciens évêchés de Péking, de Nanking et de Macao furent maintenus; mais l'on

compte de plus douze vicariats apostoliques, savoir : le Sse-Tchouan, le Fo-Kien, le Chan-Si, le Tché-Kiang, le Hou-Kouang, le Kiang-Si, le Yun-Nan, le Chan-Tong, le Kouang-Si, la Corée, la Mantchourie et la Mongolie. Pour agir dans ces divers cercles de propagande catholique il y avait à peu près cent cinquante missionnaires. Ces nouvelles circonscriptions, en concentrant davantage les efforts des prédicateurs de l'Évangile, devaient leur donner par la suite une plus grande expansion.

La mission de Mongolie ne date, comme nous l'avons déjà indiqué, que de la fin du siècle dernier. Deux causes principales, concoururent vers cette époque, à former son berceau : d'un côté l'émigration incessante des Chinois, de l'autre les rigueurs toujours plus sévères de la persécution (1). On sait avec quelle fécondité se multiplie la population chinoise; de jour en jour plus amoncelée sur un espace trop étroit pour son activité et trop pauvre pour la nourrir, elle reflue sans cesse au delà des frontières qu'elle déplace, inonde les pays voisins qu'elle domine bientôt par la ruse et par les arts, gagne pied à pied du terrain sur la solitude, et par ses empiétements continus prépare et appelle de nouvelles invasions. Dans ce flot d'émigrants se trouvaient confondus quelques chrétiens, et c'est par eux que la foi fut portée en Mongolie.

Un autre motif décida plusieurs familles de néophytes à rechercher ses déserts. Il n'y avait plus pour eux de sécurité dans l'empire. Leur culte proscrit

(1) *Annales de la Prop. de la Foi*, t. XIX, p. 265.

leurs prêtres mis à mort, leurs chapelles démolies et leur vie menacée, tout en un mot conspirant à les éloigner d'un pays où leurs prières étaient épiées comme un crime d'État, ils s'en allèrent demander à l'exil, parmi les tribus qui campaient au nord de la grande muraille, un coin de terre. Ainsi s'accomplissaient les desseins providentiels de Dieu sur la Mongolie : le vent de la persécution, déchaîné au sein de l'empire chinois, avait dispersé au loin la semence du salut; quelques germes précieux jetés sur les champs incultes des Tartares, des missionnaires vinrent bientôt les arroser de leurs sueurs apostoliques et hâter le jour de la moisson.

Les premiers prêtres qui, en 1796, pénétrèrent chez les Mongols à la suite des chrétiens émigrés, étaient envoyés par M. Raux, supérieur de la mission française à Péking, et appartenaient comme lui à la congrégation de Saint-Lazare. On conçoit aisément tout ce qu'un tel ministère dut leur coûter de fatigues. La population ne formait alors aucun groupe considérable; chacun se fixait isolément au lieu qui lui promettait un séjour plus commode ou une récolte plus assurée; les néophytes surtout, qui sentaient le besoin d'être inconnus pour vivre en paix, cachaient au fond des plus secrètes vallées leur religion et leur misère. Comment les découvrir dans ces immenses solitudes, sans chemin frayé, sans nul indice qui pût servir de fil conducteur, et au risque de tomber à chaque pas sous la lance des brigands, et la dent des bêtes féroces, seuls maîtres de ces contrées sauvages? Combien de fois le missionnaire fut-il contraint de passer la nuit dans de pauvres pagodes, érigées

çà et là aux divinités tartares, comme ces mendiants que personne dans le pays ne veut ou n'ose même abriter! Là, s'il lui restait quelque peu de farine d'orge, il pouvait à la vérité apaiser sa faim, mais il n'avait d'autre lit que la terre nue sous un climat glacé; il ne pouvait appeler d'autre protection que le regard de Dieu sur un sommeil si voisin de la mort. Souvent aussi, arrivé le soir, après bien des dangers et des fatigues, à la porte de chrétiens indignes de ce nom, il se la vit fermer par la défiance ou l'ingratitude, et s'en alla, pensant au Dieu qui n'avait pas où reposer sa tête, chercher un toit plus hospitalier sous quelque arbre du désert.

Tant de souffrances et de dévouement ne restèrent point stériles. Ces brebis dispersées, une fois découvertes, on s'appliqua et on parvint à les réunir en petits troupeaux, sur les points les plus favorables à la visite du pasteur; des païens vinrent d'eux-mêmes en grossir le nombre, épris qu'ils étaient du spectacle de leurs vertus; le zèle des catéchistes y joignit ses conquêtes, la persécution y envoya de nouveaux réfugiés, et ainsi s'élevèrent les premières chrétientés d'un immense vicariat apostolique.

Un dernier coup porté à la mission de Péking, dont l'Eglise mongole était comme la fille, hâta pour celle-ci l'heureuse époque de son développement, en lui transférant une partie des avantages religieux qui étaient ravis à la capitale. Lorsqu'en 1827 l'empereur Tao-Kouang, après avoir expulsé les missionnaires européens, déclara leurs établissements acquis au domaine de l'Etat et détruisit leur belle église de fond en comble, ce fut vers la Tartarie que les

Lazaristes cherchèrent un refuge; Si-Wang s'enrichit des pertes de Péking, il devint dès lors le centre de l'action apostolique et l'école du clergé indigène.

L'importance que cet événement donnait à la mission mongole, jointe aux faciles progrès qu'elle faisait de jour en jour, décida, peu d'années après, le saint-siége à l'ériger en vicariat apostolique. Un pays immense est compris dans cette juridiction; au midi, elle embrasse dans une zone d'environ cent lieues de large sur plus de trois cents lieues de long, divers peuples échelonnés à droite et à gauche de la grande muraille : Chinois, Mongols, Turks et Mantchous sont venus adosser leurs chaumières à ce monument, dans presque toute sa longueur; et c'est au milieu de ces nations mélangées, dans la confusion de tant de cultes et de langages, que vivent, dispersés en plus de deux cents endroits différents, les sept à huit mille chrétiens de la Mongolie.

On n'en comptait pas un seul parmi les tribus nomades qui promènent, au nord, leurs tentes mobiles jusqu'à la Russie asiatique sur ce vaste plateau d'environ huit cents lieues de circonférence, pas une croix n'étant encore plantée pour indiquer la patrie à ces éternels pèlerins du désert.

III.

A cette époque, Dieu nous inspira à nous-même le désir d'aller, une croix à la main, annoncer la bonne nouvelle du salut à ces populations nomades.

Nous dîmes adieu à la France, et en 1841 nous étions arrivé dans ces curieuses contrées de la haute Asie, dont nous faisions ainsi la description. Cette incommensurable terre des Mongols, disions-nous, est un pays qui ne ressemble en rien au reste du monde. En Europe, par exemple, ce sont des villes, des villages, des moissons d'une variété prodigieuse, qui recouvrent le sol. Ailleurs, où la civilisation n'a pas encore pénétré, on rencontre des forêts immenses, avec un luxe inouï de végétation. Dans les pays autrefois florissants et maintenant humiliés jusqu'à la servitude, ce sont des peuples étrangers qui ont pris la place des nations éteintes, et qui, moitié civilisés, moitié barbares, passent leur vie parmi des ruines et des décombres qui attestent la splendeur des temps anciens. En Tartarie, rien de tout cela : on ne voit de tous côtés que de vastes prairies et des solitudes immenses; dans chaque tribu on rencontre seulement une habitation permanente ou le chef fait sa résidence. Les populations vivent sous les tentes sans jamais avoir de poste fixe, elles campent tantôt ici et tantôt là, prenant pour règle de leurs migrations successives la variation des saisons et la bonté des pâturages.

Aujourd'hui, voilà une vaste étendue de terrain qui offre l'aspect le plus vivant et le plus animé. Sur le fond vert de la prairie on voit s'élever des tentes de diverses grandeurs; tout à l'entour, dans les gorges des montagnes, sur le versant des collines, aussi loin que la vue peut s'étendre vers l'horizon, l'œil ne découvre que des troupeaux immenses de bœufs, de chameaux et de chevaux; dans la plaine, ces grands troupeaux ne se font distinguer que par leurs ondu-

lations; on dirait la mer qui moutonne et qui commence à grossir. Cependant ce tableau est sans cesse sillonné par des Tartares à cheval, qui, armés d'une longue perche, galopent de côté et d'autre pour réunir à la masse du troupeau les animaux qui s'en sont écartés. A l'endroit où sont les tentes, on voit les enfants qui folâtrent et badinent, les matrones qui font cuire le lait où vont puiser de l'eau à la citerne qu'on vient de creuser. Toutefois, le lendemain ce paysage, aujourd'hui si pittoresque et si vivant, n'est plus qu'une vaste solitude; hommes, troupeaux, habitations, tout a disparu : une fumée noire et épaisse qui s'élève çà et là de quelque foyer mal éteint, le croassement des oiseaux de proie qui se disputent des débris de chameau abandonné, voilà les seuls indices qui annoncent que le nomade Mongol a, la veille, passé par là, et le motif de ces subites migrations des Tartares n'est autre que celui-ci : leurs troupeaux avaient dévoré toute l'herbe qui couvrait cette plaine, ils les ont donc poussés devant eux, et ils ont été chercher plus loin, n'importe où, de nouveaux et plus frais pâturages. Ces grandes caravanes s'en vont ainsi à travers le désert sans dessein formé; elles dorment où la nuit les surprend; et quand ces pasteurs errants ont rencontré un endroit à leur fantaisie, ils y dressent leur tente.

La Tartarie offre en général un aspect sauvage et profondément mélancolique. Point de villes, point d'édifices, point d'art, point d'industrie, point de culture au milieu de ces interminables steppes; c'est partout et toujours une prairie, quelquefois entrecoupée de grands lacs, de fleuves majestueux, de hardies et im-

posantes montagnes; quelquefois se déroulant en vastes et incommensurables plaines. Alors, quand on se trouve au milieu des verdoyantes solitudes dont les bords vont se perdre à l'horizon, on croirait être par un temps calme au milieu de l'Océan. Les blanches tentes mongoles surmontées de bannières qu'on voit se dessiner dans le lointain, sur ce fond de verdure, font assez l'effet de petits navires aux mâts pavoisés. Quand une fumée noire et épaisse s'élève du haut de ces ïourtes, on croirait voir des bateaux à vapeur sur le point d'appareiller. Au reste, le marin et le Mongol ont entre eux de frappantes analogies de caractère. De même que le premier s'identifie avec son navire qu'il ne quitte jamais, l'autre en quelque sorte ne fait qu'un avec son cheval. Plus le coursier du désert est fougueux et sauvage, plus il s'élance par sauts et par bonds à travers les précipices, plus aussi le cavalier mongol est à son aise. C'est comme un matelot qui aime à se trouver sur un navire agité par la tempête. Le Mongol et le marin, quand ils ont mis pied à terre, se trouvent tout déconcertés et comme jetés hors de leur sphère; ils ont la démarche pesante et lourde; la forme arquée de leurs jambes, leur buste toujours penché en avant, les regards qu'ils jettent à droite et à gauche, tout annonce des hommes qui passent la plus grande partie de leurs jours, non pas à terre, mais sur un cheval ou sur un navire.

Les solitudes de la Mongolie et la vaste étendue des mers agissent sur l'âme à peu près de la même manière; leur aspect n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre, un sentiment mélancolique et religieux qui peu à

peu élève l'âme sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre et qui paraît bien conforme à la nature d'une « intelligence servie par des organes. »

Lorsque le soin des chrétiens qui nous avaient été confiés dans la mission de Mongolie nous laissait quelques jours de liberté, nous en profitions pour faire des excursions dans les steppes, dans « la terre des herbes. » Nous aimions à aller nous asseoir sous la tente de ces pasteurs, aux mœurs douces et paisibles, si différents aujourd'hui de leurs farouches ancêtres qui autrefois se faisaient un jeu d'exterminer les nations, de ravager et d'ensanglanter la terre. Nous étions frappé du caractère profondément religieux de ce peuple uniquement occupé à promener ses troupeaux de pâturage en pâturage, à visiter les temples bouddhiques disséminés dans le désert et récitant sans cesse des prières pendant ces voyages perpétuels. On peut dire que les Mongols sont incessamment occupés de la vie future, les choses d'ici-bas ne sont rien à leurs yeux; ils vivent dans ce monde comme n'y vivant pas; ils ne cultivent pas la terre, ils ne bâtissent pas de maisons; ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que passer; aussi n'est-il pas étonnant de voir ce sentiment dont ils sont profondément pénétrés se traduire toujours par de longs voyages.

C'est une chose bien digne d'attention, que ce goût des pèlerinages, qui, dans tous les temps, s'est emparé des peuples religieux. Le culte du vrai Dieu conduisait les Juifs, plusieurs fois par an, au temple

de Jérusalem. Dans l'antiquité, les hommes qui se donnaient quelque souci des croyances religieuses, s'en allaient en Égypte se faire initier aux mystères, et demander des leçons de sagesse aux prêtres d'Osiris. C'est aux voyageurs que le Sphinx du mont Cithéron proposait la profonde énigme dont Œdipe trouva la solution. Au moyen âge, l'esprit de pèlerinage était dominant en Europe, et les chrétiens de cette époque étaient pleins de ferveur pour ce genre de dévotion. Les Turks, quand ils étaient encore croyants, se rendaient à la Mekke par grandes caravanes; de nos jours enfin, dans l'Asie centrale, on rencontre sans cesse de nombreux pèlerins qui vont et viennent, toujours poussés, toujours mus par un sentiment profond et sincère de religion. Il est à remarquer que les pèlerinages ont diminué en Europe, à mesure que la foi a voulu se faire rationaliste et qu'on s'est mis à discuter la vérité religieuse. Au contraire, plus la foi a été simple et vive parmi les peuples, plus aussi les pèlerinages ont été en vigueur. C'est que la vivacité et la simplicité de la foi donnent un sentiment plus profond et plus énergique de la condition de l'homme voyageur sur la terre, et alors il est naturel que ce sentiment se manifeste par de saints voyages. Au reste, l'Église catholique, qui conserve dans son sein toutes les vérités, a introduit dans la liturgie les processions, comme un souvenir des pèlerinages, et pour rappeler aux hommes que cette terre est comme un désert où nous commençons tous en naissant le sérieux voyage de l'éternité.

Le goût des pèlerinages s'est emparé avec une telle

exagération des religieux bouddhistes qu'il s'est formé parmi eux une classe de lamas désignés par le nom de lamas vagabonds. Ils vivent à peu près comme les oiseaux voyageurs, sans jamais se fixer nulle part; ils sont sans cesse poussés par on ne sait quelle inquiétude secrète, quelle vague antipathie du repos qui les tient toujours en activité. Ils se mettent à voyager uniquement pour voyager, pour parcourir du chemin, pour changer de lieu; ils vont de lamazerie en lamazerie, en s'arrêtant, chemin faisant, dans toutes les tentes qu'ils rencontrent, toujours assurés que l'hospitalité des Tartares ne leur fera jamais défaut. Ils entrent sans façon et vont s'asseoir à côté du foyer; on leur fait chauffer le thé, et tout en buvant ils énumèrent avec orgueil les pays qu'ils ont déjà parcourus. Si l'envie leur prend de passer la nuit dans la tente, ils s'étendent dans un coin et dorment profondément jusqu'au lendemain. Le matin, avant de reprendre leur course vagabonde, ils s'arrêtent un instant sur le devant de la tente, regardant vaguement les nuages et la cime des montagnes, tournant la tête de côté et d'autre, comme pour interroger les vents. Enfin ils se mettent en marche, toujours sans but, uniquement dirigés par les sentiers qu'ils rencontrent par hasard devant eux. Ils s'en vont la tête penchée en avant, les yeux baissés, tenant à la main un long bâton, et portant sur leur dos un havre-sac en peau de bouc. Quand ils sont fatigués, ils vont se reposer au pied d'un rocher, sur le pic d'une montagne, au fond d'un ravin, là où les pousse l'inconstance de leur fantaisie. Souvent dans leur route ils ne rencontrent que

le désert ; et alors ils dorment où la nuit les surprend, sous le ciel qu'ils regardent comme le couvercle de cette immense tente qu'on appelle le monde.

Ces lamas vagabonds visitent tous les pays qui leur sont accessibles : la Chine, la Mantchourie, les Khalkhas, les divers royaumes de la Mongolie méridionale, les Ouriang-Hai, le Koukou-Noor, le nord et le midi des montagnes Célestes, le Thibet, l'Inde et quelquefois même le Turkestan. Il n'y a pas de fleuve qu'ils n'aient traversé, de montagnes qu'ils n'aient gravies, de grand lama devant qui ils ne se soient prosternés, de peuple chez lequel ils n'aient vécu, et dont ils ne connaissent les mœurs, les usages et la langue. Au milieu de leurs courses vagabondes, le péril de perdre le chemin et de s'égarer dans les déserts n'existe jamais pour eux. Voyageant sans but, les endroits où ils arrivent sont toujours ceux où ils voulaient aller. La légende du Juif errant, qui marche et marche toujours, est exactement réalisée dans la personne de ces lamas. On dirait qu'ils sont sous l'influence d'une puissance secrète, qui les fait incessamment aller de place en place. Dieu semble avoir mêlé au sang qui coule dans leurs veines, quelque chose de cette force motrice qui pousse les mondes chacun dans leur route, sans jamais leur permettre de s'arrêter.

IV.

La prédication de l'Évangile en Mongolie présentait des obstacles presque insurmontables. On comprend

combien il était difficile de prêcher à des hommes qu'on n'était jamais assuré de retrouver le lendemain à la même place, et qu'on perdait entièrement de vue presque aussitôt après avoir fait connaissance avec eux. Il était impossible d'adopter leur vie vagabonde et de les accompagner dans leurs divers campements à la suite de leurs troupeaux. Afin d'atteindre ces populations errantes, il fallait nécessairement agir sur les lamazeries ou monastères de lamas (1). Ces établissements bouddhiques sont répandus en très-grand nombre dans la Tartarie et dans le Thibet; les lamas qui y résident sont en général sérieusement occupés de la religion; ils aiment à s'instruire et à s'informer des diverses doctrines répandues dans le monde.

Durant les premiers temps de notre séjour en Mongolie, nous visitâmes les lamazeries les plus voisines de notre mission, et nous nous mîmes en rapport avec les prêtres du bouddhisme. Les lamas nous parurent avoir une instruction peu solide, malgré leur vif désir d'apprendre et leur habitude de feuilleter continuellement des livres. Leur symbolisme n'est guère plus épuré que les croyances superstitieuses et souvent ridicules du vulgaire; leur doctrine, toujours indécise et flottante au milieu d'un vaste panthéisme dont ils ne peuvent se rendre compte, varie à l'infini au gré de l'imagination de ceux qui en sont les interprètes. Quand nous leur demandions quelque chose de net et de positif, ils étaient toujours dans un em-

(1) Pour tout ce qui a rapport aux lamazeries, voir le *Voyage en Tartarie et au Thibet.*

barras extrême et se rejetaient les uns sur les autres. Les disciples nous disaient que leurs maîtres savaient tout ; les maîtres invoquaient la toute science des grands lamas ; les grands lamas eux-mêmes se regardaient comme des ignorants à côté des *Saints* de certaines fameuses lamazeries. Toutefois, disciples et maîtres, grands et petits lamas, tous s'accordaient à dire que la doctrine venait de l'Occident ; ils étaient unanimes sur ce point. — Plus vous avancerez vers l'Occident, nous disaient-ils, plus la doctrine se manifestera pure et lumineuse... Quand nous leur faisions l'exposé des vérités chrétiennes, ils ne discutaient jamais ; ils se contentaient de dire avec calme et modestie : Nous autres, nous n'avons pas étudié toutes les prières ; les lamas de l'Occident vous expliqueront tout, vous rendront compte de tout ; nous avons foi aux traditions venues de l'Occident.

Ces paroles, du reste, n'étaient que la confirmation d'un fait que nous ne tardâmes pas à remarquer sur tous les points de la Tartarie. Il n'est pas un seul monastère bouddhique dont le grand lama ou supérieur ne soit un homme venu du Thibet. Tout lama qui a fait le voyage de Lha-Ssa, est assuré d'obtenir à son retour la confiance des Tartares. C'est un être privilégié ; il est considéré comme un docteur, comme un voyant aux yeux duquel ont été dévoilés tous les mystères des vies passées et futures dans « la terre « des esprits, » au sein même de « l'éternel sanc- « tuaire (1). » Au dire des bouddhistes, Lha-Ssa est

(1) Lha-Ssa (terre des esprits) est appelé en langue mongole Monhe-Dchot (sanctuaire éternel).

comme un grand foyer de lumière, dont les rayons vont toujours s'affaiblissant, en s'éloignant de leur centre.

Un jour nous eûmes occasion d'entretenir pendant quelque temps un lama thibétain; les choses qu'il nous dit en matière de religion, excitèrent au plus haut point notre intérêt. Un exposé succinct de la doctrine chrétienne parut peu le surprendre; il prétendait même que notre langage ne s'éloignait pas des croyances des grands lamas du Thibet. — Il ne faut pas confondre, disait-il, les vérités religieuses avec les nombreuses superstitions qui exercent la crédulité des ignorants. Les Tartares sont simples; ils se prosternent devant tout ce qu'ils rencontrent; tout est *Borhan* à leurs yeux. Les lamas, les livres de prières, les temples, les maisons des lamazeries, les pierres mêmes et les ossements qu'ils amoncellent sur les montagnes, tout est mis par eux sur le même rang; à chaque pas ils se prosternent à terre; ils portent leurs mains jointes au front en criant : Borhan! Borhan! — Mais les lamas n'admettent-ils pas aussi des Borhan innombrables? — Ceci, dit-il en souriant, demande une explication.... il n'y a qu'un seul et unique souverain qui a créé toutes choses; il est sans commencement et sans fin. Dans l'Inde il porte le nom de Bouddha, et dans le Thibet celui de Samtché-Mitchebat, c'est-à-dire Eternel-tout-puissant; les Chinois l'appellent Fô, les Tartares le nomment Borhan. — Tu dis que Bouddha est unique : dans ce cas-là, que seront les nombreux Bouddha vivants et tous ces Chaberons (1) qui résident dans les lama-

(1) En style lamaïque, on nomme Chaberon tous ceux qui, après

zeries de la Tartarie et du Thibet? — Tous sont également Bouddha. — Bouddha est-il visible? — Non, il est sans corps; il est une essence spirituelle. — Ainsi Bouddha est unique, et pourtant il existe des Bouddha innombrables, tels que les Chaberons et les autres.... Bouddha est incorporel, on ne peut le voir; et pourtant tous les Chaberons sont visibles, ils ont reçu un corps semblable au nôtre... Comment expliques-tu cela? — Cette doctrine, dit-il, en étendant les bras et en prenant un accent remarquable d'autorité, cette doctrine est véritable, c'est la doctrine de l'Occident, mais elle est d'une profondeur insondable; on ne peut l'expliquer jusqu'au bout....

Les paroles de ce lama thibétain nous étonnaient étrangement; l'unité de Dieu, le mystère de l'Incarnation, le dogme de la présence réelle nous paraissaient comme enveloppés dans ses croyances. Cependent, avec des idées si saines en apparence, il admettait la métempsycose et une espèce de panthéisme où tous les êtres allaient se confondre et se perdre dans un idéal incompréhensible.

Les lamas, bien différents des bonzes sceptiques et irréligieux de la Chine, ont en général une foi sincère et quelquefois pleine d'enthousiasme; ils sont continuellement occupés de questions ayant rapport aux choses de Dieu, de l'âme et de la vie future. Plusieurs d'entre eux passent leur vie entière dans la prière et dans l'étude des livres sacrés; à la vue de ces bonnes dispositions, les missionnaires de la Mongolie conçurent l'espérance de prêcher avec succès la doctrine

leur mort, subissent des incarnations successives et sont regardés comme des Bouddha-vivants.

chrétienne aux religieux bouddhistes. Ils étudièrent avec zèle la langue mongole, et Dieu récompensa leur premier effort par la conversion d'un jeune lama.

M. Gabet avait remarqué dans un monastère bouddhique un lama de vingt-cinq ans, qui depuis son enfance s'était constamment appliqué à l'étude des livres lamaïques et s'était rendu très-habile dans les littératures mongole et mantchoue; il n'avait encore de la langue thibétaine qu'une connaissance très-superficielle. Le missionnaire de Jésus-Christ proposa au disciple de Bouddha de le suivre pour lui donner des leçons de mongol. Le religieux tartare fut subitement séduit par cette proposition; mais son maître, vieux lama très-instruit et très-vénéré dans la lamazerie, fut profondément agité en apprenant la résolution de son élève; il fit de vives instances pour le retenir, et ce ne fut qu'à son cœur défendant qu'il consentit à se séparer de lui pour quelque temps; il ne lui permit qu'un mois d'absence. Au moment de partir, le disciple se prosterna, suivant l'usage, aux pieds de son maître, et le pria de consulter pour lui le livre des oracles. Après avoir lu quelques feuillets d'un livre thibétain, le vieux lama lui adressa ces paroles : « Pendant quatorze ans, tu es toujours resté à côté de ton maître comme un fidèle *chabi* (disciple), aujourd'hui pour la première fois tu vas t'éloigner de moi. L'avenir me cause une grande tristesse; souviens-toi donc de revenir à l'époque fixée. Si ton absence se prolonge au delà d'une lune, ta destinée te condamne à ne jamais remettre le pied dans notre sainte lamazerie. » Le jeune disciple frappa

la terre du front et partit, bien résolu de suivre de point en point les instructions de son maître.

Dès qu'il fut de retour dans sa mission, M. Gabet prit, pour sujet de ses études mongoles, un résumé historique de la religion chrétienne. Les conférences orales et écrites durèrent près d'un mois. Le jeune lama, trouvant de l'attrait dans la nouvelle doctrine qu'on lui développait, demanda à prolonger son séjour et ses études. Subjugué enfin par la force de la vérité, il abjura publiquement le bouddhisme, reçut le nom de Paul, et fut baptisé après un fervent catéchuménat. La prédiction du vieux lama eut son entier accomplissement, car le nouveau converti ne remit jamais le pied dans la lamazerie dont il était sorti et voulut se consacrer à la prédication de l'Évangile dans sa patrie.

Peu de mois après la conversion de Paul, un autre lama fut amené au bercail de l'Église par une voie qui semblait, au contraire, devoir l'enfoncer de plus en plus dans les erreurs du bouddhisme. M. Gabet et le néophyte Paul étaient partis pour visiter une lamazerie dans la Terre des Herbes. Ils cheminaient paisiblement à travers le désert, montés chacun sur un chameau, lorsqu'ils aperçurent dans le lointain un être en robe jaune qui paraissait et disparaissait tour à tour dans la prairie. Ayant pressé la marche de leurs chameaux, ils reconnurent un lama qui voyageait en se prosternant tout du long à chaque pas, et en frappant la terre du front. — « Père, dit Paul, voilà un pauvre lama qui exécute un de ces affreux pèlerinages dont je vous ai parlé. Allons vers lui; le Seigneur a sans doute des desseins de miséricorde sur

l'âme de ce fervent bouddhiste. » Les chameaux avançaient; mais l'intrépide pèlerin ne paraissait pas y faire attention; il allait toujours devant lui sans détourner la tête et après chaque pas se prosternant la face contre terre. Les voyageurs chrétiens étant arrivés près de lui, descendirent de leurs chameaux et s'avancèrent en disant : « Frère, que la paix soit avec toi. — Que la paix soit avec vous, » répondit le lama, et il s'assit sur l'herbe desséchée du désert. Le missionnaire et son néophyte prirent place à côté de lui.

Le lama pèlerin était à peine âgé de vingt ans. Sa figure douce, mélancolique et exténuée de fatigue exprimait néanmoins beaucoup d'énergie, une grande force de volonté. Ses mains calleuses et ensanglantées, ses vêtements déchirés, un épais durillon placé au milieu du front, tout annonçait qu'il n'en était pas à son premier jour de pèlerinage. Il y avait déjà un mois que ce pauvre jeune homme était en marche, sans que le temps le plus affreux fût capable d'interrompre sa courageuse dévotion, exécutant tous les jours ses innombrables prostrations au milieu de la pluie, de la neige et par le froid le plus terrible. D'après son calcul, il en avait encore pour trois mois avant d'arriver à la lamazerie qui était le but de son effrayant pèlerinage. Elle n'était pas très-éloignée, mais on comprend que la distance se trouvait au moins centuplée, lorsqu'on ne pouvait avancer qu'à la condition de faire à chaque pas une grande prostration. Le courageux et fervent lama avait pour tout bagage une besace qui contenait ses provisions, c'est-à-dire de la farine d'avoine grillée et des grumeaux de fro-

mage aussi durs que du gravier. Lorsque son garde-manger était vide, il le remplissait, chemin faisant, s'il avait la bonne chance de rencontrer des campements ou des caravanes ; si non, il endurait héroïquement la faim, en recommandant son existence à Bouddha.

Le récit de ces longues souffrances ne causa aucun étonnement au néophyte Paul ; mais le missionnaire de Jésus-Christ en fut profondément ému ; il s'intéressa vivement à ce jeune homme et s'apitoya sur son aveuglement. Il lui demanda dans quel but il avait entrepris ce pénible pèlerinage. « Frère, répondit le jeune « lama en regardant mélancoliquement le ciel, frère, « j'ai résolu de sauver mon âme et celle de mes pa-« rents. J'ai donc fait le vœu de souffrir et d'aller en « me prosternant jusqu'à la lamazerie des Cinq-Tours. « Ce vœu je l'ai écrit en présence de Bouddha et je « le porte sur ma poitrine. » En disant ces mots le lama retira de son sein une bourse en taffetas jaune ; il l'ouvrit et déploya une feuille de papier sur laquelle était écrite en caractères mongols la formule de son vœu. En cet instant le néophyte Paul sourit de compassion ; mais le missionnaire ne put contenir son attendrissement et quelques larmes coulèrent de ses yeux. Il se rapprocha du pieux pèlerin et lui dit avec émotion : « Oui, frère, tu as raison, il faut sauver son « âme, et les hommes qui l'oublient sont bien insensés. « Mais le vrai Dieu, celui que nous devons tous adorer « et que tu ne connais pas est un père plein de ten-« dresse pour ses enfants ; il veut sauver nos âmes « sans exiger de nous ces souffrances et ces privations « que tu as fait vœu d'endurer. Sa loi est une loi

« de miséricorde, de mansuétude, de charité... »

Le jeune lama étonné d'entendre parler d'une sainte doctrine qui n'était pas celle de Bouddha adressa de nombreuses questions à ces deux inconnus dont les paroles semblaient le faire naître à une nouvelle vie. Paul raconta les circonstances de sa conversion et développa les motifs qui l'avaient déterminé à abjurer les croyances bouddhiques pour embrasser la doctrine chrétienne. Cette intéressante conversation dura plusieurs heures; on parla de la création, de la chute et de la rédemption de l'homme; toutes les grandes questions qui touchent à Dieu, à l'âme humaine, à l'éternité furent agitées au milieu des steppes silencieux de la Mongolie. Le soleil était déjà très-avancé dans sa course, lorsque les trois interlocuteurs se levèrent le cœur plein de joie et d'espérance. Le jeune lama ne continua pas son pèlerinage bouddhique, le missionnaire le prit en croupe sur son chameau, et ils s'en retournèrent ensemble à la mission où les néophytes accueillirent avec allégresse le nouveau catéchumène.

Le généreux pèlerin de la lamazerie des Cinq-Tours trouva doux et facile l'accomplissement des devoirs que lui imposait le christianisme. Il ne fut pas longtemps sans remarquer une différence considérable entre les dures exigences de son ancien maître et la bienveillance de celui qui a dit : « Mon joug est suave, « et mon fardeau est léger. » Il reçut à son baptême le nom de Pierre; et comme l'ardeur pour le salut des âmes dont il était animé, alors même qu'il vivait dans les ténèbres, ne s'était point affaiblie depuis qu'il était entré dans toutes les splendeurs de la vérité, il exprima le désir de se consacrer à la conversion de

ses frères. On l'envoya au séminaire de Macao où il s'appliqua avec zèle aux sciences et aux vertus sacerdotales.

Le troisième lama qui, vers le même temps, fut converti au christianisme n'était ni un lettré, ni un mystique. A l'âge de onze ans il s'était échappé de sa lamazerie pour se soustraire aux coups d'un maître dont il trouvait, disait-il, les corrections trop sévères. Il avait ensuite passé la plus grande partie de sa jeunesse errant et vagabond, tantôt dans les villes chinoises, tantôt dans les déserts de la Tartarie. Cette vie d'indépendance avait été peu propre à polir l'aspérité naturelle de son caractère; son intelligence était entièrement inculte; mais en retour sa puissance musculaire était exorbitante, et il n'était pas peu fier de cette qualité, dont il aimait à faire parade. Un jour que Samdadchiemba flânait dans les rues de Péking, il fit connaissance avec quelques chrétiens qui lui parlèrent de leur religion. A force de soins et de persévérance on parvint à lui apprendre l'essentiel de la doctrine; et, comme il était d'ailleurs doué d'un bon naturel, plein de franchise et de dévouement, on ne fit pas difficulté de le baptiser.

V.

La conversion de ces trois religieux bouddhistes fut un grand encouragement pour les missionnaires de la Mongolie. D'après tout ce qu'ils avaient appris dans les diverses lamazeries qu'ils avaient visitées,

ils acquirent la conviction que Lha-Ssa, capitale du Thibet et séjour du grand lama était aux yeux de tous les peuples de la haute Asie, comme la Rome du bouddhisme; que Lha-Ssa exerçait une influence décisive sur les croyances des Tartares et que la propagande chrétienne, venant de là, ne pourrait manquer d'obtenir un jour des résultats considérables. Deux missionnaires prirent donc la résolution de traverser la Tartarie et le Thibet et d'arriver jusqu'à Lha-Ssa, sans se laisser intimider par le tableau des fatigues et des dangers qu'on n'avait pas manqué de placer devant leurs yeux. L'un de ces missionnaires était M. Gobet et l'autre celui qui écrit ces lignes.

Nous partîmes en 1844, accompagnés de Samdadchiemba dont la vigueur, le courage et le dévouement devaient nous être d'un secours si précieux durant ce long et périlleux voyage. Ayant raconté ailleurs les nombreuses péripéties de cette expédition apostolique, nous nous contenterons de mentionner ici les faits qui se rattachent plus particulièrement au sujet que nous traitons.

On sait que les incarnations bouddhiques jouent un très-grand rôle dans la religion des Thibétains et des Tartares. Nous avions entendu parler si souvent des Bouddha vivants, on nous en avait dit des choses si merveilleuses que nous désirions beaucoup en voir un de près. Après avoir parcouru les grands déserts sablonneux des Ortous et longé la Grande-Muraille, vers l'ouest de l'empire chinois, nous étions arrivés à l'extrémité de la province du Kan-Sou sur les frontières du Koukou-Noor. Avant de nous acheminer vers ce lac immense que les Chinois nomment la mer Bleue,

nous nous reposâmes vingt-quatre heures dans la ville de Ping-Fang. Un peu avant la nuit, il se fit une grande agitation dans l'*auberge des trois Rapports sociaux*, où nous étions logés; c'était un Bouddha vivant, qui arrivait avec son nombreux cortége. Il était de retour d'un voyage dans le Thibet, sa patrie, et se dirigeait vers la grande lamazerie dont il était le supérieur depuis un grand nombre d'années; son monastère était situé dans le pays des Khalkhas, non loin des frontières de la Sibérie. Quand il fit son entrée dans l'auberge, une multitude considérable de zélés bouddhistes, qui l'attendaient dans la cour, se prosternèrent la face contre terre. Le Bouddha vivant entra dans l'appartement qui lui avait été préparé; et la nuit ne tardant pas à venir, la foule se retira.

Dès que l'auberge des trois Rapports sociaux fut devenue calme et solitaire, ce personnage étrange voulut donner un libre cours à sa curiosité; il se mit à parcourir l'établissement, entrant partout et adressant la parole à ceux qu'il rencontrait, sans pourtant s'asseoir, ni s'arrêter nulle part. Comme nous nous y attendions, il vint aussi dans notre chambre. Quand il entra, nous étions gravement assis, les jambes croisées, sur un épais tapis de feutre. Nous affectâmes de ne pas nous lever pour le recevoir, nous contentant de lui offrir de la main une humble salutation. Cette manière parut le surprendre beaucoup, sans pourtant le déconcerter; il s'arrêta au milieu de la chambre, et nous considéra longtemps l'un après l'autre. Nous gardâmes un profond silence, et usant du même privilége, nous l'examinâmes à loisir. Cet homme avait l'air d'avoir une cinquantaine d'années : il était revêtu

d'une grande robe en taffetas jaune et était chaussé de bottes thibétaines en velours rouge, et remarquables par la hauteur de leurs semelles. Son corps était de taille moyenne, et d'un bel embonpoint; sa figure, fortement basanée, exprimait une bonhomie étonnante; mais ses yeux, quand on les considérait attentivement, avaient quelque chose de hagard, une expression étrange, capable d'inspirer de l'effroi. Enfin, il nous adressa la parole en langue mongole, dans laquelle il s'exprimait avec beaucoup de facilité. La conversation n'eut d'abord pour objet que les questions banales que s'adressent mutuellement des voyageurs, sur la route, la santé, le temps, le bon ou mauvais état des animaux. Comme il prolongeait sa visite, nous l'invitâmes à s'asseoir à côté de nous; il hésita un instant, s'imaginant, sans doute, qu'en sa qualité de Bouddha vivant, il ne lui conviendrait pas de se mettre au niveau de simples mortels comme nous. Cependant, ayant grande envie de causer un instant, il prit le parti de s'asseoir. Il ne pouvait, sans compromettre sa haute dignité, demeurer plus longtemps debout, pendant que nous étions assis.

Un bréviaire que nous avions à côté de nous sur une petite table, fixa aussitôt son attention; il nous demanda s'il lui était permis de l'examiner. Sur notre réponse affirmative, il le prit des deux mains, admira la reliure, la tranche dorée, puis l'ouvrit et le feuilleta assez longtemps; il le referma, et le porta solennellement à son front, en nous disant : C'est votre livre de prières...; il faut toujours honorer et respecter les prières. Il ajouta ensuite : Votre religion et la nôtre sont comme cela... et en parlant ainsi,

il rapprochait l'un contre l'autre les deux index de ses mains. — Oui, lui répondîmes-nous, tu as raison, tes croyances et les nôtres ne sont pas en harmonie; le but de nos voyages et de nos efforts, nous ne te le cachons pas, c'est de substituer nos prières à celles qui sont en usage dans vos lamazeries. — Je le sais, nous dit-il en souriant, il y a longtemps que je le sais... puis il prit de nouveau le bréviaire, et nous demanda des explications sur les nombreuses gravures qu'il contenait; il ne parut étonné en rien de ce que nous lui dîmes. Seulement, quand nous lui eûmes expliqué l'image du crucifiement, il remua la tête en signe de compassion, et porta ses deux mains jointes au front. Après avoir parcouru attentivement toutes les gravures, il prit le bréviaire d'entre nos mains, et le fit toucher de nouveau à sa tête. Il se leva ensuite, et nous ayant salué avec beaucoup d'affabilité, il quitta notre chambre. Nous le reconduisîmes jusqu'à la porte.

Quand nous fûmes seuls, nous demeurâmes un instant comme déconcertés par cette singulière visite. Nous cherchions à deviner quelle pensée avait dû préoccuper ce Bouddha vivant, pendant qu'il avait été à côté de nous, quelle impression il avait ressentie, quand nous lui avions donné un aperçu de notre sainte religion. Quelquefois, il nous venait en pensée, qu'il avait dû se passer au fond de son cœur des choses bien étranges; puis, nous nous imaginions que peut-être il n'avait rien éprouvé, rien ressenti, que c'était tout bonnement un homme très-ordinaire, qui profitait machinalement de sa position, sans trop y réfléchir, sans attacher aucune importance à sa pré-

tendue divinité. Nous fûmes si préoccupés de ce personnage extraordinaire, que nous désirions le voir encore une fois avant de nous remettre en route.

Comme nous devions partir le lendemain de très-bonne heure, nous allâmes lui rendre sa visite avant de nous coucher. Nous le trouvâmes dans sa chambre, assis sur d'épais et larges coussins recouverts de magnifiques peaux de tigre; il avait devant lui, sur une petite table en laque, une théière en argent, une tasse en jade posée sur une soucoupe en or richement ciselée. Il paraissait s'ennuyer passablement; aussi fut-il enchanté de notre visite. De crainte qu'il ne s'avisât de nous laisser debout en sa présence, nous allâmes tout en entrant nous asseoir, sans façon, à côté de lui. Les gens de sa suite, qui étaient dans une pièce voisine, furent extrêmement choqués de cette familiarité, et firent entendre un léger murmure d'improbation. Le Bouddha vivant nous regarda en souriant avec malice; il agita ensuite une clochette d'argent, et un jeune lama s'étant présenté, il lui ordonna de nous servir du thé au lait. — J'ai vu souvent de vos compatriotes, nous dit-il; ma lamazerie est assez rapprochée de votre pays; les *Oros* (Russes) passent quelquefois la frontière, mais ils ne vont pas si loin que vous. — Nous ne sommes pas Russes, notre pays est très-éloigné du leur... Cette réponse parut le surprendre; il nous regarda attentivement, puis il ajouta : De quel pays êtes-vous ? — Nous sommes du ciel d'Occident. — Ah! c'est cela, vous êtes des *Péling* (1) du Gange oriental; la ville que vous ha-

(1) Les Thibétains appellent les Anglais de l'Indoustan *Péling*, nom qui veut dire étranger. C'est l'équivalent du mot chinois Y-Jin, que

bitez se nomme *Galgatta* (Calcutta)... Comme on voit, le Bouddha vivant ne s'écartait pas trop de la vérité, et s'il n'y tombait pas juste, ce n'était pas sa faute; il ne pouvait nous classer que parmi les peuples qui lui étaient connus. En nous supposant d'abord Russes et puis Anglais, il faisait preuve d'un assez bon coup d'œil. Nous eûmes beau lui dire que nous n'étions ni *Oros*, ni *Péling* de *Galgatta*, nous ne pûmes le convaincre. — Au reste, nous dit-il, qu'est-ce que cela fait qu'on soit d'un pays ou d'un autre, puisque tous les hommes sont frères? Cependant, tant que vous êtes en Chine, il faut être prudents, et ne pas dire à tout le monde qui vous êtes; les Chinois sont soupçonneux et méchants, ils pourraient vous nuire... Il nous parla ensuite du Thibet et de la route affreuse qu'il fallait parcourir pour y arriver. A nous voir, il doutait que nous eussions assez de force pour exécuter un pareil voyage.

Les paroles et les manières de ce grand lama furent toujours pleines d'affabilité; mais nous ne pouvions nous faire à l'étrangeté de son regard. Sans cette particularité, qui tenait peut-être à certaines préoccupations de notre part, nous l'eussions trouvé très-aimable. En ce temps-là nous ne connaissions pas encore les *tables tournantes*, sans cela il nous eût été sans doute facile de faire de très-curieuses expériences. Il nous semble aujourd'hui que le Bouddha vivant de l'auberge des trois Rapports sociaux devait posséder à une forte dose la puissance d'un excellent *Medium*.

La rapide apparition de ce Bouddha vivant nous

les Européens se plaisent à traduire par *barbare*, sans doute pour trouver dans le contraste, de quoi flatter leur amour-propre.

avait assez préoccupés, mais dans la suite nous eûmes occasion d'en voir plusieurs autres et de les étudier tout à notre aise. Peu de jours après notre départ de Ping-Fang nous eûmes pour compagnons de voyage des Mongols du royaume de Khartchin qui se rendaient en pèlerinage à Lha-Ssa. Ils emmenaient avec eux leur grand *Chaberon*, c'est-à-dire un Bouddha vivant, qui était supérieur de leur lamazerie. Ce Chaberon était un jeune homme de dix-huit ans; il avait des manières agréables et distinguées; sa figure, pleine de candeur et d'ingénuité, contrastait singulièrement avec le rôle qu'on lui faisait jouer. A l'âge de cinq ans il avait été déclaré Bouddha et grand lama des Bouddhistes de Khartchin. Il allait passer quelques années dans un des grands monastères de Lha-Ssa, pour s'appliquer à l'étude des prières et acquérir la science convenable à sa dignité. Un frère du roi de Khartchin et plusieurs lamas de qualité, étaient chargés de lui faire cortége et de le servir en route.

Le titre de Bouddha vivant paraissait être pour ce pauvre jeune homme une véritable oppression. On voyait qu'il aurait voulu pouvoir rire et folâtrer tout à son aise; en route, il lui eût été bien plus agréable de faire caracoler son cheval, que de cheminer gravement entre deux cavaliers d'honneur qui ne quittaient jamais ses côtés. Quand on était arrivé au campement, au lieu de rester continuellement assis sur des coussins, au fond de sa tente, et de singer les idoles des lamazeries, il eût bien mieux aimé se répandre dans le désert, et s'abandonner comme les autres voyageurs aux travaux de la vie nomade; mais rien de tout cela ne lui était permis. Son métier, à lui, consistait à faire

le Bouddha, sans se mêler aucunement des soins auxquels sont appliqués les simples mortels.

Le jeune Chaberon se plaisait assez à venir de temps en temps causer dans notre tente; au moins, lorsqu'il était avec nous, il lui était permis de mettre de côté sa divinité officielle, et d'appartenir franchement à l'espèce humaine. Il était très-curieux d'entendre ce que nous lui racontions des hommes et des choses de l'Europe. Il nous questionnait avec beaucoup d'ingénuité sur notre religion; il la trouvait très-belle : et quand nous lui demandions s'il ne vaudrait pas mieux être adorateur de Jéhovah que Chaberon, il nous répondait qu'il n'en savait rien. Il n'aimait pas, par exemple, qu'on lui demandât compte de sa vie antérieure et de ses continuelles incarnations; il rougissait à toutes ces questions et finissait par nous dire que nous lui faisions de la peine en l'entretenant sur une pareille matière. C'est qu'en effet le pauvre enfant se trouvait engagé dans une espèce de labyrinthe religieux auquel il ne comprenait rien du tout.

Etant arrivés à la grande lamazerie de Kounboum, célèbre par la naissance de Tsong-Kaba, réformateur du bouddhisme, et par son fameux arbre des dix mille images, nous prîmes la résolution de nous arrêter quelque temps dans ce monastère lamaïque, afin d'y étudier en paix la langue thibétaine et de sonder à loisir les sentiments religieux des lamas. Nous avions pris pour professeur de thibétain un lama nommé Sandara le Barbu dont nous avons ailleurs tracé le portrait et raconté l'histoire. Sandara venait tous les matins travailler avec nous. Nous nous occupâmes ensemble de la rédaction d'un abrégé de l'Histoire sainte,

depuis la création du monde jusqu'à la prédication des Apôtres. Nous donnâmes à ce travail la forme dialoguée. Les deux interlocuteurs étaient un lama de Jéhovah et un lama de Bouddha. Sandara ne tarda pas à s'occuper de ses fonctions en véritable mercenaire. Les dispositions qu'il avait d'abord manifestées, ses signes de croix, son penchant pour la doctrine chrétienne, tout cela n'avait été qu'une pure comédie. Les idées religieuses n'avaient plus aucune prise sur ce cœur cupide et blasé. Il avait rapporté de ses fréquents voyages en Chine et de ses rapports avec les Chinois, une incrédulité frondeuse, dont il aimait souvent à faire parade. A ses yeux, toute religion n'était qu'une industrie inventée par les gens d'esprit pour l'exploitation des imbéciles. La vertu était un vain mot et l'homme de mérite était celui qui avait assez d'adresse pour se tirer d'affaire mieux que les autres.

Malgré ses opinions sceptiques et impies Sandara ne pouvait s'empêcher d'être plein d'admiration pour la doctrine chrétienne. Il était surtout frappé de l'enchaînement des faits historiques que nous lui faisions traduire. Il y trouvait un caractère d'authenticité, dont sont dénuées les fables accumulées dans les livres bouddhiques; il nous le disait quelquefois, comme par surprise; car ordinairement il cherchait à soutenir en notre présence son triste rôle d'esprit fort. Quand il était avec les lamas, il se trouvait plus à son aise. Il publiait dans tout le monastère, qu'en fait de doctrine religieuse, nous étions capables d'en remontrer à tous les Bouddha vivants.

Nous ne tardâmes pas à faire dans la lamazerie de Kounboum une certaine sensation : on s'entretenait

beaucoup des deux lamas de Jéhovah, et de la nouvelle doctrine qu'ils enseignaient. On disait que jamais on ne nous voyait nous prosterner devant Bouddha; que nous récitions trois fois par jour des prières qui n'étaient pas thibétaines; que nous avions un langage particulier que personne n'entendait, mais qu'avec les autres nous parlions tartare, chinois et un peu thibétain. Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité du public lamaïque. Tous les jours nous avions des visiteurs, et la conversation ne roulait jamais que sur des questions religieuses. Parmi tous ces lamas, nous n'en trouvâmes pas un seul qui fût de la trempe incrédule de Sandara le Barbu; ils nous parurent tous sincèrement religieux et pleins de bonne foi; il y en avait même plusieurs qui attachaient une grande importance à la connaissance et à l'étude de la doctrine chrétienne; ils venaient souvent nous prier de les instruire de notre sainte religion.

Nous avions adopté un mode d'enseignement tout à fait historique, ayant soin d'en bannir tout ce qui pouvait ressentir la dispute et l'esprit de contention. Nous donnions à nos auditeurs un exposé simple et concis de la religion, leur laissant ensuite le soin de tirer eux-mêmes des conclusions contre le bouddhisme. Des noms propres et des dates bien précises leur faisaient beaucoup plus d'impression que les raisonnements les plus logiques. Quand ils savaient bien les noms de Jésus, de Jérusalem, de Ponce-Pilate, la date de quatre mille ans après la création du monde, et les noms des douze Apôtres, ils ne doutaient plus du mystère de la Rédemption et de la prédication de l'Évangile. L'enchaînement qu'ils remarquaient dans

l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, était pour eux une démonstration.

D'après tout ce que nous avons vu dans nos longs voyages, et surtout pendant notre séjour dans la lamazerie de Kounboum, nous sommes persuadé que c'est par voie d'enseignement, et non par la méthode de controverse, qu'on peut travailler efficacement à la conversion des infidèles. La polémique peut réduire un adversaire au silence, l'humilier souvent, l'irriter quelquefois, mais le convertir, jamais. Quand Jésus-Christ envoya ses apôtres, il leur dit : *Ite, docete omnes gentes ;* ce qui ne veut pas dire : Allez et argumentez toutes les nations. On a beaucoup disputé pour savoir si le paganisme est un crime ou une erreur ; il nous semble qu'on pourrait dire qu'il n'est ni l'un ni l'autre, mais simplement l'effet de l'ignorance. L'esprit d'un païen est enveloppé de ténèbres ; il suffit d'y porter la lumière pour que le jour s'y fasse. Il n'a besoin ni d'une thèse, ni d'un réquisitoire : ce qu'il lui faut, c'est un enseignement.

Le départ de la grande caravane pour la capitale du Thibet ne nous permit pas de prolonger notre séjour à Kounboum. Nous quittâmes à regret cette lamazerie, mais avec l'espérance que les germes de foi évangélique que nous y avions répandus porteraient un jour leur fruit.

Après dix-huit mois de souffrances, de tribulations, de misères de tout genre, nous arrivâmes au terme de notre voyage. Le soleil était sur le point de se coucher, quand nous achevâmes de descendre les nombreuses spirales d'une immense montagne à pic. Nous débouchâmes dans une large vallée, et nous

aperçûmes à notre droite Lha-Ssa, cette célèbre métropole du monde bouddhique. Une multitude d'arbres séculaires, qui entourent la ville comme d'une ceinture de feuillage; de grandes maisons blanches, terminées en plate-forme et surmontées de tourelles, des temples nombreux aux toitures dorées, le rocher sacré au-dessus duquel s'élève l'éblouissant palais du grand lama... Tout donne à Lha-Ssa un aspect majestueux et imposant.

VI.

Notre séjour dans la capitale du Thibet fut d'abord calme et paisible; mais nous ne tardâmes pas d'y être tourmentés et persécutés, à l'instigation du représentant de l'empereur de la Chine. Nous avons raconté dans la relation de notre voyage les détails de notre arrestation, nos interrogatoires dans les tribunaux chinois et thibétains, notre jugement, enfin nos excellents rapports avec le régent du Thibet qui nous prit sous sa protection et nous fit allouer pour résidence une de ses maisons.

Une faveur si signalée de l'autorité thibétaine ne pouvait manquer de nous donner, auprès des habitants de Lha-Ssa, une grande influence morale et de faciliter notre mission apostolique. Notre premier soin fut d'ériger une chapelle dans notre nouvelle demeure. Nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau, nous le tapissâmes aussi proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes ima-

ges. Comme notre âme fut inondée de joie, lorsqu'il nous fut enfin permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de la capitale du bouddhisme! quelle consolation pour nous, de pouvoir enfin faire retentir librement des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations, assises depuis tant de siècles dans les ombres de la mort! Cette petite chapelle était à la vérité bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein, que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur que nous goûtions, par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

Tous les habitants de Lha-Ssa voulurent visiter la chapelle des lamas français; plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification des images qu'ils voyaient, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah; mais plusieurs aussi, se sentant intérieurement frappés, paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités que nous étions venus leur annoncer. Tous les jours ils se rendaient auprès de nous avec assiduité; ils lisaient avec application le résumé de la doctrine chrétienne, que nous avions composé à la lamazerie de Kounboum, et nous priaient de leur enseigner les *véritables prières*.

Les Thibétains n'étaient pas les seuls à montrer du zèle pour l'étude de notre sainte religion. Parmi les Chinois, les secrétaires de l'ambassadeur Ki-Chan venaient souvent nous visiter, pour s'entretenir de la

grande doctrine de l'Occident. L'un d'entre eux, à qui nous avions prêté plusieurs ouvrages chrétiens écrits en tartare mantchou, s'était convaincu de la vérité du christianisme et de la nécessité de l'embrasser; mais il n'avait pas le courage de faire publiquement sa profession de foi, tant qu'il serait attaché à l'ambassade; il voulait attendre le moment où il serait libre de rentrer dans son pays. Dieu veuille que ses dispositions ne se soient pas évanouies!

Un médecin, originaire de la province du Yun-Nan, montra plus de générosité. Ce jeune homme, depuis son arrivée à Lha-Ssa, menait une vie si étrange, que tout le monde le nommait l'*Ermite chinois*. Il ne sortait jamais que pour aller voir ses malades, et ordinairement il ne se rendait que chez les pauvres. Les riches avaient beau le solliciter, il dédaignait de répondre à leurs invitations, à moins qu'il n'y fût forcé par la nécessité d'obtenir quelques secours; car il ne recevait rien des pauvres au service desquels il s'était voué. Le temps qui n'était pas absorbé par la visite des malades, il le consacrait à l'étude; il passait même la majeure partie de la nuit sur ses livres. Il dormait peu, et ne prenait par jour qu'un seul repas de farine d'orge, sans qu'il lui arrivât jamais d'user de viande. Il n'y avait, au reste, qu'à le voir, pour se convaincre qu'il menait une vie rude et pénible: sa figure était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes; et quoiqu'il fût âgé tout au plus d'une trentaine d'années, il avait les cheveux presque entièrement blancs.

Un jour, il vint nous voir pendant que nous récitions le bréviaire dans notre petite chapelle; il s'arrêta

à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée, représentant le crucifiement, avait sans doute fixé son attention; car aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous demanda brusquement et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image. Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine, et sans dire un seul mot, il demeura immobile et les yeux fixés sur l'image du crucifiement. Il garda cette position pendant près d'une demi-heure; ses yeux enfin se mouillèrent de larmes; il étendit ses bras vers le christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front, et se releva en s'écriant : — Voilà le seul Bouddha que les hommes doivent adorer!.... ensuite il se tourna vers nous; et, après nous avoir fait une profonde inclination, il ajouta : — Vous êtes mes maîtres, prenez-moi pour votre disciple.

Tout ce que venait de faire cet homme nous frappa étrangement; nous ne pûmes nous empêcher de croire qu'un puissant mouvement de la grâce venait d'ébranler son cœur. Nous lui exposâmes brièvement les principaux points de la doctrine chrétienne; et à tout ce que nous lui disions, il se contentait de répondre, avec une expression de foi vraiment étonnante : Je crois! Nous lui présentâmes un petit crucifix en cuivre doré, et nous lui demandâmes s'il voudrait l'accepter. Pour toute réponse, il nous fit avec empressement une profonde inclination; aussitôt qu'il eut le crucifix entre ses mains, il nous pria de lui donner un cordon, et immédiatement il le suspendit à son cou; il voulut ensuite savoir quelle prière il pourrait réciter devant

la croix. — Nous te prêterons, lui dîmes-nous, quelques livres chinois, où tu trouveras une explication de la doctrine et de nombreux formulaires de prières. — Mes maîtres, c'est bien ;.... mais je voudrais avoir une prière courte, facile, que je puisse apprendre à l'instant, et répéter souvent et partout. — Nous lui apprîmes à dire : Jésus, Sauveur du monde, ayez pitié de moi. De peur d'oublier ces paroles, il les écrivit sur un morceau de papier, qu'il plaça dans une petite bourse suspendue à sa ceinture; il nous quitta en nous assurant que le souvenir de cette journée ne s'effacerait jamais de sa mémoire.

Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable, c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur. Quand il venait nous visiter, ou quand nous le rencontrions dans les rues, il avait toujours son crucifix qui brillait sur sa poitrine, et il ne manquait jamais de nous aborder en disant : Jésus, Sauveur du monde, ayez pitié de moi. C'était la formule qu'il avait adoptée pour nous saluer.

Pendant que nous faisions des efforts pour répandre le grain évangélique parmi la population de Lha-Ssa, nous ne négligeâmes pas de faire pénétrer cette divine semence jusque dans le palais du régent; et ce ne fut pas sans l'espérance d'y recueillir un jour une précieuse moisson. Depuis le jugement qu'on nous avait fait subir, nos relations avec le régent étaient devenues fréquentes, et en quelque sorte pleines d'intimité. Presque tous les soirs, quand il avait terminé ses travaux de haute administration, il nous faisait inviter

à venir partager avec lui son repas thibétain auquel il avait soin de faire ajouter, à notre intention, quelques mets préparés à la chinoise. Nos entretiens se prolongeaient ordinairement bien avant dans la nuit.

Le régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Au commencement, il nous dit ces paroles remarquables : — Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux.... Vous avez raison ; car la religion doit être l'affaire importante des hommes ; je vois que les Français et les Thibétains pensent de même à ce sujet. Nous ne ressemblons nullement aux Chinois qui comptent pour rien les affaires de l'âme. Cependant, votre religion n'est pas la même que la nôtre ;... il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité. Si la vôtre est la bonne, nous l'adopterons, comment pourrions-nous nous y refuser ? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnables pour la suivre. — Ces dispositions nous parurent excellentes ; nous ne pouvions, pour le moment, en désirer de meilleures.

Nous commençâmes par le christianisme. Le régent, toujours aimable et poli dans les rapports qu'il avait avec nous, prétendit que, puis que nous étions ses hôtes, nos croyances devaient avoir l'honneur de la priorité. Nous passâmes successivement en revue les vérités dogmatiques et morales. A notre grand étonnement, le régent ne paraissait surpris de rien. — Votre religion, nous répétait-il sans cesse, est conforme à la nôtre ; les vérités sont les mêmes, nous ne

différons que dans les explications. Parmi tout ce que vous avez vu et entendu dans la Tartarie et le Thibet, vous avez dû, sans doute, trouver beaucoup à redire ; mais il ne faut pas oublier que les erreurs et les superstitions nombreuses que vous avez remarquées ont été introduites par les lamas ignorants, et qu'elles sont rejetées par les bouddhistes instruits... Il n'admettait entre lui et nous que deux points de dissidence, l'origine du monde et la transmigration des âmes. Les croyances du régent, bien qu'elles parussent quelquefois se rapprocher de la doctrine chrétienne finissaient néanmoins par aboutir à un vaste panthéisme ; mais il prétendait que nous arrivions aussi aux mêmes conséquences, et il se faisait fort de nous en convaincre.

Nos relations fréquentes avec les autorités thibétaines ne contribuaient pas peu à nous attirer la confiance et la considération de la population de Lha-Ssa. En voyant augmenter de jour en jour le nombre de ceux qui venaient s'instruire de notre sainte religion, nous sentions nos espérances grandir, et notre courage se fortifier. Cependant, au milieu de ces consolations, une pensée venait incessamment nous navrer le cœur : nous souffrions de ne pouvoir offrir aux Thibétains le ravissant spectacle des fêtes pompeuses et touchantes du catholicisme. Il nous semblait toujours que la beauté de nos cérémonies eût agi puissamment sur ce peuple, si avide de tout ce qui tient au culte extérieur.

Les Thibétains, nous l'avons déjà dit, sont éminemment religieux ; mais, à part quelques lamas contemplatifs, qui se retirent au sommet des montagnes,

et passent leur vie dans le creux des rochers, ils sont très-peu portés au mysticisme. Au lieu de renfermer leur dévotion au fond de leur cœur, ils aiment, au contraire, à la manifester par des actes extérieurs. Ainsi, les pèlerinages, les cérémonies bruyantes dans les lamazeries, les prostrations sur les plates-formes de leurs maisons, sont des pratiques extrêmement de leur goût. Ils ont continuellement à la main le chapelet bouddhique, qu'ils agitent avec bruit, et ils ne cessent de murmurer des prières, lors même qu'ils vaquent à leurs affaires.

Il existe à Lha-Ssa une coutume bien touchante, et que nous avons été en quelque sorte jaloux de rencontrer parmi les infidèles. Sur le soir, au moment où le jour touche à son déclin, tous les Thibétains cessent de se mêler d'affaires, et se réunissent hommes, femmes et enfants, conformément à leur sexe et à leur âge, dans les principaux quartiers de la ville et sur les places publiques. Aussitôt que les groupes se sont formés, on s'accroupit par terre, et on commence à chanter des prières lentement et à demi-voix. Les concerts religieux qui s'élèvent du sein de ces réunions nombreuses produisent dans la ville une harmonie immense, solennelle, et qui agit fortement sur l'âme. La première fois que nous fûmes témoins de ce spectacle, nous ne pûmes nous empêcher de faire un douloureux rapprochement entre cette ville païenne, où tout le monde priait en commun, et les cités de l'Europe où l'on rougirait de faire en public le signe de la croix.

Om mani palmé houm ! est la formule de prière bouddhique la plus répandue et la plus populaire de

toutes. Elle est tirée de la langue sanscrite et signifie littéralement : *salut au précieux nénuphar* (1). Mais les Thibétains, en la faisant passer dans leur langue, lui ont attaché un sens plus étendu, plus mystique et plus conforme à leurs croyances ; pour eux elle est le symbole de la doctrine de la métempsycose, par la transmigration céleste et terrestre, par la transmigration des esprits et celles des démons, par la transmigration humaine et animale.

Cette formule de prière, que les Bouddhistes nomment par abréviation le *mani*, se récite sur un chapelet de cent vingt grains, fait de bois dur, de fruits secs, de noyaux, composé quelquefois avec les articulations de l'arête d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements humains. Tous les sectateurs de Bouddha, hommes et femmes, vieillards et enfants, religieux et laïques, portent ce chapelet pendu au cou en forme de collier, ou passé autour du bras en forme de bracelet.

On voit dans toute la Tartarie, mais plus encore dans le Thibet, cette formule gravée comme inscription sur les monuments, sur le fronton des maisons et le portail des temples. Souvent on rencontre de longs enchaînements de bandelettes faites de papier, de soie, de peaux ou d'autres matières, liées à des cordages allant d'un arbre à l'autre ; quelquefois suspendues au dessus d'un fleuve et attachés au ravin de l'un à l'autre bord ; on en trouve même avec des proportions grandioses tendues de la cime d'une montagne à la cime de la montagne voisine, et qui cou-

(1) Voir notre dissertation sur cette prière dans le *Voyage au Thibet*, t. II, p. 339.

vrent le vallon d'une ombre toujours agitée : chacune de ces bandelettes est écrite en entier de la prière mille fois répétée : *Om mani padmé houm !*

Certains Bouddhistes riches et zélés entretiennent à leurs frais des compagnies de lamas sculpteurs, qui ont pour mission de propager le *mani*. Ces étranges missionnaires s'en vont un ciseau et un marteau à la main, parcourant les campagnes, les montagnes et les déserts, et gravant la formule sacrée le long de leur route. Les arbres sont dépouillés de leur écorce pour recevoir cette prière sur leur substance ligneuse mise à nu. On la distingue à moitié effacée sur les cailloux qui bordent les chemins ; les rochers en sont couverts et la font lire de loin au voyageur écrite en caractères gigantesques. Sur le sommet des montagnes, au fond des vallées, on rencontre fréquemment de grands monuments faits de pierres brutes et amoncelées ; chaque pierre a sur sa surface et ses contours ces mots symboliques. On voit souvent ces monuments couronnés de branches d'arbres auxquelles sont suspendus des milliers d'omoplates ou d'autres ossements, couverts en entier de cette prière. Ce sont quelquefois, au lieu de branches d'arbres, des têtes de cerfs avec leurs bois longs et rameux, des têtes de bœufs ou d'énormes bouquetins avec leurs cornes ramenées en croissant ou retournées en spirales sur elles-mêmes ; le front de ces têtes dépouillé de sa peau et blanchi, se voit toujours dans toute son étendue couvert d'écriture, et l'écriture n'est jamais autre que cette prière. On l'écrit sur des crânes, sur des débris de squelettes humains qu'on entasse sur le bord des voies publiques.

La prière *Om mani padmé houm !* est sue de tout le monde ; l'enfant apprend à bégayer par ces quatre mots : et ils sont encore la dernière expression de vie qu'on voit se moduler sur les lèvres du mourant ; le voyageur les murmure le long de sa route, le berger les chante à côté de ses troupeaux, les filles et les femmes les psalmodient sans cesse dans leur ménage ; au sein des villes populeuses, on en distingue les échos à travers le bruissement des conversations et le tumulte du commerce : à l'instant du danger, c'est le cri d'alarme qu'ils font entendre, et dans la guerre le combattant s'arrête près de l'ennemi qu'il vient d'immoler pour célébrer par cette prière l'ivresse de son triomphe.

Les tribus errantes de la Mongolie et de la Tartarie indépendante, les hordes qui se promènent au nord de la Montagne-Sainte (Bokte-Oola), les féroces et anthropophages sectaires, qui passent leur vie à faire perpétuellement le tour du mont Soumiri, toutes ces peuplades voyageuses, ces nations nomades qui, ne voulant s'arrêter sur aucun point de la terre, emploient tous les jours de leur vie à en parcourir la surface, murmurent sans cesse cette mystérieuse invocation.

VII.

Pendant que nous cherchions les moyens d'établir des communications régulières avec l'Europe, afin de fonder solidement la mission de Lha-Ssa, on tra-

vaillait à ruiner nos projets et à nous éloigner du pays. Ayant entendu çà et là quelques paroles de mauvais augure, nous comprîmes que l'ambassadeur chinois tramait secrètement notre expulsion du Thibet. Le bruit vague de cette persécution n'avait rien, du reste, qui pût nous étonner : dès le commencement nous avions prévu que, s'il nous survenait des difficultés, ce ne pourrait être que de la part des mandarins chinois. Ki-Chan avait été choqué de voir le gouvernement thibétain accueillir si favorablement une religion et des étrangers que les absurdes préjugés de la Chine repoussent depuis si longtemps de ses frontières. Le christianisme et le nom français excitaient trop vivement la sympathie de la population de Lha-Ssa, pour que les Chinois n'en fussent pas jaloux. Un agent de la cour de Péking ne pouvait penser sans dépit à la popularité dont des étrangers jouissaient dans le Thibet, et à l'influence qu'ils exerceraient peut-être un jour dans un pays que la Chine a tout intérêt à tenir sous sa domination. Il fut donc arrêté qu'on chasserait de Lha-Ssa les prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel.

Un jour l'ambassadeur Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit pas nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon, comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. — L'un et l'autre, nous répondit-il froidement. — Puisqu'il en est ainsi,

nous avons d'abord à te remercier pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous avertissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu devrais savoir que des hommes comme nous ne recherchent pas les biens et les commodités de cette vie; s'il en était autrement, nous serions restés dans notre royaume de France. Car, ne l'ignore pas, il n'existe nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre réponse : admis dans le Thibet par les autorités du lieu, nous ne reconnaissons ni à toi, ni à qui que ce soit, le droit d'y troubler notre séjour. — Comment! vous êtes des étrangers, et vous prétendez encore rester ici? — Oui, nous sommes étrangers, mais nous savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à celles de la Chine. Les Péboun, les Katchi, les Mongols, sont étrangers comme nous; et cependant on les laisse vivre en paix, nul ne les tourmente. Que signifie donc cet arbitraire, de vouloir exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples?... L'ambassadeur chinois ne jugea pas à propos de continuer cette discussion; il nous congédia sèchement, en nous déclarant que nous pouvions nous tenir assurés qu'il nous ferait partir du Thibet.

Nous nous hâtâmes de nous rendre chez le régent, et de lui faire part de la déplorable entrevue que nous avions eue avec Ki-Chan. Le chef thibétain avait eu connaissance des projets de persécution que les mandarins chinois tramaient contre nous. Il tâcha de nous rassurer, et nous dit que, protégeant dans le pays des milliers d'étrangers, il serait assez fort pour nous y faire jouir d'une protection que le gouvernement thibétain accordait à tout le monde. Au reste, ajouta-t-

lors même que nos lois interdiraient aux étrangers l'entrée de notre pays, ces lois ne pourraient vous atteindre. Les religieux, les hommes de prières étant de tous les pays, ne sont étrangers nulle part; telle est la doctrine qui est enseignée dans nos livres saints. Il est écrit : « La chèvre jaune est sans patrie, et le « lama n'a pas de famille... » Lha-Ssa étant le rendez-vous et le séjour spécial des hommes de prières, ce seul titre devrait toujours vous y faire trouver liberté et protection.

Il s'engagea à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et l'ambassadeur chinois. Ki-Chan, afin de mieux réussir dans ses prétentions, se posa comme défenseur des intérêts du Grand Lama. Voici quelle était son argumentation : Envoyé à Lha-Ssa par son empereur, afin de protéger le Bouddha vivant, il était de son devoir d'éloigner de lui tout ce qui pouvait lui être nuisible. Des prédicateurs du christianisme, bien qu'animés d'intentions excellentes, propageaient une doctrine qui, au fond, tendait à ruiner l'autorité et la puissance du Grand Lama. Leur but avoué était de substituer leurs croyances religieuses au bouddhisme, et de convertir tous les habitants du Thibet, de tout âge, de toutes conditions et de tout sexe. Que deviendrait le Grand Lama lorsqu'il n'aurait plus d'adorateurs? L'introduction du christianisme dans le pays ne conduit-elle pas directement à la destruction du sanctuaire de Lha-Ssa, et par conséquent à la ruine de la hiérarchie lamaïque et du gouvernement thibétain? — Moi, disait-il, qui suis ici pour défendre le Bouddha vivant, puis-je laisser à Lha-Ssa des hommes qui sèment des doctrines si re-

doutables? Lorsqu'elles auront pris racine, et qu'il ne sera plus possible de les extirper, qui sera responsable d'un si grand mal? qu'aurai-je à répondre à mon grand empereur, lorsqu'il me reprochera ma négligence et ma lâcheté?... Vous autres, Thibétains, disait-il au Régent, vous ne comprenez pas la gravité de cette affaire. Parce que ces hommes sont bons, vous pensez qu'ils ne sont pas dangereux ;.... c'est une illusion. S'ils restent longtemps à Lha-Ssa, ils vous auront bientôt ensorcelés. Il n'est personne, parmi vous, qui soit capable de lutter avec eux en matière de religion. Vous ne pourrez vous empêcher d'adopter leurs croyances, et dans ce cas le Grand Lama est perdu.

Le Régent n'entrait nullement dans ces appréhensions que l'ambassadeur chinois cherchait à lui inspirer; il soutenait que notre présence à Lha-Ssa ne pouvait, en aucune façon, nuire au gouvernement thibétain. Si la doctrine que ces hommes apportent, disait-il, est une doctrine fausse, les Thibétains ne l'embrasseront pas. Si au contraire elle est vraie, qu'avons-nous à craindre? Comment la vérité pourrait-elle être préjudiciable aux hommes? Les deux lamas du royaume de France, ajoutait-il, n'ont fait aucun mal; ils sont animés des meilleures intentions à notre égard. Pouvons-nous, sans motif, les priver de la liberté et de la protection que nous accordons ici à tous les étrangers, et surtout aux hommes de prières? Nous est-il permis de nous rendre coupables d'une injustice actuelle et certaine, par la crainte imaginaire d'un mal à venir?...

La querelle s'envenimant de plus en plus, Ki-Chan se décida enfin à prendre sur lui de nous faire partir.

Les choses en vinrent à un tel point, que la prudence nous fit une obligation de céder aux circonstances, et de ne pas opposer une plus grande résistance, de peur de compromettre le Régent, et de devenir peut-être la cause de fâcheuses dissensions entre la Chine et le Thibet. En nous roidissant contre cette injuste persécution, nous avions à craindre d'irriter trop vivement les Chinois, et de fournir des prétextes à leur projet d'usurpation sur le gouvernement thibétain. Si, à cause de nous, une rupture venait malheureusement à éclater entre Lha-Ssa et Péking, on ne manquerait pas de nous en rendre responsables; nous deviendrions odieux aux yeux des Thibétains, et l'introduction du christianisme dans ces contrées souffrirait peut-être dans la suite de plus grandes difficultés. Nous pensâmes donc qu'il valait mieux courber la tête, et accepter avec résignation le rôle de persécutés. Notre conduite prouverait du moins aux Thibétains que nous étions venus au milieu d'eux avec des intentions pacifiques, et que nous n'entendions nullement nous y établir par la violence.

Après avoir mûrement réfléchi aux motifs que nous venons d'indiquer, nous nous rendîmes chez le Régent. En apprenant que nous avions résolu de partir de Lha-Ssa, il parut triste et embarrassé. Il nous dit qu'il eût vivement désiré pouvoir nous assurer dans le Thibet un séjour libre et tranquille; mais que seul, et privé de l'appui de son souverain, il s'était trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois, qui, depuis plusieurs années, profitant de l'enfance du Grand Lama, s'arrogeaient des droits inouïs dans le pays. Nous remerciâmes le Régent de sa bonne volonté, et

dès ce moment nous dûmes nous occuper, le cœur plein de tristesse, des préparatifs de notre départ. Il fallut défaire cette petite chapelle où nous avions goûté des consolations bien douces, mais, hélas! de bien courte durée. Après avoir essayé de défricher et d'ensemencer un pauvre petit coin de cet immense désert, il fallait l'abandonner, en nous disant que bientôt, sans doute, les ronces et les épines viendraient repousser en abondance, et étouffer ces précieux germes de salut qui déjà commençaient à poindre.

Nous partîmes accompagnés d'une nombreuse escorte chinoise et thibétaine qui devait nous conduire jusqu'aux frontières de la Chine. Lorsque nous fûmes hors de la ville, nous aperçûmes dans la campagne un groupe de plusieurs personnes qui paraissaient nous attendre, c'étaient les habitants de Lha-Ssa avec lesquels nous avions eu les relations les plus intimes pendant notre séjour dans cette ville. La plupart d'entre eux avaient commencé à s'instruire des vérités du christianisme, et nous avaient paru sincèrement disposés à embrasser notre sainte religion; ils s'étaient rassemblés sur notre passage, pour nous saluer et nous exprimer leurs regrets. Nous remarquâmes au milieu d'eux le jeune médecin, portant toujours sur sa poitrine la croix que nous lui avions donnée. Nous descendîmes de cheval pour adresser à ces cœurs chrétiens quelques paroles de consolation; nous les exhortâmes à renoncer courageusement au culte superstitieux de Bouddha, pour adorer le Dieu des chrétiens, à être toujours pleins de confiance en sa miséricorde infinie. Qu'il fut cruel le moment où nous fûmes obligés de nous séparer de ces bien-

aimés catéchumènes, auxquels nous n'avions fait qu'indiquer la voie du salut éternel, sans pouvoir y diriger leurs premiers pas! Hélas! nous ne pouvions plus rien pour eux, rien, si ce n'est de prier la divine Providence d'avoir compassion de ces pauvres enfants des ténèbres et de leur envoyer des missionnaires plus dignes de leur porter le flambeau de la foi.

Étant remontés à cheval, nous jetâmes un dernier regard sur la ville de Lha-Ssa qu'on apercevait encore dans le lointain; nous dîmes au fond du cœur : O mon Dieu! que votre volonté soit faite!... et nous suivîmes en silence les pas de la caravane. C'était le 15 mars 1846.

CHAPITRE IX.

I. Guerre des Anglais contre les Chinois. — Ambassade française. — II. Jugement des missionnaires du Thibet dans la capitale du Sse-Tchouan. — Un nouveau missionnaire se dirige vers le Thibet par la voie des Indes. — Aspect des Himalayas. — III. Découverte d'un village thibétain. — M. Krick en présence d'un chef de tribu. — Il est réduit à la plus affreuse misère. — Il est forcé de rebrousser chemin. — Condamné à mort, il se sauve en guérissant un malade. — Nouveau voyage de M. Krick et de M. Boury. — Ils sont assassinés par les Michemis. — Situation actuelle de la mission du Thibet. — IV. Les sœurs de la charité en Chine. — L'infanticide. — V. Grande insurrection en Chine. — Son origine et son caractère. — Martyre de M. Chapdelaine. — VI. Intervention de la France et de l'Angleterre. — Prise de Canton.

I.

Pendant que les missionnaires français étaient persécutés dans le Thibet par l'ambassadeur de Péking, l'empire chinois était en guerre, pour la première fois, avec l'Angleterre. Lin, vice-roi de Canton et commissaire impérial, avait fait saisir et brûler une quantité considérable d'opium, afin de s'opposer à l'empoisonnement du peuple chinois par la nation anglaise. Ces prétentions de la Chine furent trouvées exorbitantes et on lui déclara la guerre. La très-honorable compagnie des Indes eut la charge de cette expédition lointaine; il était naturel de confier à

ceux-là mêmes qui fabriquaient le poison, le soin de le protéger et de l'aller vendre les armes à la main, en déclarant toutefois, à la face du monde, qu'on combattait pour le progrès, pour la liberté, pour la civilisation.

Le canon britannique retentit avec fracas sur les côtes du Céleste Empire, et mit facilement en fuite les milices tartares et chinoises qui s'avançaient avec leurs flèches et leurs fusils à mèche. Cependant les hostilités furent longues et opiniâtres; car les diplomates chinois étaient toujours là pour réparer les désastres des mandarins militaires. La puissance anglaise promena son pavillon sur le fleuve Bleu, saccagea plus d'une grande cité sur son passage et alla mouiller ses steamers et ses vaisseaux de ligne jusque sous les murs de Nanking. L'orgueil de la cour de Péking fut profondément humilié; car il fallut enfin, après des résistances séculaires, traiter avec ces méprisables Occidentaux, ouvrir cinq ports à leur commerce, reconnaître leur établissement à Hon-Kong et les laisser ainsi profaner le royaume des Fleurs.

Quoique les Anglais eussent revendiqué et obtenu pour tous les étrangers indistinctement les priviléges qui leur étaient accordés à eux-mêmes, plusieurs nations voulurent avoir leur traité particulier et ne pas aller à la remorque de l'Angleterre. Les États-Unis furent les premiers à se présenter, puis vint la France qui parut en Chine avec une brillante ambassade entourée de nombreux navires de guerre. Le traité de commerce qui fut conclu n'était que la reproduction du traité anglais. Le principe d'égalité

entre les étrangers, établi d'abord à Nanking, écartait avec habileté toute prétention nouvelle; mais on pouvait porter sur un terrain moins ingrat l'influence française et faire revivre les anciens services rendus à la Chine par les missionnaires catholiques.

Le plénipotentiaire français voulut, avant de s'en retourner, essayer d'améliorer le sort des chrétiens et des missionnaires, en obtenant d'abord la révocation des édits de proscription portés par l'empereur Tao-Kouang contre la religion chrétienne, et puis la liberté pour les sujets de l'empire d'embrasser la foi catholique et d'en professer ouvertement le culte extérieur. « Cette démarche, dit l'amiral Jurien de « la Gravière, n'avait pas été prévue dans les « instructions données à M. de Lagrenée; elle était « digne de la France et des hommes qui la représen- « taient dans ces mers lointaines.... C'était une af- « faire qui devait être discutée officieusement entre « les deux plénipotentiaires. La France ne jeta point « son épée dans la balance; elle réclama les droits « de l'humanité avec le langage modéré qui con- « venait à la cause qu'elle s'était chargée de dé- « fendre (1)... »

Une telle entreprise, il faut le reconnaître, était délicate et hérissée de difficultés. Le représentant du gouvernement français pouvait bien réclamer contre les exécutions atroces dont plusieurs missionnaires avaient été victimes à différentes époques, et exiger qu'à l'avenir on reconduirait, sans mauvais traite-

(1) *Voyage en Chine*, par M. Jurien de la Gravière, t. I, p. 82.

ments, dans un des ports libres, les Européens qui seraient arrêtés dans l'intérieur de l'empire. Les Anglais, dans leur traité de Nanking, avaient déjà consacré cette mesure si équitable. Mais réclamer de l'empereur chinois la liberté religieuse pour ses propres sujets était chose plus difficile; car, enfin, les nations européennes prétendaient-elles s'immiscer dans le gouvernement du Céleste Empire et dicter à l'empereur les mesures qu'il devait adopter pour la bonne administration de ses sujets? Il est évident que les négociations qui eurent lieu entre l'ambassadeur français et le commissaire impérial ne pouvaient être qu'officieuses et nullement officielles. M. de Lagrenée ne pouvait guère exiger, au nom du roi Louis-Philippe, que l'empereur Tao-Kouang laissât ses sujets embrasser et professer librement la religion chrétienne. L'occasion était pourtant très-favorable. Les Chinois étaient encore sous l'impression de la mitraille anglaise, et ils étaient parfaitement disposés à tout promettre aux Européens, sauf à ne rien tenir dans la suite.

Après de longues et vives instances de la part de M. de Lagrenée, le commissaire impérial Ky-in adressa à son empereur la requête suivante :

« Ky-in, grand commissaire impérial et vice-roi des deux provinces de Kouang-Tong et de Kouang-Si, présente respectueusement ce mémoire.

« Après un examen approfondi, j'ai reconnu que la religion du Seigneur du ciel est celle que vénèrent et professent toutes les nations de l'Occident. Son but principal est d'exhorter au bien et de réprimer le mal. Anciennement, elle a pénétré, sous la dynastie des

Ming, dans le royaume du Milieu (1), et, à cette époque, elle n'a point été prohibée. Dans la suite, comme il se trouva souvent, parmi les Chinois, qui suivaient cette religion, des hommes qui en abusèrent pour faire le mal, les magistrats recherchèrent et punirent les coupables. Leurs jugements sont consignés dans les actes judiciaires.

« Sous le règne de Kia-King, on commença à établir un article spécial du Code pénal pour punir ces crimes. Au fond, c'était pour empêcher les Chinois chrétiens de faire le mal, mais nullement pour prohiber la religion que vénèrent et professent les nations étrangères de l'Occident.

« Aujourd'hui, comme l'ambassadeur français, La-Ko-Nie (Lagrenée), demande qu'on exempte de châtiments les chrétiens chinois qui pratiquent le bien, cela me paraît juste et convenable.

« J'ose, en conséquence, supplier Votre Majesté de daigner, à l'avenir, exempter de tous châtiments les Chinois comme les étrangers qui professent la religion chrétienne et qui, en même temps, ne se rendent coupables d'aucun désordre ni délit.

« Quant aux Français et autres étrangers qui professent la religion chrétienne, on leur a permis seulement d'élever des églises et des chapelles dans le territoire des cinq ports ouverts au commerce; ils ne pourront prendre la liberté d'entrer dans l'intérieur de

(1) Nous avons vu dans le cours de cette histoire que le christianisme avait déjà pénétré en Chine au cinquième et au sixième siècle et que pendant le treizième surtout il y avait été très-florissant. Le commissaire impérial Ky-in pouvait ignorer ces faits importants; mais il est fâcheux qu'il ne se soit rencontré personne pour les lui apprendre.

l'empire pour prêcher la religion. Si quelqu'un, au mépris de cette défense, dépasse les limites fixées et fait des excursions téméraires, les autorités locales, aussitôt après l'avoir saisi, le livreront au consul de sa nation, afin qu'il puisse le contenir dans le devoir et le punir. On ne devra pas le châtier précipitamment ou le mettre à mort.

« Par là, Votre Majesté montrera sa bienveillance et son affection pour les hommes vertueux; l'ivraie ne sera point confondue avec le bon grain, et vos sentiments et la justice des lois éclateront au grand jour.

« Suppliant Votre Majesté d'exempter de tout châtiment les chrétiens qui tiennent une conduite honnête et vertueuse, j'ose lui présenter humblement cette requête, afin que sa bonté auguste daigne approuver ma demande et en ordonner l'exécution.

« (Requête respectueuse.) »

APPROBATION DE L'EMPEREUR.

« Le dix-neuvième jour de la onzième lune de la vingt-quatrième année Tao-Kouang (1844), j'ai reçu ces mots écrits en vermillon :

« J'acquiesce à la requête. — Respectez ceci. »

Conformément à cette approbation, il y eut plus tard un édit impérial, adressé à tous les vice-rois et gouverneurs de province, faisant l'éloge de la religion chrétienne et défendant à tous les tribunaux, grands et petits, de poursuivre à l'avenir les Chinois chrétiens pour cause de religion. Quand cet édit fut connu, les missionnaires et les néophytes furent trans-

portés de joie ; on crut voir s'ouvrir, pour les missions de la Chine, l'ère tant désirée de la liberté religieuse, et aussitôt les bénédictions et les actions de grâce de l'Europe et de l'Asie furent prodiguées à l'ambassade française. Cependant ceux qui ont une connaissance pratique des Chinois et des mandarins pouvaient prévoir que, en réalité, les résultats seraient loin de répondre à de si magnifiques espérances. L'édit impérial fut promulgué et affiché dans les cinq ports ouverts au commerce européen. M. de Lagrenée demanda qu'il fût également publié dans l'intérieur de l'empire ; on le lui promit, mais on se garda bien d'en rien faire.

Cependant, des copies de la requête du commissaire Ky-in et de l'édit de l'empereur furent répandues en grand nombre dans toutes les chrétientés des provinces intérieures, et les néophytes purent lire les éloges impériaux de la religion et les défenses adressées aux mandarins de poursuivre désormais les chrétiens. Tout cela fut pris au sérieux ; les chrétiens se crurent libres et furent un instant convaincus que, si le gouvernement de Péking ne favorisait pas encore leurs croyances, du moins il les tolérait franchement. Mais les persécutions locales, qui continuèrent partout, comme s'il n'y eut eu ni ambassade, ni requête, ni édit, les avertirent bientôt qu'ils marchaient toujours sur un terrain mouvant, et que cette liberté, qui leur arrivait, en contrebande, sur des feuilles de papier, n'était qu'une chimère. Ceux qu'on traîna devant les tribunaux, et qui eurent l'ingénuité de revendiquer la protection de l'édit impérial et de l'ambassade française, furent fustigés d'importance par les juges. —

Toi, homme du petit peuple, disait le mandarin, te voilà devenu bien audacieux que de vouloir t'ingérer dans les relations de l'empereur avec les nations étrangères... Nous avons connu un néophyte de la province de Péking qui reçut cent cinquante coups de bambou pour avoir osé présenter à son juge une copie de l'édit de tolérance religieuse.

Les négociations qui avaient eu lieu entre l'ambassadeur français et le rusé diplomate chinois ne pouvaient être, en effet, d'une grande valeur. Tout ce qu'on avait obtenu n'avait aucun caractère officiel. Le gouvernement du roi des Français n'avait rien demandé à l'empereur de la Chine et celui-ci n'avait fait aucune promesse à la France; de part et d'autre il n'y avait rien eu d'officiel; tout s'était passé entre M. de Lagrenée et Ky-in. L'un avait énergiquement exprimé ses vives sympathies pour les chrétiens chinois; et l'autre avait eu la courtoisie de les recommander à la protection de son empereur. L'ambassadeur français une fois parti, et Ky-in révoqué de ses fonctions, il ne devait plus rien rester de tous ces beaux arrangements.

En dehors du traité commercial, voici, en résumé, ce qui fut obtenu par l'ambassade française; on le trouve énoncé dans la requête même du commissaire impérial. Au sujet des chrétiens, Ky-in supplie l'empereur « de daigner, à l'avenir, exempter de tout châ-
« timent les Chinois comme les étrangers qui profes-
« sent la religion chrétienne et qui en même temps ne
« se rendront coupables d'aucun désordre ni délit. »
Comment pourra-t-on surveiller les mandarins, et savoir s'ils persécutent ou non les chrétiens? Le gou-

vernement chinois peut-il permettre à des étrangers d'inspecter ses fonctionnaires? Quand on fera des réclamations, les Chinois n'opposeront-ils pas toujours le mensonge? ne pourront-ils pas toujours dire que les chrétiens détenus dans les prisons ou envoyés en exil sont punis pour des délits en dehors de leur croyance religieuse? C'est ainsi, en effet, que les choses se sont passées, et il était facile de le prévoir.

Au sujet des missionnaires, il est dit dans la requête : « Les Français et autres étrangers ne pourront « entrer dans l'intérieur de l'empire pour prêcher « leur religion. Si quelqu'un, au mépris de cette dé- « fense, dépasse les limites fixées et fait des excur- « sions téméraires, les autorités locales, après l'avoir « saisi, le livreront au consul de sa nation, afin qu'il « puisse le contenir dans le devoir et le punir. » Assurément il n'était pas à craindre de voir les consuls de France punir les missionnaires qu'on surprenait prêchant le christianisme; mais une semblable rédaction n'était-elle pas de nature à faire penser aux Chinois que les prédicateurs de l'Évangile sont des hommes insurbordonnés, désobéissants aux lois et punissables par les mandarins de leur pays?

Nous sommes persuadé que M. de Lagrenée est tout entier dévoué aux intérêts de nos missions, et que, s'il n'eût dépendu que de lui, tous les Chinois seraient chrétiens et professeraient leur religion dans une entière liberté; mais nous savons que son entreprise était difficile et délicate, puisqu'il agissait seul et sans instruction officielle de son gouvernement..... En 1844, on a été convaincu en Europe que la Chine était ouverte et que la religion chrétienne y était libre.

Malheureusement les Anglais n'avaient pas plus ouvert la Chine que l'ambassade française n'avait donné aux Chinois la liberté religieuse. Les événements ne tarderont pas à le prouver surabondamment.

II.

Les missionnaires qui avaient été expulsés du Thibet étaient parvenus, après un affreux voyage de trois mois, aux frontières de l'empire chinois (1). Ils furent retenus quelque temps à Tching-Ton, capitale du Sse-Tchouan, où on leur fit enfin subir un jugement solennel par-devant les principaux mandarins de la ville.

« Une foule immense attendait aux environs du tribunal (2). Parmi cette cohue populaire, avide de voir les deux étrangers des mers occidentales, nous remarquâmes quelques figures sympathiques et qui semblaient nous dire : vous voilà plongés dans une grande détresse, et nous ne pouvons rien faire pour vous..... L'abattement de ces pauvres néophytes nous faisait mal ; nous eussions voulu faire pénétrer dans leur âme un peu de ce calme et de cette paix dont nous étions remplis.

« Des soldats armés de bambous et de rotins écartaient la foule ; le grand portail s'ouvrit et nous entrâmes. Nous fûmes placés dans une petite salle d'attente, d'où nous pouvions contempler le mouvement

(1) Voir pour les détails, le *Voyage au Thibet*, t. II.
(2) *Empire chinois*, par M. Huc, t. I, p. 50.

et l'agitation qui régnaient dans le tribunal. Les mandarins qui devaient prendre part à la cérémonie arrivaient successivement en grand costume et suivis de leur état-major, qui avait toutes les allures d'une bande d'assassins et de voleurs. On voyait courir de côté et d'autre les satellites, affublés de longues robes rouges et coiffés de hideux chapeaux pointus, en feutre noir ou en fil de fer, et surmontés de longues plumes de faisan. Ils étaient armés de vieux sabres ébréchés, de chaînes, de tenailles, de crampons et de divers instruments de supplice, dont il nous serait impossible de préciser les formes bizarres et affreuses. Les mandarins se réunissaient par petits groupes et causaient entre eux avec de grands éclats de rire ; les officiers subalternes, les scribes, les satellites, les bourreaux allaient et venaient en courant pour se donner de l'importance ; chacun avait l'air de se promettre une séance très-curieuse et assaisonnée d'émotions inusitées.

« Toute cette agitation, tous ces préparatifs interminables avaient quelque chose d'outré et d'extravagant. Évidemment on cherchait à nous faire peur. Enfin, tout le monde disparut, et un grand silence succéda à ce long tumulte. Un instant après, un cri affreux, poussé par un grand nombre de voix, se fit entendre dans la salle d'audience ; il se renouvela trois fois..... et nous sûmes que les juges faisaient leur entrée solennelle et s'installaient sur leurs siéges. Deux officiers, décorés du globule de cristal, se présentèrent dans notre petite salle d'attente, et nous firent signe de les suivre. Une grande porte s'ouvrit et laissa voir tout d'un coup les nombreux personnages de cette

représentation chinoise. Douze marches en pierre conduisaient à la vaste enceinte où étaient les juges. Sur les deux côtés de cet escalier étaient échelonnés les bourreaux en robe rouge; quand les accusés passèrent au milieu de leurs rangs : Tremblez! tremblez! crièrent-ils tous ensemble, d'une voix stridente, et en même temps ils agitèrent leurs instruments de supplice, qui firent entendre un horrible cliquetis. On nous fit arrêter au milieu de la salle, et alors huit espèces de greffiers prononcèrent en chantant la formule d'usage : Accusés, à genoux! Les accusés demeurèrent graves et immobiles... Une seconde sommation fut faite; mais toujours même attitude de la part des accusés.... (1) »

Nous ne reproduirons pas les curieux détails de ce jugement, qui ont été racontés ailleurs. Voici la traduction de la dépêche officielle que le vice-roi du Sse-Tchouan adressa à l'empereur au sujet des missionnaires arrêtés dans le Thibet :

« ... Moi, votre sujet, j'ai recherché avec soin dans quel but les deux étrangers du royaume de France voyageaient au loin pour prêcher leur religion, d'où ils tiraient, quand ils résident au dehors pendant plusieurs années, les sommes nécessaires à leur subsistance et à leur entretien de tous les jours; pourquoi ils restaient longtemps sans retourner dans leur pays; si leur absence avait une durée déterminée; quel était le nombre des prosélytes qu'ils avaient formés; quel but ils s'étaient proposé en allant ensemble au Thibet, qui est la résidence des lamas.

(1) *L'empire chinois*, t. I, p. 52.

« Il résulte des informations que j'ai prises que ces étrangers vont en différents lieux pour prêcher leur religion, et que leur mission a une durée indéterminée. Si, lorsqu'ils sont en voyage, ils craignent de manquer de ressources nécessaires, ils écrivent au procureur de leur nation qui réside à Macao, et celui-ci leur envoie immédiatement de l'argent pour subvenir à leurs besoins. Dans toutes les provinces de la Chine, il y a des hommes du même pays qui se sont expatriés pour prêcher leur religion, et il n'y en a pas un seul qui n'exhorte les hommes à faire le bien ; ils ne se proposent pas d'autre but. Ils ne se rappellent pas le nombre ni les noms de ceux à qui ils ont enseigné la doctrine. Quant à leur voyage au Thibet, ils voulaient, après y avoir prêché la religion, s'en retourner dans leur pays par la voie du Népal. Or, comme ils n'étaient pas suffisamment versés dans la langue du Thibet, ils n'avaient pas encore pu y former des prosélytes. A cette époque, le haut fonctionnaire, Ki-Chan, qui réside dans la capitale du Thibet, ordonna une enquête, par suite de laquelle ils furent arrêtés et envoyés sous escorte au Sse-Tchouan.

« Après avoir fait ouvrir leur malle et examiné les lettres et les écrits en langue étrangère qu'elle renfermait, je n'ai trouvé personne qui pût reconnaître ces caractères et les comprendre. Ces étrangers, interrogés à ce sujet, me répondirent que c'étaient des lettres de famille et les certificats authentiques de leur mission religieuse. Je voulus rechercher avec soin si leur déclaration faite devant Ki-Chan était ou non l'expression de la vérité ; mais je n'en pus découvrir par moi-même la preuve irréfragable. J'examinai

alors leur barbe et leurs sourcils, leurs yeux et leur teint; je les trouvai tout à fait différents des hommes du royaume du Milieu, et il me fut parfaitement démontré que c'étaient des étrangers venus d'un royaume lointain, et qu'il ne fallait pas les prendre pour des mauvais sujets appartenant au territoire intérieur (la Chine); là-dessus il ne me reste pas le plus léger doute.

« Si l'on veut rechercher encore ce que disent leurs lettres et leurs livres en langues étrangères, je pense qu'il faut les envoyer avec eux dans la métropole de la province de Canton, pour que là on cherche un homme versé dans les langues étrangères qui les traduise et en fasse connaître le contenu.

« Si l'on ne découvre pas autre chose, on remettra ces étrangers entre les mains du consul de France, pour qu'il les reconnaisse et les renvoie dans leur royaume. Par là, la vérité de l'enquête sera mise dans tout son jour.

« Quant à Samdadchiemba, comme il résulte de son interrogatoire qu'il n'était attaché à ces étrangers qu'en qualité de serviteur à gages, il paraît convenable qu'on le renvoie dans son pays natal, savoir, dans le district de Nien-Pé, de la province de Kan-Sou. Là, on le remettra au magistrat local, qui pourra le relâcher sur-le-champ.

« S'il se présente plus tard d'autres circonstances dont l'exposé réponde au but de votre premier décret, j'en écrirai, comme c'est mon devoir, le résumé fidèle, et j'en ferai l'objet d'un nouveau rapport que j'adresserai à Votre Majesté.

« Au moment où vos instructions me parviennent,

la température est excessivement chaude, et les vêtements ainsi que les provisions alimentaires des susdits étrangers ne sont pas encore prêts.

« .... Moi, votre sujet, après avoir écrit et cacheté ce rapport exact et détaillé, j'ai chargé un fonctionnaire public de prendre la route impériale et de les conduire à leur destination, par la province du Hou-Pé et autres lieux. »

Les missionnaires du Thibet furent, en effet, escortés par ordre de l'empereur jusqu'à Canton où ils arrivèrent après un voyage de trois mois semé des péripéties les plus variées. Leur expédition apostolique dans la capitale du bouddhisme avait eu, sans doute, bien peu de succès. Cependant elle ne fut pas tout à fait infructueuse et sans résultat. Le saint-siége, informé des bonnes dispositions des bouddhistes de Lha-Ssa et des espérances que ces lointaines contrées offraient aux prédicateurs de l'Évangile, érigea le Thibet en vicariat apostolique. Cette nouvelle mission fut confiée au séminaire des Missions Étrangères dont les établissements dans les Indes, dans les provinces du Sse-Tchouan et du Yun-Nan, sur les frontières même du Thibet, pouvaient favoriser l'entrée des ouvriers apostoliques dans les États du Grand Lama.

Le Thibet si longtemps oublié depuis les courageuses expéditions de Goès, de d'Andrada, de Désideri et d'Horatio della Penna, fixa enfin l'attention du monde catholique. Des apôtres pleins d'ardeur ne tardèrent pas à se présenter pour aller porter le flambeau de la foi chrétienne au milieu des ténèbres du bouddhisme. M. Krick, missionnaire d'une grande initiative et d'une intrépidité inébranlable, eut la pensée de pénétrer dans

le Thibet, en traversant les Indes et en franchissant les Himalayas. En 1851, il arriva dans le Boutan, au pied de ces montagnes gigantesques dont les effrayantes masses semblaient défier le courage et la constance des voyageurs. Les Anglais de l'Inde s'intéressaient au projet si hardi, si aventureux du missionnaire français. Les uns l'encourageaient, mais d'autres cherchaient à le dissuader d'un voyage, disaient-ils, impossible, et qui déjà avait été vainement tenté plus d'une fois. Six Européens, entourés de toutes les chances de réussite, argent, protection, guides, soldats et suite nombreuse, s'étaient vus obligés de rebrousser chemin. Deux natifs, placés dans les meilleures conditions de succès, avaient également échoué....

« Et moi, dit M. Krick, je n'avais rien, absolument rien; je n'avais que *Lorrain*, mon chien fidèle, qui semblât décidé à me suivre. Je voyais et comprenais les difficultés de mon entreprise; je ne me faisais aucune illusion de zèle et d'imagination. Du reste, il n'y a rien comme la présence de la mort pour calmer les écarts de nos facultés. Mais enfin, il y avait un an et demi que je contemplais la neige du Thibet, il était temps de passer du spectacle à l'action. Ce n'était donc pas imprudence et irréflexion de ma part, c'était détermination libre. Bien des personnes me disaient : « Mais votre pape est un tyran, de vous forcer à de « pareilles choses. » D'autres ajoutaient : « Vous de- « vez recevoir une forte paye et attendre une bonne « place, une grande pension du gouvernement. » J'avais l'honneur de leur répondre que j'étais aussi libre qu'eux; que ni pape, ni évêque, ni supérieur

ne m'obligeait de faire un pas ; que si j'allais en avant, il ne m'en reviendrait pas un sou de plus ; que je le faisais, parce qu'il est écrit : *Allez, enseignez toutes les nations ;* que donner sa vie pour annoncer la bonne nouvelle, c'était le droit chemin du ciel ; que si on récompense ceux qui se jettent dans le feu, dans l'eau, à la bouche du canon pour sauver des vies mortelles ; il y a aussi une récompense pour les missionnaires qui se dévouent au salut des âmes... »

Pénétrés d'admiration pour un dévouement si héroïque, plusieurs officiers anglais voulurent, autant qu'il était en eux, avoir part à la généreuse entreprise du missionnaire catholique ; ils lui firent cadeau d'un sextant, d'une boussole et de plusieurs instruments de mathématiques, car M. Krick, par ses connaissances solides et variées, pouvait rendre d'importants services à la science. Le major Wicth procura un guide au missionnaire et contribua à organiser sa caravane qui partit au mois de décembre 1851, de Tchoumpoura, village du royaume d'Assam. M. Krick décrit ainsi le costume qu'il avait adopté : « De gros souliers-bottines, un pantalon en étoffe d'Assam, une blouse de coton à franges noires, fabriquée chez les sauvages Naga, une gibecière sur le dos, fusil en bandoulière, chapeau à la tyrolienne qui me tombait sur les épaules et ne laissait voir que ma barbe ; ma croix de missionnaire faisant sur le tout un singulier contraste : tel je me mirai dans l'eau. Peu importe, j'étais heureux et je priais Dieu de nous bénir. »

La caravane se composait de dix-sept voyageurs, sans compter le fidèle Lorrain, qui courait à l'avant-garde. Au delà du village Tchoumpoura habité par

la tribu indienne de Michemis, on ne rencontrait plus de sentier frayé. On suivit le lit du Brahmapoutre, à travers une immense forêt, où il fallait se faire une trouée le sabre à la main; « à midi, dit M. Krick, je veux prendre la hauteur du soleil; mais les arbres sont si hauts et si touffus, que je ne puis l'apercevoir. Qui n'a pas vu ce que je vois n'a rien vu. Les arbres sont énormes, pleins de fraîcheur et de jeunesse dans leur âge séculaire. Chaque tronc est chargé de plantes parasites et grimpantes, du genre du lierre et de la vigne; elles tombent de tout côté en guirlandes pour aller s'accrocher aux colosses voisins. J'ai certainement admiré les parcs de Saint-Cloud et de Versailles; mais que l'œuvre de l'homme paraît mesquine, pauvre, calculée, compassée, quand on voit l'œuvre de Dieu dans les Himalayas! »

Après plusieurs jours de marche, la caravane se mit à gravir ces fameuses montagnes. « Voilà que nous avons monté un jour et demi et toujours à pic... quoique si élevé je suis au milieu de la plus riche végétation. Ne croyez pas cependant que je sois en extase devant une vue si grandiose; sur les Himalayas je ne vois rien du tout; ces montagnes ne sont pas comme les autres; plus on monte, plus il reste à monter, et quand on s'est épuisé à gravir un pic qui paraissait tout dominer, on le trouve entouré d'autres sommets qui bornent tout horizon. Les Himalayas peuvent être comparés aux vagues de l'Océan; ils ne sont pas une chaîne, mais un monde de montagnes; pour bien en juger, il faudrait planer au-dessus dans un ballon. Ainsi, voilà un jour et demi que nous montons, et qu'ai-je devant moi? le pic *Sincoutrou*, colosse dont

les pieds reposent sur la tête de deux autres géants. »

Dans un autre passage de son intéressant journal, l'intrépide missionnaire parle ainsi des Himalayas : « Nous voici en pleines montagnes de l'aspect le plus grandiose et le plus imposant ; elles sont si hautes, qu'hier à midi je ne pouvais voir que la partie supérieure du disque du soleil, l'autre partie était éclipsée par la pointe d'un pic. Nous continuons à marcher, ayant sans cesse la mort en perspective. Enfin, nous débouchons sur la rive escarpée d'un torrent très-profond. Comme de cette hauteur j'avais une belle vue, je pris des notes et fis des observations avec ma boussole. Pendant ce temps, toute la bande était descendue sans que j'y fisse attention. Quand j'arrivai au bord du précipice, je me trouvai en face d'une roche nue et brusquement coupée en talus rapide. Je regardai à droite, à gauche, pour voir où mes gens avaient passé ; je ne découvris aucune trace de chemin ; ils me crièrent en riant, qu'il fallait descendre sur le rocher même. Comme je n'avais pas remarqué quel moyen ils avaient pris, je ne sus comment faire, et je m'arrêtai pour réfléchir. Ils s'amusaient de mon embarras, mais personne n'eut la bonté de venir à mon secours. Je m'étendis alors de tout mon long sur mon dos ; j'ajustai mon coup dans la meilleure direction possible, et je partis comme le vaisseau qu'on lance à la mer, ou plutôt comme le mort qu'on fait glisser dans la fosse. En une seconde je fus en bas, au grand étonnement des sauvages, qui se regardaient en disant : « Comme il va ! » J'en fus quitte pour quelques égratignures et quelques contusions. »

A mesure que le missionnaire avançait dans son

aventureux voyage, il voyait les fatigues augmenter et les dangers s'accumuler autour de lui. Abandonné ou trahi par les gens de sa suite, il tomba entre les mains des sauvages Michemis qui, après l'avoir indignement pillé, voulurent l'assassiner. L'intrépidité de M. Krick et surtout l'explosion inattendue d'un coup de fusil intimida les Michemis qui prirent la fuite. Mais le danger d'être coupé en morceaux par ces sauvages était toujours là; la menace d'une mort violente retentissait sans cesse aux oreilles du missionnaire. « Mes gens m'avertissent que les périls de la journée sont plus grands encore, et qu'ils ne croient pas que je voie la nuit. Je ne puis pas dire que je craigne la mort; j'y suis préparé, et pourtant mon moral se fatigue, je le sens. Mon corps n'est plus à son aise; je n'ai plus rien à manger; une chute grave m'a fait à la jambe une profonde blessure... mais confiance en Dieu! »

III.

Après avoir surmonté des fatigues inouïes et échappé au fer des assassins, M. Krick aperçoit enfin un village thibétain. Cette vue lui fait oublier toutes les misères passées; il se jette à genoux pour réciter le *Nunc dimittis*, puis il plante une croix fabriquée avec deux branches. « Savez-vous, s'écrie-t-il dans « sa relation, savez-vous la chanson du conscrit bre-« ton qui revoit son clocher à jour? c'est un écho « bien affaibli des sentiments qui agitaient mon âme... »

Il faut avoir été missionnaire pour comprendre les vifs tressaillements de l'apôtre parvenu enfin après de longues fatigues au milieu des populations dont le salut éternel lui a été confié.

Cependant, ces Thibétains, objets de si ardents désirs, devaient plonger M. Krick dans de profonds chagrins. S'étant d'abord attroupés autour de lui par curiosité, ils s'étaient retirés les uns après les autres, et bientôt un vide absolu s'était fait autour du missionnaire. « Jamais je ne m'étais senti aussi seul. Sans doute les Michemis m'avaient injurié, menacé et volé; mais les Thibétains, en me laissant à moi-même, sans crainte ni espérance de leur part, me faisaient presque regretter les dangers de la route. Jusque-là j'avais eu en perspective une mort violente; maintenant j'entrevoyais une mort d'abandon et de faim... »

M. Krick abandonna ce village, pour aller plus en avant, dans l'espoir de rencontrer une population moins indifférente, plus sympathique. Après deux jours de marche il atteignit le bourg de Sommeu où déjà la renommée avait annoncé la prochaine arrivée d'un être extraordinaire. Les habitants de Sommeu, hommes, femmes et enfants, se précipitèrent en foule à sa rencontre et bientôt se pressèrent autour de lui, afin de le mieux examiner. Ils fouillaient ses poches, tâtaient ses yeux et sa barbe, lui ouvraient la bouche, inspectaient ses dents, comptaient les doigts de sa main, analysaient la couleur de sa peau, et concluaient en somme qu'ils avaient découvert un être exceptionnel, tenant assez de l'homme, un peu de l'animal, et constituant une nouveauté qu'on ne pouvait classer dans aucune espèce connue. Le pauvre missionnaire

chercha longtemps un protecteur au milieu de cette foule de curieux ; un notable de la troupe eut enfin pitié de lui et lui donna un refuge dans sa demeure.

Deux jours après le gouverneur de la province arriva à Sommeu et fit subir à l'inconnu l'interrogatoire suivant : Quel est ton nom ? — Nicolas-Michel Krick, missionnaire. — De quel pays es-tu ? — Du royaume de France. — Que viens-tu faire ? — Je viens m'occuper de religion. — Ton but est d'explorer le pays pour nous faire la guerre. — Non, je suis Français et non Anglais, je suis prêtre et non officier. — Ton pays est-il grand ? — Oui, très-grand. — A-t-il un roi ? — Oui, un grand roi. — Quel est son nom ? — Napoléon. — A-t-il beaucoup de soldats ? — Quand j'ai quitté la France, il y en avait six cent mille sous les armes. — Pourquoi es-tu venu chez nous de préférence à d'autres nations ? — Parce que j'ai appris que vous êtes un peuple religieux. — Qui te l'a dit ? — Un autre lama de mon pays, qui a séjourné à Lha-Ssa, où il a été bien reçu par le régent. — Est-ce de ton propre mouvement ou par ordre de ton roi que tu as pris le chemin du Thibet ? — Mon roi ne sait pas même que je suis au monde. — Tu resteras ici un an ou deux, puis tu retourneras à Assam ? — Non, je resterai ici jusqu'à ma mort. — Alors tu es un mauvais sujet, tu as fui ton pays pour te soustraire à la justice : un bon sujet ne s'expatrie pas pour toujours. — Je ne suis pas un criminel ; vous pouvez écrire à mon roi, et vous verrez, aux renseignements qu'il vous transmettra sur mon compte, que ma conduite est sans reproche. — As-tu de l'argent ou quelque autre moyen d'éxistence ? —

Non, les Michemis m'ont dépouillé de tout. — Si tu n'as rien, qui voudra te loger et te nourrir? — Je compte sur l'hospitalité des Thibétains; mais si elle me fait défaut, je demanderai asile à un couvent de lamas... Il y eut ici une pause, pendant laquelle le tribunal prit du thé et se consulta.

« Lama, reprit le gouverneur, il faut retourner dans ton pays. — C'est impossible; pourquoi m'en irais-je? — Parce qu'on va se battre. — Que m'importe la guerre? — Comme étranger, tu en souffrirais plus que personne, et de mon côté, je ne puis te prendre sous ma protection. — Dans ce cas, je te décharge de toute responsabilité; je me protégerai moi-même. — Ce que je te dis est sérieux; il y aura un grand carnage; on te tuera... » A ces mots tous les chefs se levèrent, tirèrent leur grand sabre et se mirent à espadonner en tout sens, pointant, coupant, taillant des ennemis imaginaires, comme au plus fort de la mêlée. Ce simulcare de combat, qui devait, selon eux, porter la conviction dans l'esprit de l'étranger, n'amena que le sourire sur ses lèvres. On revint donc aux interrogatoires; ils étaient suivis avec intérêt par la foule; la salle était encombrée de curieux, bien qu'à chaque instant les agents de police en expédiassent un bon nombre à coups de pieds et de bâton.

Après s'être un moment recueilli, le gouverneur ajouta : « Voici le meilleur parti à prendre. Retourne à Kotta, premier village michemi à la frontière; restes-y pendant les hostilités, et la guerre finie, tu rentreras au Thibet. Si tu suis mon conseil, je te fournirai des vivres, je te protégerai dans ta nouvelle résidence, et à la paix je ne mettrai plus d'obstacle à ton

retour. — Raja, je te remercie de tes offres, mais je ne puis les accepter. Je suis au Thibet, j'y veux mourir; oui, je préfère la mort au départ...

« Cette protestation fut la dernière, dit M. Krick. Je craignis que, poussé à bout par de plus longues résistances, le gouverneur ne m'intimât l'ordre de décamper au plus vite, et de m'en aller comme j'étais venu, avec défense de reparaître jamais dans le pays. Sa proposition, au contraire, ne m'imposait qu'un éloignement momentané; elle m'assurait protection et secours dans ma retraite provisoire, et laissait derrière moi la porte ouverte pour un prochain et libre retour. Je lui fis donc répéter ses promesses, et je déclarai qu'à ces conditions je consentais à me retirer à Kotta. »

L'apôtre du Thibet séjourna encore quelque temps dans le village de Sommeu, où le peuple était loin de partager à son égard la défiance des chefs. Il ne se passait pas de jour sans que plusieurs Thibétains, hommes et femmes, ne vinssent lui demander sa bénédiction : « Lama-Gourou, lui disaient-ils en se prosternant à ses pieds, placez votre saint livre sur ma tête, et bénissez-moi.... »

« Si mon cœur, ajoute M. Krick, était consolé par ces témoignages d'intérêt, les conditions matérielles de mon existence n'en étaient pas moins dures. Le pauvre est pauvre partout. Je subissais le sort de la misère; ma chambre était une salle commune, ouverte à tout venant; elle servait de pied-à-terre et de bazar public. Chaque fois qu'un voyageur venait y passer la nuit, le maître de la maison ne se gênait pas pour me dire : « Lama, cède ta place; » et quand

j'étais à peine casé dans un autre coin, survenait un nouveau passager qui me poussait ailleurs. Cette humiliation de chaque instant m'eût été assez indifférente si elle n'avait affecté que ma personne; mais j'en souffrais pour la dignité du caractère sacerdotal dont j'étais revêtu. D'autre part, la disette minait ma santé. Je ne sais rien de terrible comme une faim qui s'aiguise par la pensée que le soir, le lendemain, les jours suivants, ce sera encore la même détresse, les mêmes privations. Comme les ventes et les achats se faisaient dans ma chambre, j'attendais avec impatience le moment où tout le monde serait sorti, et, une fois seul, je ramassais un à un les grains de riz tombés et perdus : quand j'en avais recueilli une douzaine dans le creux de ma main, j'étais content; je glanais les moindres miettes comme si c'eût été des parcelles d'or. En général, les voyageurs prenaient pitié de ma misère et me faisaient une part de leurs aliments. Cette position était affreuse; mais je souffrais sous l'œil de Dieu, qui saura, j'espère, me tenir compte de tous les sacrifices.... (1) »

Cette vie de privations et de déboires avait pourtant de l'attrait pour le zélé missionnaire, et ce ne fut pas sans un amer regret qu'il se vit forcé de quitter ce village thibétain et de rebrousser chemin. Le retour ne fut qu'un long tissu d'affreuses misères auxquelles il eût été impossible de résister sans une particulière assistance de Dieu. En repassant par la tribu où on avait déjà voulu attenter à ses jours, M. Krick fut arrêté par le chef de ces brigands, qui l'apostropha en

(1) *Relation de M. Krick*, p. 81.

ces termes : « Ah ! te voilà, dit-il ; je t'attendais ! tu m'as échappé la première fois ; maintenant je te tiens, c'est à mon tour. De quel droit as-tu violé mon territoire? Tu sauras ce qu'il en coûte à un Bengal de passer par mon royaume. Voyons, parle, qu'es-tu venu faire ici? Tu es entré sur mes terres, tu n'en sortiras pas, tu n'auras pas la satisfaction d'emporter dans ton pays le résultat de ton espionnage. Tu vas mourir. Je ne te couperai pas le cou dans ma maison, elle serait souillée par ton sang ; mais je vais te faire traîner dans les jungles, et là tu seras égorgé. »

La figure crispée et furieuse du sauvage était là pour donner du poids à cette terrible menace. L'impitoyable arrêt de mort venait à peine d'être prononcé, qu'on entendit au fond de la salle un long gémissement. C'était un malheureux dont le pied, dévoré par une affreuse gangrène, se consumait dans d'indicibles douleurs. Le chef de la tribu dit au missionnaire : « Je te donne trois jours pour guérir cet homme. » Durant la nuit entière les cris et les plaintes du malade ne cessèrent de se faire entendre, et chacun de ses gémissements avertissait le missionnaire qu'il n'avait plus que trois jours à vivre ; car comment guérir en si peu de temps un pied presque mort et tombant en pourriture ?

M. Krick profita de ces trois jours pour se préparer à la mort, sans toutefois négliger son malade. Comme avant son départ pour les missions il s'était exercé aux pansements dans l'hôpital Necker, il eut le bonheur de rendre la santé au moribond, au grand enthousiasme de cette tribu de sauvages, qui dès lors prirent pour leur prisonnier des sentiments plus humains.

On lui laissa librement continuer sa route; on lui donna même des guides, qui ne tardèrent pas à l'abandonner après l'avoir dépouillé du peu qui lui restait. Le froid, la faim, la soif, les insomnies furent ses fidèles et inséparables compagnons de voyage. Aussi était-il dans un état affreux lorsqu'il arriva à Saïkwah, à la résidence du capitaine Smith. « Dès que le capitaine m'aperçut, dit M. Krick, il s'écria : « Oh! l'abbé! » et vint à ma rencontre. Il s'arrêta à quatre pas de moi, me considéra avec un air de compassion, puis, joignant les mains : « Comme vous voilà arrangé! s'écria-t-il; garçon, vite, prépare une bonne quantité d'eau chaude, du savon et du linge blanc. Il vous faudra au moins huit jours de lessive pour vous nettoyer, ajouta-t-il en se tournant vers moi. — N'approchez pas de moi, lui dis-je, je suis couvert de vermine et de misère. »

La courageuse et pénible expédition de M. Krick avait duré trois mois. Parti de Saïkwah le 15 décembre 1851, il y était rentré le 18 mars 1852. Mais l'infatigable missionnaire ne profita pas longtemps de la confortable hospitalité que lui donnait si généreusement le capitaine Smith. Après quelques jours de repos, il se remit en route pour aller visiter la tribu des Abors, où aucun Européen n'avait encore été admis. Ce second voyage ne fut pas long, car il s'empressa de rentrer dans le royaume d'Assam, où l'attendaient deux nouveaux missionnaires, MM. Boury et Bernard, destinés également à la mission du Thibet.

A son retour du pays des Abors, M. Krick fut attaqué d'une fièvre si violente qu'en moins de douze heures il fut réduit à l'extrémité. Plusieurs mois après

il écrivait à ses supérieurs. « Succomberai-je à cette maladie, ou en reviendrai-je?.. je voudrais avoir pleine santé pour me remettre en route avec M. Boury, mon cher confrère. On me dit que je ne me rétablirai qu'en sortant pour quelque temps d'Assam. Mais je réponds que si j'en sors, ce sera pour le Thibet et non pour le Bengale.... » Dans une autre lettre du 16 janvier 1854, ce zélé missionnaire disait : « Ma santé, grâce à Dieu, se rétablit, et je crois que je suis déjà assez fort pour essayer une troisième tentative. Il faut espérer que cette fois, ce sera avec un résultat satisfaisant. Voilà trop longtemps que les affaires traînent : il me tarde de vous annoncer notre entrée et notre demeure au Thibet..... »

Au mois de février 1854, M. Krick et M. Boury se mirent en route sous la conduite d'un chef michemi, qui les fit passer par sa tribu. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, lorsqu'on reçut à Saïkwah la douloureuse nouvelle que les deux missionnaires français avaient été massacrés par le chef michemi qui s'était chargé de les conduire dans le Thibet. Ce sanglant événement causa une vive émotion parmi les Anglais du royaume d'Assam. Le gouverneur général de l'Inde, lord Dalhousie, ordonna aussitôt une expédition pour aller venger la mort des missionnaires catholiques. La tribu des sauvages michemis ayant été envahie par les troupes anglaises, les auteurs de cet affreux assassinat furent arrêtés, jugés et condamnés à mort. Sur la demande de l'archevêque et des missionnaires catholiques de Calcutta, lord Dalhousie commua la peine de ces scélérats en une détention perpétuelle.

Après des tentatives si malheureuses, les prédica-

teurs de l'Évangile durent renoncer au projet de pénétrer dans le Thibet par la voie des Indes. Cependant cette intéressante mission n'était pas abandonnée. Pendant que M. Krick et M. Boury luttaient jusqu'à la mort dans les gorges des Hymalayas, un autre missionnaire, M. Renou, parti de la province du Sse-Tchouan s'acheminait vers Lha-Ssa avec une admirable intrépidité. Arrêté dans sa marche apostolique par un mandarin chinois, il fut reconduit à Macao. Mais rien ne saurait ébranler le courage et la persévérance de ceux à qui il a été dit de propager l'Évangile dans le monde. Le Thibet ayant été désigné par le père de famille comme un champ à défricher, il faut, coûte que coûte, que les ouvriers apostoliques y pénètrent et qu'ils s'y établissent. M. Renou ne s'est pas laissé décourager par l'insuccès de sa première entreprise. Il a de nouveau traversé l'empire chinois, et aujourd'hui il est installé dans une lamazerie, étudiant avec ardeur la langue thibétaine, sous la direction d'un Bouddha vivant. « Voilà ma position présente, écrivait-il naguère. Quel sera l'avenir? Dieu seul le sait. Pourrai-je demeurer assez longtemps ici pour y terminer mon travail linguistique? je l'espère, sans cependant pouvoir répondre de rien. Je suis en très-bonne harmonie avec tous les chefs de la lamazerie; mais tous ignorent qui je suis; aucun d'eux ne pense que je bats sur leur enclume des armes pour détruire leur règne d'ignorance et de superstition. »

IV.

Les missionnaires du Thibet avaient moins à redouter les persécutions des lamas que l'influence du gouvernement de Péking, dont la politique ombrageuse travaillait sans cesse à éloigner les Européens des frontières de l'empire. Ce n'est pas que la propagation religieuse préoccupât beaucoup les Chinois, mais ils avaient peur de l'esprit audacieux, entreprenant et envahisseur de ces étrangers qui déjà les pressaient de toutes parts. Et pourtant les canons de l'Angleterre n'avaient encore pu faire à leurs frontières qu'une brèche insignifiante, bien moins à redouter pour les vieilles institutions du Céleste Empire que l'infiltration occulte et persévérante des idées chrétiennes. Depuis le traité de Nanking, en 1844, le nombre des missionnaires s'étant considérablement augmenté, les conversions avaient été plus faciles et l'Église de Chine ne tarda pas à compter près de 300,000 néophytes. Trois cent mille chrétiens sur une population de plus de trois cent millions d'individus, c'est peu sans doute; mais comme ils se trouvaient répandus dans toutes les provinces de l'empire, on comprendra que l'esprit chrétien était déjà capable d'exercer une certaine influence sur les idées et sur les mœurs de la nation.

Les cinq ports, ouverts au commerce des étrangers, étaient d'ailleurs comme autant de rendez-vous où les Chinois, attirés par l'appât du trafic, venaient, en

quelque sorte malgré eux, se mettre au courant de la civilisation des peuples chrétiens. Les missions en avaient fait comme le centre de leur propagande; on y avait établi les procures, les séminaires pour la formation du clergé indigène, et les imprimeries qui répandaient avec profusion les livres chrétiens parmi le peuple. La liberté et la sécurité dont on jouissait dans les ports fréquentés par les Européens permirent à la propagande catholique d'exercer sur les Chinois un genre d'influence qu'on n'avait pas encore osé essayer. On voulut expérimenter si ces cœurs blasés et profondément ensevelis dans le matérialisme pourraient se laisser émouvoir par le sublime et touchant apostolat de la sœur de la Charité.

Dans un pays où la servitude publique et privée des femmes est scellée en quelque sorte par le triple sceau de l'opinion, de la législation et des mœurs, il était important de faire voir la femme réhabilitée par l'Évangile, la femme entourée de l'auréole de toutes les vertus chrétiennes. Ce spectacle avait été déjà donné à la Turquie depuis peu d'années, et les sectateurs de Mahomet, faisant taire leur fanatisme et leurs grossiers préjugés, exprimaient franchement leur admiration pour une religion qui savait opérer tant de merveilles par le ministère des sœurs de la Charité.

Depuis longtemps les filles de Saint Vincent de Paul, dont la charité ne connaît point de bornes, formaient les vœux les plus ardents pour qu'il leur fût permis de traverser les mers et de s'en aller, sur les pas des apôtres, jusqu'aux extrémités du monde, s'offrir en holocauste pour le salut des âmes. Ces

vœux furent enfin exaucés, et douze sœurs de la Charité débarquaient en 1848 sur les côtes de la Chine. A cette époque nous étions revenu de notre voyage au Thibet, et nous eûmes la consolation de recevoir nous-même à Macao, ces femmes héroïques, ces anges du Seigneur, qui, sans prendre le temps de se reposer des fatigues d'une longue navigation, s'abandonnèrent aussitôt avec un saint enthousiasme au soulagement des misères dont elles se trouvèrent environnées. Au nombre de ces filles de la Charité qui étaient venues jusqu'au fond de l'Asie pour se faire les servantes des pauvres, on remarquait avec attendrissement la sœur du vénérable martyr Gabriel Perboyre. Elle avait voulu continuer en quelque sorte l'apostolat de son glorieux frère, et venir mourir à côté de ses reliques.

Aussitôt que le gouvernement chinois eut connaissance de l'arrivée des sœurs de la Charité, et qu'il sut que le but principal de leur mission était de recueillir les enfants abandonnés, il paraît qu'il eut honte de lui-même, en voyant des femmes chrétiennes venir de si loin pour être les mères adoptives de ces pauvres petites créatures si impitoyablement sacrifiées par les femmes chinoises. Il s'empressa donc de faire afficher dans la province de Canton l'édit suivant contre l'infanticide :

« Le juge criminel de la province de Kouang-Tong défend strictement l'abandon des petites filles ; il faut abolir cette détestable coutume et remplir avec exactitude les devoirs de la vie.

« J'ai appris que, dans Canton et dans les faubourgs, on avait l'abominable coutume d'abandonner les petites filles. Dans quelques cas, c'est parce que la fa-

mille est pauvre et qu'on ne peut subvenir à l'entretien de nombreux enfants; dans d'autres cas, les parents désirent un garçon, et, dans la crainte que les soins à donner de la part de la mère ne retardent une seconde progéniture, quand une fille naît, elle est aussitôt abandonnée.

« Bien qu'il y ait des établissements pour les enfants trouvés du sexe féminin, cependant on n'a pu détruire cette révoltante pratique, qui est un outrage à la morale et à la civilisation, et qui brise l'harmonie du ciel.

« Dans ce dessein, je fais de sévères défenses et ces pressantes considérations :

« Considérez les insectes, les poissons, les oiseaux, les bêtes féroces ; tous aiment leurs petits... Comment donc, vous, pouvez-vous massacrer ceux qui sont formés de votre sang, et qui sont pour vous comme les cheveux de votre tête !

« Ne vous inquiétez pas de votre pauvreté; car vous pouvez, par le travail de vos mains, vous procurer quelques ressources. Quoiqu'il soit difficile de marier vos filles, ce n'est pas une raison pour vous en débarrasser. Les deux pouvoirs, celui du ciel et celui de la terre, le défendent. Les enfants des deux sexes appartiennent à l'ordre du ciel, et, s'il vous naît une fille, vous devez l'élever, encore qu'elle ne vaille pas pour vous un garçon. Si vous les tuez, comment pouvez-vous espérer d'avoir des fils? Comment ne craignez-vous pas les suites de votre indigne conduite, et surtout les décrets de la justice du ciel! vous étouffez votre amour... vous vous en repentirez après la vie, mais trop tard.

« Je suis un juge plein de bienveillance, de bonté et de commisération. Vous devez tous, si vous avez une fille, l'élever avec soin, ou, si vous êtes pauvres, l'envoyer à l'établissement des enfants trouvés, ou la confier à une famille amie, pour qu'elle l'élève pour vous. Si vous les abandonnez comme précédemment, dès que vous serez découverts, vous serez punis selon les lois, car vous êtes dénaturés; et, pour le crime du meurtre de vos enfants, vous êtes indignes de toute indulgence. Abandonnez vos premières coutumes de livrer vos enfants à la mort; cessez de commettre le mal et d'attirer sur vous des calamités et la réprobation.

« Que chacun obéisse à cet édit spécial! »

Une semblable proclamation est une réponse catégorique à ceux qui prétendent que les infanticides ne sont pas très-nombreux en Chine; mais en même temps elle est une preuve que le gouvernement ne favorise nullement de tels crimes. Les hospices pour les enfants trouvés témoignent encore d'une certaine sollicitude de l'administration chinoise envers ces pauvres petites créatures. Nous savons bien que ces établissements ne sont pas d'une grande ressource et qu'ils ne peuvent remédier à l'intensité du mal; les mandarins et les employés de ces hôpitaux étant beaucoup plus occupés d'en piller rapidement les revenus que de veiller au bon entretien des enfants.

L'association de la Sainte-Enfance, fondée à Paris par le zèle et la charité de Mgr de Forbin-Janson, a déjà peut-être sauvé, en Chine, un plus grand nombre d'enfants que les immenses revenus de tous les hospices de ce vaste empire. Il est beau, il est glorieux

pour la France catholique de veiller, avec cette généreuse sollicitude, sur les enfants des nations étrangères, de celles mêmes qui repoussent avec le plus de dédain les bienfaits de son inépuisable charité. Heureuse l'enfance catholique de l'Europe, à qui la religion sait inspirer, dès les premières années, ces héroïques sentiments de bienfaisance et de sacrifice! La société peut compter sur une génération qui se passionne ainsi pour le salut des enfants abandonnés à l'autre extrémité du monde, et dont l'œuvre touchante et merveilleuse exerce déjà son influence dans les contrées les plus reculées. Chose incroyable! la Sainte-Enfance, une association de tout petits enfants chrétiens, lutte avec plus de succès contre les infanticides que l'empereur de la Chine avec ses trésors et ses légions de mandarins.

Après un séjour de quelques années à Macao, les sœurs de la Charité ont été s'établir vers le nord de la Chine, à Ning-Po, ville considérable où leurs œuvres d'abnégation et de dévouement n'ont pas tardé à leur conquérir l'estime, l'admiration et la bienveillance de tous. Ce sera toujours pour nous un sujet de bien douce consolation que d'avoir pu, durant notre séjour en Chine, travailler un peu à leur préparer le précieux établissement de Ning-Po.

V.

La création de nombreux vicariats apostoliques et l'établissement des sœurs de la Charité, c'était là,

pour les missions de la Chine, deux précieux éléments de prospérité ; mais une terrible crise révolutionnaire est venue ralentir pour longtemps encore les progrès de la propagation de la foi dans ce malheureux empire chinois.

En 1850, l'empereur Tao-Kouang mourut et laissa le pouvoir à un de ses fils, à peine âgé de vingt ans, qui prit en montant sur le trône le nom de Hien-Fong, c'est-à-dire, prospérité universelle. Les événements ne tardèrent pas à démentir cruellement la brillante et pompeuse dénomination du nouveau règne, car l'empire fut bientôt en proie à des bouleversements qui prirent insensiblement toutes les allures d'une grande révolution. Nous avons essayé ailleurs (1) d'apprécier le caractère de l'insurrection chinoise, et, aujourd'hui encore, après les renseignements que nous avons pu recueillir, nous n'avons qu'à répéter ce que nous disions alors sur cette formidable agitation du plus vaste empire du monde.

L'insurrection chinoise est loin d'avoir été à son origine une affaire de politique, encore moins de patriotisme. Ce fut d'abord dans le midi de l'empire un trait isolé de brigandage ; puis la réunion de quelques scélérats cherchant à résister à la répression des mandarins. On vit bientôt surgir une petite armée, recrutée dans la lie des populations, et capable do donner de sérieuses inquiétudes au vice-roi de la province de Kouang-Si... Enfin le vulgaire capitaine de voleurs, devenu hier chef de bande, se proclame généralissime, fait intervenir la politique et la religion dans sa ré-

(1) Voir la préface de l'*Empire chinois.*

volte, appelle à lui les sociétés secrètes qui pullulent dans l'empire, se déclare le restaurateur de la nationalité chinoise contre l'usurpation de la race tartare-mantchoue, prend le titre d'empereur, sous le nom fastueux de *Tien-Te,* « Vertu céleste, » se dit frère cadet de Jésus-Christ... ; et c'est ainsi que ce vieil empire se trouve depuis plusieurs années en proie à une profonde dissolution.

On s'étonnera peut-être qu'une petite rébellion de bandits ait pu grandir ainsi peu à peu au point de devenir formidable, et de revêtir un caractère en quelque sorte national ; mais pour qui connaît la Chine et son histoire, il n'y a là rien de bien surprenant. Ce pays a toujours été la terre classique des révolutions, et ses annales ne sont que le récit d'une longue suite de commotions populaires et de bouleversements politiques...

Depuis l'envahissement de la Chine, en 1644, par la race tartare-mantchoue, la nation paraissait, il est vrai, tout à fait indifférente à la situation politique du pays. L'amour du luxe et des jouissances matérielles semblait l'absorber exclusivement. Cependant, il y avait au milieu de ce peuple sceptique et cupide, un germe puissant et vivace, que le gouvernement tartare ne put jamais extirper. L'empire était couvert de sociétés secrètes dont les affiliés voyaient avec impatience la domination mantchoue et nourrissaient l'idée d'un renversement de dynastie pour arriver à un gouvernement national. Ces innombrables conspirateurs étaient tous des hommes prêts pour la lutte, déterminés à appuyer toute révolte, d'où qu'en vînt le signal, qu'elle fût l'œuvre d'un vice-roi mécontent ou d'un

voleur de grand chemin. D'un autre côté, il faut convenir que les agents du gouvernement ne contribuaient pas peu, par leur conduite envers le peuple, à provoquer le déchaînement de la tempête. Leurs exactions inouïes avaient comblé la mesure, et un grand nombre de Chinois, poussés les uns par l'indignation, les autres par la misère et le désespoir, sont allés grossir les bataillons insurgés, croyant trouver là une chance d'amélioration, certains qu'ils étaient de ne pouvoir être pressurés davantage sous un nouveau gouvernement, quelque mauvais qu'il fût d'ailleurs.

Il ne serait pas impossible qu'une autre cause, peu apparente, il est vrai, mais pleine d'énergie, ait eu aussi quelque influence sur l'explosion de l'insurrection chinoise : nous voulons parler de l'infiltration latente des idées européennes, vulgarisées dans les ports libres et sur la côte par le commerce des nations occidentales, et apportées au cœur même de l'empire et dans les provinces les plus reculées par les missionnaires. La foule, sans doute, se soucie fort peu de ce que peuvent faire ou penser les Européens, dont elle soupçonne à peine l'existence ; cependant les gens instruits, les lettrés se préoccupent beaucoup, depuis quelque temps, des peuples étrangers et cultivent la géographie avec succès. Souvent, dans nos voyages, nous avons eu occasion de rencontrer des mandarins qui avaient sur les choses de l'Europe des notions assez exactes. Ce sont ces savants qui donnent le ton à l'opinion et fixent le cours des idées, de sorte que le vulgaire peut parfaitement suivre l'impulsion d'une idée européenne, sans même savoir ce que c'est que l'Europe.

Un des aspects les plus remarquables de l'insurrection, c'est le caractère religieux que ses chefs ont voulu lui imprimer presque dès l'origine. Il n'est personne qui n'ait été frappé des doctrines nouvelles dont sont remplis les manifestes et les proclamations du prétendant et de ses généraux. L'unité de Dieu a été formulée nettement; et puis, autour de ce dogme fondamental, sont venus se grouper une foule de notions empruntées de l'Ancien et du Nouveau Testament. On a déclaré la guerre presque en même temps et à l'idolâtrie et à la dynastie tartare; car, après avoir battu les troupes impériales et renversé l'autorité des mandarins, les insurgés ne manquaient jamais de détruire les pagodes et de massacrer les bonzes.

Dès que ces faits sont parvenus à la connaissance de l'Europe, on s'est hâté d'annoncer de toutes parts que la nation chinoise allait enfin se décider à embrasser le christianisme, et la société biblique a cru devoir revendiquer aussitôt le mérite et la gloire de cette merveilleuse conversion... D'abord, nous ne croyons nullement au prétendu christianisme des insurgés; les sentiments religieux et mystiques qu'on trouve dans leurs manifestes ne nous ont jamais inspiré une grande confiance. En second lieu, il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à la propagande protestante pour se rendre compte des idées plus ou moins chrétiennes qui ont été remarquées dans les proclamations des révolutionnaires chinois. Il existe dans toutes les provinces un nombre très-considérable de musulmans, avec leur Koran et leurs mosquées. Il est présumable que ces musulmans, qui déjà plusieurs fois ont tenté de renverser la dynastie tartare, et se

sont toujours distingués par une violente opposition au gouvernement, se seront jetés avec ardeur dans les rangs de l'insurrection. Plusieurs d'entre eux ont dû devenir généraux et s'immiscer dans les conseils de Tien-Te ; dès lors, il n'est pas surprenant de trouver dans les proclamations des insurgés le dogme de l'unité de Dieu, avec des idées bibliques bizarrement formulées... On sait, d'ailleurs, que les Chinois ont depuis longtemps à leur portée une collection précieuse de livres de doctrine chrétienne, composés par les anciens missionnaires, et qui même, au point de vue purement littéraire, sont très-estimés dans l'empire. Ces livres sont répandus en grand nombre dans toutes les provinces, et il est naturel de penser que les novateurs chinois auront pu puiser à ces sources plus facilement que dans les bibles prudemment déposées par les méthodistes sur les rivages de la mer.

Quelle que soit l'origine des idées plus ou moins religieuses de l'insurrection, il est évident que le christianisme n'est nullement engagé dans la crise qui travaille l'empire chinois. Les chrétiens, trop prudents et trop sages pour arborer un drapeau politique au milieu de cette effroyable confusion, trop peu nombreux, d'ailleurs, pour exercer une influence sensible sur les affaires du pays, sont restés neutres. A ce titre, ils sont devenus également suspects aux deux partis, et nous craignons bien qu'un jour le vainqueur, quel qu'il soit, ne les punisse de la résistance du vaincu. Si le gouvernement tartare triomphe de l'insurrection, qui, déjà plus d'une fois; a arboré la croix sur ses étendards, il sera sans pitié contre les chrétiens, et cette lutte n'aura servi qu'à redoubler ses soupçons

et sa colère. Si, au contraire, le prétendant révolutionnaire l'emporte et parvient à chasser les anciens conquérants de la Chine, comme il a la prétention de fonder non-seulement une dynastie, mais encore un nouveau culte, il brisera, dans l'enivrement de la victoire, tous les obstacles qui s'opposeront à ses projets. Ainsi, la fin de la guerre civile sera, nous le craignons, le signal d'une grande persécution.

Ces tristes prévisions ne paraissent nullement chimériques, car les antipathies des insurgés et des impériaux à l'égard des chrétiens ont déjà éclaté plus d'une fois, et se manifestent encore tous les jours. Lors de la prise de Nanking, les insurgés n'ont-ils pas brûlé vivants dans une chapelle plus de quarante néophytes qui n'avaient pas voulu admettre que Tien-Te fût le frère cadet de Jésus-Christ? De leur côté, les troupes de l'empereur ne se montraient pas plus favorables aux chrétiens. Un jeune lazariste, M. Montels, missionnaire dans la province du Kiang-Si, reçut un jour la nouvelle qu'un prêtre chinois était dangereusement malade, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour lui administrer les derniers sacrements. Avant d'arriver à lui il fallait traverser plusieurs districts tombés au pouvoir des bandes révolutionnaires. Le voyage était dangereux, mais le digne enfant de Saint Vincent de Paul, n'écoutant que son dévouement et sa charité, se met courageusement en chemin. Afin de passer plus facilement parmi les insurgés, il coupe sa tresse de cheveux et la cache dans sa valise, pour la montrer aux impériaux dans le cas où il serait arrêté par ces derniers (1). Il arriva sans accident auprès de

(1) On sait que les insurgés et ceux qui se soumettent à eux ont pris

son malade, qu'il eut la consolation d'assister dans ses derniers moments. Après avoir rempli jusqu'au bout ses devoirs de missionnaire, il regagnait sa résidence, lorsqu'il tomba entre les mains d'une troupe d'impériaux. Il eut beau déclarer qu'il n'était pas du parti des insurgés, protester qu'il n'avait coupé sa tresse de cheveux que pour aller visiter un malade avec plus de sécurité, le mandarin militaire lui fit impitoyablement trancher la tête ainsi qu'à ses catéchistes.

Cette sanglante exécution est pourtant bien loin de présenter les circonstances de barbarie et de férocité qui ont accompagné le martyre de M. Chapdelaine et dont le récit a naguère excité en France une si légitime indignation. Ce généreux missionnaire administrait depuis quelques années avec un zèle admirable la petite chrétienté de la province du Kouang-Si, lorsque le mandarin, après avoir fait arrêter dans un village plusieurs néophytes, envoya ses satellites cerner la résidence du missionnaire. M. Chapdelaine, averti à temps, eût pu facilement s'échapper; mais, semblable au bon Pasteur, il prit la résolution d'unir son sort à celui de ses ouailles, afin que, s'il en était besoin, il pût leur enseigner à mourir pour Dieu, comme il leur avait appris à se dévouer à son service. Il fut donc arrêté, chargé de chaînes et conduit en prison. Le lendemain il comparut devant un mandarin, qui mena le procès avec une effroyable activité. Après quelques questions, il lui fit administrer avec une forte semelle en cuir cent soufflets qui lui brisèrent la mâchoire et lui firent sauter toutes les dents. Les sa-

pour règle de se couper la queue de cheveux, afin de se distinguer des partisans du gouvernement impérial.

tellites le couchèrent ensuite sur le ventre au milieu du prétoire, et on lui déchargea encore trois cents coups de rotin sur le dos. Pendant ces horribles tortures, il ne lui arriva pas de pousser un soupir ou de proférer la moindre plainte. Le mandarin, attribuant un silence si extraordinaire à quelque art magique, fit à l'instant égorger un chien, et ordonna que de son sang on aspergeât le corps du martyr; puis on continua de le frapper sans compter les coups, jusqu'à ce qu'on le vit incapable de se remuer; alors on le transporta dans la prison.

Le jour suivant, M. Chapdelaine fut enfermé comme une bête fauve dans une étroite cage, qui demeura exposée aux yeux du public devant la prison. Il y avait vingt-quatre heures qu'il était là dans la position la plus affreuse qu'on puisse imaginer, lorsque le mandarin vint visiter la prison. Étonné de trouver le missionnaire respirant encore, il le fait sortir de sa cage et lui fait trancher la tête. Ainsi se termina et fut couronné le 29 février 1856 l'apostolat court, mais laborieux et plein de mérites de M. Chapdelaine.

« Mais que devint après l'exécution, dit M. Guillemin, vicaire apostolique de Canton, que devint la dépouille mortelle de notre glorieux martyr? peut-être vaudrait-il mieux tirer le voile sur les scènes d'horreur dont ce jour fut témoin; mais non! ne craignons pas de révéler ce que la voix publique en rapporte. Si, d'une part, nous voyons des traits de cruauté tels que l'histoire en rappelle à peine, d'une autre part, nous savons que Dieu est assez puissant pour conserver les restes de ses élus, qu'il n'en laisse perdre aucun, et qu'il saura bien les faire reparaître

au jour de la glorieuse résurrection. Le précieux chef du martyr, séparé de son buste, fut porté hors de la ville et suspendu à un arbre par les cheveux; puis les enfants en firent le but de leur tir, et le détachèrent à coups de pierres. On vit alors ce chef vénérable rouler dans la poussière et la boue, et devenir la proie des animaux immondes, qui s'en disputaient les lambeaux. La chevelure seule put être conservée. Détachée de la tête après avoir traîné plus d'un mois dans la poussière, elle fut ramassée par un jeune néophyte et renvoyée à M. Lyons, qui put la reconnaître pour la véritable chevelure du martyr, sans qu'il lui restât aucun doute à cet égard.

« Le buste de M. Chapdelaine a également disparu. Les uns disent qu'il a été enseveli dans le lieu réservé aux malfaiteurs; d'autres, au contraire, et c'est ce qu'il y a de plus probable, prétendent qu'il a été haché par morceaux, puis jeté à la voirie; en sorte qu'il est également devenu la pâture des animaux immondes dont ce pays est rempli.

« Et le cœur du martyr! qu'est-il devenu? chose horrible à raconter et qui dépasse toute croyance! l'esprit répugne à le croire, ma langue se refuse à le dire, et ma main a horreur de l'écrire! Eh bien! son cœur, extrait de la poitrine, déposé tout palpitant sur un plat, après avoir été curieusement et joyeusement examiné de près par ses barbares et sanguinaires bourreaux, a été coupé en morceaux, jeté dans une poêle, où on l'a fait frire avec de la graisse de porc; puis lorsqu'il était à demi cuit, ces cannibales l'ont retiré et s'en sont repus comme des bêtes féroces (1)! »

(1) *Annales de la Prop. de la Foi*, t. XXVIII, n° 169, p. 479.

VI.

La France se souleva d'indignation au récit de ces infamies, et la presse entière demanda qu'on ne laissât plus répandre impunément le sang des prédicateurs de l'Évangile. A cette époque nous commencions la publication de cette histoire ; après avoir rappelé la mission civilisatrice de la France et l'influence morale qu'elle avait toujours exercée dans la haute Asie, nous nous exprimions ainsi : « Que les navires marchands et les steamers de la Grande-Bretagne sillonnent les mers de la Chine ; que de nombreux cosaques stationnent, la lance au poing, le long de la grande muraille ; pour nous, c'est au cœur même de l'empire que nous exerçons notre influence toute de charité et de dévouement. Aussi, quand le jour sera venu où la France politique voudra enfin intervenir directement dans les affaires du Céleste Empire, elle n'aura qu'à profiter de l'ascendant moral que lui ont assuré depuis longtemps les prédicateurs de l'Evangile. Les occasions ne lui manqueront certes pas de faire entendre sa voix à cet étrange gouvernement qui depuis tant de siècles s'est habitué à traiter les peuples chrétiens avec mépris et cruauté. Si, dans l'intérêt de quelques marchands, l'Angleterre n'a pas hésité naguère à envoyer ses flottes pour demander compte de quelques caisses d'opium brûlées par ordre d'un vice-roi, la France n'aurait-elle donc pas le droit, quand l'heure aura sonné, de s'intéresser efficacement à ses missionnaires poursuivis, torturés et

immolés au nom de l'empereur de la Chine? l'opinion publique est encore tout émue et indignée de la mort épouvantable d'un jeune apôtre juridiquement assassiné par les mandarins de la province de Canton, et de la hideuse férocité des bourreaux qui ont été vus dévorant le cœur du martyr, aux applaudissements de la multitude (1)... »

Le gouvernement français a pensé avec raison qu'il ne fallait plus, comme autrefois, fermer les yeux sur de tels actes de barbarie; qu'il n'était pas permis de se montrer indifférent envers l'œuvre des missions dans les pays lointains. Il a donc envoyé un ambassadeur en Chine pour demander compte du sang de ses apôtres si injustement versé par les mandarins. l'Angleterre, de son côté, avait aussi des griefs contre le Céleste Empire, et, quoiqu'il ne soit pas encore bien démontré que les plaintes de nos alliés fussent très-légitimes, on jugea à propos d'agir de concert et de mettre en commun la cause de la prédication de l'Évangile et celle du commerce de l'opium, le sang des martyrs et le tarif des douanes. Les Anglais nous tiendront-ils jamais compte de cette preuve d'abnégation et de dévouement?

Le gouvernement de Péking ayant mal accueilli les réclamations des puissances occidentales, il fut décidé qu'on s'emparerait de Canton. La ville est donc investie par les troupes françaies et anglaises; on prépare les échelles pour escalader les remparts, on poste l'artillerie, on fait en un mot tous les préparatifs usités pour un grand siége. Les alliés commencent enfin le

(1) *Le Christianisme en Chine*, t. Ier, préface, p. XIII.

bombardement avec vigueur, et les Chinois ripostent. Mais ceux-ci, s'apercevant que leurs projectiles n'ont pas la force d'arriver jusqu'à l'ennemi, font cesser le feu et s'en vont. Alors les assiégeants montent à l'assaut avec enthousiasme, et se rendent maîtres de la ville, sans rencontrer nulle part une ombre de résistance. Il n'était pas nécessaire assurément, pour remporter une semblable victoire, de combiner l'impétuosité française avec la froide et lente intrépidité des Anglais.

Aussitôt que les alliés furent maîtres de Canton, on chercha de tous côtés avec une curiosité et un empressement bien naturels les autorités de la ville. On les découvrit enfin dans la salle d'un tribunal, autour d'une grande table, mais ayant peu l'air de délibérer sur les destinées du Céleste Empire. Pendant que les Européens bombardaient et prenaient la ville, ces incomparables mandarins chinois s'étaient réunis pour prendre du thé et fumer tranquillement leur pipe.

Cette terrible inertie des Chinois serait-elle un indice qu'ils comprennent tout ce qu'il y a de force et de puissance dans un pays plus vaste et plus peuplé que l'Europe entière? comprennent-ils combien il est difficile de lutter contre le nombre et l'espace; qu'on peut leur prendre plusieurs villes aussi importantes que Canton, sans que pour cela il y ait rien de changé dans leur vaste empire? Nous ne savons pas s'ils se rendent compte d'une manière bien nette des avantages de leur position. Ce qu'il y a de certain, c'est que les alliés n'ont pas paru s'en apercevoir eux-mêmes, sans cela ils ne se fussent pas laissé entraîner à conquérir Canton inutilement, et ils se seraient épargné une victoire, peu périlleuse il est vrai, mais qui n'a pas

tardé à leur causer des ennuis et des embarras. A peine entrés dans la ville avec une facilité merveilleuse, ils ont dû se demander avec anxiété par quel moyen ils pourraient en sortir. Les Chinois sont sans patriotisme, sans amour-propre national; en conséquence il leur est très-indifférent qu'une de leurs villes soit occupée par les étrangers; mais les occidentaux, qui jouissent de sentiments plus nobles et plus élevés, peuvent-ils décemment abandonner leur conquête avant qu'il ait été fait droit à leurs réclamations? Du reste, ce qu'il nous plaît d'appeler une conquête ne paraît nullement être apprécié de la même manière à Péking, car l'empereur, comme si rien n'était, après avoir nommé à la place du fameux Yeh un vice-roi de Canton, vient d'envoyer dans cette ville un commissaire impérial avec injonction aux ambassadeurs de France et d'Angleterre d'aller l'y joindre pour parler d'affaires.

Nous ne saurions prévoir à l'heure qu'il est quelles seront les conséquences de l'expédition des Européens en Chine; mais il nous est déjà permis de penser qu'il eût mieux valu pour la France agir seule, pour son propre compte, et sans épouser la querelle un peu compromettante des Anglais. L'année dernière, longtemps avant la prise de Canton, nous faisions imprimer les paroles suivantes : « On comprend que la politique de la France et celle de l'Angleterre ne peuvent pas être indissolublement liées dans la question chinoise... Nous avons à demander au gouvernement de Péking des comptes qui ne sont pas de même nature que ceux de la Grande-Bretagne. Nous n'avons pas à sauvegarder dans ces mers lointaines de puissants intérêts mer-

cantiles; nous n'avons pas non plus à lutter contre le mauvais vouloir et la haine des populations. Pendant que les marchands anglais épuisaient le sol de ces riches contrées et abrutissaient les habitants par le trafic immoral de l'opium, nos missionnaires travaillaient sans relâche à faire germer parmi eux les lois civilisatrices du saint Évangile. Nous pouvons donc nous présenter seuls à ces populations qui nous sont sympathiques et auxquelles nous n'avons fait que du bien. A leurs yeux nous ne serons jamais des tyrans, elles nous accueilleraient au contraire comme des libérateurs.

« Ce que nous avons à faire dans la haute Asie, nous pouvons donc le faire au plus tôt et sans le secours d'autrui. Lorsque la France se manifeste quelque part, ce doit être par elle-même, en sa propre puissance, avec son esprit généreux et civilisateur... » (1)

Au lieu de traiter seule ses propres affaires, la France, trop généreuse peut-être, et craignant sans doute de paraître profiter des embarras de l'Angleterre dans les Indes, a jugé à propos de laisser les deux drapeaux également unis dans le Céleste Empire comme ils l'avaient été en Crimée. Nous craignons que cette union n'ait eu pour résultat de nous attirer une partie des rancunes et des haines de la Chine contre les Anglais, et, s'il faut tout dire, ce serait à nos yeux une faible compensation que d'avoir été de moitié avec eux dans la gloire de la prise de Canton. Dieu veuille que nous n'ayons pas compromis pour longtemps vis-à-vis de

(1) *Le Christianisme en Chine*, préface du t. III, p. XVIII.

la Chine nos meilleurs intérêts, et qu'un jour l'Angleterre ne nous fasse pas regretter notre chevaleresque dévouement à l'alliance !

CONCLUSION.

L'Europe et l'Asie.

I.

Nous sommes parvenu au terme que nous nous étions proposé, en entreprenant d'écrire l'histoire du christianisme dans la haute Asie. Il est à craindre que le lecteur n'ait trouvé nos récits trop longs ; mais nous ne saurions dissimuler que cette œuvre, quelquefois pénible et laborieuse, n'ait souvent été pour nous la source de douces et profondes jouissances ; car nous racontions les saintes et généreuses entreprises de nos frères dans l'apostolat.

Désireux de marcher sur les traces des prédicateurs de l'Evangile chez les nations étrangères, nous avons parcouru pendant quatorze années les régions les moins explorées de l'extrême Orient. Nous avons essayé de faire entendre la parole du salut éternel aux peuples vers lesquels nous avions été envoyé ; et aujourd'hui nous prions le Seigneur de nous savoir quelque gré de cette bonne volonté et d'être miséricordieux envers nous pour le bien que nous avons négligé de faire ou que nous avons mal fait. De retour dans notre patrie, après une longue absence, nous

avons voulu exciter l'intérêt des chrétiens de l'Europe en faveur des populations asiatiques, au milieu desquelles nous avons si longtemps vécu; en agissant ainsi, nous avons eu la pensée de suppléer de notre mieux à la stérilité de notre ministère et de réparer un peu notre inutilité dans les missions.

En faisant d'abord le récit de nos courses apostoliques en Chine, en Tartarie et au Thibet, nous nous sommes efforcé de faire connaître l'état actuel de ces contrées; remontant ensuite le cours des siècles, nous avons entrepris de nombreuses recherches pour constater les anciens travaux des missionnaires dans la haute Asie, depuis la prédication de saint Thomas jusqu'à nos jours.

A la suite des premiers apôtres, dont la voix eut des retentissements jusqu'au fond de l'Asie, les sectes nestoriennes allèrent arborer la croix de la rédemption sur les montagnes du Thibet, dans les déserts de la Tartarie, au sein même des villes populeuses du Céleste Empire. Plus tard, lorsque les conquérants Mongols eurent vomi sur le monde des hordes innombrables, leur politique rechercha l'alliance des princes chrétiens; et nous les avons vu plus d'une fois recevoir sous leurs tentes, en qualité d'ambassadeurs de l'Occident, des religieux de Saint-François et de Saint-Dominique. Les missionnaires du moyen âge déployèrent une constance et une énergie incomparables pour convertir au christianisme et les farouches habitants de la Tartarie et les populations civilisées du Cathay. Après la découverte du cap de Bonne-Espérance, les missions de l'Asie reçurent une nouvelle impulsion; et à partir du commencement du dix-septième siècle

jusqu'à nos jours les prédicateurs de l'Évangile n'ont jamais cessé de sillonner la mer pour aller porter dans ces régions lointaines la foi et la civilisation de l'Europe catholique. Mais le grain évangélique ne germa pas dans les froides solitudes de la Mongolie ; le Thibet a vu aussi la précieuse semence mourir sur ses rochers stériles ; la Chine moins inféconde, arrosée d'ailleurs sans relâche par la sueur et par le sang des apôtres, n'offrit jamais cependant qu'un sol ingrat ; et la moisson, à peine parvenue à sa maturité à force de soins et de culture, a été plusieurs fois emportée tout à coup par le souffle violent des persécutions.

Le christianisme, on est forcé d'en convenir, n'a pas jeté encore des racines profondes et solides dans les contrées de la haute Asie. Toutefois, ces longs siècles de propagande que rien n'a jamais pu interrompre, ces efforts incessants des missionnaires ont du moins servi à démontrer que l'œuvre de Dieu n'est pas comme les œuvres humaines sujette au découragement. Ceux qui travaillent pour les intérêts de ce monde, pour la gloire ou pour la fortune, on les voit se précipiter avec ardeur dans leurs projets, mais les insuccès sont bientôt suivis d'un complet abattement. Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont engagés dans les œuvres de Dieu ; ils sont persévérants, mais sans impatience et surtout sans découragement. Ils savent qu'ils sont les ouvriers de Celui qui a l'éternité devant lui, et ils attendent avec confiance que la volonté de Dieu se fasse sur la terre comme dans le ciel.

Les hommes habitués à vivre uniquement dans le temps éprouvent de singulières inquiétudes. Ils se tourmentent et s'abandonnent à de mortelles angoisses,

lorsqu'ils craignent de ne pas arriver à la fin des choses qu'ils ont commencées. Un malaise semblable peut aussi se manifester quelquefois dans les âmes qui, peu sensibles aux intérêts mondains, se préoccupent avant tout de la gloire de Dieu et du salut éternel. En voyant les deux tiers de l'humanité encore plongés dans les ténèbres de l'erreur, elles se demandent avec anxiété où en est l'accomplissement de la promesse qui fut faite, il y aura bientôt dix-neuf siècles aux premiers apôtres du christianisme. Peut-on dire que l'Évangile a été répandu dans le monde entier, et que tous les hommes ont participé à la grâce de la rédemption ? Ah ! sans doute, s'il était bien démontré que le monde va finir tout à l'heure, il faudrait encore, sans se troubler, adorer en silence les voies mystérieuses de la Providence dans le salut de ses créatures. Mais les destinées de l'humanité ne sont-elles pas encore plus près de leur origine que de leur terme? Que sont quelques siècles pour le développement du plan divin, pour l'accomplissement du dessein de Dieu? Selon l'appréciation des hommes, dont l'existence est si fugitive, les siècles sont beaucoup, mais que valent-ils quand Dieu les mesure avec son éternité ? Puisqu'il est écrit que le monde sera régénéré par la croix, cette régénération s'accomplira, sans que ni les hommes ni le temps puissent jamais manquer à celui qui est le maître absolu du temps et des hommes.

II.

Jusqu'à ce jour l'Asie a paru réfractaire à la lumière et à la chaleur de l'Évangile; mais son heure viendra et peut-être a-t-elle déjà sonné. Ne voyons-nous pas tous les symptômes de la grande révolution qui se prépare pour ces populations si obstinément demeurées en dehors du christianisme et de sa civilisation? Les agitations auxquelles sont en proie les peuples asiatiques, sont une preuve qu'un travail de transformation s'opère dans leur sein. Nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions assez le répéter, les découvertes modernes, la vapeur, l'électricité et bientôt sans doute le percement de l'isthme de Suez vont prodigieusement rapprocher, et, pour ainsi dire, mettre face à face le génie européen et le génie asiatique, la civilisation chrétienne et la civilisation bouddhique. Éclairer par les missions les peuples les plus éloignés de la terre, en attendant l'heure où les nations, devenues étrangères les unes aux autres par le miracle de la division des langues, seront ramenées par un nouveau miracle à l'unité d'un même langage dans l'unité d'une croyance, telle est l'œuvre qui s'accomplit et qui préocupe les esprits sérieux.

Qu'on jette un regard sur ce qui se passe dans le monde, et on verra si déjà tout ne semble pas concourir à cette grande et sainte révolution. « Les extrêmes se touchent par un milieu, disait, dès 1842, l'éloquent évêque de Rodez, les extrêmes se touchent

par ces puissantes machines qui donnent des ailes aux roues des chars et à la voile des vaisseaux. Ce grand secret des forces de la vapeur, que Dieu avait tenu scellé depuis six mille ans à la curiosité des hommes, il le tire enfin des trésors de sa sagesse et de sa bonté. Pensez-vous qu'il ait rompu ce sceau et révélé ce mystère, pour la plus grande commodité du commerce, pour le plus grand plaisir du politique, du moraliste, du philologue, du naturaliste et de l'antiquaire? Loin de nous l'idée de déprécier les avantages qui résultent de cette découverte pour la prospérité matérielle, pour le progrès scientifique des nations! mais, quand Dieu remue la terre; quand il déplace les anciennes bornes; quand il change tous les rapports, toutes les relations jusque-là existantes parmi les peuples, certes il a de plus grands desseins, des desseins plus dignes de sa grandeur et de son amour, plus dignes de lui-même et de la noble créature qu'il a faite à son image. Comme il prépara le monde romain à l'Évangile, en donnant à une ville, siége prédestiné de sa puissance future, le plus vaste empire qui eût paru sous le soleil; comme il prédispose les yeux des sages à soutenir sa lumière, en la faisant précéder des écrits de l'École platonicienne, précurseurs de son immortel flambeau : ainsi, de nos jours, par des procédés nouveaux, il ouvre de plus rapides et de plus larges voies à la domination universelle du Christ sur tous les aspects du globe et à toutes ses latitudes. Jugeant trop lente, au gré de sa grâce impatiente, la marche de ses envoyés vers les contrées encore soumises à l'esprit de mensonge et d'erreur, il vérifie à la lettre la prédiction du Prophète royal, « qui lui donne les vents pour ministres et un

« feu brûlant pour messager (1). » « Les chemins de fer et les bateaux à vapeur, voilà ses missionnaires, ou du moins les puissants auxiliaires de leur apostolat; voilà les deux grands bras qu'il prête à la civilisation chrétienne, et dans lesquels elle finira par étreindre les continents et les mers (2). »

Au milieu des mouvements qui agitent les capitales et les empires, rapprochent les distances, et rétablissent pour ainsi dire toutes les communications de la famille humaine, il ne faut pas cependant se faire illusion et croire que les grandes choses qui se peuvent entrevoir dans l'avenir vont se réaliser immédiatement. L'humanité ne marche pas si vite. Qui sait si elle n'est pas encore plus près de son berceau que de sa tombe? ce n'est pas en quelques jours que Dieu exécute ses décrets éternels; il dispose toutes choses avec force, mais aussi avec suavité.

Les tribus nomades de la Tartarie pourront encore errer paisiblement de pâturage en pâturage; les bruits de l'Europe mettront de longues années à pénétrer dans leurs vastes et profondes solitudes; des siècles s'écouleront peut-être avant que la fumée des ïourtes mongoles soit remplacée par celle des locomotives.

Le Thibet, abrité par ses montagnes gigantesques, pourra se protéger longtemps contre le mercantilisme qui rôde autour de ses frontières; du fond de son palais sacré, le bouddha vivant de Lha-Ssa continuera de contempler en paix ses innombrables adorateurs venus de tous les points de l'Asie. Il est peut-être

(1) Ps. CIII, 5.

(2) *Instruction et mandements sur les principaux objets de la sollicitude pastorale*, t. II, p. 327.

encore très-éloigné le jour où l'autorité spirituelle du vicaire de Jésus-Christ remplacera celle du Grand Lama dans ce vieux sanctuaire du bouddhisme.

La Chine paraît plus proche de sa transformation. Cet antique et vaste empire de l'Asie est ébranlé jusque dans ses fondements. Pendant qu'une affreuse guerre civile le bouleverse à l'intérieur, ses frontières sont envahies par les puissances de l'Occident. Nous osions dire, il y a deux ans, que « bientôt la poli-« tique de l'Europe serait obligée de détourner ses « regards de Constantinople pour les fixer sur Pé-« king (1). » Ces paroles pouvaient paraître alors une exagération ; mais à l'heure qu'il est, elles sont tout à fait réalisées ; car les navires de la France et ceux de la Grande-Bretagne remontent victorieusement le cours du fleuve qui conduit à la capitale du Céleste Empire. Les nations de l'Europe et de l'Asie, attentives à cette lutte extraordinaire, se demandent avec une vive curiosité quel en sera le dénoûment.

Ceux qui n'ont de la Chine qu'une connaissance superficielle n'ont jamais mis aucun doute au succès complet de l'expédition des alliés. Nous ne saurions avoir à cet égard la même assurance ; il nous semble que la Chine, avec son vaste territoire et son immense population peut opposer aux Européens des obstacles et des embarras presque insurmontables. Il n'est pas aisé de lutter contre le nombre et l'espace. On a pris Canton ; on prendra peut-être Péking avec une égale facilité. Mais, après?... est-on bien assuré qu'il ne faudra pas travailler de nouveau à reprendre Canton,

(1) *Le Christianisme en Chine*, préface du t. I, p. VI.

et puis encore à reprendre Péking? Ce qui se passe actuellement dans les Indes ne devrait-il pas être un indice de ce qui peut arriver en Chine? Il est certain que les Anglais n'ont cessé de marcher de victoire en victoire; ils se sont vaillamment emparés de toutes les villes, de tous les forts dont ils ont fait le siége. Mais ont-ils réussi, réussiront-ils même un jour à dompter l'insurrection, à rétablir le prestige de leur autorité? Tous les succès des Anglais pourraient bien n'être au fond que de brillants désastres; et ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu dans le monde des armées victorieuses aller de triomphe en triomphe à une déroute définitive et irrémédiable.

III.

Malgré les nombreuses difficultés de l'expédition chinoise, on ne saurait douter que l'immense supériorité des troupes européennes sur terre et sur mer, ne soit capable de plonger le gouvernement chinois dans une terreur panique, d'inspirer au Fils du Ciel des sentiments de modération et de prudence. L'empereur de la Chine, s'exagérant les ressources des étrangers, et ne se rendant pas bien compte de celles dont il peut disposer, pourra être amené sans doute à traiter avec les barbares, à faire toutes les concessions qui lui seront demandées. Mais encore un coup qu'en sera-t-il après? Que deviendront ces traités? Faudra-t-il qu'on maintienne en Chine des armées et des flottes en permanence pour surveiller les manda-

rins? Nous craignons beaucoup que la politique de l'Europe avec le Céleste Empire ne soit longtemps encore comme la trame de Pénélope ou le rocher de Sisyphe !

L'empire chinois paraît cependant être arrivé au bout de ses destinées ; il ne se remettra jamais des déchirements intérieurs auxquels il est en proie. Sa décomposition marche rapidement, et sa lutte avec les puissances occidentales ne peut qu'en accélérer le progrès. Malgré les plaies hideuses dont elle est couverte, la Chine, on ne saurait le nier, est encore en possession d'une vitalité pleine d'énergie. Il y a dans ce peuple antique de puissants éléments d'avenir ; et nous ne pensons pas qu'il soit condamné à périr sans retour. Il est écrit que « Dieu a fait les nations guérissables. — *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum* (1) ». L'affreuse gangrène qui ronge la Chine n'est pas incurable. Il est un remède capable d'arrêter cette immense putréfaction, de purifier ce vieux corps, de lui rendre la santé et peut-être aussi une nouvelle et grande vigueur. Ce remède est dans l'Évangile, qui est un principe de vie pour les peuples comme pour les individus. Mais à qui sera-t-il donné de sauver la Chine par le saint Évangile ?

Parmi les nations chrétiennes, est-ce l'Angleterre qui est appelée à régénérer les peuples asiatiques ? Évidemment elle ne peut ni ne veut remplir cette sublime mission. Elle a été vue à l'œuvre dans ses colonies ; et la leçon qu'elle vient de recevoir dans les Indes ne lui a pas profité. Froidement égoïste, et n'ayant de

(1) Sap., cap. 1, vers. 14.

goût que pour les intérêts matériels, elle s'obstine à considérer les hommes qui lui sont asservis comme des êtres d'une race inférieure, condamnés, à raison de leur couleur, à travailler pour elle et à lui obéir. Elle se met peu en peine de leur enseigner la doctrine et la morale du Christ, de les civiliser, de les dominer par les idées religieuses. Le sabre et le canon suffisent à son plan de colonisation; pourvu que les corps soient soumis, qu'importent les âmes!

Nous avons lu naguère dans un journal (1) de Londres, qu'une députation de gentlemen appartenant à diverses sociétés de missionnaires dans les Indes a rendu visite à lord Stanley, président de la direction du contrôle, afin d'obtenir de sa seigneurie quelques explications touchant la future politique du gouvernement indien au sujet du christianisme dans les Indes. Lord Stanley s'est exprimé de la manière suivante : « Le gouvernement indien se renfermera dans la neu- « tralité religieuse; c'est-à-dire qu'aucune mesure ne « sera adoptée *ni directement ni indirectement* pour « donner aux opinions européennes une préférence « *apparente* sur les opinions existant dans le pays.... « Mes sentiments à cet égard sont en harmonie par- « faite avec ceux de lord Ellenborough et de sir John « Clerk.. » Ces paroles sont franches, mais elles révèlent un hideux matérialisme. Que peuvent, pour la civilisation des peuples, des hommes d'État qui renoncent volontairement à toute influence morale? Qu'attendre d'un gouvernement dont le brutal système de politique ressemble si bien à une machine de manufacture?

(1) *Express* du 7 août 1858.

IV.

La Russie, on le sait aujourd'hui, a étendu insensiblement ses possessions et son influence dans les contrées de la haute Asie. Après avoir franchi les frontières de la Sibérie, elle s'est solidement établie dans la Mantchourie, sur les bords du fleuve Amour, à quelques journées de Péking. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg semble avoir compris qu'au lieu de s'épuiser vainement à convoiter Constantinople, il valait mieux tourner ses efforts du côté de l'extrême Orient; que c'était peut-être le moyen le plus efficace de porter un coup mortel à l'Angleterre et de dominer ensuite la politique de l'Occident. La politique russe marche donc à grands pas et sans obstacle dans ces contrées lointaines: déjà elle cerne la Chine par le nord; et, depuis quelques années, elle fixe ses regards sur le Japon, qui, par sa position géographique, par son peuple fier et industrieux, par le grand continent qui l'avoisine, peut être comparé aux îles Britanniques et devenir un jour la grande puissance maritime de l'Asie. La Russie, avec son caractère semi-européen et semi-asiatique, paraît très-propre à servir d'intermédiaire, pour opérer le rapprochement qui se fera tôt ou tard entre l'Orient et l'Occident. Mais la Russie n'est pas une nation civilisatrice; il ne suffit pas de pouvoir réunir les divers éléments des peuples européens et

asiatiques, il faut encore posséder le feu sacré qui doit les fondre ensemble dans l'unité chrétienne.

« Quoique l'ambition de la Russie soit d'une nature incomparablement plus relevée que celle de l'Angleterre, quoiqu'elle ne répudie pas la croix et s'en fasse, au contraire, noblement un drapeau, cependant cette ambition n'est pas moins redoutable au monde, et ne lui réserve ni de moindres catastrophes ni de moindres avilissements. L'Angleterre est un trafiquant ; la Russie est un despote. Comme celle-là veut de l'or, celle-ci veut des âmes; le Christ qu'elle adore n'est pas le Christ qui s'est donné à tous les peuples; c'est le sien, le Christ dont elle est le pontife, dont son empereur se proclame l'unique vicaire; et la croix, devant laquelle elle veut incliner le genre humain n'est que la poignée de son épée. Si la Russie arrache l'univers au pape trafiquant, qui vend du poison enveloppé dans les feuillets d'une bible empoisonnée, elle voudra imposer son pape à cheval, entouré d'armées plus que barbares, entouré d'espions, de savants et de bourreaux, et sur la couronne duquel, au lieu de la colombe, planera l'aigle qui a deux têtes pour dévorer tout, comme la croix a deux bras pour tout embrasser. L'Anglais dit au reste du monde : Vis pour m'enrichir ; le Russe lui dira : Vis pour m'adorer ; et l'orgueil de la domination, implacable et toujours inassouvi comme la soif de l'or, l'égalera en iniquités. C'est pourquoi le Russe, aussi bien que l'Anglais, sera frustré dans son attente (1)... » L'Angleterre achèvera de dissoudre par son insatiable cupidité les civilisations asiatiques ;

(1) Louis Veuillot, *l'Univers* du 29 avril 1858.

la Russie en rassemblera les débris épars qui seront régénérés et fécondés par le génie civilisateur de la France.

Nous l'avons déjà remarqué (1). Lorsqu'on étudie l'histoire du christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, on est frappé de voir qu'à toutes les époques la France, par ses rois, par ses missionnaires, par le caractère généreux et chevaleresque de son prosélytisme a pénétré dans ces contrées lointaines pour éclairer et civiliser les peuples asiatiques. Ainsi, nous avons reproduit les curieuses correspondances de saint Louis et de Philippe le Bel avec les petits-fils de Tchinguiz-Khan; nous avons raconté les voyages fameux des prédicateurs de l'Évangile et des ambassadeurs envoyés, durant le moyen âge, par les rois de France et les souverains pontifes aux Chinois et aux Tartares, et nous avons remarqué que ce zèle prodigieux pour la propagation de la foi dans la haute Asie se manifesta précisément pendant le séjour des papes à Avignon, et surtout sous le pontificat de Jean XXII, qui était un pape français.

Cet ardent prosélytisme de la France ne se démentit jamais dans la suite. Nous l'avons constaté dans tous les siècles; et, pendant le règne si brillant de l'empereur Khang-Hi, nous avons pu admirer longuement les travaux apostoliques et littéraires de la mission française de Péking; de nos jours enfin, les *Annales de la propagation de la foi* n'ont cessé de raconter au monde chrétien le zèle de nos missionnaires et l'héroïsme de nos martyrs dans l'extrême Orient. Pour

(1) *Le Christianisme en Chine*, etc., t. I, préface, p. XI.

opérer de grandes choses, la France catholique n'a donc qu'à s'inspirer de sa propre histoire, qui doit être dans l'avenir, comme elle a été par le passé, l'accomplissement des œuvres de Dieu : *Gesta Dei per Francos*.

Nota. — Les réflexions qui précèdent étaient déjà imprimées depuis un mois, lorsque le *Moniteur* du 30 août a publié la dépêche suivante, concernant un traité conclu avec la Chine.

« *Le baron Gros à S. Exc. le ministre des affaires étrangères.*

« Tien-Tsing, 19 juin 1858.

« Les vœux de l'empereur sont exaucés en Chine.
« Ce vaste empire s'ouvre au christianisme et pres-
« que entièrement au commerce et à l'industrie de
« l'Occident. Nos agents diplomatiques pourront ré-
« sider temporairement à Péking, nos missionnaires
« être admis partout. Un envoyé chinois se rendra à
« Paris. Le meurtrier du missionnaire Chapdelaine
« sera puni ; la *Gazette de Péking* l'annoncera. Les lois
« contre le christianisme seront abrogées. Tous les
« engagements sont pris et en partie consignés sous
« le sceau des commissaires impériaux. La France
« et l'Angleterre obtiennent les plus amples con-
« cessions. »

Il faut espérer que ce nouveau traité aura une heureuse destinée, et que la politique de l'Europe

avec le Céleste Empire ne sera plus à l'avenir, comme nous le redoutions, semblable au rocher de Sisyphe. Les populations de la haute Asie entreront dès lors dans une ère nouvelle, et *l'Histoire de la propagation de la foi* dans ces lointains pays cessera enfin d'être un long et douloureux récit de sanglantes persécutions.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER TOME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

Date Due

FACULTY			
FACULTY			